EXPOSITION DE 1889

Guide Bleu

DU



ET DU

Petit Journal



UN FRANC

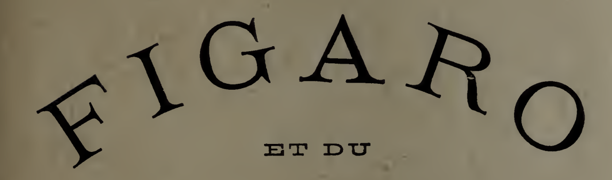
VUE GÉNÉRALE DES MAGASINS DU BON MARCHÉ — PARIS

RUE DE SÉVRES, RUE DU BAC, RUE VELPEAU, RUE DE BABYLONE

EXPOSITION DE 1889

Guide Bleu

DU



ET DU

Petit Journal

AVEC 5 PLANS ET 31 DESSINS



PARIS, 26, rue Drouot.

« Pourquoi GUIDE BLEU ? » nous a-t-on déjà demandé. La réponse est facile.

Jetez un coup d'œil, en entrant à l'Exposition, sur les Palais du Champ de Mars. Vous y verrez que partout la note bleue domine, mariée au rouge de la brique. La couleur de ce petit livre est donc un emblème : l'Exposition étant bleue, nous avons habillé de bleu le Guide que nous composions pour elle.

Quant à l'ouvrage lui-même, nous pouvons le caractériser en un mot : il amusera en renseignant. On n'y trouvera point un inventaire minutieux des richesses de l'Exposition, — il y eût fallu plusieurs volumes, et ce n'est ni une encyclopédie ni un catalogue que nous avons entrepris. Nous avons voulu promener le lecteur partout, sans le retenir trop longtemps nulle part, et, en lui donnant surtout une vue générale *des choses, lui signaler cependant au passage les beautés exceptionnelles et les curiosités de tout genre qui méritent de l'arrêter : nous nous sommes, en un mot, efforcés d'être instructifs sans aridité, complets sans pédantisme, et récréatifs... sans abus de badinage, ce qui eût été de mauvais goût.*

A cet égard, nous espérons que le choix des collaborateurs que nous nous sommes attachés pour mener à bien cette entreprise délicate sera considéré par nos lecteurs comme un sûr garant de son succès.

COLLABORATEURS

MM.

Emile Berr : Comment s'est faite l'Exposition. — Renseignements généraux.

Blasco : Espagne et Portugal, colonies espagnoles et les pays hispano-américains.

Paul Bonnetain : Colonies françaises et pays de protectorat. — Chine et Japon.

Gaston Calmette : La tour Eiffel.

Charles Darcours : La musique à l'Exposition.

Armand Dayot : Beaux-Arts.

Lucien Descaves : Les produits alimentaires.

Maurice Donnay : L'horticulture.

H. Fouquier : Note préliminaire.

Ed. Fuchs : Les industries extractives.

Paul Fuchs : La galerie centrale des industries diverses.

Georges Grison : La rue du Caire. — Les enfants à l'Exposition.

Frantz Jourdain : L'habitation humaine.

Lelarge : Les manufactures nationales.

Max de Nansouty : Les machines. — Postes et télégraphes. — Travaux publics.

A. Raffalovich : L'exposition de la Ville de Paris.

Henri Sagnier : L'agriculture.

Jacques Saint-Cère : Pays étrangers (Europe, États-Unis, Indes anglaises et néerlandaises, Egypte, Maroc, Perse, Siam).

Gaston Tissandier : L'aérostation à l'Exposition.

Marius Vachon : Le vêtement, le mobilier et accessoires.

Charles Yriarte : Les arts libéraux. — Exposition rétrospective du Trocadéro.

Plans et dessins exécutés par S. Krakow

Dans quel esprit faut-il visiter l'Exposition ? Il faut la voir avec le même esprit qui a présidé à son organisation : il faut la voir *pour s'instruire et pour s'amuser*.

Elle est pour tout le monde, pour tous les âges, pour les savants comme pour les moins instruits, une incomparable « leçon de choses ». L'industriel y trouve des modèles dont rien ne lui échappe et dont il saura profiter. Le simple passant y prend une idée générale et suffisante des merveilles, toujours en progrès, de l'industrie moderne. L'un peut y trouver le chemin de la fortune, par l'étude des procédés perfectionnés de fabrication ; l'autre y trouve, avec les objets usuels mis sous ses yeux, la satisfaction économique de son goût.

L'artiste y grandit son talent, puisant à des sources nouvelles, étudiant, avec sa compétence, des œuvres qu'il ignorait. L'amateur s'y forme par la comparaison des œuvres choisies et diverses offertes à sa curiosité.

Paris ne s'offre plus seul, avec ses attraits ordinaires, à ses visiteurs, et ce n'est pas le seul Paris contemporain qu'ils ont à admirer. Avec ses pittoresques restitutions de la vieille ville, son Châtelet, sa Bastille, il montre l'histoire de ses progrès, l'histoire vivante, qui parle aux yeux. Avec ses pavillons de tous les pays, de tous les styles d'architecture, ses reproductions des monuments et des rues des villes lointaines et difficiles à visiter, c'est le monde entier que l'Exposition concentre en raccourci. C'est le tour du monde, non plus en quatre-vingts jours, mais en quelques heures.

38,000. Aussi a-t-on dû en étendre considérablement le territoire.

L'Exposition de 1889 occupe le palais et le jardin du Trocadéro, le Champ de Mars, tout le quai d'Orsay, de l'avenue de Suffren au Ministère des Affaires étrangères, et l'esplanade des Invalides.

Elle couvre une surface totale d'environ 70 hectares, non compris les berges de la Seine. L'Exposition de 1878 n'en couvrait que cinquante.

On a calculé que le promeneur intrépide qui voudrait visiter l'Exposition en entier, c'est-à-dire en parcourir exactement toutes les parties, traversant toutes les allées et toutes les galeries, n'oubliant rien, ni dans les jardins ni sur les berges, ni dans les palais, de ce qui sollicite la curiosité du promeneur, aurait une étape d'au moins quarante kilomètres à faire à l'intérieur de l'Exposition...

Classification générale. — Mais il ne suffit pas qu'une exposition soit vaste et soit belle, il faut que l'ordonnance générale en soit assez claire et conduite avec assez de logique pour que l'esprit s'y intéresse autant que les yeux; il ne s'agit pas seulement d'amuser ou d'étonner le badaud; il faut penser au savant, à l'artiste, aux simples observateurs — gens d'esprit et gens de goût — qui y viennent chercher de quoi s'instruire.

Une exposition est une immense « leçon de choses », à l'usage des grandes personnes... On a divisé cette leçon en neuf chapitres, subdivisés eux-mêmes en quatre-vingt-trois sections.

En voici la liste exacte :

GROUPE I

Œuvres d'art.

Classe 1. — Peintures à l'huile.
Classe 2. — Peintures diverses et dessins.
Classe 3. — Sculptures et gravures en médailles.
Classe 4. — Dessins et modèles d'architecture.
Classe 5. — Gravures et lithographies.

GROUPE II

Éducation et enseignement. — Matériel et procédés des arts libéraux.

Classe 6. — Education de l'enfant. — Enseignement primaire. — Enseignement des adultes.
Classe 7. — Organisation et matériel de l'enseignement secondaire.
Classe 8. — Organisation, méthodes et matériel de l'enseignement supérieur.
Classe 9. — Imprimerie et librairie.
Classe 10. — Papeterie, reliure; matériel des arts de la peinture et du dessin.
Classe 11. — Application usuelle des arts du dessin et de la plastique.
Classe 12. — Épreuves et appareils de photographie.
Classe 13. — Instruments de musique.
Classe 14. — Médecine et chirurgie. — Médecine vétérinaire et comparée.
Classe 15. — Instruments de précision.
Classe 16. — Cartes et appareils de géographie et de cosmographie. — Topographie. — Modèles, plans et dessins du génie civil et des travaux publics.

GROUPE III

Mobilier et accessoires.

Classe 17. — Meubles à bon marché et meubles de luxe.
Classe 18. — Ouvrages du tapissier et du décorateur.
Classe 19. — Cristaux, verrerie et vitraux.
Classe 20. — Céramique.
Classe 21. — Tapis, tapisseries et autres étoffes d'ameublement.
Classe 22. — Papiers peints.
Classe 23. — Coutellerie.
Classe 24. — Orfèvrerie.
Classe 25. — Bronzes d'art, fontes diverses, métaux repoussés.
Classe 26. — Horlogerie.

1.

Classe 27. — Appareils et procédés de chauffage. — Appareils et procédés d'éclairage non électrique.
Classe 28. — Parfumerie.
Classe 29. — Maroquinerie, tabletterie, vannerie et brosserie.

GROUPE IV

Tissus, vêtements et accessoires.

Classe 30. — Fils et tissus de coton.
Classe 31. — Fils et tissus de lin, de chanvre, etc.
Classe 32. — Fils et tissus de laine peignée. — Fils et tissus de laine cardée.
Classe 33. — Soies et tissus de soie.
Classe 34. — Dentelles tulles, broderies et passementeries.
Classe 35. — Articles de bonneterie et de lingerie. — Objets accessoires du vêtement.
Classe 36. — Habillement des deux sexes.
Classe 37. — Joaillerie et bijouterie.
Classe 38. — Armes portatives. — Chasse.
Classe 39. — Objets de voyage et de campement.
Classe 40. — Bimbeloterie.

GROUPE V

Industries extractives, produits bruts et ouvrés.

Classe 41. — Produits de l'exploitation des mines et de la métallurgie.
Classe 42. — Produits des exploitations et des industries forestières.
Classe 43. — Produits de la chasse. — Produits, engins et instruments de la pêche et des cueillettes.
Classe 44. — Produits agricoles non alimentaires.
Classe 45. — Produits chimiques et pharmaceutiques.
Classe 46. — Procédés chimiques de blanchiment, de teinture, d'impression et d'apprêt.
Classe 47. — Cuirs et peaux.

GROUPE VI

Outillage et procédés des industries mécaniques. Électricité.

CLASSE 48. — Matériel et procédés de l'exploitation de mines et de la métallurgie.
CLASSE 49. — Matériel et procédés des exploitations rurales et forestières.
CLASSE 50. — Matériel et procédés des usines agricoles et des industries alimentaires.
CLASSE 51. — Matériel des arts chimiques, de la pharmacie et de la tannerie.
CLASSE 52. — Machines et appareils de la mécanique générale.
CLASSE 53. — Machines-outils.
CLASSE 54. — Matériel et procédés du filage de la corderie.
CLASSE 55. — Matériel et procédés du tissage.
CLASSE 56. — Matériel et procédés de la couture et de la confection des vêtements.
CLASSE 57. — Matériel et procédés de la confection des objets de mobilier et d'habitation.
CLASSE 58. — Matériel et procédés de la papeterie, des teintures et des impressions.
CLASSE 59. — Machines, instruments et procédés usités dans divers travaux.
CLASSE 60. — Carrosserie et charronnage. — Bourrellerie et sellerie.
CLASSE 61. — Matériel des chemins de fer.
CLASSE 62. — Électricité.
CLASSE 63. — Matériel et procédés du génie civil, des travaux publics et de l'architecture.
CLASSE 64. — Hygiène et assistance publique.
CLASSE 65. — Matériel de la navigation et du sauvetage.
CLASSE 66. — Matériel et procédés de l'art militaire.

GROUPE VII

Produits alimentaires.

CLASSE 67. — Céréales, produits farineux avec leurs dérivés.
CLASSE 68. — Produits de la boulangerie et de la pâtisserie.

Classe 69. — Corps gras alimentaires, laitages et œufs.
Classe 70. — Viandes et poissons.
Classe 71. — Légumes et fruits.
Classe 72. — Condiments et stimulants. — Sucres et produits de la confiserie.
Classe 73. — Boissons fermentées.

GROUPE VIII

Agriculture, viticulture et pisciculture.

Classe 74. — Spécimens d'exploitations rurales et d'usines agricoles.
Classe 75. — Viticulture.
Classe 76. — Insectes utiles et insectes nuisibles.
Classe 77. — Poissons, crustacés et mollusques.

GROUPE IX

Horticulture.

Classe 78. — Serres et matériel de l'horticulture.
Classe 79. — Fleurs et plantes d'ornement.
Classe 80. — Plantes potagères.
Classe 81. — Fruits et arbres fruitiers.
Classe 82. — Graines et plants d'essences forestières.
Classe 83. — Plantes de serres.

L'Exposition de 1889 réunit donc les éléments d'une encyclopédie gigantesque, où rien n'a été oublié : elle nous montre comment, à la date de 1889, l'être humain se nourrit, s'habille, se meuble et se pare ; par quels procédés scientifiques il travaille à la satisfaction de ses besoins ; elle nous montre l'histoire passée et l'état présent des arts qui ornent sa vie, et des sciences destinées à rendre l'homme plus heureux, plus intelligent et meilleur... Elle montre et elle explique tout. A l'exemple des industriels qui font leur inventaire chaque année afin d'évaluer à un sou près leurs bénéfices d'hier et leurs ressources de demain, on peut dire que l'humanité tout entière est venue, en 1889, faire son inventaire à Paris, entre l'esplanade des Invalides et le Trocadéro.

La Participation des Pays étrangers. — A cette démonstration grandiose, on peut dire que le monde entier a pris part. L'Allemagne même figure à l'Exposition, dans le Palais des Beaux-Arts, où plusieurs de ses sculpteurs et peintres les plus renommés ont envoyé leurs meilleures œuvres.

La coïncidence de la date des fêtes du Centenaire et de l'ouverture de l'Exposition avait fait craindre un instant qu'un certain nombre de gouvernements, peu disposés à s'associer, ou seulement à *paraître* s'associer à la célébration d'une fête révolutionnaire, n'imposassent l'abstention aux artistes et aux industriels de leur pays.

Heureusement ces craintes ne se sont pas réalisées ; même les gouvernements qui avaient cru devoir refuser leur participation *officielle* à l'Exposition de 1889, ont laissé leurs compatriotes libres de s'associer à cette grande œuvre de concorde et de progrès : là où manquaient les subsides gouvernementaux, l'initiative privée intervenait, et se suffisait à elle-même.

Les Directeurs généraux. — Mais on ne va pas à la victoire sans généraux ; et nous avons eu le bonheur d'en posséder de remarquables.

Trois noms doivent être inscrits ici, avant tous les autres: ce sont ceux des trois directeurs généraux : M. Alphand, M. Berger et M. Grison.

A ce dernier incombait la rude tâche d'assurer l'ordre dans cette comptabilité colossale, de gérer les finances de l'Exposition ; il s'en est acquitté avec un zèle, un esprit de méthode, un sang-froid et une courtoisie auxquels tous ont rendu depuis longtemps hommage.

M. Alphand est de ceux dont l'éloge n'est plus à faire; il a été le Directeur général des travaux. C'est par lui et sous ses yeux qu'ont été tracés tous les plans; c'est sous sa magique baguette que les constructions se sont élevées, que les galeries se sont ouvertes; que soixante-dix hectares de plaine se sont, en quelques mois, transformés en une véritable ville — ville éblouissante où toutes les rues sont des jardins, et où toutes les maisons sont des palais.

M. Alphand a été aidé dans son énorme et vaillante entreprise par une armée de collaborateurs dévoués qu'il faudrait citer tous. Le public en connaît déjà quelques-uns.



M. GRISON.

Il connaît MM. Dutert, Formigé, Bouvard, Sauvestre, les architectes des Palais de l'Exposition; Contamin, l'ingénieur en chef des constructions métalliques; Sédille et Vigreux, qui ont dirigé les installations industrielles et mécaniques; Bechmann et Lion, à qui étaient confiés les importants services des eaux, des terrassements et de l'éclairage; Laforcade, le jardinier en chef. Bien d'autres mériteraient d'être mentionnés ici, car de toutes parts le zèle a été remarquable, l'effort énorme et incessant... Avec de tels ouvriers, M. Alphand ne pouvait qu'aboutir à une œuvre grandiose. L'Exposition de 1889 sera pour lui le couronne-

ment d'une carrière glorieuse, consacrée tout entière à la science et à la grandeur de Paris.

Mais, il ne suffisait pas d'ouvrir des galeries et d'édifier des Palais; il restait à les peupler... Installer l'Exposition,



M. ALPHAND.

c'était bien. Mais il avait fallu d'abord autre chose. Il avait fallu *faire* l'Exposition.

M. Alphand a été le bras qui agit, M. Berger a été le cerveau qui prévoit, prépare, combine et coordonne.

M. Berger, en s'installant, il y a trois ans, dans sa modeste baraque du Champ de Mars, avait tout à faire, et tout était contre lui : il fallait entraîner l'opinion, forcer les hésitations des capitalistes, triompher du scepticisme des industriels, parer aux dangers incessants de l'instabilité gouvernementale, stimuler par delà les continents et les mers la sympathie hésitante des peuples lointains, rassurer,

à force de patience, de courtoisie et de finesse, les méfiances et vaincre les antipathies des voisins d'Europe : il fallait savoir écrire, savoir agir et savoir parler ; être soldat, philosophe et diplomate à la fois et dans le même mo-



M. BERGER.

ment, et il fallait être tout cela avec une bonne humeur imperturbable et une obstination féroce, — dix-huit heures par jour, pendant trois ans.

Ce tour de force, M. Berger l'a accompli. On me dispensera, j'espère, d'ajouter à cette constatation des commentaires qui seraient fades, et, à plus forte raison, des éloges dont M. Berger n'a plus besoin.

De tels hommes sont un honneur et une force pour un pays ; et en leur rendant hommage, c'est la race française elle-même et l'esprit français que nous glorifions...

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

I

L'Exposition à vol d'oiseau. — La première visite. — Orientation générale.

Ceci est le programme d'une première promenade : celle que tous les Parisiens et les étrangers devront faire dès le lendemain de l'inauguration. Nous n'avons eu d'autre but, en le traçant, que de donner à tous une sorte de vue à vol d'oiseau de l'Exposition, et d'aider le visiteur novice dans le petit travail d'orientation générale auquel il sera instinctivement conduit à se livrer, avant d'avoir franchi l'une des vingt-deux portes d'entrée qui s'espacent sur la vaste périphérie de l'Exposition.

Le promeneur qui aura bien voulu nous suivre d'un bout à l'autre de cette excursion ne pourra pas se flatter de connaître l'Exposition. Mais il en possédera les lignes générales et les grands aspects ; il saura désormais s'y retourner, sans être conduit par la main : pour parler la langue des peintres, il l'aura « dans l'œil ».

Le Trocadéro.

C'est du Palais du Trocadéro qu'il faut partir, si l'on veut embrasser d'un premier coup d'œil l'aspect général de l'Exposition, de l'avenue de Suffren au quai d'Orsay.

On y accède par cinq portes: les deux portes centrales de

la place du Trocadéro; à droite, en regardant l'Exposition, la porte Delessert; à gauche la porte de Magdebourg. Ces deux entrées limitent de chaque côté du jardin le tronçon de l'avenue du Trocadéro qui le traverse. Enfin, un peu plus bas, à gauche, la porte de Billy, qui est à quelques pas du quai, et par où entreront naturellement les visiteurs venus soit en bateau, soit par les tramways du quai.

Douze lignes d'omnibus et de tramways passent par cette partie de l'Exposition ou y aboutissent.

Entrons-y, après nous être muni du ticket obligatoire; car il n'y a point de tourniquets aux portes de l'Exposition, et il faut avoir son billet dans la main pour y entrer.

On en délivre un peu partout d'ailleurs, et, à proximité de toutes les portes, des kiosques de vente ont été établis.

Le Palais du Trocadéro va être, pendant six mois, le centre de congrès et de conférences innombrables; on ne pouvait donc pas l'encombrer outre mesure. D'ailleurs, les collections artistiques et ethnographiques qui s'y trouvaient déjà y sont conservées; on n'a installé à côté d'elles qu'une exposition rétrospective d'art, très remarquable et que les amateurs de céramique, d'orfèvrerie, d'émaillerie et de sculpture sur bois devront visiter.

Mais ce dont nous pouvons jouir de suite sans fatigue et d'un coup d'œil, c'est l'exposition florale, à l'organisation de laquelle MM. H. de Choiseul et Hardy, de l'école d'horticulture de Versailles, ont travaillé pendant deux ans : une merveille et un tour de force. Toute la flore de la création va passer là sous nos yeux en six mois : il y a 2,500 espèces de roses dans les parterres à côté desquels vous marchez!

Çà et là, des kiosques, des constructions campagnardes; à droite, le pavillon des vins australiens; à gauche, un restaurant d'architecture mauresque; du même côté, en descendant vers la Seine, le pavillon du Ministère des Travaux publics; en face, le pavillon des Forêts.

On a divisé, avons-nous dit, l'Exposition en neuf groupes principaux, subdivisés eux-mêmes en quatre-vingt-trois classes.

L'Exposition florale, que nous traversons, constitue, à elle seule, la plus grande partie du groupe IX (Horticulture).

Traversons les passerelles du quai de Billy et entrons sur le pont d'Iéna.

Les constructions élégantes et variées qui bordent la Seine, et dont la vue s'étend de la pointe de l'île des Cygnes au Panorama de la Compagnie transatlantique, composent une exposition maritime et fluviale du plus haut intérêt et qu'il faudra revoir.

En attendant, quittons le pont d'Iéna et entrons au Champ de Mars.

Le jardin du Champ de Mars.

Nous sommes ici au cœur de l'Exposition. Je dis « au cœur » et non dans la partie principale; car cette Exposition prodigieuse ne se compose que de « parties principales » et l'imagination y flotte constamment, indécise et stupéfaite, dans le choix des merveilles parmi lesquelles elle voudrait fixer sa préférence. Tout ce qu'on voit est extraordinaire; et c'est presque toujours moins extraordinaire que ce qu'on verra dans cinq minutes...

Procédons par ordre :

Au premier plan, à droite et à gauche, la ligne accidentée des constructions multiformes où l'architecte Garnier s'est amusé à reconstituer toute l'histoire de l'habitation humaine : quarante-trois constructions ont servi à nous donner cette « leçon de choses »; nous y reviendrons tout à l'heure, les yeux déjà éblouis et les jambes fatiguées.

Passons sous la base de la Tour Eiffel, au centre de laquelle s'élève le groupe monumental de M. de Saint-Vidal, et prenons une vue rapide du jardin.

Au centre, les fontaines lumineuses ; à droite, le Palais des Arts libéraux; au fond, le dôme gigantesque du Palais des Industries diverses; à gauche, le Palais des Beaux-Arts.

Dans l'espace qui sépare le groupe des fontaines lumineuses du dôme central, deux pavillons parallèles : c'est l'Exposition spéciale de la ville de Paris.

Laissons, sur notre droite, le groupe pittoresque et somptueux des constructions exotiques, au premier plan des-

quelles apparaissent le pavillon massif de Suez, les palais du Brésil, du Chili et de la Bolivie; contournons à gauche le petit lac, à côté duquel se dressent les pavillons de la Compagnie du gaz et de la manufacture des tabacs, et dirigeons-nous vers l'entrée du Palais des Beaux-Arts.

Encore un coin curieux de l'Exposition, que cet angle du Champ de Mars, qui marque l'entrée de l'avenue de La Bourdonnais; une vingtaine d'architectes, charpentiers, métallurgistes et briquetiers s'y sont donné rendez-vous pour y montrer, aux visiteurs, des échantillons multicolores et multiformes de leurs industries : pavillons, maisons de rapport, kiosques, hôtels, chalets; c'est une petite cité dans la grande.

Quelques constructions principales émergent cependant hors du groupe et tirent l'œil : c'est, en face de nous, le très curieux pavillon de la Régie des Tabacs turcs; à gauche, le théâtre des Folies-Parisiennes, avec sa façade de Guignol géant; puis, en allant vers l'entrée du palais des Beaux-Arts : la très élégante construction de la principauté de Monaco, et, en face, le pavillon des Pastellistes.

Les Aquarellistes sont en arrière, sur l'alignement des constructions qui bordent l'avenue de La Bourdonnais.

Tout ce côté « extrême gauche » du Champ de Mars sera à visiter une autre fois.

Il est occupé par une suite ininterrompue d'expositions particulières, qui sont comme le prolongement extérieur des collections d'industrie métallurgique, mécanique et minière, placées de ce côté. C'est dire qu'au point de vue purement artistique et pittoresque, nous n'avons rien d'exceptionnel à y chercher. La visite est bonne à faire ; mais ce n'est pas une visite urgente.

Ne dévions pas : nous entrons aux Beaux-Arts.

Du palais des Beaux-Arts au dôme central.

Le Palais des Beaux-Arts forme le premier des neuf « groupes » dont nous avons parlé. Il est occupé jusqu'à la hauteur du dôme par les sections étrangères ; on a installé sous la coupole une exposition rétrospective très

curieuse de l'art français ; au delà, jusqu'à la galerie Rapp, l'exposition dite « décennale ». Ne nous attardons, s'il vous plaît, ni aux tableaux ni aux statues. Encore une fois, il ne s'agit pas pour aujourd'hui de *voir*, mais de s'orienter.

Nous voici revenus dans la partie supérieure du jardin : passons devant les deux pavillons de la ville de Paris, construits et décorés par M. Bouvard. Au besoin, jetons-y du dehors un rapide et respectueux coup d'œil. La municipalité parisienne tient une place considérable dans nos destinées ; cet hommage lui est dû.

Crochet à gauche.

Nous revenons au Palais central, et nous voici devant la coupole.

C'est l'entrée du gigantesque Palais des « Industries diverses ». A droite et à gauche, les expositions étrangères, que vous voyez déborder sur la façade, en deux courtes ailes latérales, jusqu'aux deux Palais des Beaux-Arts et des Arts libéraux.

Au delà, et dans toute la partie centrale de ce rectangle énorme, les expositions françaises.

La décoration du dôme est somptueuse. On y a réuni les expositions de nos manufactures d'Etat : Sèvres, les Gobelins, Beauvais, l'École de mosaïque du Louvre y ont accumulé des merveilles.

Suivons la galerie centrale, réservée aux chefs-d'œuvre de la métallurgie et de la fonderie : c'est ici l'apothéose du métal, un amoncellement fantastique de fonte, de bronze et de cuivre qui donne un peu cette impression de « vacarme pétrifié » dont parlait Hugo.

Les industries se répartissent ainsi autour de cette galerie principale :

A droite, le mobilier et les accessoires (groupe III); à gauche, les tissus, vêtements et accessoires (groupe IV); et les industries extractives (groupe V).

C'est de ce côté gauche du Palais que se trouvent peut-être accumulées le plus de richesses, sur la moindre étendue de terrain. Le *Figaro* a déjà parlé de l'exposition de Bijouterie (classe 37) qui représente, à elle seule, une valeur de près de cinquante millions de francs, et de l'exposition

de Chasse et Pêche (classe 43) où l'on trouve, au milieu d'une toute petite collection de perles brutes, estimée trois millions, une perle de 75,000 francs, suspendue au bout d'un fil...

Le Palais des Machines.

Le groupe VI est consacré à la mécanique et à l'électricité. Nous y arrivons par le vestibule du Palais des Machines. L'architecte, après avoir réalisé dans la construction du Palais même une œuvre de force, — d'aucuns disent un tour de force — s'est efforcé d'accomplir ici une œuvre de grâce, et il y a réussi.

Montons l'escalier de droite, gagnons l'angle du Palais et reposons-nous quelques instants, en regardant.

Le Palais des Machines est désormais célèbre : il réalise, à côté de la Tour Eiffel, l'effort de collaboration le plus prodigieux qui ait été réalisé jusqu'ici entre l'Architecte et l'Ingénieur.

L'architecte est M. Dutert ; il a conçu le plan de l'œuvre, qui est grandiose ; il en a arrêté les moindres lignes, qui sont d'une grâce exquise dans leur énormité ;il en a surveillé tout le détail décoratif.

A M. Contamin revient le mérite d'avoir marqué du sceau de la science cette vaste conception d'artiste, d'avoir calculé les efforts de la matière, pesé et comparé les résistances, assuré partout la solidité et l'équilibre.

Le Palais des Machines a 420 mètres de longueur ; les arbalétriers, qui en forment la monumentale armature, ont 115 mètres de portée, et en font le « vaisseau » métallique le plus vaste du monde : dites-vous que les pylônes, dont vous admirez ici le majestueux alignement, enveloppent, — sans un point d'appui, — quatre hectares et demi de terrain ; que toutes ces pièces de fer sont simplement *posées*, s'appuient les unes aux autres sous l'effort de pesées égales qui s'équilibrent et « jouent » librement sous l'influence de la chaleur solaire... Converti en manège, on a calculé que le Palais des Machines pourrait servir de champ d'exercice à 1,200 chevaux. Voilà pour la surface. Et si l'on y intro-

duisait la colonne Vendôme, il resterait encore entre l'arête supérieure de la coupole et la tête de l'Empereur un espace de sept mètres : deux étages. Voilà pour la hauteur.

Les pavillons exotiques. — Les Arts libéraux.

Le charme des grandes Expositions est d'étonner l'œil par les transitions les plus inattendues.

Descendez donc par l'escalier de droite et quittez la galerie des Machines. Vous voici au coin de l'École militaire, avenue de Suffren, tout au bout de l'Exposition. Faites demi-tour, vous avez devant vous le fac-similé délicieux d'une rue au Caire. Ici commence le défilé des constructions établies par les peuples d'Extrême Orient et des Amériques centrale et du sud, tout le long de l'avenue, et parallèlement au Palais central que nous venons de parcourir.

Nous revenons donc sur nos pas, et commençons la seconde partie de notre promenade.

Voici, dans l'ordre où ils se présentent à la vue, l'énumération des pavillons exotiques devant lesquels nous passons :

Un bazar égyptien — une habitation marocaine — le pavillon siamois — un restaurant roumain — le palais chinois — le palais indien — les pavillons d'Hawaï, de Guatémala, du Paraguay et de l'Uruguay. A droite sont les expositions exotiques qui forment la lisière du Palais des Industries diverses : Egypte, Siam, Japon, Serbie, Grèce, etc.

Arrêtons-nous. La série des expositions exotiques n'est pas épuisée, et les plus riches, celles des républiques hispano-américaines sont encore à voir ; mais nous les retrouverons tout à l'heure

Vous remarquerez, en effet, qu'avant d'arriver au Palais indien, nous avons passé devant un des grands vestibules de l'Exposition. C'est le vestibule Desaix.

Il donne accès sur le Palais des Arts libéraux (groupe II). Faisons donc quelques pas en arrière, pénétrons dans le Palais et traversons-le simplement dans toute sa longueur, comme nous avons traversé tout à l'heure, en commençant notre excursion, le Palais des Beaux-Arts qui lui fait face.

Nous trouvons ici une très curieuse exposition rétrospective et contemporaine de « l'Histoire du Travail », installée par M. Sédille, qui a été un des grands « metteurs en place » de cette exposition.

Le pavillon des Arts libéraux est à revoir, comme tout le reste. Il nous suffit, pour l'instant, d'en savoir la place et d'en noter les principaux aspects, — en courant...

Nous voici revenus vers l'entrée du Champ de Mars.

A gauche de la partie du jardin où nous sommes, San Salvador, le Chili, le Vénézuéla, puis le Mexique; à droite, le Nicaragua, la Bolivie, le Brésil, la République Argentine, la compagnie de Suez ont édifié de véritables palais.

A signaler enfin, sur la lisière du Champ de Mars, côté Suffren, l'Exposition du Globe terrestre et le Palais des Enfants, où j'entends dire que vont s'amuser beaucoup de grandes personnes.

Le quai d'Orsay.

Nous sommes arrivés à la passerelle qui joint — par-dessus le chemin de fer intérieur de l'Exposition, — l'entrée du Champ de Mars au quai d'Orsay. Ici commence l'histoire — en 43 chapitres — de l'habitation humaine de M. Garnier.

La série s'espace sur toute la largeur du Champ de Mars, et forme exactement ce qu'on pourrait appeler le « front de bandière » de l'Exposition.

En le suivant, nous arrivons au Panorama de la Compagnie Transatlantique, qui est l'œuvre de M. Poilpot. Le visiteur y est introduit par une série d'escaliers et de couloirs dont l'agencement simule exactement l'entrepont d'un transatlantique; arrivé à la plate-forme supérieure, il domine le bâtiment tout entier, qui par un très heureux artifice de perspective, se prolonge dans la toile du Panorama.

Tout autour, la flotte de la Compagnie; et, au delà, la haute mer. Retenez bien l'emplacement de ce coin-ci, pour y revenir. C'est un des « clous » de l'Exposition.

Toute cette partie de la berge de la Seine, où nous sommes arrivés, est occupée par les galeries des produits alimentaires et de l'agriculture, qui se prolongent jusqu'à l'Esplanade des Invalides.

Vous avez noté déjà l'emplacement de sept « groupes » ; les beaux-arts (groupe I), les arts libéraux (groupe II), le mobilier, le vêtement, les industries extractives et la mécanique (groupes III, IV, V et VI) et enfin l'horticulture, au Trocadéro (groupe IX).

Vous n'en avez plus que deux à noter, et les voici réunis au bord de la Seine : les produits alimentaires, (groupe VII) et enfin l'agriculture (groupe VIII), auquel une partie du groupe VI (matériel agricole) vient s'ajouter.

Très intéressant, ce coin de l'Exposition (comme tous les autres !) mais un peu spécial... Comme nous avons encore beaucoup de très jolies choses à voir, ajournons, si vous le voulez bien, notre visite aux agriculteurs, et montons en wagon, pour gagner l'Esplanade au plus vite.

Le chemin de fer intérieur de l'Exposition (système Decauville) part de la galerie des machines, suit toute l'avenue du Suffren (d'où nous venons), et s'arrête à la Tour Eiffel. La seconde station est située à hauteur du Palais des produits alimentaires ; la troisième, au carrefour Malar. La tête de ligne vous amène à la gauche de l'esplanade des Invalides, en pleine exposition des colonies.

Etes-vous fatigué, ou impatient, — je ne dis pas de tout voir — mais « d'avoir tout vu » ? Revenez donc prendre le Decauville à la Tour Eiffel, ou courez le rejoindre aux Produits alimentaires. En quelques minutes, vous serez rendu à destination.

L'Esplanade des Invalides

Une pure merveille...

Ce morceau de l'Exposition se divise en deux parties bien distinctes, séparées par l'allée centrale de l'Esplanade.

A droite, les expositions de plusieurs ministères ; puis les expositions d'hygiène et d'économie sociale. A signaler de ce côté (pour y revenir et la visiter en détail, quand nous serons de loisir) la très curieuse exposition du Ministère de la Guerre, dont la façade monumentale attire d'abord tous les yeux.

A gauche, les colonies et les pays de protectorat, groupés dans un délicieux chatoiement de couleurs, dans une

exquise et désordonnée confusion de silhouettes : vous les retrouverez dans l'ordre suivant :

Algérie, Tunisie, Annam et Tonkin, *Palais central* (où sont groupées les expositions particulières de colonies de moindre importance, telles què la Nouvelle-Calédonie, la Réunion, les Antilles, etc.), Cochinchine et Cambodge.

Un peu plus loin, le pavillon des Indes néerlandaises, et enfin le panorama de M. Castellani.

Laissez, sur votre droite, les expositions médicales et sociologiques (nous sommes bien fatigués pour faire de la médecine et même de la sociologie) et tournez à gauche, pour revenir sur vos pas, dans la direction du quai d'Orsay.

Tout ce coin de l'esplanade est encore charmant ; on y a réuni des types de constructions exotiques, des coins de villages coloniaux (pahouin, alfourou, malgache), un théâtre annamite, la tour de Saldé, du Sénégal ; il y a là toute une suite de croquis animés de la vie asiatique et africaine, qui sont d'une délicieuse saveur.

L'exposition des colonies vaut une pleine journée de loisir pour être bien vue. Il y faudra donc revenir.

*
* *

Mais en attendant, il faut en sortir, car nous sommes au bout de notre course, et l'heure s'avance.

Si vous êtes venu par bateau, rien de plus simple que de rentrer chez vous ; deux pontons d'embarquement sont établis au pont des Invalides.

Si vous êtes venu par un des trois tramways qui aboutissent à la porte de Billy, en longeant la Seine depuis le Louvre, vous les retrouverez, après avoir passé le pont des Invalides, sur le quai de la Conférence.

Enfin, si c'est par le Trocadéro que vous aimez mieux quitter l'Exposition, reprenez le Decauville jusqu'à la Tour Eiffel et gagnez le Palais par le pont d'Iéna.

Autres itinéraires.

Bien que l'itinéraire qui vient d'être indiqué puisse être aisément suivi par la grande majorité des Parisiens et des étrangers, grâce à l'abondance et à la variété des moyens de

transport qui mettent en communication avec le Trocadéro le centre, le nord, l'est et l'ouest de Paris, il est évident que les visiteurs domiciliés dans la partie sud de la ville, et en général tous les habitants groupés autour de l'esplanade des Invalides et du Champ de Mars, préféreront entrer dans l'Exposition par les portes situées de ce côté.

En parcourant les indications qui précèdent, le visiteur, entré par une de ces dix-sept portes et qui n'aura pas cru devoir s'imposer l'inutile fatigue de gagner le Trocadéro pour y reprendre l'itinéraire marqué dans ce chapitre, saura sans peine modifier cet itinéraire de façon à comprendre dans sa promenade la vue générale des parties principales, des « gros morceaux » de l'Exposition.

Emploi du temps.

Cette première visite une fois faite, le visiteur devra diriger ses excursions d'une façon méthodique et s'appliquer, — s'il veut bien voir et tout voir, — à ne faire à l'Exposition que des séances courtes, coupées de nombreux repos, et strictement limitées au groupe spécial auquel il se sera d'avance promis de consacrer sa visite.

S'il n'est à Paris que pour quelques jours, il pourra diviser ainsi le programme de ses excursions :

2 jours :

I. — Trocadéro, quai d'Orsay et esplanade des Invalides.

II. — Champ de Mars.

3 jours :

I. — Trocadéro, Beaux-Arts, Arts libéraux, et les Expositions isolées du Jardin du Champ de Mars et des allées latérales (côté La Bourdonnais et côté Suffren).

II. — Champ de Mars : Palais des Industries diverses et machines.

III. — Quai d'Orsay et Esplanade des Invalides.

4 jours :
I. — Trocadéro, Beaux-Arts et Arts libéraux.
II. — Expositions isolées du Jardin et des allées latérales du Champ de Mars.
III. — Champ de Mars : Palais des Industries diverses et machines.
IV. — Quai d'Orsay et Esplanade des Invalides.

5 jours :
I. — Trocadéro et Beaux-Arts.
II. — Arts libéraux et Expositions isolées du Jardin en allant vers la Seine.
III. — Expositions isolées du Champ de Mars (allées latérales) en s'arrêtant surtout aux groupes exotiques du côté Suffren.
IV. — Palais central : Industries diverses et machines.
V. — Quai d'Orsay et Esplanade des Invalides.

6 jours :
Les quatre premières journées, comme précédemment; partager les deux dernières entre le quai d'Orsay et l'Esplanade des Invalides, en réservant le plus de temps possible aux Colonies.

Une semaine :
I. — Trocadéro et Arts libéraux.
II. — Beaux-Arts et Expositions isolées du Jardin et du Champ de Mars, *côté La Bourdonnais*, de la Seine au Palais des machines.
III. — Expositions exotiques, *côté Suffren*, de la Seine au Palais des machines.
IV. — Palais central : Industries étrangères.
V. — Palais central : Industries françaises et Palais des machines.
VI et VII. — Quai d'Orsay et Esplanade des Invalides

II

Les moyens de transport. — Les entrées. — Les transports à l'intérieur de l'Exposition. — Les services publics. — Les installations privées et payantes.

A moins d'être un Parisien consommé et d'avoir pu explorer à l'avance, la carte et le crayon à la main, les « dessous » de l'Exposition, le visiteur qui s'y rend pour la première fois éprouve nécessairement la sensation un peu ahurissante d'un saut dans l'inconnu.

Et ce qui le préoccupe, ce n'est pas seulement de savoir comment il s'orientera afin de tout voir et de bien comprendre tout ce qu'il voit, c'est d'être renseigné, en sortant de chez lui, sur la façon dont il peut se rendre à l'Exposition, y séjourner et en revenir, sur les ressources de toute nature qu'il y trouvera, sur la nature des dépenses imprévues qu'il est exposé à y faire, etc.

L'Exposition est un petit Paris dans le grand, et il a fallu y réunir et y coordonner tous les services d'une ville... C'est le tableau de ces ressources et de ces services divers que nous avons essayé d'établir ici, aussi complet et aussi exact que possible. Le lecteur, après l'avoir parcouru, verra qu'on a su réunir à l'Exposition tous les éléments de confort et de sécurité désirables ; il saura qu'il y peut, comme consommateur, trouver tout ce qu'il cherche, et comment il doit s'y prendre pour l'y trouver : il n'aura donc à redouter aucune des petites déceptions et des incertitudes agaçantes qui arrêtent si souvent le touriste en chemin, et dont l'appréhension suffit à gâter le plaisir des plus belles promenades.

Les moyens de transport.

Chemin de fer. — L'Exposition est desservie directement par la station du Champ de Mars située près de la Seine, à l'avenue de Suffren.

Cette station est mise en communication *avec toutes celles de la Ceinture*, au moyen de trains qui se suivront de quart d'heure en quart d'heure, dans chaque sens, jusqu'à l'heure de fermeture de l'Exposition.

Le dimanche, les trains se succéderont de *quatre en quatre minutes*.

Le Champ de Mars est, en outre, relié au réseau de l'Ouest par des trains partant d'heure en heure, dans chaque sens.

En voici le tableau :

Ligne de PUTEAUX AU CHAMP DE MARS (PAR LES MOULINEAUX)

PARIS (St-Lazare) à PUTEAUX, AUX MOULINEAUX-BILLANCOURT et au CHAMP DE MARS				CHAMP DE MARS, LES MOULINEAUX-BILLANCOURT et PUTEAUX à PARIS (St-Lazare)			
DÉPARTS de Paris	ARRIVÉES à Puteaux	ARRIVÉES aux Moulineaux-Billancourt	ARRIVÉES au Champ de Mars	DÉPARTS du Champ de Mars	DÉPARTS des Moulineaux-Billancourt	DÉPARTS de Puteaux	ARRIVÉES à Paris (Saint-Lazare)
6 45 matin	7 6 matin	7 32 matin	7 44 matin	5 24 matin	5 35 matin	6 2 matin	6 25 matin
7 43 —	8 4 —	8 32 —	8 44 —	6 24 —	6 36 —	7 7 —	7 30 —
8 45 —	9 6 —	9 32 —	9 44 —	7 24 —	7 36 —	8 7 —	8 30 —
9 45 —	10 6 —	10 32 —	10 44 —	8 24 —	8 36 —	9 7 —	9 30 —
10 45 —	11 6 —	11 32 —	11 44 —	9 24 —	9 36 —	10 7 —	10 30 —
11 45 —	12 6 jour	12 32 jour	12 44 jour	10 24 —	10 35 —	11 2 —	11 25 —
12 45 jour	1 6 soir	1 32 soir	1 44 soir	11 24 —	11 35 —	12 2 jour	12 25 jour
1 45 soir	2 6 —	2 32 —	2 44 —	12 24 jour	12 35 jour	1 2 soir	1 25 soir
2 45 —	3 6 —	3 32 —	3 44 —	1 24 soir	1 35 soir	2 2 —	2 25 —
3 45 —	4 6 —	4 32 —	4 44 —	2 24 —	2 35 —	3 2 —	3 25 —
4 50 — *A*	5 4 —	5 32 —	5 44 —	3 24 —	3 37 —	4 12 —	4 35 —
5 50 — *A*	6 6 —	6 32 —	6 44 —	4 24 —	4 36 —	5 7 —	5 30 —
6 45 —	7 6 —	7 32 —	7 44 —	5 24 —	5 36 —	6 7 —	6 30 —
7 45 —	8 6 —	8 32 —	8 44 —	6 24 —	6 37 —	7 12 —	7 35 —
8 50 — *A*	9 6 —	9 32 —	9 44 —	7 24 —	7 35 —	8 2 —	8 25 —
9 45 —	10 6 —	10 32 —	10 44 —	8 24 —	8 36 —	9 7 —	9 30 —
10 45 —	11 6 —	11 32 —	11 44 —	9 24 —	9 36 —	10 7 —	10 30 —
11 45 —	12 6 nuit	12 32 nuit	12 44 nuit	10 24 —	10 35 —	11 2 —	11 25 —
12 40 nuit	1 1 matin	1 27 matin	1 39 matin	11 24 —	11 35 —	12 2 nuit	12 25 nuit

A Train ne desservant pas les stations intermédiaires entre Paris et Puteaux.

Voici le tableau des trains desservant la gare de l'Ouest, et aboutissant directement au Champ de Mars :

Ligne de PARIS (Saint-Lazare) à AUTEUIL et au CHAMP DE MARS

DÉPARTS de Paris (St-Lazare)	ARRIVÉES		DÉPARTS		ARRIVÉES à Paris (St-Lazare)
	à Auteuil	au Champ de Mars	du Champ de Mars	d'Auteuil	
4 40 matin A	5 3 matin	»	»	6 » matin	6 23 matin
5 » —	5 23 —	»	»	6 20 —	6 43 —
5 28 —	5 51 —	»	»	6 36 —	6 59 —
6 » —	6 23 —	»	»	6 52 —	7 15 —
6 16 —	6 39 —	»	»	7 4 —	7 27 —
6 28 —	6 51 —	7 10 matin	»	7 16 — A	7 38 —
6 40 —	7 3 —	»	»	7 20 — B	7 43 —
7 » —	7 23 —	»	»	7 24 — A	7 48 —
7 16 — B	7 39 —	»	»	7 32 — A	7 54 —
7 20 — A	7 43 —	»	7 20 matin	7 40 —	8 4 —
7 28 —	7 51 —	8 10 —	»	7 48 — A	8 10 —
7 40 —	8 3 —	»	»	7 52 — B	8 15 —
8 » —	8 23 —	8 40 — C	»	7 56 — A	8 20 —
8 7 — A	8 31 —	8 50 —	»	8 4 — A	8 27 —
8 12 —	8 35 —	»	7 50 —	8 8 —	8 32 —
8 20 — A	8 43 —	»	»	8 16 — A	8 38 —
8 24 — A	8 47 —	»	»	8 24 —	8 48 —
8 28 —	8 51 —	9 10 —	»	8 32 — A	8 54 —
8 44 —	9 7 —	»	8 20 —	8 40 —	9 4 —
8 51 — A	9 15 —	»	»	8 48 — A	9 10 —
9 » —	9 23 —	9 40 — C	»	8 52 — B	9 15 —
9 7 — A	9 31 —	9 50 —	»	8 56 — A	9 20 —
9 12 — B	9 35 —	»	»	9 4 — A	9 27 —
9 20 — A	9 43 —	»	8 50 —	9 8 —	9 32 —
9 28 —	9 51 —	10 10 —	»	9 16 — A	9 38 —
9 44 —	10 7 —	»	»	9 24 —	9 48 —
10 » —	10 23 —	10 40 — C	»	9 32 — A	9 54 —
10 7 — A	10 31 —	10 50 —	9 20 —	9 40 —	10 4 —
10 12 — B	10 35 —	»	»	9 52 —	10 15 —
10 20 — A	10 43 —	»	9 50 —	10 8 —	10 32 —
10 28 —	10 51 —	11 10 —	»	10 24 —	10 48 —
10 44 —	11 7 —	»	10 20 —	10 40 —	11 4 —
11 » —	11 23 —	11 40 — C	»	10 52 —	11 15 —
11 7 — A	11 31 —	11 50 —	10 50 —	11 8 —	11 32 —
11 12 — B	11 35 —	»	»	11 24 —	11 48 —
11 20 — A	11 43 —	»	11 20 —	11 40 —	12 4 jour
11 28 —	11 51 —	12 10 jour	»	11 52 —	12 15 —
11 44 —	12 7 jour	»	11 50 —	12 8 jour	12 32 —
12 » jour	12 23 —	12 40 — C	12 » jour	12 20 —	12 43 —
12 7 —	12 31 —	12 50 —	»	12 32 —	12 54 —
12 20 —	12 43 —	»	12 20 —	12 40 —	1 4 soir
12 28 —	12 51 —	1 10 soir	12 30 — B	12 48 —	1 10 —
12 40 —	1 3 soir	1 20 —	»	12 52 — A	1 15 —
12 51 —	1 15 —	»	»	12 56 — B	1 20 —
1 » soir	1 23 —	1 40 —	»	1 4 soir A	1 27 —
1 7 —	1 31 —	1 50 —	12 50 —	1 8 —	1 32 —
1 20 —	1 43 —	»	1 » soir	1 20 —	1 43 —
1 28 —	1 51 —	2 10 —	»	1 32 —	1 54 —

A Train n'ayant pas lieu les Dimanches et jours de Fête.
B Train n'ayant lieu que les Dimanches et jours de Fête.
C Train n'allant au Champ de Mars que les Dimanches et jours de Fête.

Ligne de PARIS (Saint-Lazare) à AUTEUIL et au CHAMP DE MARS *(suite)*

DÉPARTS de Paris (St-Lazare)	ARRIVÉES		DÉPARTS		ARRIVÉES à Paris (St-Lazare)
	à Auteuil	au Champ de Mars	du Champ de Mars	d'Auteuil	
1 40 soir	2 3 soir	2 20 soir	1 20 soir	1 40 soir	2 4 soir
1 51 —	2 15 —	»	1 30 — *B*	1 48 —	2 10 —
2 » —	2 23	2 40 —	»	1 52 — *A*	2 15 —
2 7 —	2 31 —	2 50 —	»	1 56 — *B*	2 20 —
2 20 —	2 43 —	»	1 50 —	2 8 —	2 32 —
2 28 —	2 51 —	3 10 —	2 » — *B*	2 20 —	2 43 —
2 40 —	3 3 —	3 20 —	»	2 24 — *A*	2 48 —
2 51 —	3 15 —	»	»	2 32 — *B*	2 54 —
3 » —	3 23 —	3 40 —	2 20 —	2 40 —	3 4 —
3 7 —	3 31 —	3 50 —	»	2 52 —	3 15 —
3 20 —	3 43 —	»	2 50 —	3 8 —	3 32 —
3 28 —	3 51 —	4 10 —	3 » — *A*	3 20 —	3 43 —
3 44 —	4 7 —	»	»	3 24 — *B*	3 48 —
4 » —	4 23 —	4 40 — *C*	»	3 32 — *A*	3 54 —
4 7 — *A*	4 31 —	4 50 —	3 20 —	3 40 —	4 4 —
4 20 —	4 43 —	»	»	3 52 —	4 15 —
4 28 —	4 51 —	5 10 —	3 50 —	4 8 —	4 32 —
4 44 —	5 7 —	»	»	4 16 — *A*	4 38 —
4 51 — *A*	5 15 —	»	4 » — *B*	4 20 —	4 43 —
5 » —	5 23 —	5 40 — *C*	»	4 24 —	4 48 —
5 7 —	5 31 —	5 50 —	»	4 32 — *A*	4 54 —
5 12 — *A*	5 35 —	»	»	4 36 — *A*	4 59 —
5 20 —	5 43 —	»	4 20 —	4 40 —	5 4 —
5 28 —	5 51 —	6 10 —	4 30 —	4 48 —	5 10 —
5 35 — *A*	5 59 —	»	»	4 56 —	5 20 —
5 40 — *B*	6 3 —	6 20 —	4 50 —	5 8 —	5 32 —
5 44 — *A*	6 7 —	»	»	5 16 — *A*	5 38 —
5 51 —	6 15 —	»	5 » —	5 20 —	5 43 —
6 » —	6 23 —	6 40 —	»	5 24 — *A*	5 48 —
6 7 —	6 31 —	6 50 —	»	5 32 —	5 54 —
6 12 — *A*	6 35 —	»	5 20 —	5 40 —	6 4 —
6 20 —	6 43 —	»	5 30 —	5 48 —	6 10 —
6 24 — *A*	6 47 —	»	»	5 52 —	6 15 —
6 28 —	6 51 —	7 10 —	»	5 56 —	6 20 —
6 35 — *A*	6 59 —	»	5 50 —	6 8 —	6 32 —
6 40 — *B*	7 3 —	7 20 —	»	6 16 — *A*	6 38 —
6 44 — *A*	7 7 —	»	6 » —	6 20 —	6 43 —
6 51 —	7 15 —	»	»	6 32 —	6 54 —
7 » —	7 23 —	7 40 —	6 20 —	6 40 —	7 4 —
7 7 —	7 31 —	7 50 —	6 30 —	6 48 —	7 10 —
7 20 —	7 43 —	»	»	6 52 — *A*	7 15 —
7 28 —	7 51 —	8 10 —	»	6 56 —	7 20 —
7 40 —	8 3 —	8 20 —	»	7 4 — *A*	7 27 —
7 51 —	8 15 —	»	6 50 —	7 8 —	7 32 —
8 » —	8 23 —	8 40 —	»	7 16 — *A*	7 38 —
8 7 — *A*	8 31 —	8 50 —	7 » —	7 20 —	7 43 —
8 16 — *B*	8 39 —	»	»	7 32 —	7 54 —
8 28 —	8 51 —	9 10 —	7 20 —	7 40 —	8 4 —

A Train n'ayant pas lieu les Dimanches et jours de Fête.
B Train n'ayant lieu que les Dimanches et jours de Fête.
C Train n'allant au Champ de Mars que les Dimanches et jours de Fête.

Ligne de PARIS (Saint-Lazare) à AUTEUIL et au CHAMP DE MARS *(suite)*

DÉPARTS de Paris (St-Lazare)	ARRIVÉES à Auteuil	ARRIVÉES au Champ de Mars	DÉPARTS du Champ de Mars	DÉPARTS d'Auteuil	ARRIVÉES à Paris (St-Lazare)
8 44 soir *B*	9 7 soir	»	»	7 52 soir	8 15 soir
9 » —	9 23 —	9 40 soir	7 50 soir	8 8 —	8 32 —
9 16 —	9 39 —	»	»	8 24 —	8 48 —
9 28 —	9 51 —	10 10 —	8 20 —	8 40 —	9 4 —
9 44 —	10 7 —	»	»	8 52 —	9 15 —
10 » —	10 23 —	10 40 —	8 50 —	9 8 —	9 32 —
10 16 —	10 39 —	»	»	9 24 —	9 48 —
10 28 —	10 51 —	»	9 20 —	9 40 —	10 4 —
10 44 —	11 7 —	»	»	9 52 —	10 15 —
11 » —	11 23 —	»	9 50 —	10 8 —	10 32 —
11 28 —	11 51 —	»	»	10 24 —	10 48 —
12 12 nuit	12 35 nuit	»	10 20 —	10 40 —	11 4 —
12 40 —	1 3 matin	»	»	10 52 —	11 15 —
			10 50 —	11 8 —	11 32 —
			»	11 32 —	11 54 —
			»	12 4 nuit	12 27 nuit

B Train n'ayant lieu que les Dimanches et jours de Fête.

Indépendamment des trains ci-dessus, deux trains de Ceinture allant au Champ de Mars partent toutes les demi-heures de Belleville-Villette (*viâ* Courcelles) à l'heure 21 et à l'heure 51, et de Ménilmontant (*viâ* La Râpée-Bercy) aux mêmes heures.

Premier départ de Belleville-Villette à 8 h. 51 matin ; dernier départ à 6 h. 51 soir.

Premier départ de Ménilmontant à 7 h. 51 matin ; dernier départ à 6 h. 51 soir.

Le retour du Champ de Mars s'effectue également toutes les demi-heures, savoir :

Pour la direction de Belleville-Villette (*viâ* Courcelles), à l'heure 10 et à l'heure 40;

Premier départ à 7 h. 10 matin, dernier départ à 6 h. 40 soir.

Pour la direction de Ménilmontant (*viâ* La Râpée-Bercy), à l'heure 6 et à l'heure 36 ;

Premier départ à 8 h. 36 matin, dernier départ à 7 h. 36 soir.

Deux trains de Ceinture dans chaque sens desservent toutes les gares de Ceinture R. D. et R. G. Ces trains partent de Courcelles toutes les demi-heures pour les directions d'Auteuil et de la Râpée-Bercy.

Bateaux. — Le service est assuré par deux Compagnies : les *Bateaux-Omnibus* et les *Express* fusionnés, et les *Hirondelles*.

La ligne desservie en amont et en aval s'étend de Suresnes à Charenton.

L'horaire et les tarifs ordinaires sont maintenus pendant toute la durée de l'Exposition.

Le territoire de l'Exposition est desservi par sept pontons :

Rive droite. — Deux pontons de départ au pont d'Iéna.

Rive gauche. — Cinq pontons de départ et d'arrivée, groupés du pont d'Iéna au pont de l'Alma.

Aux abords de l'Exposition, six pontons :

Rive droite. — Deux pontons de départ et d'arrivée à hauteur de la rue de Magdebourg.

Rive gauche. — Deux pontons de départ et d'arrivée au pont de l'Alma ; deux pontons de départ et d'arrivée au pont des Invalides. Du même côté, à hauteur de l'avenue de Suffren, un quatorzième ponton réservé à la flottille des Magasins du Louvre.

Omnibus et tramways. — Le résumé suivant contient l'indication de toutes les lignes d'omnibus passant ou aboutissant directement à l'Exposition, ou *qui s'y rattachent par correspondance.* Il y en a vingt et un dont on peut commodément se servir.

Madeleine-Auteuil. — Point d'arrivée : Pont de l'Alma ou Trocadéro.

Trocadéro-Ceinture. — Porte d'arrivée : Trocadéro.

Trocadéro-Gare de l'Est. — Point d'arrivée : Trocadéro.

Madeleine-Bastille. — Correspondance à la Madeleine avec Madeleine-Auteuil. Points d'arrivée : Pont de l'Alma ou Trocadéro.

Porte Saint-Martin-Grenelle. — Point d'arrivée : Invalides ou École Militaire.

Bastille-Grenelle. — Correspondance à la Halle aux Vins avec Gare de Lyon-Pont de l'Alma. Point d'arrivée : Pont de l'Alma.

Bastille-Porte Rapp. — Point d'arrivée : Porte Rapp.

Bourse-Passy. — Correspondance à la Place de l'Étoile avec Taitbout-la Muette. Point d'arrivée : Trocadéro.

Champs-Élysées-Petite-Villette. — Correspondance au square Montholon avec Trocadéro-Gare de l'Est; à la Madeleine avec Madeleine-Auteuil; à la Concorde avec les tramways du quai. Point d'arrivée : Trocadéro (arrêt au pont de l'Alma par Madeleine-Auteuil).

Place de la République-Ecole Militaire. — Point d'arrivée : École Militaire.

Ou bien : Correspondance à Saint-Germain-des-Prés avec les tramways du Pont de l'Alma. Point d'arrivée : Pont de l'Alma.

Panthéon-Place Courcelles. — Correspondance à la Concorde avec les tramways du quai. Point d'arrivée : Trocadéro.

Saint Sulpice-Auteuil. — Point d'arrivée : École militaire.

Louvre-Saint-Cloud. — Point d'arrivée : pont de l'Alma ou Trocadéro. Ou bien : correspondance aux Tuileries avec Porte Saint-Martin-Grenelle. Point d'arrivée : Invalides ou Ecole militaire.

Louvre-Passy. — *Idem.*

Louvre-Versailles. — *Idem.*

Louvre-Vincennes. — Correspondance au Louvre avec les tramways du quai. Point d'arrivée : pont de l'Alma ou Trocadéro.

Louvre-Porte Rapp. — Point d'arrivée : Porte Rapp.

Gare de Lyon-Place de l'Alma. — Point d'arrivée : Pont de l'Alma.

Rue Taitbout-La Muette. — Point d'arrivée : Trocadéro.

Trocadéro-Place Pigalle. — *Idem.*

Avenue d'Antin-Issy. — Point d'arrivée : Invalides ou École militaire.

***

En résumé, l'Exposition est desservie directement de la façon suivante :

Au Trocadéro : par Madeleine-Auteuil, Trocadéro-Gare de l'Est, rue Taitbout-La Muette, Trocadéro-Place Pigalle, Trocadéro-Ceinture et les tramways du quai qui amènent les voyageurs à la porte de Magdebourg.

A l'École militaire, par Porte-Saint-Martin-Grenelle, place de la République-École militaire, Saint-Sulpice-Auteuil et avenue d'Antin-Issy.

A l'Esplanade des Invalides, par Porte-Saint Martin Grenelle et avenue d'Antin-Issy.

Au Pont de l'Alma, par Madeleine-Auteuil, Louvre-Saint-Cloud, Louvre-Passy, Louvre-Versailles, Gare de Lyon-Place de l'Alma (rive droite), Louvre-Porte-Rapp et Bastille-Porte Rapp.

A la Porte-Rapp, par Bastille-Porte Rapp et Louvre-Porte Rapp.

Et enfin six omnibus ou tramways amènent les voyageurs sur le parcours de ces différentes lignes, et leur permettent de se rendre *par correspondance* à l'Exposition. Ce sont :

Madeleine - Bastille, Bastille - Grenelle, Bourse - Passy, Champs-Élysées-Petite-Villette, Panthéon-Place de Courcelles, et Louvre-Vincennes.

Voitures de place. — En dehors des entreprises particulières de transport qui pourront être autorisées au cours de la période de l'Exposition, le service des voitures de place est assuré par des stations établies à la place du Trocadéro, à l'avenue de Lamotte-Piquet, à l'avenue Rapp, à l'Esplanade des Invalides (rue de Constantine), au Palais-Bourbon, et au pont de l'Alma (quai de la Conférence).

Conseils pratiques à l'égard des cochers.

La voiture de place, en temps ordinaire, se trouve à la station. Là, point de discussion possible à cause du sergent de ville en permanence. Cependant on vous dira toujours de prendre la voiture qui est en tête, mais vous n'y êtes point forcé, vous avez le droit de choisir.

Dans ce cas, regardez d'abord le cheval, voyez s'il est en bon état, pas trop fatigué, pas trop mouillé. Regardez ensuite le cocher; si vous tenez à aller vite, prenez plutôt un jeune qu'un vieux.

Examinez enfin le fouet. Si la mèche est usée, c'est que le cheval en a souvent besoin et, par conséquent, est mauvais.

Défiez-vous du cocher qui vous fait répéter plusieurs fois le nom de la rue; il ne connaît pas Paris.

Quand vous aurez une course un peu longue à faire, n'hésitez pas à en avertir le cocher en lui promettant un pour-

boire. Vous éviterez les discussions, la mauvaise volonté et les lenteurs calculées.

Quand un cocher refuse de marcher, vous pouvez recourir à l'assistance du gardien de la paix qui l'y contraindra, mais évitez autant que possible ce moyen. Le cocher qui marche par force trouve toujours en route quelque anicroche, quelque embarras de voitures pour vous retarder.

Le soir, pour rentrer, choisissez, autant que possible, une voiture du quartier où vous allez. Pour celles de la Compagnie générale, la couleur de la lanterne l'indique. Mais, comme on n'a pas toujours la nomenclature des couleurs dans la tête, demandez tout simplement à la file : « Y a-t-il un cocher pour tel quartier ? » Soyez sûr que vous n'aurez qu'à choisir.

Et si la station est vide et que vous preniez un cocher dans la rue, il n'y a plus de choix possible ni de recours aux sergents de ville. Le cocher qui ne veut pas marcher, vous répondra : « Je suis retenu, ou je dois remiser. »

Vous ne pouvez pas le suivre pour voir s'il est réellement pris, mais le cocher qui va remiser doit avoir ses lanternes retournées. Vous pourriez donc prendre son numéro et lui faire dresser procès-verbal. Nous ne vous le conseillons pas cependant, ce serait vous entraîner à un tas de démarches ennuyeuses.

En dehors des fiacres, il y a les « remises » non numérotées qui ont un faux air de voiture de maître. Pour celles-là, vous traitez de gré à gré. Cependant, si le cocher vous prend sur la voie publique, il s'assimile lui-même au cocher de fiacre et n'a droit qu'à la même rétribution. En bonne justice, pourtant, le confortable et la vitesse doivent se payer. Vous pouvez donc offrir un léger supplément.

Il y a enfin les vrais cochers de maîtres qui « maraudent ». Ceux-là sont toujours bons à prendre ; ils conduisent bien et vont vite dans leur intérêt particulier.

Dernière observation. Les règlements défendent aux cochers de fumer sur leurs sièges. Aucun d'eux ne s'en prive, Avec les voitures fermées, cela n'a pas d'inconvénient; mais avec les voitures découvertes ils vous envoient leur fumée, leur salive et risquent, par les étincelles, de mettre le feu

aux robes légères. Usez carrément de votre droit en leur faisant quitter leur pipe ou leur cigarette.

C'est à peu près tout ce que nous pouvons vous recommander. Il ne nous reste qu'à vous souhaiter la chance de tomber sur un bon cocher, — l'oiseau rare.

L'arrivée.

Vente de tickets. — Il n'y a pas de tourniquets aux portes de l'Exposition. On ne peut y pénétrer *qu'à la condition de s'être muni à l'avance d'un ticket.*

Le prix du ticket est de **1 franc.**

La vente des tickets a lieu :

Obligatoirement. — Dans tous les bureaux de poste. — Tous les bureaux télégraphiques. — Tous les bureaux de tabac.

Facultativement. — Dans un très grand nombre d'établissements privés, autorisés par l'administration des finances, tels que :

Voitures publiques. — Hôtels. — Cafés. — Débits de vins et liqueurs. — Libraires. — Marchands de journaux, etc., etc.

On trouve aisément des tickets aux portes de l'Exposition ; des kiosques spéciaux de vente ont été établis à portée de la plupart des guichets.

Tarif des entrées. — De 8 à 10 heures du matin, 2 tickets (2 francs). — De 10 heures du matin à 6 heures du soir, 1 ticket (1 franc). — De 6 heures à 11 heures du soir, 2 tickets (2 francs). — Le dimanche soir, 1 ticket (1 franc).

Les portes d'entrée. — Vingt-trois portes d'entrée donnent accès dans l'Exposition.

Elles sont réparties en six sections :

I. — *Section des Invalides.* Porte des Affaires étrangères (6 heures matin à 11 heures soir). Porte des Invalides (6 heures matin à 8 heures soir). Porte Latour-Maubourg (6 heures matin à 8 heures soir). Porte Fabert (6 heures matin à 6 heures soir). Porte de Constantine (10 heures matin à 6 heures soir).

II. — *Section de la Seine.* — Porte de l'Ostréiculture (6 heures matin à 6 heures soir). Porte du Portugal (10 heures matin à 6 heures soir). Porte des Produits alimentaires (10 heures matin à 6 heures soir). Porte du pont de l'Alma *aval* (6 heures matin à 8 heures soir). Porte du pont de l'Alma *amont* (6 heures matin à 8 heures soir).

III. — *Section Rapp.* — Porte Rapp (6 heures matin à 11 heures soir).

IV. — *Section de l'École militaire.* — Porte de la Motte-Piquet (6 heures matin à 11 heures soir). Porte Suffren, dite Dupleix (6 heures matin à 11 heures soir). Porte Desaix (6 heures matin à 11 heures soir).

V. — *Section du chemin de fer.* — Porte du chemin de fer (6 heures matin à 11 heures soir). Porte du ponton des Magasins du Louvre (8 heures matin à 8 heures soir). Porte d'Iéna (6 heures matin à 11 heures soir). Porte La Bourdonnais (10 heures matin à 6 heures soir).

VI. — *Section du Trocadéro.* — Porte du Trocadéro (6 heures matin à 11 heures soir). Porte Delessert (6 heures matin à 8 heures soir). Porte de Magdebourg (6 heures matin à 8 heures soir). Porte de Billy (6 heures matin à 8 heures soir). Porte d'Iéna-Trocadéro (10 heures matin à 11 heures soir.)

La plupart de ces portes comprennent plusieurs guichets qui ouvrent et ferment à des heures différentes. Les heures que nous indiquons sont les heures extrêmes dans la limite desquelles le public est assuré de trouver au moins un guichet ouvert à chacune de ces portes.

Les transports à l'intérieur de l'Exposition.

Chemin de fer Decauville. — Un chemin de fer intérieur à voie étroite est établi de l'Esplanade des Invalides à l'Ecole militaire; il longe le quai d'Orsay et l'avenue de Suffren.

Trois stations intermédiaires : Carrefour Malar. — Palais des Produits alimentaires. — Tour Eiffel.

(Distance maxima à parcourir : 3 kilom. 500 mètres. La durée totale de ce trajet est de 21 minutes, arrêts compris.)

Wagonnet de 1re classe : 50 centimes ; de 2e classe, 25 centimes, *quelle que soit la distance parcourue.*

Départ de 10 en 10 minutes, — la Compagnie se réservant de doubler le nombre des trains, chaque fois que les besoins de la circulation l'exigent.

Les services fonctionnent tous les jours de 9 heures matin à minuit.

Fauteuils roulants. — Un service de fauteuils roulants est organisé à l'intérieur de l'Exposition.

Tarif : 2 fr. 50 c. l'heure, plus 75 centimes par quart d'heure ou fraction de quart d'heure supplémentaire.

Services publics.

Police intérieure. — Un poste de police est installé dans la cour des Bâtiments de l'Exploitation, 16, avenue de La Bourdonnais. Un commissaire de police s'y trouve en permanence.

Toutes réclamations relatives au service des gardiens devront être adressées à MM. les inspecteurs principaux de l'Exploitation.

Postes de secours. — Le Poste central est également situé dans le Pavillon de la Direction de l'Exploitation, 16, avenue de La Bourdonnais, et communique avec le Champ de Mars.

Trois autres postes sont établis : à la Galerie des Machines, à la Manutention du Champ de Mars (près du quai) et à l'Esplanade des Invalides.

Un médecin est en permanence à chacun de ces postes.

Pompiers. — Le Poste central des Pompiers est situé à côté du Poste central de secours. Un service de surveillance est établi dans toute l'étendue de l'Exposition ; chaque petit poste est muni du matériel nécessaire pour parer au danger immédiat d'un commencement d'incendie.

Postes, télégraphes, téléphones. — Le bureau central des Postes et Télégraphes est établi du côté de l'ave-

nue de La Bourdonnais (derrière le Palais des Beaux-Arts), à côté du Pavillon de la Presse avec lequel il communique.

Le bureau est ouvert de 7 heures du matin à 9 heures du soir. Pour les services télégraphique et téléphonique, le délai d'ouverture est prolongé jusqu'à onze heures du soir.

Sept levées par jour :

Matin : 7 h. 30, 10 heures, midi;

Soir : 2 heures, 4 h. 45, 5 h. 45;

Levée exceptionnelle à 6 h. 15.

Des boîtes supplémentaires sont placées dans l'Exposition aux endroits suivants :

Esplanade des Invalides : Restaurant populaire, Pavillon gastronomique;

Quai d'Orsay : Pavillon espagnol, Czarda hongroise, Panorama de la Compagnie transatlantique, British office, Restaurant Duval;

Trocadéro : Pavillon du Ministère des Travaux publics;

Jardin du Champ de Mars : Palais des Beaux-Arts et Palais des Arts libéraux (galeries extérieures), Restaurant français, Dôme du Palais central (une boîte côté droit, une boîte côté gauche);

Ecole militaire : Restaurant Duval (côté Suffren), Restaurant Duval (côté La Bourdonnais);

Avenue Suffren : Bazar égyptien.

Quatre cabines téléphoniques sont en outre installées au Bureau central.

Musiques militaires. — *Champ de Mars :* Tous les jours, concert donné par quatre musiques régimentaires.

Esplanade des Invalides : Musique régimentaire le dimanche; musique de la *Garde républicaine* les 1er et 3e mercredi de chaque mois. Infanterie, les autres mercredis.

Établissements privés.

Plaisirs et spectacles. — Beaucoup de personnes se préoccupent de savoir si, une fois le ticket réglementaire payé, il ne leur faudra pas mettre à tout instant « la main à la poche » pour acquitter à l'intérieur de l'Exposition le prix de petites dépenses supplémentaires imprévues.

Voici la liste exacte des plaisirs et spectacles PAYANTS, auxquels, par conséquent, le ticket ne donne pas droit :

Exposition des Aquarellistes	fr.	0 50
— *des Pastellistes*		0 50
— *du Globe terrestre*		1 »
Le Pavillon de la Mer		0 25
Panorama du Tout-Paris		1 »
Exposition de la Cie Transatlantique		1 »
Anes d'Egypte, pour promener les enfants. *L'heure* .		2 »
Kampong Javanais		0 50
Théâtre annamite. — Prix divers, jusqu'à		2 50
Le Palais des Enfants :		
Promenoirs		0 50
Fauteuils		1 »

Folies-Parisiennes. — Entrée libre. Consommations obligatoires à partir de 1 franc.

Ce théâtre, ainsi que le Palais des Enfants, est autorisé à avoir chaque semaine un jour spécial où les prix sont relevés.

Partout ailleurs que dans les endroits susmentionnés (sauf à la Tour Eiffel dont nous donnons plus loin les tarifs d'ascension), le public est admis de plein droit.

Restaurants, cafés, bars et buvettes. — Le pourtour intérieur du jardin du Champ de Mars comprend dix-neuf de ces établissements :

Terrasse du Palais des Beaux-Arts : pâtissier-glacier, et trois restaurants ou brasseries françaises ;

Terrasse des Arts libéraux : deux restaurants-brasseries et un buffet anglo-indien ;

Palais des Industries diverses — Côté des Beaux-Arts : trois restaurants et bars anglo-américains, un restaurant russe, un buffet hollandais. — *Côté des Arts Libéraux :* cinq brasseries, restaurants et buffets français, une taverne hollandaise, une brasserie suisse.

Etablissements du pourtour extérieur (côté La Bourdonnais) : deux restaurants-brasseries et deux buffets français, et, dans le « Jardin de 30 mètres » qui sépare, de ce même côté, le Palais des Machines de celui des Industries diverses, un Bouillon.

Etablissements isolés autour du Champ de Mars : trois bouillons Duval : au quai d'Orsay, près de la station du Champ de Mars, et à l'Ecole militaire, aux deux coins de l'Exposition, côté Suffren et côté La Bourdonnais. Ces deux derniers sont des restaurants populaires, à très bon marché.

Restaurant roumain, à côté de l'Exposition chinoise, côté Suffren.

Restaurant français, à droite en entrant dans le Champ de Mars, entre les Palais du Brésil et de la Bolivie.

Brasserie autrichienne, à gauche, en allant vers le Palais des Beaux-Arts.

Quai d'Orsay : Restaurant hongrois, et Comptoirs de dégustation au Palais des Produits alimentaires.

Esplanade des Invalides : Pavillon gastronomique, près du quai, à l'angle de la rue Fabert.

Du côté des Colonies : un café tunisien, un restaurant créole et un restaurant annamite.

Trocadéro : à gauche (en regardant le Palais) brasserie anglaise ; à droite, un restaurant français.

Des buvettes françaises et étrangères, des comptoirs de pâtisserie à bon marché sont établis en plein vent dans toute l'Exposition.

(Pour tout ce qui concerne les installations intérieures de la **Tour Eiffel**, voir le chapitre spécial que nous lui réservons plus loin.)

Bureau de change. — Un bureau de change a été installé par le *Crédit Lyonnais*, en face du bureau central des Postes et Télégraphes, sous la galerie extérieure du Palais des Beaux-Arts.

Cabinet de correspondance et de lecture. — Situé à côté du bureau de change du *Crédit Lyonnais*. La séance, 50 centimes. Abonnements : 2 fr. 50 c. par semaine, 10 francs par mois.

A l'Esplanade des Invalides, derrière la pagode d'Angkor, le Commissariat général des Colonies a fait installer également un « office » de renseignements commerciaux et de lecture, où les visiteurs peuvent prendre connaissance, *gratuitement*, des journaux du monde entier.

Journaux, plans, guides et catalogues. — La vente en est assurée dans toute l'Exposition ; des kiosques spéciaux sont installés à cet effet. On y trouve notamment

toutes les publications du *Figaro*, relatives à l'Exposition : le *Guide bleu*, le Numéro exceptionnel du 6 mai qui forme une sorte de *vade mecum* sommaire et économique, à l'usage des personnes qui ne peuvent consacrer que très peu de temps à la visite de l'Exposition ; et enfin notre Édition quotidienne et spéciale « de la Tour Eiffel » — exclusivement consacrée aux choses de l'Exposition, — et qui est rédigée, composée, clichée et tirée à la deuxième plate-forme de la Tour, dans le Pavillon du *Figaro*.

L'édition spéciale de la Tour Eiffel est mise en vente tous les jours, à partir de midi.

Tarifs des catalogues officiels :

Complet et illustré.........	fr. 3 50
— non illustré	3 »
Par fascicules....	1 »

Chaque fascicule forme le catalogue d'un groupe.

Interprètes. — Ce service est installé dans le Salon international de lecture et de correspondance, situé sur la terrasse des Beaux-Arts. Voici le tarif des interprètes :

La première heure est due en entier.

Tout quart d'heure commencé est dû en entier.

1 heure	2 fr. 50
1 heure 1/4	3 15
1 heure 1/2	3 75
1 heure 3/4	4 40
2 heures.	5 »

Les interprètes peuvent être retenus à l'avance. Il suffit d'en faire la demande à M. Ghio, directeur du Salon de lecture.

Tabacs. — Quinze débits de tabacs sont installés dans des kiosques, indépendamment de deux bureaux spéciaux établis sous la galerie extérieure du Palais des Beaux-Arts, côté La Bourdonnais.

La dégustation des tabacs est également autorisée au Pavillon de la Régie des tabacs turcs (même côté), près du théâtre des Folies-Parisiennes, et dans divers pavillons américains et coloniaux.

Cabinets de toilette, W.-C. — Des cabinets de toilette sont aménagés sous la galerie extérieure du Palais des Industries diverses, côté La Bourdonnais.

Des water-closets (5c et 15c) ont été placés aux endroits suivants :

Trocadéro : à l'entrée, sur la place, et à droite, en descendant le jardin.

Champ de Mars : côté Suffren, près du bouillon Duval (à hauteur du quai d'Orsay), et à l'entrée du vestibule Desaix; *côté École militaire,* près de chacun des restaurants populaires placés aux deux coins de l'Exposition ; *côté La Bourdonnais,* à l'entrée du vestibule Rapp.

Quai d'Orsay : au Palais des Produits alimentaires et au carrefour Malar.

Esplanade des Invalides : à côté de la station du chemin de fer Decauville, et derrière les expositions d'hygiène et d'économie sociale, sur la rue Fabert.

LA MUSIQUE

Concerts. — Festivals. — Concours.

L'art musical occupe au grand concours de 1889 une place digne de son importance.

Il a été organisé d'abord cinq grandes auditions d'orchestres français, avec chœurs, qui ont lieu dans la grande salle du Palais du Trocadéro, et dont les programmes sont composés exclusivement d'œuvres déjà exécutées en public, de compositeurs français, vivants ou morts.

Voici les dates et les programmes des dernières auditions :

Concert Lamoureux, le jeudi 23 mai.

Association artistique, sous la direction de M. E. Colonne, jeudi 6 juin :

Fragment du *Requiem* (Berlioz), *l'Arlésienne* (G. Bizet), ouverture de *Béatrice* (E. Bernard), fragment du *Paradis perdu* (Th. Dubois), fragment de *la Tempête* (A. Duvernoy), fragment des *Béatitudes* (C. Franck), fragment de la *Symphonie légendaire* (B. Godard), Danse persane (E. Guiraud), fragment de *Ludus pro patriâ* (A. Holmès), Rapsodie norwégienne (E. Lalo), prélude et chœur d'*Eloa* (Ch. Lefebvre), fragment de Suite pour orchestre (G. Pierné), air de danse varié (G. Salvayre), fragment de la *Korrigane* (Ch.-M. Widor).

Société des concerts, sous la direction de M. Garcin, jeudi 20 juin :

Ouverture de *Médée* (Cherubini), Prière de *la Muette* (Auber),

fragment de *Psyché* (A. Thomas), Symphonie en *ut* mineur (Saint-Saëns), *la Madeleine au désert* (E. Reyer), airs de danse, style ancien (L. Delibes), fragments de *Mors et Vita* (Ch. Gounod).

Opéra-Comique, sous la direction de M. Danbé, jeudi 5 septembre :

Ouverture de *Zampa* (Herold), fragment de *la Statue* (E. Reyer), entr'acte de *Joli Gille* (Poise), fragment de *Jean de Nivelle* (L. Delibes), air de la *Fête au village voisin* (Boieldieu), finale de *Proserpine* (Saint-Saëns), ouverture du *Domino noir* (Auber), romance de *la Déesse et le Berger* (Duprato), fragments de *Joseph* (Méhul), ouverture de *Giralda* (A. Adam), fragment des *Saisons* (V. Massé), fragments des *Pêcheurs de perles* (G. Bizet).

Opéra, sous la direction de M. Vianesi, jeudi 19 septembre :

Fragments de *Giselle* (A. Adam), ouverture, chœur et duo de *la Muette* (Auber), fragment d'*Herculanum* (F. David), fragment de *Sapho* (Ch. Gounod), air de *Guido et Ginevra* (Halévy), fragment du *Roi de Lahore* (J Massenet), airs du ballet de *Patrie* (Paladilhe), finale de *la Vestale* (Spontini), prologue de *Françoise de Rimini* (A. Thomas).

Les programmes que nous venons d'énumérer comprennent les œuvres de quarante compositeurs français, dont vingt-huit vivants et douze morts. Une place sur trois programmes a été faite à deux des compositeurs morts, Auber et Bizet : Berlioz figure sur deux programmes. Parmi les compositeurs vivants, les membres de l'Institut, seuls, seront exécutés dans deux concerts, l'un de musique symphonique, l'autre de musique dramatique.

Les concerts officiels donnés en 1878, par un orchestre unique, avaient été, en quelque sorte, une exposition des œuvres des compositeurs français ; aujourd'hui, c'est une exposition « d'exécutions » par les cinq grands orchestres parisiens que l'on a voulu organiser. Chacun des cinq concerts du Trocadéro ne comprend pas moins de 200 à 220 exécutants.

***

Orphéons et Sociétés chorales. — Deux grands concours auront lieu entre les Sociétés chorales de France, au Trocadéro, le premier en deux journées, les dimanche 9 juin et lundi 10 ; le second, également en deux journées,

les dimanche 23 juin et lundi 24. La première journée sera consacrée à un festival, la seconde au concours.

Entre ces deux concours, M. Laurent de Rillé dirigera, le dimanche 16 juin, un festival des Orphéons scolaires du département de la Seine, qui réunira les enfants de toutes les écoles de la Ville de Paris et des arrondissements de Sceaux et de Saint-Denis.



Fanfares et musiques d'harmonie. — Deux concours nationaux entre les fanfares et musiques d'harmonie civiles auront lieu : le premier, les dimanche 18 août et lundi 19, le second, les dimanche 1er septembre et lundi 2. Comme pour les concours d'orphéons, les séances ont lieu au Trocadéro; celles du dimanche sont consacrées à un festival, celles du lundi au concours.

Programme du festival :

Méhul (1763) : Ouverture du *Jeune Henri* (fanfares);
Auber (1782) : Ouverture de *la Muette;*
Herold (1791) : Ouverture de *Zampa;*
Rossini (1792) : Prière de *Moïse* (fanfares);
Meyerbeer (1794) : *Schiller-Marsch* (fanfares);
Halévy (1799) : Ouverture du *Val d'Andorre;*
Berlioz (1803) : Marche hongroise de *la Damnation de Faus* (fanfares);
F. David (1810) : Fragment du *Désert;*
A. Thomas (1811) : Ballet d'*Hamlet;*
Gounod (1818) : Fragment de *Mireille;*
E. Reyer (1823) : Fragment de *Sigurd;*
Massenet : Ballet du *Cid;*
Saint-Saëns : Fragment de *Henry VIII* (fanfares);
G. Bizet : Prélude de *l'Arlésienne;*
L. Delibes : Fragment de *Coppélia.*



Musiques militaires. — Dans le courant de juillet, grand festival des musiques militaires françaises.

Cette fête musicale et nationale, qui ne réunira pas moins de 1,200 exécutants, aura lieu au Palais de l'Industrie.

En voici le programme :

Ouverture d'*Egmont* (Beethoven), Marche religieuse d'*Alceste* (Gluck), Air de danse des Saturnales des *Erinnyes* (Massenet), Ouverture de *la Muette* (Auber), 3ᵉ Marche aux flambeaux (Meyerbeer), Polonaise de *Dimitri* (Joncières), Cortège de Bacchus, de *Sylvia* (L. Delibes), *le Diamant*, introduction et galop (E. Jonas).

Enfin, un concours international de musiques militaires aura lieu, au Palais de l'Industrie, le dimanche 22 septembre, et un concours international de musiques d'harmonie municipales et civiles étrangères aura lieu le dimanche 29 septembre.

Pour ces deux derniers concours, des médailles de 5,000, 3,000, 2,000 et 1,000 francs seront mises à la disposition du jury, et toutes les musiques admises à l'honneur de prendre part au concours civil recevront une médaille commémorative.

***

Quinze auditions d'Orgue, françaises et étrangères, auront lieu, dans la salle du Trocadéro — dont l'orgue est un magnifique instrument, — aux dates suivantes : 20 et 27 mai, 3 et 17 juin, 3, 8 et 12 juillet, 2, 9 et 13 août, 9, 16 et 23 septembre, 9 et 16 octobre. A ces séances prendront part nos premiers organistes. M. Ch. Widor, Th. Dubois, Guilmant, Gigoux, Dallier et nombre d'organistes français et étrangers.

M. Alexandre Guilmant, dont les récitals d'orgue obtiennent tous les ans un si légitime succès au Trocadéro, donnera en outre deux séances, les 13 et 27 juin.

***

Musique étrangère. — Les auditions de musique étrangère, dont le nombre pourra s'augmenter par suite de demandes annoncées, comprenaient, au moment où l'Exposition s'est ouverte, le programme suivant :

Deux concerts russes à grand orchestre, dirigés par M. Rimsky-Korsakoff, les 22 et 29 juin.

Les séances du « Choral de Christiania », données par les étudiants norwégiens, et fixées au 27 et au 29 juillet ;

Les séances de la « Chapelle nationale russe », dirigées par M. Slavianski d'Agreneff, les 4, 8, 10 et 15 août ;

Les deux concerts espagnols de l'Orphéon n° 4 de la Coroña, fixés aux 20 et 23 août ;

Enfin les quatre grands concerts symphoniques de la « Société des concerts de Madrid », orchestre dirigé par M. Breton et qui ne compte pas moins de cent exécutants, tous espagnols. Ces auditions auront lieu les 10, 13, 17 et 20 septembre.

Toutes ces séances de musique étrangère ont lieu dans la grande salle du Trocadéro.

***

D'intéressantes auditions musicales françaises, pour lesquelles un local moins vaste que la grande salle du Trocadéro est nécessaire, sont organisées dans la petite « salle des Congrès ».

On doit mettre en première ligne celles de la « Société de musique de chambre pour instruments à vent » dirigée par M. Taffanel, association de quelques merveilleux artistes telle qu'il n'en existe point de comparable et qui est appelée à faire l'admiration des étrangers : ses trois séances sont fixées aux 25, 28 juin et 2 juillet.

La « Société des Compositeurs » donnera deux concerts dans le même local ; enfin M. Delsart y donnera aussi, dans la fin de mai, deux séances de musique de chambre ancienne et moderne, dans lesquelles seront entendus d'anciens instruments, entre autres le clavecin, que M. Diémer a ressuscité avec une si parfaite habileté.

Terminons en signalant, pour le jeudi 4 juillet, les concours internationaux et auditions de musiques pittoresques, comprenant des instruments caractéristiques, tels que le tambourin, le galoubet, le biniou, la cornemuse, la vielle, la mandoline, la guitare, etc. Ce concours doit, paraît-il, amener a Paris des instrumentistes de première force et sera certainement des plus curieux.

LA TOUR EIFFEL

La Tour Eiffel, dont le monde entier a suivi les progrès avec tant de curiosité et d'intérêt, est en quelque sorte le vestibule grandiose de l'Exposition.

Voici, dans ses détails les plus complets, l'histoire résumée de cette construction unique au monde, saisissante et puissante manifestation de notre génie national.

Les fondations. — Les premiers travaux commencèrent le 28 janvier 1887. Une armée de terrassiers entreprit les grandes fouilles au fond desquelles les quatre pieds de l'immense tour devaient trouver leur appui. L'emplacement, au bord de la Seine, était occupé par un square, et il fallut d'abord commencer par déraciner les arbres, enlever la terre végétale, détourner et reconstruire l'égout qui, du côté du fleuve, traversait les piles, enfin aménager le chantier.

Ce chantier était considérable puisque la Tour occupe une superficie de plus de 16,000 mètres carrés.

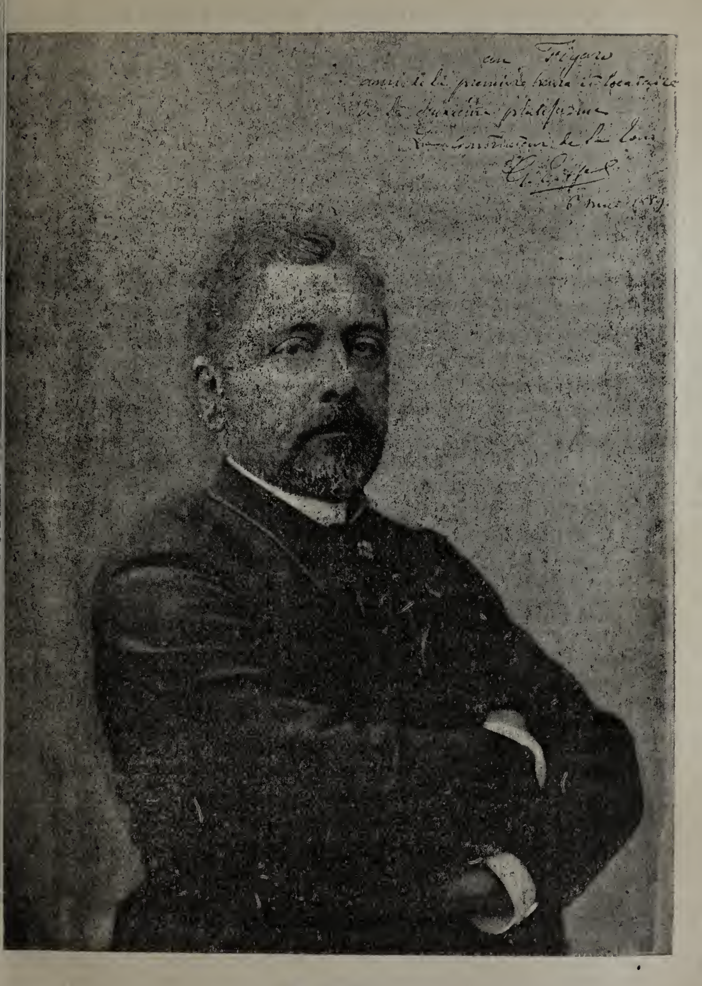
La Tour forme un carré de 129 mètres 22 c. de côté.

La Tour occupe donc plus d'un hectare de superficie.

L'axe de la Tour est placé dans l'axe du Champ de Mars, et comme celui-ci est incliné à 45° sur la méridienne, il en résulte que les quatre piles qui supportent la Tour se trouvent placées exactement aux quatre points cardinaux.

Les deux piles en avant du côté de la Seine (les piles n°s 1 et 4) sont les piles *nord* et *ouest ;* celles en arrière (n°s 2 et 3) sont les piles *est* et *sud.*

Le sol. — M. Eiffel, au moyen des sondages qu'il avait pratiqués, avait une connaissance exacte de la composition du sol. Il savait que l'assise inférieure était formée par une couche d'argile plastique de 16 mètres environ d'épaisseur reposant sur la craie du bassin de Paris. Cette argile, suffisamment compacte pour supporter des fondations, est légèrement inclinée depuis l'Ecole militaire jusqu'à la Seine, et surmontée d'un banc de sable et de gravier compact. Jusqu'au commencement du Champ de Mars proprement dit, cette couche de sable et de gravier a une hauteur à peu


au Figaro
ami de la première heure et locataire
de la deuxième plateforme
Le constructeur de la Tour
G. Eiffel
6 mai 1889

M. EIFFEL.

près constante de 6 à 7 mètres; au delà, on entre dans l'ancien lit de la Seine et l'action des eaux a tellement réduit l'épaisseur de cette couche qu'elle devient à peu près nulle quand on arrive au lit actuel. La couche solide de sable et de gravier est surmontée elle-même d'une épaisseur variable de sable fin, de sable vaseux, et de remblais de toute nature incapables de supporter des fondations.

On était donc obligé de recourir à des précautions spéciales et d'employer deux systèmes différents pour les fondations.

Pour les piles les plus éloignées de la Seine, les numéros 2 et 3 (la pile 3, côté de Grenelle), on rencontrait en effet dès la cote + 27, qui est le niveau normal de la Seine, la couche nécessaire de sable et de gravier, une couche dont l'épaisseur est de 6 mètres. On a donc pu très facilement obtenir, pour ces deux piles, une fondation parfaite dont le massif inférieur est constitué par une couche de 2 mètres de béton de ciment coulé à l'air libre.

Les deux piles d'avant, qui portent les nos 1 et 4 (le no 4 vers Passy), ont été fondées différemment. La couche de sable et de gravier ne se rencontre qu'à la cote + 22, c'est-à-dire à 5 mètres sous l'eau, et pour y arriver, on traverse des terrains vaseux et marneux provenant d'alluvions récentes. Il fallut donc employer les fondations à l'air comprimé à l'aide de caissons en tôle, aux armatures puissantes de fer, et mesurant 15 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur. Ces caissons dans lesquels, sous une pression d'air refoulé par des machines, une trentaine d'ouvriers travaillèrent pendant deux mois, en déblayant sous leurs pieds les terres boueuses, furent enfoncés à 5 mètres sous l'eau, puis remplis de béton, et c'est de là que part la maçonnerie dans laquelle on a fixé les boulons d'ancrage de la Tour.

Il y a quatre caissons pour chaque pile, et, par conséquent, pour chaque pile, quatre pyramides de maçonnerie.

Ces maçonneries, qui travaillent au plus à un coefficient de 4 à 5 kilogrammes par centimètre carré, sont couronnées par deux assises de pierre de taille de Château-Landon, dont la résistance à l'écrasement est de 1,235 kilogrammes en moyenne par centimètre carré. La pression sous les sabots en fonte n'étant que de 30 kilogrammes par

centimètre carré, la pierre ne travaille donc qu'au quarantième de sa résistance.

Par conséquent, les conditions de sécurité sont absolues.

Presse hydraulique. — Cependant, M. Eiffel a prévu, dès le début, la possibilité d'avoir à maintenir un jour les pieds de la Tour sur un plan parfaitement horizontal. A cet effet, dans chacun des sabots a été logée une presse hydraulique (ou vérin) de la force de 800 tonnes, permettant à un moment quelconque de produire le déplacement de chacune des arêtes et de la relever de la quantité nécessaire. Ces presses hydrauliques, sortes de vis gigantesques, n'ont jamais servi au cours de la construction, tant elle a été menée avec sûreté et précision.

Dans la pile n° 4, une cave était réservée au logement des machines et de leurs générateurs pour le service des ascenseurs.

Quant à l'écoulement de l'électricité atmosphérique dans le sol, il était, dès le premier jour, ménagé pour chaque pile par deux tuyaux de conduite en fonte de $0^{m},50$ de diamètre, immergés au-dessous du niveau de la nappe aquifère, sur une longueur de 18 mètres. Ces tuyaux se retournent verticalement à leur extrémité jusqu'au niveau du sol où ils sont mis en communication directe avec la partie métallique de la Tour. On voit que tout avait été merveilleusement prévu et combiné.

Ces travaux de terrassement, de fondations et de maçonnerie ont duré cinq mois et trois jours.

Montage.

Le 30 juin 1887 ont commencé les travaux de montage métallique.

La difficulté principale résidait dans le départ à la base des arbalétriers : il fallait les diriger dans l'espace, dans une position inclinée, ce que l'on appelle en « porte-à-faux ». L'œuvre était d'autant plus délicate que le grand constructeur et ses vaillants auxiliaires n'avaient encore rien fait de pareil jusqu'à ce jour, eux qui, cependant, ont exécuté les constructions les plus hardies dans toutes les parties du monde. Voici comment ils ont pratiqué leurs premiers essais :

Ils ont construit, en bois, une maquette de l'une des piles

comme font les machinistes des théâtres lorsqu'ils ont à combiner quelque grand décor nouveau, et ils ont étudié en petit les moyens de soutenir cette masse en lui offrant, dans son essor, de légers points d'appui sur des *chèvres* ou *pylônes* en charpente. Le calcul a montré que ces premiers points d'appui n'étaient nécessaires qu'à la hauteur de 26 mètres. Par conséquent, lorsque les arbalétriers en fer sont arrivés à la hauteur de 26 mètres, ils ont trouvé tout prêt l'appui des chèvres que l'on avait construites sans interrompre le travail. Ces chèvres étaient surmontées par des boîtes à sable sur lesquelles devait venir s'appuyer la membrure des fers.

A partir de 26 mètres, le centre de gravité de l'ensemble déjà construit, commençait à se projeter verticalement en dehors du carré de base. Mais les chèvres les soutenant, on a pu pousser au delà, dans une nouvelle position de porte-à-faux, jusqu'au moment où les arbalétriers ont pu prendre leur point d'appui supérieur et venir reposer enfin contre les poutres horizontales du premier étage, sorte de pont vertigineux jeté à 48 mètres de hauteur sur une portée de 42 mètres.

Liaison des fers. — Les poutres portant ce plancher ne pouvaient être lancées dans l'espace puisque le point d'appui manquait. On construisit alors, à la place occupée aujourd'hui par la belle fontaine de M. Saint-Vidal, quatre grands pylônes en charpente de 45 mètres de hauteur, sur lesquels les grandes poutres ont été établies, reliant les quatre faces inclinées et réalisant la partie la plus difficile de l'ouvrage.

Afin d'assurer la coïncidence parfaite des points d'appui des arbalétriers avec les poutres horizontales du premier plancher, on fit écouler une certaine quantité de sable des boîtes qui le contenaient et qui soulevaient les arbalétriers: on provoqua ainsi un pivotement général, et ce mouvement d'ensemble rapprochant progressivement les piles mobiles des poutres qui restaient fixes, on put amener ainsi une coïncidence complète et rigoureuse des pièces à assembler. L'opération fut tellement réussie que les trous des grands goussets de liaison, au nombre de deux cents environ,

furent en coïncidence absolue et ne nécessitèrent aucun alésage pour effectuer la rivure et opérer leur liaison définitive.

Ce fut là certainement, par la grandeur des masses en mouvement qui obéissaient à la volonté des ingénieurs, l'une des phases les plus imposantes de cette construction.

Les grues. — Le reste de la partie métallique fut monté au moyen de quatre grues spéciales qui se fixaient le long des ferrures, comme autant d'équipes de travailleurs mécaniques, et apportaient les grosses pièces de fer aux ouvriers juchés dans la membrure comme des matelots dans leurs cordages. C'était un spectacle aussi curieux qu'intéressant de voir ces quatre appareils de levage grimper en quelque sorte en se faufilant après les arbalétriers en fer, tourner à droite, à gauche, en dedans, en dehors, puisant au bas les grosses pièces de métal qui s'évanouissaient dans l'espace pour aller se fixer chacune à la place exacte qu'elle devait occuper.

A partir de 150 mètres, la surface du chantier étant très réduite, les matériaux ont été montés par les procédés ordinaires au moyen d'une locomobile.

La rapidité de toutes ces manœuvres était telle que la deuxième plate-forme de la Tour était atteinte en douze mois et que, le 14 juillet 1888, le feu d'artifice de la fête nationale, fut tiré, comme l'avait promis M. Eiffel, à 115 mètres de hauteur.

Les ascenseurs.

Du sol au premier étage, il y a deux ascenseurs du système Roux, Combaluzier et Lepape.

Du premier étage au deuxième, la montée s'effectue au moyen d'un ascenseur Otis, placé dans la pile *Sud*. Cet ascenseur ne touche jamais le sol et sert exclusivement aux voyageurs allant de la première à la deuxième plate-forme.

Un autre ascenseur Otis, placé dans la pile *Nord*, va directement du sol au deuxième étage, sans aucun arrêt.

Enfin du deuxième étage jusqu'à la plate-forme supérieure, au-dessous du campanile, est installé un ascenseur du système Edoux. Tous sont mus par l'eau.

Les deux ascenseurs Roux, Combaluzier et Lepape. — MM. Roux, Combaluzier et Lepape ont fractionné le piston rectiligne et rigide des ascenseurs ordinaires, et constitué ce piston par une série de tiges qui viennent s'articuler les unes aux autres.

Cet organe agit par compression comme un piston ordinaire et il est renfermé dans une gaine qui s'oppose à tout déplacement latéral. Cette grande chaîne est actionnée par une roue à empreintes située au niveau du sol et autour de laquelle elle s'enroule, à la façon d'une chaîne de drague, de manière à former une chaîne sans fin supportée par une poulie à la hauteur du premier étage.

L'une des parois de la cabine est reliée à l'un des brins de cette chaîne et suit son mouvement; l'autre paroi est reliée à une chaîne semblable. La cabine est donc entraînée par un double système de chaînes, agissant simultanément: en cas de rupture dans la chaîne des pistons, tous les éléments se trouvant emprisonnés dans une gaine rigide, le contact de l'un à l'autre a toujours lieu et empêche ainsi toute chute de se produire : tout au plus un arrêt peut-il avoir lieu.

Le mouvement est imprimé aux chaînes par un double système de pistons plongeurs sous l'action de l'eau emmagasinée dans des réservoirs placés à 115 mètres de hauteur.

La vitesse de ces deux ascenseurs sera de 1 mètre par seconde et chaque cabine contiendra 100 voyageurs qui atteindront ainsi en une minute le niveau de la première plate-forme.

Ascenseur Otis. — Les deux ascenseurs Otis sont américains.

Un cylindre en fonte est placé dans le pied de la Tour parallèlement à l'inclinaison des arbalétriers; dans ce cylindre se meut un piston actionné par de l'eau prise dans des réservoirs installés au second étage et, par conséquent, à une pression de 11 à 12 atmosphères. La tige du piston agit sur un chariot portant six poulies mobiles; à chacune de ces

poulies correspond à une poulie fixe de même diamètre, de façon à constituer un véritable palan.

Le garant de cette énorme moufle passe sur des poulies de renvoi placées de distance en distance jusqu'au-dessus du second étage et redescend s'accrocher à la cabine; il en résulte que, pour un déplacement de 1 mètre du piston dans le cylindre, la cabine monte ou descend de 12 mètres.

Les câbles en fil d'acier qui suspendent la cabine, sont au nombre de *six*. *Un seul* de ces câbles pourrait supporter, sans se rompre, le poids de la cabine et des voyageurs.

On a placé, en outre, sous la cabine, un frein de sûreté à mâchoires qui fonctionnerait automatiquement en cas de rupture, ou même d'allongement anormal de l'un des câbles.

La cabine de cet ascenseur ne contiendra que cinquante voyageurs; mais comme sa vitesse ascensionnelle sera de deux mètres par seconde, c'est-à-dire le double de la vitesse des autres ascenseurs, son rendement sera aussi grand.

Ascenseur Edoux. — L'ascenseur Edoux se compose de deux cabines reliées par des câbles : l'une des cabines effectue le transport depuis le deuxième étage jusqu'au plancher intermédiaire ; et l'autre depuis le plancher intermédiaire jusqu'à la plate-forme supérieure.

La première cabine est portée par deux pistons de presse hydraulique, articulés à leur partie supérieure sur un palonnier, dont le milieu porte la cabine.

De la partie supérieure de cette première cabine et des deux extrémités du palonnier, partent quatre câbles qui, passant sur des poulies établies au sommet de la Tour, soutiennent la deuxième cabine; deux des câbles s'attachent sur un palonnier, au milieu duquel est suspendue cette cabine; les deux autres câbles sont fixés directement au corps de la cabine même et sont destinés à servir de système de sécurité.

Le guidage de l'ascenseur est constitué par une poutre-caisson pleine occupant le centre de la Tour, de 160^{m},40, et par deux autres poutres de sections plus petites.

Les cabines, qui doivent pouvoir élever 750 personnes à

l'heure, ont une surface de 14 mètres carrés et peuvent contenir environ 63 personnes. Chaque cabine ne parcourant que la moitié de la course totale, il en résultera un échange de l'une à l'autre, à la hauteur du plancher intermédiaire ; cet échange se fera par deux chemins distincts et par suite sans perte de temps. La durée d'une ascension, avec une vitesse de $0^m,90$ par seconde se décompose ainsi : une minute et demie pour la course de chaque cabine et une minute pour le passage de l'une à l'autre, soit cinq minutes pour un voyage aller et retour, ou quatre minutes pour la durée du trajet de la deuxième plate-forme au sommet.

Un frein très puissant permet de répondre absolument de tout accident : même dans le cas de rupture d'un organe important de l'ascenseur, les visiteurs portés par la cabine n'auraient à redouter aucune chute.

L'ensemble des ascenseurs permet d'élever par heure 2,350 personnes au premier et au deuxième étage et 750 personnes au sommet.

Ajoutons que 10,000 visiteurs peuvent se trouver simultanément dans la Tour, sur les différentes plates-formes, dans les escaliers ou dans les ascenseurs, sans qu'il y àit encombrement !

Les escaliers.

A chacune des piles, est et ouest sont disposés, des escaliers droits de 1 mètre de largeur, avec de nombreux paliers donnant un accès très facile jusqu'au premier étage.

Au delà du premier étage et jusqu'au deuxième, dans chacune des quatre piles, un escalier héliçoïdal de $0^m,60$ de largeur a été disposé; deux de ces escaliers, le deuxième et le quatrième, sont affectés à l'ascension des visiteurs et les deux autres à la descente.

Ils assurent ainsi la circulation d'environ 2,000 personnes à l'heure.

L'ascension par les escaliers. — Nous engageons beaucoup les visiteurs à faire au moins une fois l'ascension par les escaliers. Rien n'est plus curieux en effet que

cette montée lente, souvent interrompue avec de brusques retours et des envolées capricieuses : elle seule permet d'étudier tous les détails de cette volière immense, aux gigantesques mailles rouges dans lesquelles on semble emprisonné.

A chaque palier, la vue se transforme et l'horizon devient plus vaste, tandis qu'à vos pieds se déroule peu à peu le Champ de Mars, cette ruche énorme avec ses parterres bruyants, ses fermes gigantesques et ses formidables galeries, qui semble s'éloigner, se confondre et s'éteindre. Au-dessus de soi, l'immense carcasse d'un navire immense dont les amarres et les cordages seraient d'interminables traînées de fer très fin, très rond et tout rouge. Devant soi, le long d'un plan incliné, deux rails énormes : c'est le chemin de l'ascenseur. Un peu plus haut, les caves et les cuisines des restaurants; plus haut encore, la première plate-forme. A ce moment les enchevêtrements de fer se succèdent plus prodigieux, plus indescriptibles et plus nombreux ; les mailles deviennent plus serrées, les lignes deviennent plus bizarres, les dessins plus extraordinaires, les courbes plus légères et plus folles; puis, tout autour de soi, avec ses dômes d'or, ses flèches, son enceinte, ses colonnes et ses bois, de tous les points de l'horizon, Paris surgit.

On est arrivé au premier étage, et la fête de la vue est impossible à décrire dans ses détails éblouissants.

Cette montée est très simple ; tous les visiteurs doivent l'essayer : et si l'on veut marcher très lentement, en causant peu; si l'on a soin d'appuyer le bras droit sur la rampe, en balançant le corps d'une hanche sur l'autre et en profitant de cet élan pour atteindre chaque degré, les trois cent cinquante marches sont douces à gravir.

Il faut sept à huit minutes tout au plus.

Une recommandation : Se couvrir légèrement pendant l'ascension mais chaudement pendant le séjour sur les plates-formes.

Du premier au deuxième étage, cette même montée devient plus fatigante parce qu'il n'y a plus de paliers et l'escalier continue, incessant, en forme d'hélice.

Il y a 380 marches : soit environ dix minutes pour les gravir.

Du deuxième étage jusqu'au sommet, un autre escalier, de même forme que le précédent et d'une hauteur de 160 mètres; mais celui-ci est un simple escalier de service; il a 1,062 marches et n'est pas mis à la disposition du public.

Il y a un total de 1,792 marches pour l'ensemble des escaliers.

Règlement des ascensions.

La Tour est ouverte au public tous les jours de 9 heures du matin à 11 heures du soir. Toutefois, les guichets de distribution de billets ferment à 10 heures du soir; et, à partir de 10 heures 1/2, les gardiens doivent inviter le public à descendre.

1° Montée par les Ascenseurs. — Les guichets des piliers NORD et SUD, délivrent des billets pour les ascenseurs (système Otis) qui montent au deuxième étage, avec arrêt facultatif au premier étage.

Les guichets des piliers EST et OUEST délivrent des billets pour les ascenseurs (système Roux Combaluzier et Lepape), qui ne montent que jusqu'au premier étage.

Des billets de supplément sont délivrés sur la première plate-forme pour le deuxième étage, et sur la deuxième plate-forme pour le sommet (ascenseur du système Edoux). Le nombre des billets de supplément est limité, en proportion de l'affluence du public.

Le nombre des visiteurs à transporter par chaque voyage des ascenseurs est limité à :

100 personnes pour chacun des deux ascenseurs des piliers OUEST et EST, qui montent au premier étage.

50 personnes pour chacun des deux ascenseurs des piliers NORD et SUD qui montent au deuxième étage.

70 personnes pour l'ascenseur qui monte du deuxième étage au sommet.

2° Montée par les Escaliers. — Les billets délivrés par les guichets du pilier OUEST servent également pour l'escalier affecté à la montée jusqu'au premier étage. La descente a lieu par l'escalier du pilier EST.

Quatre escaliers vont de la première plate-forme au deuxième étage. Les deux escaliers situés dans les piliers NORD et SUD servent pour la montée. Ceux situés dans les piliers EST et OUEST servent pour la descente. L'ascension par escalier du premier étage à la deuxième plate-forme s'opère au moyen de billets de supplément délivrés, sur cette dernière plate-forme, en nombre proportionné à l'affluence du public.

L'escalier central conduisant au sommet de la Tour est rigoureusement interdit au public.

Aussitôt après le coucher du soleil, les quatre escaliers desservant la deuxième plate-forme sont également interdits au public.

Tarif des ascensions.

TARIF	SEMAINE	DIMANCHES ET FÊTES	
		de 11 heures à 6 heures.	avant 11 heures et après 6 heures.
Jusqu'au premier étage (ascenseur ou escalier) . . .	2 fr. »	1 fr. »	2 fr. »
Du premier étage au deuxième étage (ascenseur ou escalier)	1 »	0 50	1 »
Du deuxième étage au sommet (ascenseur)	2 »	0 50	2 »

En semaine, l'ascension complète coûte donc cinq francs.

La Société de la Tour Eiffel se réserve de modifier exceptionnellement les prix d'entrée avant 11 heures du matin et après 6 heures du soir.

Il y a 16 guichets pour délivrer les tickets : 10 au rez-de-chaussée, 4 à la première plate-forme et 2 à la deuxième.

Les tickets sont de couleur différente, suivant le prix, afin d'éviter les erreurs.

Bleu, pour la première plate-forme.
Blanc, pour la seconde.
Rouge, pour le sommet.

Ce sont les couleurs du drapeau national dans leur ordre même.

La montée au moyen des escaliers est autorisée jusqu'à la deuxième plate-forme : mais elle est fixée au même prix que les ascenseurs et nécessite la délivrance des mêmes tickets aux mêmes guichets.

5,000 personnes par heure pourront monter dans la Tour, soit par les ascenseurs, soit par les escaliers.

Nota. — *Les visiteurs peuvent prolonger aussi longtemps qu'ils le veulent leur séjour dans la Tour, jusqu'à la fermeture bien entendu, sauf les jours où le prix des entrées serait modifié.*

Le premier étage.

Le premier étage est à 57 mètres 63 du sol, et le plancher mesure 4,200 mètres carrés de surface.

La partie centrale, restée complètement à jour sur une étendue de neuf cents mètres carrés, permet de plonger le regard jusqu'au sol dans l'espace compris entre les quatre piliers.

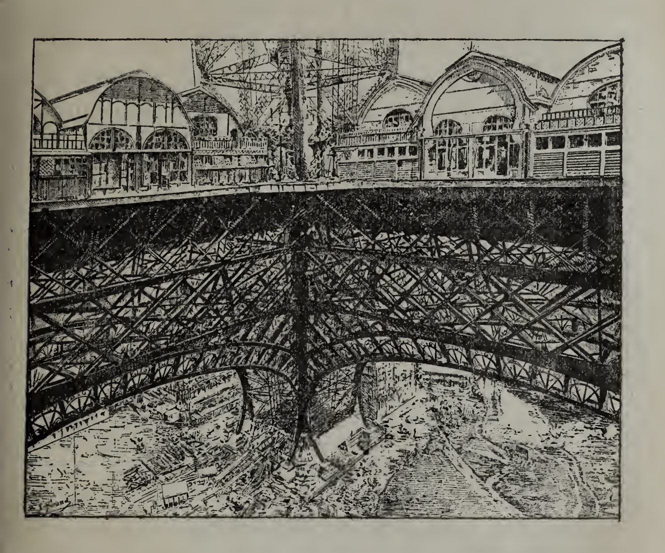
La galerie couverte à arcades destinée au promenoir des visiteurs, a un développement de 283 mètres et une largeur de 2 mètres 60.

Dans la partie centrale, quatre restaurants ont été construits qui peuvent contenir chacun cinq à six cents personnes.

Ces salles, d'architectures différentes, sont toutes très réussies et font grand honneur à l'architecte de la Tour, M. Sauvestre, chargé d'en élaborer les plans.

Entre la pile 1 et 4, le bar flamand.
Entre la pile 1 et 2, le restaurant russe.
Entre la pile 3 et 4, le bar anglo-américain.

Entre la pile 2 et 3, le restaurant français tenu par Brébant. Ce restaurant français est le seul qui soit divisé en petits salons et cabinets particuliers. Il donne sur le palais du centre du Champ de Mars et sur la galerie des machines.



La première plate-forme, par Jean Béraud.

Ces quatre établissements sont surmontés d'une terrasse très curieuse donnant sur la fontaine de M. Saint-Vidal, qui est située à plus de 50 mètres en contre-bas.

Les cuisines séparées, de ces restaurants par une vingtaine de marches, sont situées avec les caves à 55 mètres au-dessus du sol. Elles sont toutes alimentées par l'électricité et la vapeur d'eau. Le gaz ne sert qu'à l'éclairage des restaurants.

Sur la grande frise qui couronne le premier étage ont été inscrits les noms des savants ou des grands ingénieurs

français du siècle qui ont le plus contribué aux progrès des sciences. C'est en quelque sorte sous leur invocation que ce monument est placé: M. Eiffel a voulu rappeler leurs noms aux visiteurs de toutes les nations, comme un témoignage de la reconnaissance publique et comme un éclatant hommage rendu à leurs efforts. Ce sont leurs travaux en effet qui ont rendu possible une pareille entreprise.

C'est sur cette plate-forme que, le 4 juillet 1888, M. Eiffel a invité à déjeuner une centaine de représentants de la presse parisienne. Aucun étranger alors n'avait fait cette ascension, et les convives de cette grande première étaient :

MM. Hébrard, président du Syndicat de la presse parisienne; Berger, directeur de l'exploitation de l'Exposition, Paul Strauss, Charles Laurent, Alphonse Humbert, Albiot, de Léris, Rouy, secrétaire du Syndicat de la presse, Francisque Sarcey, Valentin Simond, Henri Simon, Eugène Mayer, Henry Maret, Joseph Reinach, Gustave Simon, Jules Lermina, Sauvestre, l'architecte de la Tour; Jules Comte, directeur des bâtiments civils; Vaudoyer, architecte de l'Exposition; Edmond Lepelletier, Gustave Batiau, Edgard Hément, Robert Hyenne, Gaston Carle, A. Lenoir, Camille Dreyfus, Marc, Grisier, Bertol-Graivil, Cahen, Lordon, Félix Dunal, Brunet, Ozun, Fleurant, Aubry, Niel, Fernand Bourgeat, Liouville, Hippeau, Camille Le Senne, et le représentant du *Figaro*, etc., etc.

La seconde plate-forme.

La seconde plate-forme est à 115 mètres 73 du sol et mesure 30 mètres de côté. Jusque-là, les quatre montants restent bien isolés les uns des autres; à partir du plafond de cette galerie, ils se relient entre eux et se confondent pour ne plus former, jusqu'au faîte, qu'une grande cage carrée très légère, faite de poutrelles de fer sur lesquelles se déchire le vent.

La surface de cette seconde plate-forme est de 1,400 m. la partie centrale est consacrée, presque en son entier, à la gare de passage entre les ascenseurs inclinés inférieurs et les ascenseurs verticaux supérieurs.

Pendant l'arrêt forcé occasionné par ce changement de

voitures, il n'est pas un seul visiteur qui ne viendra admirer la curieuse installation du *Figaro*, avec son imprimerie spéciale, sa rédaction, sa composition, etc., etc.

Tout autour, le promenoir, d'une longueur de 150 mètres et d'une largeur de 2 mètres 60.

La vue est déjà splendide, et Paris, dans son immense enceinte, semble moins animé, avec ses innombrables monuments, ses avenues, ses clochers et ses dômes. La Seine sinueuse entoure tout cela comme d'un long ruban d'argent; les petits points noirs sont... la foule. Les hauteurs s'aplanissent: le Trocadéro tombe au niveau de la Seine, le mont Valérien, dont la silhouette paraît si haute, se laisse dominer: les regards passent par dessus sa croupe pour aller chercher d'autres croupes, plus loin, bien plus loin. Montmartre est tout blanc, comme un promontoire d'Afrique, et, derrière un rideau de verdure, Versailles dresse la longue enfilade de ses palais.

La troisième plate-forme.

Il n'y a qu'un seul moyen de transport pour la troisième plate-forme, c'est l'ascenseur : encore nécessite-t-il à moitié chemin, au « plancher intermédiaire », un changement de cabine.

La troisième plate-forme est à 276 mètres 13 centimètres. Sa grande salle de 16 mètres 50 de côté peut contenir 800 personnes; elle est fermée sur tout le pourtour par des glaces mobiles permettant d'observer à l'abri du vent et des intempéries le magnifique panorama qui se développe sous les yeux des spectateurs.

Des lunettes, des télescopes sont installés avec une carte indiquant les endroits sur lesquels les instruments sont braqués.

La vue est très curieuse. A une telle hauteur tout mouvement disparaît et Paris semble un décor de carton avec ses rues droites, ses toits carrés, ses façades alignées. Cette grande ville, la ville de l'agitation fiévreuse, de la vie intense et remuante, semble frappée de mort. Aucun bruit ne révèle l'activité de ce peuple qui est en dessous.

On plane sur un désert de pierres inertes et silencieuses.

Cette impression est très grandiose.

Quant à l'ampleur du ciel, elle est infinie.

Ce qu'on voit.

Une carte très complète est placée sur la troisième plateforme. Elle a été dressée par les soins de M. Eiffel par un de ses collaborateurs, M. Bourdon. Nous la reproduisons à la fin de ce guide.

Nous avons relevé sur cette carte qui est établie à 5 millimètres pour un kilomètre les localités suivantes :

Au nord : Toute la plaine est visible jusqu'à vingt-cinq kilomètres, puis Ecouen, Villiers-le-Bel, Gonesse, la forêt de Montmorency, la forêt de Carnelle, une grande partie du département de l'Oise, Neuilly-en-Tell, qui en est un des sommets, puis au delà de Clermont, Airion et Valescourt, deux communes qui se trouvent sur les limites de l'Oise et de la Somme, à soixante-dix kilomètres de Paris.

Au nord-est : La forêt d'Hallate, derrière Senlis, à soixante-quinze kilomètres de Paris. Plus près Villepinte, Le Tremblay, Danmartin, à trente-six kilomètres ; un peu avant Crépy-en-Valois à cinquante kilomètres, une longue côte, et Mareuil-sur-l'Ourcq, puis Villers-Cotterets, Plessis au Bois, et des hauteurs derrière la forêt de Villers-Cotterets, à quatre-vingts kilomètres de Paris.

A l'est : Des sommets à quatre-vingt-deux kilomètres dans la direction de Château-Thierry, un peu au nord de cette ville, Sommelans, Grisolles dans le département de l'Aisne, etc., etc. ; beaucoup plus près Neuilly-sur-Marne, Gournay, Claye, Villeparisis, Etrépilly, l'église de Meaux ; à soixante kilomètres Lisy-sur-Ourcq, les collines de la Ferté-sous-Jouarre ; puis à soixante-douze kilomètres les communes de Pierre-Levée, Lagny, Boutigny, Bois-Martin, etc.

Au sud-est : Armainvilliers, Boissy-Saint-Léger, Ferrières, Brie-Comte-Robert, Beauvoir, Rosay, les forêts de

Crécy, de Faremoutiers, de Haute-Feuille-Malvoisine (54 kil.), les environs de la Ferté-Gaucher à quatre-vingt-deux kilomètres, la forêt de Jouy à soixante-quatorze kilomètres, Mormant, Nangis, Villiers-Saint-Georges (80 kil.); puis la forêt de Sénart, Melun, le Châtelet (54 kil.), Dammarie, la forêt de Fontainebleau jusqu'à Montereau (70 kil.), et enfin, en avant de Sens, un sommet situé à quatre-vingt-huit kilomètres, Champigny-le-Chapitre.

Au sud : La Ferté-Alais et tous les environs, Malesherbes, Étampes (52 kil.), jusqu'à soixante-deux kilomètres Boissy-la-Rivière, Fontaine-la-Rivière, Marancourt, Mondésir, Pussay ; et en avant d'Étampes, Chamarande, Mauchamp, Torfou, Chaufour, Brétigny, Arpajon.

Au sud-ouest : La forêt de Dourdan, Ponthévrard, la forêt de l'Ouye, les Granges-le-Roi ; en avant de Limours, Gometz-la-Ville, Gometz-le-Châtel, Boulay, Cernay-la-Ville, Saint-Aubin, Belleville-Château ; en arrière, les clochers de Vauvrigneuse, de Sermaise, Saint-Chéron. Puis à quarante kilomètres plus à l'ouest, la forêt de Rambouillet, et derrière Dourdan un point à soixante-deux kilomètres ; enfin la cathédrale de Chartres, et, derrière Chartres, un sommet à quatre-vingt-trois kilomètres.

A l'ouest : Le château de Versailles et toute la vallée qui conduit à Versailles, le fort Saint-Cyr, Trappes, Neauphle-le-Château, le Perray, la chapelle de Dreux, et dans les environs de Houdan, à cinquante kilomètres, Garancières et Richebourg.

Au nord-ouest : Saint-Germain-en-Laye, Conflans, la côte des Alluets, Aigremont, Boinvilliers, la forêt de Bizy, près de la Seine dans les environs des Andelys (69 kil.), la forêt de Merey plus au nord, avant Gisors, jusqu'à cinquante-huit kilomètres, la forêt de Lyons jusqu'à quatre-vingt-dix kilomètres, Boschyon, Elbeuf-en-Bray, Montroty, et plus près, en avant de Beauvais, une longue côte qui s'étend jusqu'à Lecoudray et Saint-Germer à soixante-neuf kilomètres.

Le point le plus éloigné qui ait été relevé jusqu'à ce jour est un sommet de la forêt de Lyons à *quatre-vingt-dix kilomètres.*

Ce sont là, on le conçoit, des calculs qui donnent le maximum. Dans la réalité, l'horizon est toujours plus ou moins voilé par des brumes, des nuages, et il faut en rabattre beaucoup pour se mettre dans les conditions ordinaires.

Cependant, après les grandes averses, après un orage, par des vents du nord et de l'est, qui auront bien balayé l'atmosphère, la vue s'étendra bien plus loin encore que les distances que donne la carte dressée par les soins de M. Eiffel, et d'après les expériences de l'Académie des Sciences, de MM. Gaston Tissandier, Max de Nansouty, Mascart, Flammarion, etc., le cercle de visibilité approchera de deux cents kilomètres.

Le campanile.

Le public s'arrête à la troisième plate-forme, c'est-à-dire à 276 mètres 13. Au-dessus, différentes salles ont été réservées pour les expériences scientifiques et pour un petit appartement particulier que M. Eiffel se propose d'habiter quelquefois.

Cette partie extrême de la Tour est formée par quatre caissons à treillis orientés suivant les diagonales de la section carrée de la Tour. Ces arceaux supportent le phare auquel les personnes préposées au service de l'éclairage peuvent accéder par un petit escalier tournant monté au milieu des arceaux métalliques.

Trois laboratoires sont installés dans ce campanile.

L'un consacré à l'astronomie.

Le second, dont les appareils enregistreurs sont reliés au bureau météorologique central, est destiné à la physique et à la météorologie; MM. Mascart et Cornu pensent en retirer grand profit pour l'étude de l'atmosphère.

Le troisième est réservé à la biologie et aux études micrographiques de l'air. Organisé par le docteur Hénocque, il ne sera pas le moins utile à la science.

Le Phare. — Le phare de la Tour a une puissance égale à celle des feux de première classe établis sur les côtes de France pour le service de la marine.

Dans les calculs d'établissement, on a pris, comme terme de comparaison, l'éclairage des quais de Rouen pour lesquels un foyer fixé à 13 mètres de hauteur, et d'une intensité de 24 ampères, éclairait suffisamment un cercle de 130 mètres de diamètre.

En ce qui concerne la Tour, la distance du foyer au centre de figure étant à peu près dix fois plus grande qu'à Rouen, il fallait un foyer cent fois plus puissant; mais comme on tenait compte aussi de l'absorption par l'atmosphère, la source lumineuse devait être de 125 × 24 soit 3,000 ampères. Jusqu'à ce jour, on n'avait obtenu, avec une seule lanterne, qu'un maximum pratique de 90 ampères; il fallait donc 33 lampes donnant le maximum. On a préféré en établir 48 d'inégale intensité qu'on a disposées autour de la lanterne supérieure, suivant trois étages et éclairant trois zones concentriques.

Le phare est fixe mais les plaques de verre qui sont placées devant les feux sont mobiles et tournent au moyen d'un mécanisme d'horlogerie ; ces plaques de verre sont bleues, blanches et rouges, et les couleurs nationales sont ainsi chaque nuit lentement promenées sur l'horizon immense.

De l'enceinte de l'Exposition, il est impossible de voir le phare directement. On ne peut l'apercevoir qu'à une distance de quinze cents mètres, c'est-à-dire de la place de la Concorde, des Invalides ou des Champs-Elysées.

Une force de 500 chevaux était nécessaire pour cette production. Elle est, comme toutes les machines des ascenseurs, dans le sous-sol de la pile n° 3.

Les Projecteurs. — Indépendamment de ce phare qui, par un système très curieux de verres tournants, promène ses feux tricolores tout autour de Paris sur les différents points de la surface d'un cercle de 70 kilomètres de rayon, deux appareils projecteurs de grande puissance permettent de lancer, pendant la nuit, des faisceaux lumineux sur les monuments de Paris.

Ces projecteurs électriques n'ont pas moins de 90 centimètres de diamètre. Ils sont placés à 290 mètres et portent par les nuits claires jusqu'à 10 kilomètres environ. Ils sont

identiques aux appareils dont se servent les cuirassés de notre flotte. Leur puissance lumineuse égale celle de 10,000 becs Carcel et l'intensité totale de leur rayon lumineux équivaut à huit millions de carcels.

En concentrant les deux faisceaux sur un même objet on peut atteindre une intensité de seize millions de carcels.

Des électriciens, employés le jour au nettoyage des appareils, dirigent tous les soirs, de huit heures à onze heures, la lumière sur les points culminants de Paris ou des départements voisins.

Ces expériences grandioses sont assurées d'un succès considérable auprès du public.

Le drapeau. — Au-dessus de la coupole du phare il y a encore une petite terrasse de 1 mètre 40 de diamètre avec un garde-fou métallique. On y monte par un escalier intérieur établi dans un tuyau de $0^{m},80$ centimètres semblable aux cheminées des paquebots. Le long de ce tuyau, des échelons ont été fixés qui ne permettent que le passage d'une seule personne. Cet escalier a été établi intérieurement afin de ne pas gêner la projection des rayons du phare.

Cette dernière terrasse qui se trouve à 300 mètres d'altitude au-dessus du sol, est spécialement destinée aux anémomètres et aux appareils météorologiques, qui nécessitent un isolement complet, et qui doivent être placés hors du voisinage de tout obstacle latéral.

Il est certain qu'une semblable station rendra les plus grands services à la science : c'est une nouvelle preuve de l'utilité pratique de la Tour.

Un drapeau de 8 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur a été fixé à un poteau en bois et surmonte cette dernière terrasse.

Le *Figaro* a raconté, quelques jours après la pose de ce drapeau, que des touristes anglais avaient été autorisés à monter jusqu'au sommet de la Tour, et avaient déchiré des lambeaux de ce drapeau comme souvenir de leur ascension !

C'est le dimanche 31 mars 1889, à deux heures quarante,

que M. Eiffel a hissé sur le sommet de la Tour ce drapeau pour indiquer que les travaux d'élévation étaient achevés: le drapeau tricolore flotte ainsi depuis ce jour sur le plus haut édifice que l'homme ait jamais construit.

Cette cérémonie émouvante a été accompagnée de salves de canons Ruggieri, des canons placés sur la troisième plate-forme et qui résonnaient stridents dans l'armature de fer.

Le paratonnerre. — L'Académie des Sciences, dès l'achèvement de la Tour, a félicité M. Eiffel des résultats obtenus par lui. Elle a déclaré que tout paratonnerre serait inutile au sommet et gênerait même les expériences projetées. La Tour est elle-même un immense paratonnerre protégeant un très large espace autour d'elle, parce que la masse métallique est en communication constante avec la couche aquifère du sous-sol par les conducteurs spéciaux aménagés le long de chaque pilier, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Grâce à ces précautions parfaites, l'intérieur de l'édifice avec les personnes qui s'y trouveraient abritées, est absolument assuré contre tout accident pouvant provenir de la foudre.

Oscillations.

On s'est demandé ce que serait l'amplitude, au sommet, des oscillations de ce gigantesque pylône sous l'action des ouragans. M. Max de Nansouty, qui a fait à ce sujet une longue série de calculs dans son intéressant ouvrage sur la Tour de 300 mètres, et l'Académie des sciences, qui s'est occupée de cette même question, déclarent que les plus grandes oscillations, au sommet, ne dépasseront pas 10 centimètres dans les conditions les plus défavorables de tempête. Si quelque visiteur à la recherche des émotions que donne le cyclone, reste au plus extrême sommet pendant la tempête, il est certain qu'il ne s'apercevra même pas de ces oscillations.

Les plus hauts monuments.

La Tour Eiffel dépasse, dans des proportions considérables, les plus hauts monuments du globe.



Notre-Dame de Paris, 66 mètres ;

Panthéon, 83 mètres ;
Dôme des Invalides, 105 mètres ;
Saint-Pierre de Rome, 132 mètres;
Cathédrale de Strasbourg, 142 mètres;
Grande Pyramide, 146 mètres;
Cathédrale de Cologne, 159 mètres;
Arc de Triomphe de l'Étoile, 49 mètres;
Cathédrale de Rouen, 150 mètres.

Le monument de Washington, à Philadelphie, a 169^{m},25. C'était le plus élevé du globe, avant la Tour Eiffel; encore n'a-t-il été construit qu'au prix des plus grandes difficultés. Le premier projet, dont l'exécution avait été commencée en 1848, comportait une pyramide de 600 pieds, soit 183 mètres : mais quand, en 1854, la pyramide fut arrivée à la hauteur de 46 mètres, on s'aperçut qu'elle s'inclinait d'une façon tellement inquiétante qu'on suspendit les travaux. Ils ne furent repris qu'en 1877; encore fut-on obligé, pour des raisons de solidité et pour éviter l'écrasement des matériaux de réduire de 100 pieds la hauteur assignée et de s'arrêter à 169 mètres. On construisit, dès lors, 30 mètres par an et la pyramide fut inaugurée le 21 février 1885: elle a coûté sept millions cent mille francs.

Un détail peu connu :

Il n'y aurait eu que 24 mètres de différence si la Tour avait été construite, non plus au bord de la Seine, mais sur le plateau du Trocadéro. Ce déplacement n'avait donc qu'une importance secondaire.

On a pensé, au contraire, que la Tour, née de l'Exposition, devait contribuer à l'embellissement de cette même Exposition et lui former une entrée triomphale par ses grands arceaux.

De là, le choix qui a été fait, à l'entrée du Champ de Mars.

M. Eiffel.

De taille moyenne, la physionomie des plus fines et des plus vives, la parole harmonieuse et pleine de sympathie, les yeux bleus et clairs, la figure ronde encadrée d'une barbe très courte, les cheveux frisants à demi, blanchis

déjà par l'étude, tel est M. Eiffel dont le nom est aujourd'hui connu du monde entier.

Malgré la célébrité de ses succès, ce savant est demeuré comme n ses jeunes années un timide, un patient, un attristé: on dirait qu'il cherche toujours au delà et que le rêve de sa pensée s'envole encore plus loin, toujours plus haut.

M. Eiffel a reçu le 30 mars, des mains de M. Tirard, président du Conseil, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

C'est la première récompense donnée à l'occasion de l'Exposition, et si jamais récompense a été méritée, c'est bien celle-là.

Les collaborateurs de M. Eiffel.

M. Gustave Eiffel a eu pour principaux collaborateurs MM. Gobert, Nouguier, Kœchlin et Salles; M. Salles, ingénieur des mines, est le gendre de M. Eiffel, son *alter ego;* il a pris la part la plus directe à toutes les études.

Les chantiers de la Tour ont été dirigés par M. Compagnon, chef des travaux, et M. Milon, sous-chef. Le chef des dessinateurs était M. Pluot. Architecte, M. Sauvestre, qui a été chargé par M. Eiffel de la décoration des plates-formes.

Les ouvriers de la Tour.

Dans cette construction gigantesque, les ouvriers n'ont jamais été très nombreux et c'est une des particularités les plus curieuses à signaler. Il n'y a jamais eu sur ce chantier immense les équipes nombreuses et bruyantes auxquelles l'imagination prête à l'avance un excès de mouvement, de bruit et de vie : les équipes étaient restreintes et muettes; le fer lui-même n'était plus bruyant et la raison en est merveilleuse dans sa simplicité: c'est à Levallois-Perret que tout se préparait en effet. Chaque pièce est arrivée devant le pont d'Iéna, parfaite, entièrement terminée avec son numéro d'ordre : chacune venait s'ajuster à la précédente, mécaniquement, dans un ordre immuable, et il n'était pas pratiqué un seul trou de rivet.

Donc pas d'outillage pour percer, pour aléser, pour cintrer ou pour rectifier sur place : et deux cents ouvriers suffisaient amplement à cette besogne du montage. Pendant toute une partie des travaux, il n'y a eu que 150 hommes.

La paye était pour les ouvriers de 80 centimes l'heure jusqu'au 31 octobre 1888. Une augmentation générale de 5 centimes a été faite à partir du 1er septembre, une autre de 5 centimes à partir du 1er octobre, une autre de 5 centimes à partir du 1er novembre, et enfin une augmentation spéciale de 5 centimes au personnel des chantiers supérieurs.

Les apprentis gagnaient 45, 50 ou 55 centimes par heure.

Un détail curieux :

Bien des ouvriers des chantiers de la Tour n'ont fait l'ascension complète que le jour même de l'inauguration, derrière le cortège officiel. Ceux-là étaient employés dans cette gare improvisée au premier étage ou dans l'entrepôt de bois et de fers installé sur la deuxième plate-forme ; ils réglaient la marche des machines, manœuvraient les treuils qui élevaient des pièces de trois ou quatre mille tonnes, ou poussaient sur les rails les wagonnets chargés de rivets que les grues mobiles des étages supérieurs enlevaient ensuite comme un fétu de paille.

Il fallait trois quarts d'heure pour hisser une pièce de fer à 220 mètres.

Au second étage, à quelques mètres du pavillon du *Figaro*, avait été installée, à partir du 1er septembre, une cantine d'approvisionnement offerte aux ouvriers, une pièce longue et basse où deux poêles brûlaient continuellement et où les repas étaient servis avec des rabais considérables. M. Eiffel avait voulu, en effet, que le restaurateur n'exigeât du personnel qu'un prix inférieur de moitié au prix des marchands de vin du voisinage, et sous cette condition absolue, il avait fourni le combustible et donné à l'entrepreneur des cuisines une somme de 60 centimes par déjeuner. L'ouvrier n'avait donc à débourser qu'une somme insignifiante pour le repas de midi ; et il ne perdait ni son temps ni ses forces dans des ascensions répétées.

Celui qui était vraiment exposé était le peintre ou le

riveur qui allait se percher avec deux ou trois de ses compagnons dans les mailles de cette volière immense, se coucher à deux cents mètres sur le tissu transparent, ajouter aux tiges de fer d'autres tiges de fer, ou passer une teinte nouvelle là-haut, toujours plus haut. Celui-là était à tous les vents, à toutes les pluies, à tous les dangers, à tous les froids. Il avait, l'hiver dernier, jusqu'à 8 ou 10 degrés de froid.

Mais, il est à peine vingt ou trente camarades comme lui. Ce sont quelques ouvriers d'élite habitués à ces fatigues, les fidèles de l'usine Eiffel, ceux qui, en plein hiver, ont déjà construit le viaduc de Garabit, dans le Cantal, et qui ont supporté bien d'autres épreuves au-dessus des gouffres de la Truyère, où le froid dépassait souvent quinze degrés.

D'ailleurs, à côté d'eux se trouvait presque toujours une petite forge mobile remplie d'un brasier rouge. La forge était continuellement nécessaire pour leur minutieux travail puisqu'il fallait, sur les trous pratiqués d'avance dans le fer, enfoncer d'énormes clous brûlants que l'on rivait à blanc.

Aussi, presque tous les ouvriers ont-il refusé, jusqu'aux glaces de janvier 1889, les vêtements en peaux de mouton que M. Eiffel avait fait préparer pour eux : la casquette de loutre aux bords rabattus sur les oreilles, et les tricots épais leur suffisaient.

Dans l'après-midi, d'ailleurs, la température était très ensiblement modifiée, et, de midi à cinq heures, le thermomètre, à partir du deuxième étage, marquait un degré audessous de zéro ou zéro degré. Parfois même, quand le brouillard se maintenait sur Paris, il faisait plus chaud sur le sommet de la Tour que dans ses assises, parce que le sommet seul, planant au-dessus des nuages humides, recevait directement les rayons du soleil.

Il y aura à ce sujet de très curieuses expériences pour l'Académie des sciences.

Pour quelles raisons le fer a été employé.

L'idée d'élever une tour colossale n'était pas nouvelle ;

en 1832, l'ingénieur anglais Trevithick se proposa de bâtir un monument de 1,000 pieds (304^{m},80) ; les Américains formèrent à plusieurs reprises le même projet ; mais ce qui distingue la Tour de 1889 de toutes celles qui ont été projetées avant elle, c'est son mode de construction, l'emploi du fer à l'exclusion de tous les autres matériaux, et son montage par des procédés qui sont dus exclusivement à M. Eiffel.

La Tour se compose uniquement de treillis en fer très résistants, très élastiques et très légers, assemblés par des goussets en fer rivés. C'est ce qui lui donne cet aspect aérien comparable à une dentelle de métal, aspect devant lequel ceux-là mêmes qui avaient douté de la beauté de l'œuvre à l'origine sont restés dans la suite émus et pensifs,

Pour plusieurs raisons, le fer était la seule matière qui permît de construire une œuvre aussi colossale.

D'abord, l'antiquité, le moyen âge et la Renaissance ont poussé l'emploi de la pierre à ses extrêmes limites de hardiesse, et il ne semblait guère possible d'aller beaucoup plus loin que nos devanciers avec les mêmes matériaux. En outre, la pierre offrait beaucoup moins de résistance au vent que le fer ou l'acier ; et enfin, la maçonnerie ne donnant aucune précision dans les calculs, rendait irréalisables ces projets grandioses, même avec une combinaison de maçonnerie et de fer.

Le fer, au contraire, était tout indiqué par la grande résistance de ce métal sous un faible poids ; par le peu de surface qu'il permet d'exposer au vent ; enfin, par son élasticité qui solidarise toutes les pièces et permet d'en faire un ensemble dont toutes les parties sont susceptibles de travailler à l'extension ou à la compression, et qui, étant toutes calculables, peuvent donner une sécurité complète.

Le métal présente encore un dernier avantage : c'est que la construction est « amovible » ; sans frais excessifs on pourrait donc déplacer la Tour, si l'on jugeait utile de la transporter sur un autre point de Paris. Si l'État, propriétaire de la Tour, décidait demain de la transporter au sommet de la butte Montmartre, l'opération serait des plus simples et M. Eiffel évalue à 6 ou 700,000 francs la dépense de ce déplacement.

Le poids de la Tour.

Le poids de la tour avec tous ses accessoires, planchers, constructions, etc., est évalué à neuf millions de kilogrammes.

Cette énorme charge est répartie sur une surface de fondations telle que la pression exercée par elle sur le sous-sol ne dépasse pas 2 kilogrammes par unité de surface. Un mur plein, en pierres meulières, de neuf mètres de hauteur, construit dans Paris, ne presse pas davantage sur ses fondations.

Le poids total des fers employés est de 7 millions de kilogrammes.

Le poids des rivets en fer qui relient les pièces entre elles est d'environ 450,000 kilogrammes ; leur nombre total est de 2,500,000; sur ce chiffre, 800,000 ont été posés à la main sur le chantier même de la tour.

Le nombre des pièces métalliques qui s'entrecroisent en tous sens est de 12,000 et chacune d'elles, en raison de leur forme même et de leur direction sans cesse variée dans l'espace, a nécessité un dessin spécial. C'est donc l'énorme masse de 12,000 dessins qui est sortie, calculée par logarithmes, avec une précision de un dixième de millimètre, du bureau des études de l'usine Eiffel, à Levallois-Perret : une montagne de dessins a préparé cette montagne de fer. Et dans tout cela, ainsi que le constatent les rapports officiels du service de contrôle de l'Exposition, il n'y a pas eu une seule incertitude et pas une seule erreur.

Historique de la Tour.

Quand M. Eiffel soumit au Gouvernement son projet gigantesque, l'idée fut accueillie avec faveur : MM. Lockroy, ministre du commerce, et Georges Berger l'encouragèrent très particulièrement et aplanirent pour son exécution bien des difficultés administratives. Quant à l'opinion publique, elle fut à peu près unanime dans ses applaudissements, et le mouvement fut si complet dans la presse et dans la foule que lors de la mise au concours des projets d'Exposition universelle pour 1889 le programme officiel comporta,

comme élément essentiel, une tour de trois cents mètres. Tous les concurrents s'y conformèrent; la tour Eiffel était dès lors décidée en principe.

Une seule protestation se produisit; mais elle était signée de noms célèbres : Meissonier, Gounod, Ch. Garnier, Gérôme, Bonnat, Bouguereau, Sully-Prudhomme, Robert-Fleury, Victorien Sardou, Pailleron, Leconte de Lisle, Guy de Maupassant, Jean Gigoux, Jules Lefèvre, Eugène Guillaume, Jacquet, Duez, etc. (presque tous figurent d'ailleurs maintenant parmi les admirateurs les plus enthousiastes du monument de M. Eiffel).

Dans cette protestation publiée en février 1887 sous forme de lettre à M. Alphand, ils affirmaient que la Tour serait « le déshonneur de Paris » et que « cette cheminée d'usine » écraserait de sa masse barbare tous nos monuments humiliés, toutes nos architectures rapetissées. Sur la ville » entière frémissante encore du génie de tant de siècles, on » verrait s'allonger comme une tache d'encre l'ombre » odieuse de cette odieuse colonne de tôle » !

M. Lockroy, le promoteur de la Tour, celui qui a le plus puissamment aidé M. Eiffel pendant son passage au ministère du commerce, se crut visé par cette diatribe, en raison même de l'appui gouvernemental qu'il avait prêté et de la subvention de 1 million 500 mille francs qu'il avait accordée au nom de l'État pour cette grande œuvre; et dans une réponse pleine d'ironie il déclara que Paris n'avait rien à craindre, mais qu'il « aurait pu sauver en effet, si la protestation était venue plus tôt, la seule partie de la grande » ville qui fût sérieusement menacée : cet incomparable » carré de sable qu'on appelle le Champ de Mars, si digne » d'inspirer les poètes et de séduire les paysagistes. » En terminant, le ministre priait M. Alphand de garder cette fameuse protestation : « Elle devra figurer dans les vitrines de » l'Exposition, ajoutait-il, elle ne pourra manquer d'attirer » la foule, et peut-être de l'étonner. »

M. Eiffel, qu'aucune attaque ne décourageait, avait pleine et entière confiance dans la sûreté de ses calculs, dans la précision de ses études, dans la beauté esthétique de son œuvre et dans son succès complet.

Le temps lui a donné raison.

Ce que la Tour a coûté.

La construction complète de la Tour a coûté six millions cinq cent mille francs.

En voici le détail :

Fondations, maçonnerie, soubassements . .	900.000 fr.
Montage métallique ; fers ; octroi pour les fers	3.800.000 »
Peinture : quatre couches dont deux au minium	200.000 »
Ascenseurs et machines	1.200.000 »
Restaurants, décoration des plates-formes de la Tour, installations diverses	400.000 »
TOTAL . . .	6.500.000 fr.

D'ailleurs, M. Eiffel ne s'est pas conformé strictement à son plan primitif, il s'est efforcé, au contraire, de le modifier chaque fois qu'il a eu conscience d'accomplir une amélioration. Dans ce but, il a employé près de 600 tonnes de fer supplémentaires dans la partie comprise entre les fondations et le premier étage. Les fers et les fontes de cet étage représentent un poids de 3 millions 562,800 kilogrammes.

Les ascenseurs ont coûté 600,000 francs de plus qu'on ne l'avait prévu.

Sur cette somme de 6,500,000 francs, l'État a donné à M. Eiffel une subvention de 1,500,000 francs et la Ville de Paris a concédé le terrain. Mais dans un délai de vingt années à partir de la clôture de l'Exposition, la Tour appartiendra à l'État.

En attendant, la jouissance en appartient à une Société financière, la Société de la Tour Eiffel, qui a été formée par M. Eiffel et deux ou trois grandes maisons de banque. Le capital en est de cinq millions cent mille francs. Les 100,000 francs représentent le fonds de roulement nécessaire. Les cinq millions représentent la valeur ; il n'y a pas eu d'émission publique. Le moitié des parts a été remise à M. Eiffel pour ses apports ; l'autre moitié, divisée entre les sociétés traitantes.

Il est à peu près certain que les recettes de cette seule année d'Expo-ition permettront de rembourser intégralement le capital. Le produit des ascensions pendant les vingt autres années constituerait ainsi le bénéfice net de cette opération qui sera peut-être à la fois la plus grande de ce siècle au point de vue industriel et la meilleure au point de vue financier.

Utilité de la Tour.

La Tour Eiffel est avant tout la réalisation d'un gigantesque travail industriel dans l'ordre des constructions des ponts, des viaducs ou des phares. Un phare sauveur, un pont utile seront certainement la conséquence de ces travaux d'exécution hardie devant lesquels la science humaine reculait jusqu'à présent. Elle est donc, à ce point de vue spécial, pleine d'enseignement pour l'avenir.

Mais là ne se borne pas son rôle : et il y a peu de savants qui ne pensent, depuis l'achèvement, à réaliser à l'aide de la Tour une expérience quelconque se rattachant plus directement à l'objet de leurs études. Ce sera donc pour tous un observatoire et un laboratoire tels qu'il n'en aura jamais été mis à la disposition des intelligences humaines.

Observations astronomiques. — Un télescope de grande ouverture, installé au sommet de la Tour permettrait de suivre les astres qui n'atteignent qu'une faible hauteur sur l'horizon de Paris. En outre la pureté de l'air et l'absence des brumes basses qui recouvrent le plus souvent l'Observatoire faciliteront bien des études que l'on croyait irréalisables dans notre région.

Observations scientifiques. — Disposant pour la première fois, en dehors de la nacelle instable et tournoyante d'un ballon, d'une hauteur libre et verticale de 300 mètres, on pourra compléter des travaux depuis longtemps commencés, entre autres :

La chute des corps dans l'air;

La résistance de l'air sous différentes vitesses;

Les lois de l'élasticité;

L'étude de la compression des gaz ou des vapeurs;

L'étude de l'oscillation du pendule;

La rotation de la terre, etc., etc.

Au sujet de la rotation de la terre et de la Tour, le *Journal du Ciel* a donné, il y a quelques mois, de curieux détails.

Le sommet de la Tour, dit M. Minary dans cette note, va faire en un jour, par suite de la rotation de la terre, une circonférence de 300 mètres de rayon, c'est-à-dire 1,884^{m},96 de plus que son pied. Une rotation de la terre durant 23 h. 56 ou 1,436 minutes, ou 86,160 secondes solaires, il en résulte que le sommet de la Tour fait par seconde 1,884^{m},96 : 86,160 ou 0^{m},02187, ou près de 22 millimètres de plus que son pied. Or, une balle de plomb pour tomber librement du sommet de la Tour, devant mettre un nombre de secondes égal à la racine carrée du double de la hauteur divisé par l'intensité de la pesanteur, soit la racine carrée de 600 : 98,088 mettra 7 secondes 8, et dans cet intervalle, le sommet de la Tour fera 0,02187 $\times$ 7,8 ou 0^{m},17 de plus que son pied du côté de l'est. Il en résulte que si le plancher de chaque étage de la Tour est percé de trois trous à 25 centimètres de distance sur des lignes ayant la direction nord-sud, et situées verticalement les unes au-dessous des autres, en faisant passer par les trous extrêmes deux fils à plomb (fils d'acier de un millimètre de diamètre) descendant jusqu'au sol, les extrémités inférieures de ces fils dessineront, sur une large et solide plaque de fonte placée au-dessous, la direction du méridien sur une longueur de 50 centimètres. Les trous du milieu, allongés de plus en plus du côté de l'est, donneront passage à une balle de plomb de minute en minute et on pourra constater chaque fois la déviation de 17 centimètres vers l'est due à la rotation de la terre par le point où la balle vient frapper la plaque de fonte à l'est des deux fils à plomb.

M. Minary ajoute qu'en recevant la balle de plomb dans un vase de forme convenable, les amateurs auront encore l'avantage de pouvoir constater la transformation du mouvement en chaleur, sans se brûler les mains, car l'échauffement de la balle, quoique bien appréciable, ne dépassera pas 22 degrés.

Observations météorologiques. — Au point de vue de l'hygiène et de la science, on pourra étudier utilement :

La direction et la violence des courants atmosphériques;

L'état et la composition chimique de l'atmosphère;

Son électrisation;

Les courants supérieurs;
La foudre;
La température aux différentes hauteurs de la Tour et aux différentes heures de la journée;
L'hygrométrie de l'atmosphère, etc.

Observations stratégiques. — En cas de guerre, on pourrait, du haut de la Tour, observer les mouvements des armées dans un rayon de plus de 70 kilomètres, par dessus nos forts de défense.

En cas de siège ou d'investissement, ce serait la communication constante assurée entre Paris et les départements par les foyers électriques dont la Tour est munie. La télégraphie optique permettrait de communiquer avec Rouen, Beauvais, Orléans, Alençon, etc.

Ce n'est certes pas l'un des aspects les moins utiles de ce monument unique à travers le globe.

***

L'avenir nous dira quels seront les enseignements acquis dans l'exécution de cette construction colossale: mais ces renseignements que prédisent et prévoient les savants de toutes les nations seront certainement considérables. La foule en a le sentiment, aussi a-t-elle toujours témoigné à M. Eiffel de chaleureuses sympathies.

En attendant, nous devons féliciter l'auteur de cette grande entreprise : il a prouvé au monde entier que la France est un grand pays, aux conceptions hardies, et qu'elle est encore capable de réussir là où d'autres ont échoué. Les Américains disaient en 1874, à propos de la tour de Philadelphie : « Nous célébrerons notre centenaire par la plus colossale construction de fer que l'homme ait jamais conçue. » Leur tour n'a pas été achevée, tandis que ces paroles, qui, en Amérique, sont restées lettre morte sont devenues pour la France une vivante réalité.

Paris possède désormais un arc de triomphe plus colossal que tous ceux que les peuples ont rêvé pour les conquérants, et ce monument superbe est élevé à la gloire de la science moderne pour le plus grand honneur des Français.

TROCADÉRO

LE PALAIS

Orfèvrerie et objets d'art français depuis saint Louis jusqu'à nos jours.

L'Exposition rétrospective de l'Art français du Trocadéro, est le résultat d'un compromis entre les amateurs français et la Direction générale de l'exploitation.

La dernière Exposition universelle, celle de 1878, a donné l'occasion de montrer au public la plus prodigieuse collection d'objets d'art anciens de toutes les époques et de tous les pays. Les musées d'État, les collectionneurs étrangers de toutes les nations avaient voulu concourir à cette manifestation qui pouvait alors passer pour une originalité ; mais qui depuis, est devenue très fréquente dans la plupart des capitales du monde civilisé. Le résultat de cette dernière tentative avait été tel, que les rédacteurs du programme de l'Exposition du Centenaire n'ont point cru devoir la renouveler, désespérant, non point de le surpasser, mais même de l'atteindre. Depuis dix ans aussi, la charité a sollicité le public des amateurs pour organiser des expositions de cette nature, et les amateurs se sont lassés, craignant désormais, d'exposer des objets aussi précieux aux risques nombreux qui les menacent. Tant de circonstances ont donc porté les organisateurs à se limiter, cette fois, à une exhibition spéciale, celle des *chefs-d'œuvre de l'Orfèvrerie française.* Cependant, comme de nouvelles collections se sont formées depuis dix ans, que les objets d'art ont changé de possesseurs, ces nouveaux amateurs, qui recherchent parfois une occasion de publicité, et aiment à provoquer l'admiration, ont réclamé aussi leur place. De sorte, qu'à côté de l'objet principal, *l'œuvre de l'orfèvre français depuis saint Louis jusqu'à nos jours*, on a accueilli un grand nombre de demandes et sollicité ceux des amateurs d'autrefois qui semblaient réfractaires.

L'Orfèvrerie française forme donc le corps de l'Exposition du Trocadéro; mais, à côté d'elle, on aura sous les yeux

les *Arts Mineurs* sous toutes leurs formes, dans toutes leurs manifestations. Le cachet spécial, la particularité de l'exhibition, qui la distinguera des précédentes, c'est qu'*elle ne s'adresse qu'à l'art français*.

Si on se place dans le Palais du Trocadéro, en regardant le Champ de Mars, on voit s'étendre, à droite et à gauche de la grande salle de concert, qui occupe le centre du monument, des galeries circulaires doublées d'un portique. C'est dans les galeries du bras gauche que sont exposés ces objets d'art, les galeries de gauche étant réservées d'une façon permanente au *Musée des moulages des Monuments français*, création nouvelle, dépendant de la section des monuments historiques, sur laquelle nous appelons toute l'attention des étrangers, car il est du plus haut intérêt pour eux de visiter ce musée. On a réalisé là cette merveille de transporter, dans leur vraie grandeur, sous les yeux du public, des fragments colossaux des plus admirables monuments de notre pays, *le Cloître de Saint-Trophyme, le Portail de la Cathédrale de Chartres*, *Veselay*, etc., etc., tout le passé monumental de la France du moyen âge, de la renaissance, et des périodes les plus récentes. Une heure passée dans ce musée équivaut à un voyage du nord au midi de la patrie française.

L'exposition de l'Orfèvrerie et des Arts Mineurs occupe dans la galerie, à droite, trois travées séparées par des cloisons originales, qui ne sont rien moins que *le Portail de Saint-Maclou* et *la fameuse Tour de l'Horloge* de Rouen. On a sollicité, pour le fond de cette exhibition, le prêt des Trésors religieux de nos cathédrales françaises ; et nous devons dire que les cardinaux, archevêques et prélats n'ont point épousé, dans cette circonstance, les rancunes de certaine classe de la société française, que la date choisie pour l'Exposition du Centenaire avait éloignée de l'idée d'en favoriser le succès; on peut même compter des dignitaires de l'Église dans le sein du Comité d'organisation. Nous avons ici sous les yeux, les *Trésors* les plus célèbres des anciennes abbayes françaises et ceux des grandes cathédrales, c'est assez de nommer *Sens*, *Reims*, *Chartres*, *Bayeux*, etc., etc. A côté des émaux bysantins, des crédences, des ostensoirs, des patènes et baisers de paix, des crosses, des mitres, des

encensoirs, des reliquaires prodigieux, des châsses célèbres, qui ne sont visibles qu'une ou deux fois par an, à l'éclat des cierges, dans les fêtes privilégiées, et qui, le reste de l'année, cachés à tous les yeux, sont l'objet d'un soin jaloux dans les salles capitulaires, on verra quelques spécimens de l'orfèvrerie civile, restes assez rares des merveilles de nos dressoirs français, échappés à la fonte dont Louis XIV avait donné l'exemple à tous les grands seigneurs de Versailles, quand, après les brillantes années de son règne, la coalition contre la France menaçait les frontières et vidait le trésor public. Tous les jours, l'Angleterre, l'Amérique et surtout la Russie nous enlèvent ces dernières œuvres de ces fameux *Orfèvres du roi* devenus célèbres dans le monde entier.

Pour la partie *Bibelot* proprement dite, qui aujourd'hui comprend tout ce qui tient à l'art décoratif, depuis la tapisserie, le bronze, les émaux, les bijoux, les objets meublants et les objets de main, jusqu'à la sculpture ornementale, et la fantaisie du jour consacrée par le goût et le talent qu'on dépense à l'inventer, on trouvera là encore un aliment suffisant, étant donné qu'il s'agit de la branche la plus spécialement française, celle où les écoles du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle ont été sans rivales en Europe.

LE JARDIN

Les Fleurs.

On pouvait reprocher à l'Exposition de 1878 d'être trop puritaine et trop sévère. C'était, si vous voulez, l'appartement d'un millionnaire, mais d'un millionnaire sérieux. C'était plein de choses utiles et confortables, d'objets rares et précieux, mais pas d'inutilités, pas de riens, pas de bibelots, et en général il n'y avait que le strict superflu. Les fleurs notamment étaient rares. L'Exposition de 1889 a largement comblé cette lacune de sa devancière. Elle a voulu être toujours et pour tout l'Exposition bleue, où les poutres des ingénieurs sont peintes de la couleur des poètes, et en face de la Tour Eiffel et de la galerie des machines, elle a installé au Trocadéro les arbres et les fleurs.

Aussi bien les fleurs sont devenues depuis quelques années, un des éléments de la vie parisienne. Comme les divinités antiques, elles nous accompagnent partout et sont de toutes nos solennités : elles nous accueillent à nos naissances, nous pleurent lorsque nous mourons, et, moins indifférentes que beaucoup d'amis, elles vont, elles, jusqu'au cimetière. Mais elles sont surtout les amies des femmes : dans leurs cheveux ou à leurs corsages, dans les grands vases de leurs salons, en corbeilles sur leurs tables, les Parisiennes, sur elles et autour d'elles, veulent toujours voir des fleurs et encore des fleurs.

La première visite des femmes sera donc pour les fleurs qui sont, dans l'art de ravir et de charmer, non pas leurs rivales mais leurs collaboratrices. Cela aura cet avantage de réunir dans les jardins du Trocadéro toutes les jolies visiteuses de l'Exposition au lieu de les disséminer dans toutes les galeries.

C'est, en effet, devant le Palais du Trocadéro que l'exposition d'arboriculture et d'horticulture a été installée. Il y a là de tout, plantes de serre, plantes de jardin, arbres fruitiers, légumes, et tout cela, en massifs, en corbeilles, en haies, en espaliers, en plates-bandes, descend les pentes jusqu'à la Seine.

Au bout du pont de l'Alma, jusqu'au bassin, à droite et à gauche, sont disposés des rosiers de toute espèce : il n'y en a pas moins de 4,500 et le coup d'œil sera véritablement féerique quand tout cela sera fleuri. A côté de ces massifs, de grandes tentes à rayures blanches et rouges et montant presque jusqu'au palais, abritent les instruments, couteaux, serpes, râteaux, etc., en général toute l'industrie horticole. Ces instruments sont vendus d'ailleurs par des femmes : on a pensé qu'il ne fallait pas que les hommes fissent tache au milieu des fleurs. En longeant la Seine, c'est, à gauche, l'exposition des arbres fruitiers. Ils sont là tous, pêchers, pommiers, poiriers, amandiers, figuiers, abricotiers. En ce moment ils sont en fleurs, et sur une longueur de 500 mètres est tombée la neige odorante du printemps. Tous ces arbres sont travaillés, dirigés, leurs branches guidées par des fils de fer. L'on a donné à quelques-uns d'entre eux des formes bizarres et tourmentées. D'autres

affectent la forme de figures géométriques, des cônes ou des pyramides. On a d'ailleurs remarqué depuis longtemps que ce n'est pas aux formes géométriques que correspondent les meilleurs fruits. Alors pourquoi se donne-t-on tant de mal?

A droite l'exposition des légumes : petits pois, haricots, asperges. Il y a aussi une importante collection de fraisiers. Cela forme un petit jardin semblable à ceux des maraîchers que l'on voit aux environs de Paris. On a même appliqué là le système d'irrigation essayé à Gennevilliers. Ce sont des vannes que l'on ouvre : l'eau des égouts de la Ville monte, se répand, suit les rigoles, entourant les plates-bandes et les carrés de légumes, de sorte que chacun de ces carrés se trouve transformé en un petit îlot où s'infiltrent les eaux qui servent d'engrais et fécondent le sol.

Puis ce sont par groupes des collections de conifères, (pins, sapins, cèdres, cyprès, genevriers, etc.) auxquels leur élégance et leur régularité assurent une place distinguée dans les plantations d'agrément; il y a aussi des collections curieuses d'arbustes grimpants (clématite, jasmin, glycine, lierre, rosiers, etc.).

En montant à gauche vers le palais on trouve un massif de fougères aux feuilles merveilleusement dentelées. Le long des murs soutenant la colonnade du palais, une très jolie collection d'arbres fruitiers à haute tige et dans la galerie en hémicycle on a installé l'industrie et la presse horticoles. Cette galerie est tout entière ornée de plantes de jardin.

En longeant le palais, ce sont encore des clématites, des corbeilles de pivoines. Devant les ruines d'un château, un magnifique massif d'érables du Japon; c'est l'exposition de M. Chassaing et tout à côté des magnolias à fleurs blanches et mauves.

Plus bas on rencontre un érable magnifique sous le feuillage duquel se trouvent des conifères du Japon ; c'est d'abord le sciadopitys et à la pointe du massif un lot d' « araucaria imbricata » et de « welingtonia gigantea pendula ». Ces trois espèces d'arbres représentent les trois géants végétaux du Japon, du Chili et de l'Amérique du Nord. C'est ensuite une grotte bordée d'arbres verts de toutes sortes et qui conduit à un petit labyrinthe où l'on rencontre

une grande quantité de plantes aquatiques « nymphea, nelumbium, lotus », etc., et surtout la série des magnifiques nymphea hybrides de Latour-Mariac.

Devant le labyrinthe on remarque un massif d'azalées où se trouvent réunis tous les échantillons de ces plantes merveilleuses, et, tout près, un petit groupe de bruyères de pleine terre avec leurs feuillages frêles et leurs petites fleurs roses et violettes.

Enfin, près de la Seine, un beau groupe de dattiers aux palmes élancées et qui proviennent de nos cultures de la Méditerranée.

Il ne faut pas oublier non plus l'exposition des pensées dont les fleurs parcourent la gamme des tons les plus chauds et les plus tendres. Vous trouverez là des pensées absolument noires et d'autres jaunes d'or avec des fibrilles noires, qui sont de toute beauté.

Au milieu de tout cela, des serres de toutes les formes et de toutes les dimensions, circulaires, enterrées, surhaussées, de plain-pied, où figurent de très curieuses collections de vignes et d'orchidées.

A signaler aussi l'exposition horticole du Japon. Le Japon, d'ailleurs, a voulu continuer les traditions de 1878. Citons sa très belle série de lis. Les plantes sont enfermées dans des vases de porcelaine japonaise blanche à décorations bleues qui rendent le jardin très pittoresque. On remarquera aussi l'exposition des conifères nanifiés. Ce sont des arbres centenaires qui, en liberté, atteignent des hauteurs prodigieuses, et que l'on a empêchés de grandir, comme les pieds des Chinoises. Il y a là des érables qui ont cinquante ans et qui n'ont pas plus de cinquante centimètres de haut. Le jardin japonais est entouré de palissades en bambous qui lui donnent une couleur locale très pittoresque.

A droite du Japon se trouve la collection de rosiers du grand-duché de Luxembourg qui sera très remarquée, et, devant le bassin, la Hollande a planté ses plus belles tulipes.

Comme toutes les fleurs ne durent, sinon qu'un matin, du moins que peu de jours, pendant toute la durée de l'Exposition elles seront renouvelées suivant la saison, et il y aura plusieurs concours. Nous en donnons ici un programme

sommaire ; tous les renseignements seront fournis, d'ailleurs, par le journal *le Jardin*, dont le directeur, M. Godefroy-Lebœuf, est un de nos horticulteurs les plus distingués. Ces concours, où il sera vendu des fleurs coupées, se tiendront sous de grandes tentes, vers l'extrémité du boulevard Delessert qui aboutit au Trocadéro. Ils auront lieu dans l'ordre suivant :

Du 6 au 11 mai. — Roses des pays chauds, roses forcées, azalées, rhododendrons.

Du 24 au 29 mai. — Ce concours-là sera surtout le triomphe des roses. Il y aura deux mille cinq cents variétés de roses, depuis la France jusqu'à la pâle rose du Bengale, et près de cinq mille rosiers.

Du 7 au 12 juin. — Des roses encore et surtout des plantes de serre.

Du 21 au 27 juin. — Bouquets et fleurs coupées.

Du 12 au 17 juillet, — Toutes les plantes qui servent à la décoration des parcs et des jardins, plantes de massifs et de corbeilles, verveines, héliotropes, géraniums, etc.

Du 2 au 7 août. — Gloxinias.

Du 16 au 21 août. — Begonias bulbeux.

Du 6 au 11 septembre. — Reines-marguerites, glaïeuls.

Du 20 au 25 septembre. — Dahlias.

Du 4 au 9 octobre. — Fruits et plantes à feuillage, dracénas, cyclamens, etc,

Du 18 au 23 octobre. — Chrysanthèmes.

Et alors ce sera l'automne ; les feuillages d'or roux seront prêts à s'envoler aux moindres vents et, avec les dernières chrysanthèmes, se fermera l'Exposition.

Le Pavillon du Ministère des Travaux publics.

Situé dans le jardin du Trocadéro, au voisinage de l'angle formé par l'allée centrale et le quai, le pavillon spécial d'exposition du Ministère des Travaux publics. Il occupe une surface un peu plus considérable que celle qui lui était attribuée en 1878.

Le bâtiment est simple et élégant, en brique et fer, couvert de tuile avec un petit hangar annexe.

De chaque côté de la pièce centrale, deux tourelles carrées renfermant chacune un escalier aboutissant finale-

ment à une plate-forme supérieure qui sert d'accès à un phare, hommage justement rendu à notre remarquable *Service des phares* qui sert, en bien de cas, de modèle à nos voisins. La tour du phare a 33 mètres de haut, et elle étonnerait si l'on n'était si près de la Tour Eiffel. La décoration générale du bâtiment est sobre et élégante.

A l'intérieur, nous trouvons une remarquable collection de modeles réduits et de dessins relatant les principaux ouvrages exécutés par les services du Ministère des Travaux publics; des modèles bien exécutés en facilitent l'intelligence. La partie principale se rapporte aux appareils des phares parmi lesquels brillent, au sens absolu du terme, nos constructeurs parisiens, puis au balisage des côtes; nous apercevons une remarquable *Sirène à air comprimé,* d'une grande puissance, actionnée par un moteur à air chaud qui fournit, de plus, l'énergie électrique nécessaire à l'éclairage du phare qui domine le bâtiment et dont les éclats lumineux éclairent une grande partie du jardin du Trocadéro; nous avons le droit d'espérer qu'il n'éclairera aucun naufrage dans ce beau site, souvenir élégant de notre Exposition de 1878. Le public peut s'en assurer et, suivant l'expression maritime « veiller au quart » dans la tour du phare dont l'accès lui est permis par petits groupes.

Le Pavillon des Forêts.

A mentionner, parmi les curiosités des jardins du Trocadéro, le Pavillon des forêts, à droite, en descendant vers la Seine.

On s'est servi pour ériger le bâtiment des forêts de toutes les essences qui croissent en France; on a employé 1,500 mètres carrés de bois. La façade est formée de panneaux obtenus par la juxtaposition et l'assemblage de bois de formes et de couleurs diverses; les colonnes sont constituées par des arbres séculaires non écorcés. La galerie principale du bâtiment a 43 mètres de longueur sur 16 de largeur; on y a réuni une collection d'échantillons de bois unique au monde:

Chêne et hêtre, chêne-liège, érable, poirier, cerisier, tilleul, épicéa, sapin, aulne, châtaignier, pin, noyer, frêne.

A l'intérieur, dessins, tableaux, vues dioramiques intéressant l'industrie forestière.

CHAMP DE MARS

LES BORDS DE LA SEINE

Histoire de l'habitation humaine.

Est-ce hasard, est-ce préméditation ? Je l'ignore, mais la coïncidence est piquante ; car, l'Histoire de l'habitation humaine se trouvant aux pieds de la Tour Eiffel, le promeneur peut embrasser, d'un coup d'œil, le chemin parcouru par l'homme depuis que — traqué par les bêtes fauves, flagellé par la pluie, tenaillé par le froid, grillé par le soleil — il a cherché une retraite dans l'excavation des rochers, jusqu'au jour où l'industrie contemporaine a élevé ce colosse de fer, en quelques mois, sans besoins réels, presque par désœuvrement, pour amuser la foule, en passe-temps de civilisé blasé.

Que penserait notre aïeul le troglodyte, pauvre être inconscient et bestial, qui n'avait que ses bras pour arracher sa nourriture à la terre et défendre sa misérable existence contre l'hostile nature, si, ressuscitant comme un nouveau Lazare, il sortait brusquement du roc en staf de M. Garnier ? Que se passerait-il sous son crâne s'il se trouvait tout à coup face à face avec la gigantesque ossature métallique de la Tour qu'il prendrait peut-être pour un nouveau monstre, prêt à l'anéantir ?

Je laisse aux psychologues la tâche ardue de résoudre ce problème. Quant à moi, je ne serais pas éloigné de croire que notre préhistorique ancêtre — qui devait être fort naïf, effroyablement gobeur et passablement badaud — profiterait de l'aubaine et, suivant simplement l'exemple d'un bon bourgeois des Batignolles, examinerait curieusement cette agglomération de maisonnettes dont l'architecte de l'Opéra a réalisé une bien amusante restauration.

Les pédants solennels, les membres correspondants des multiples sociétés savantes dont notre pays est phylloxéré, les académiciens provinciaux et chauves qui sont la ressource du Palais-Royal, en un mot tous les gens prétentieux qui ont le culte de la boîte de sardines antédiluvienne,

perdraient leur temps à ergoter sur le plus ou moins d'authenticité de ceci, sur le plus ou moins de probabilité de cela. Que ces érudits personnages laissent dans les étuis et leur science et leurs lunettes.

M. Garnier dont l'esprit — comme on sait — est coté à la Bourse ainsi qu'une valeur de tout repos, n'a pas l'outrecuidante prétention d'avoir créé, en moins de deux ans, le *Manuel du parfait archéologue*. Pour se mettre à l'abri d'attaques plus ou moins fondées, il eût fallu se lancer dans des études considérables, longues et coûteuses dont le résultat final était d'ailleurs problématique. Flaubert a travaillé dix ans ses documents avant d'écrire *Salambô*, et on a prétendu que les trois quarts de ses assertions étaient fausses. Or, le budget mis à la disposition de l'architecte, — pour construire — était court, et le temps mesuré. Il a donc fallu se contenter d'enlever, de verve, des esquisses qui sont d'une impeccable exactitude, lorsqu'on a trouvé des matériaux, et... d'une vraisemblance adroite, quand on a été contraint d'opérer, faute de mieux, par déductions.

Dès qu'on s'éloigne des temps historiques, les renseignements, déjà extrêmement rares pour les temples, les palais, les résidences seigneuriales, les citadelles, les monuments importants, deviennent introuvables lorsque les recherches visent les habitations privées, légèrement construites, et fatalement vouées à une destruction totale. Exiger davantage ou autre chose, dans une donnée plus scientifique, serait donc déraisonnable.

A gauche — en tournant le dos à la Seine — la série débute par l'antre d'un troglodyte, sombre caverne creusée par la nature, dans le flanc d'un rocher, et que la main de l'homme n'a même pas cherché à améliorer.

Le sentiment du bien-être commence seulement à poindre dans la hutte en branches d'arbres de l'époque du renne, dans l'abri lacustre de l'âge de bronze et dans les tâtonnements en charpente de l'époque du fer.

Mais les jours d'épreuves sont passés. L'homme a enfin triomphé dans sa lutte implacable avec la nature dont il est le maître à son tour. Il ne se contente plus d'être commodément à l'abri des intempéries des saisons et des attaques des bêtes féroces, ses aspirations se sont élevées, il veut

autre chose: il cherche à parer sa demeure, et alors voilà l'architecte qui remplace le manœuvre, et la brute qui se change en artiste. Voyez cette maison égyptienne, toute pimpante sous ses peintures voyantes et dont la toiture en terrasse, soutenue par d'élégantes colonnettes, indique qu'on a ingénieusement subi les exigences climatériques du pays sec et chaud habité par le constructeur. Plus rien n'est confié au hasard; une grammaire, on le sent, est là qui régit, impose et conseille. Que nous sommes loin des essais maladroits et grossiers de tout à l'heure !

Ici, voici des êtres qui résistent encore à l'influence de la civilisation : c'est une tribu nomade qui se repose d'une longue marche sous une tente dissimulée derrière une habitation assyrienne, voisine elle-même d'une maison phénicienne dont la polychromie semble avoir conservé les ardents baisers du soleil.

La demeure des Hébreux, qui renfermera une curieuse collection d'antiquités juives, offre de frappantes similitudes avec le style égyptien, entre autres l'évasement de la porte qu'on retrouve, d'ailleurs, chez la plupart des peuples anciens, — y compris la Grèce — et la corniche couronnante formée d'un carré et d'une unique et large voussure.

L'Etrurie est représentée par une hôtellerie antique, meublée avec les lits, les tables, les escabeaux, les amphores, les ustensiles du temps.

A côté, les Pélasges; plus loin l'habitation de l'Indou primitif, perchée sur un haut soubassement et décorée dans le style si caractéristique des pagodes de Cachemire et de Lahore.

Les fouilles récentes de M. et Mme Dieulafoy ont permis de présenter une restauration, indiscutablement sincère, de la maison persane à l'époque de Darius. Elle est bâtie avec des briques émaillées dont l'harmonieuse tonalité est copiée sur les précieux documents exposés au Louvre. Pour la première fois, nous voyons la voûte apparaître, et la ligne courbe s'unir à la plate-bande.

Les vaincus sont séparés de leurs vainqueurs, les Grecs, par les cabanes des Germains et des Gaulois que noiera d'ombre un chêne séculaire.

Comme la romane — dans laquelle sera installée une verrerie et ses souffleurs, — l'habitation grecque est aussi exacte qu'une vue photographique prise sous Périclès, car elle est la reproduction pure et simple d'un bas-relief du musée des Antiques.

Avec autant de conscience et une profonde connaissance de ces temps troublés, a été élevée la maison gallo-romaine composée d'assises de briques et de fragments disparates de monuments romains dont la rude main des barbares avait jonché le sol.

La série se continue — à droite de la Tour Eiffel — par une pittoresque maisonnette en bois, habitée par des pêcheurs scandinaves dont le bateau, amené de la Norwège, diffère peu des barques qui pénétrèrent jusque dans l'Ile-de-France, pas mal de siècles avant le général Boulanger.

Avec les spécimens de l'architecture romane, gothique et Renaissance, nous arrivons à trois délicieuses périodes de notre art national qui, en toute équité, arrive bon premier dans ce handicap d'un nouveau genre.

Ici, les documents n'ont pas manqué et l'on n'avait que l'embarras du choix, car la France regorge de ces merveilles de couleur, d'élégance, d'originalité, de charme, de grâce et d'esprit que des idées d'un classicisme imbécile nous font dédaigner, que notre œil de touriste indifférent ne regarde même pas, et dont la millième partie causerait l'orgueil de certaines nations qui, sous la foi des guides Bœdecker, imposent à notre admiration les plus vides et les plus assommantes platitudes. Les Parisiens qui possèdent sur le bout du doigt leur Italie, mais qui n'ont pas trouvé le temps de pousser jusqu'à Orléans, trouveront dans la maison Renaissance un fort habile arrangement d'une habitation célèbre dans le chef-lieu du Loiret.

La fruste charpente des Slaves, sous laquelle on installera une distillerie d'essence de roses de la fameuse vallée de Kéranlik, nous ramène en arrière, bien près de la barbarie que côtoie, tout proche de là, l'art byzantin sous un troublant masque de raffinement quintessencié et de naïveté décadente. Si, dans le hiératique costume de Théodora, Sarah Bernhardt consentait à déjeuner — avec ou sans fourchette — dans la bizarre loggia de la maison qu'on

dirait bâtie pour Justinien, l'illusion serait complète.

En véritable fantaisiste qu'il est, M. Garnier a eu l'idée de forcer les pays où l'on gèle de voisiner avec les régions où l'on cuit. Ainsi, la Russie — à la jolie façade aux bois ouvragés — serre de près l'Arabie et le Soudan dont les maisons, aux crépis d'une blancheur de craie, semblent haleter et flamber sous le soleil dévorant du désert.

Le Japon et la Chine, avec leurs toits tourmentés, leurs proportions élégantes, leur décoration exotique, leurs cloisons de bambous légers, considèrent d'un air de mépris le balourd champignon des Lapons et la frileuse hutte des Esquimaux qui ressemblent à des animaux fantastiques enfouis sous la glace.

Les cabanes informes des tribus de l'Afrique centrale et celles des Peaux-Rouges exhibent les derniers spécimens de la sauvagerie encore debout, côte à côte avec les maisons des Aztèques et des Incas, suprêmes vestiges d'une fastueuse et éblouissante civilisation à jamais enfouie sous les cendres du passé.

Là s'arrête cette attachante et trop sommaire revue de l'histoire de l'humanité saisie dans l'activité de sa vie intime.

Je regrette que l'auteur d'une œuvre aussi captivante se soit arrêté brusquement, et n'ait pas parachevé cette évocation du passé en nous présentant, par exemple, un pavillon de chasse Louis XIII, un petit hôtel de la Chaussée-d'Antin sous Louis XV, une guinguette à Romainville telle que l'a dépeinte Paul de Kock, un *mas* provençal et une chaumière bretonne. Le cercle se serait ainsi refermé de lui-même, car le saut est trop énorme entre la Renaissance et la Tour Eiffel pour que le public, dérouté, ait la possibilité de déduire des transformations qu'il eût été intéressant de suivre presque à vue d'œil.

Mais, en somme, la tentative hérissée de difficultés que M Garnier avait osée, a réussi au delà des prévisions les plus optimistes, et l'on ne peut que féliciter chaudemen l'artiste dont l'esprit inventif a parfois subtilement aid l'érudit et l'architecte.

LE PALAIS DU PÉTROLE

Un des attraits de l'Exposition de 1889 semble résider dans les soins avec lesquels, pour la première fois peut-être, on s'est appliqué à parer la science de dehors aimables, à rendre attrayantes et pittoresques les manifestations en apparence les plus arides du génie industriel.

Chaque grande industrie a son palais où elle s'installe avec magnificence, étalant ses produits sous mille formes charmantes et instructives. Quelques-unes ont poussé la coquetterie jusqu'à faire œuvre d'artistes en des spécialités où il semblait que la matière ne le comportât guère.

Le Pétrole, qui constitue une des plus intéressantes découvertes de notre siècle et qui occupe une si grande place dans l'histoire du travail ne pouvait se dispenser de figurer dignement au Champ de Mars. Il a son Panorama installé sur la berge de la Seine, à droite et à gauche du pont d'Iéna, par MM. Deutsch, dont le père fut, en 1860, l'un des premiers à découvrir les procédés propres à rendre utilisable cette matière jusqu'alors abandonnée.



C'est dans un réservoir à pétrole, sur la paroi circulaire d'un gigantesque « oïl-tank », que les toiles panoramiques, peintes par M. Poilpot, ont été disposées.

Le public y entre librement, et trouve d'abord, au rez-

de-chaussée de la galerie, une exposition très curieuse d'appareils, d'outils servant à l'extraction, au transport et au raffinage du pétrole et du naphte, ainsi qu'une série de plans, d'aquarelles, de gravures, de types et de modèles en réduction, qui constituent et résument l'histoire de l'industrie elle-même.

De cette galerie on accède par un double escalier à une plate-forme donnant vue sur le panorama. Celui-ci se divise en deux parties d'égale importance : l'une reproduit l'aspect d'ensemble des gisements pétrolifères et des exploitations du district de Washington aux États-Unis ; l'autre, une vue de l'exploitation du naphte, au plateau de Balachané, près Bakou (Caucase).

Les deux paysages se déroulent avec une netteté et une précision de détail saisissantes. Tous les aspects et toutes les phases de l'extraction du pétrole y figurent : les puits artésiens et tout le matériel d'exploitation qui s'y rattache ; les réservoirs colossaux où la matière est emmagasinée, les lignes de « pipes-lines » par où elle se déverse, à de fantastiques distances, dans les centres d'exploitation ou de transit, etc.

Et ce qui est amusant, c'est que de chaque côté des vues panoramiques, hommes et choses sont bien dans leur milieu ; le panorama d'Amérique et celui d'Asie ne se confondent pas : c'est la même industrie, mais on sent, suivant que les yeux se portent à droite ou à gauche, que cette industrie est exercée par des hommes et sous des climats différents. — Enfin, dans un autre pavillon, réservé aux Applications du Pétrole, se trouvent réunis les divers systèmes de lampes employées aujourd'hui pour l'éclairage, les carburateurs pour la production du gaz de pétrole, les fourneaux servant au chauffage et les machines ou *moteurs* à pétrole pour la production de la force motrice.

Le Palais du Pétrole est un des grands attraits du Champ de Mars. Il fait honneur à ceux qui l'ont conçu et organisé.

PALAIS DES BEAUX-ARTS

Ne pouvant, faute d'espace, procéder à l'examen des principales œuvres (sculptures, peintures, dessins, aquarelles, etc.) rassemblées dans le Palais des Beaux-Arts, nous voulons,

pour la commodité du lecteur, et pour lui éviter d'inutiles recherches á travers les méandres du palais d'azur de M. Formigé, décrire aussi brièvement que possible la disposition intérieure de cet édifice.

Après avoir parcouru l'immense galerie Rapp qui recevra, en grande partie, la sculpture française, on pénètre *à droite* dans la portion du Palais réservée à notre exposition décennale. C'est, au rez-de-chaussée, une suite de petits salons latéraux dont la disposition particulière est des plus heureuses, car M. Antonin Proust, commissaire spécial des Beaux-Arts, a décidé que les œuvres de chaque artiste seraient réunies en un même panneau, et formeraient autant d'expositions particulières.

Cette disposition a été également adoptée pour le pastel, l'aquarelle, le dessin et la gravure, dans la galerie du premier étage.

Puis, nous arrivons sous la coupole du dôme central, où est installée cette merveilleuse exposition des chefs-d'œuvre de l'art français (peinture, sculpture, gravure, dessins) depuis 1789 jusqu'à 1878, dont nous reparlerons tout à l'heure. Toute la partie du Palais, située au delà de l'Exposition rétrospective, c'est-à-dire au delà du dôme et des salles adjacentes, qui seront également consacrées aux œuvres d'art appartenant à la période centennale, appartient aux sections étrangères.

L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche-Hongrie sont au rez-de-chaussée. La Belgique, la Suisse, la Grèce, les États-Unis, le Danemark, la Norwège, la Suède, la Hollande, la Serbie, la Roumanie et l'Internationale (section composée des envois des rares pays qui n'ont pas officiellement adhéré à l'Exposition), au premier étage.

Nous avons calculé que si l'on donnait à la glorieuse cimaise, sur laquelle reposeront les meilleures de toutes ces œuvres, une direction rectiligne, on arriverait à une longueur d'une lieue un quart environ. A elle seule, la France n'a pas moins de 2,820 mètres de cimaise. Les étrangers ont obtenu 2,123 mètres. La différence entre ces deux chiffres appartient à l'Exposition rétrospective. Cette indication suffit à donner une idée de la production artistique depuis dix ans. Nous espérons qu'à l'aide de cette rapide description, le

visiteur pourra facilement s'orienter au milieu des milliers d'œuvres d'art qui peuplent le Palais de M. Formigé.

Cette excursion principale une fois achevée, il aura encore une intéressante promenade à faire à travers les sculptures françaises et internationales et dont un certain nombre ont été, faute de place (car les sculpteurs ne sont pas moins féconds que les peintres), disséminées dans d'autres parties des jardins et des palais.

***

Nous appelons notamment l'attention du visiteur sur l'exposition rétrospective des Beaux-Arts, cette superbe exhibition de tous les chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, de gravure du siècle, vaste synthèse de l'histoire de l'art, des mœurs, des costumes, et d'une partie des événements politiques de toute une époque.

Qu'on nous permette ici d'exprimer le regret que le principe, qui a présidé à l'organisation de cette splendide fête de l'art français, n'ait pas été généralisé davantage. Intelligemment appliqué à toutes les branches du travail humain, il eût permis aux savants réunis en congrès au Champ de Mars de rédiger sur place, d'après les documents rassemblés autour d'eux, une vaste encyclopédie où les générations à venir eussent puisé de précieux enseignements et qui eût prolongé à travers les siècles le souvenir de cette splendide exposition de 1889.

***

L'organisation de l'exposition centennale des Beaux-Arts ne s'est probablement pas faite sans difficultés. Réunir environ seize cents œuvres de choix (peintures, dessins, sculptures, gravures, etc.) n'était pas chose aisée, sans dégarnir nos galeries nationales. Il n'a été cependant fait aux musées que de rares emprunts. C'est aux collections particulières que le commissaire spécial des Beaux-Arts s'est surtout adressé. Si tous les chefs-d'œuvre d'art du siècle ne figurent pas au Champ de Mars, c'est que certains collectionneurs n'ont pas cru devoir contribuer à l'éclat de cette grande fête d'art national. Mais tous ont été sollicités, et à quelques rares exceptions, tous se sont fait une sorte

de devoir patriotique de collaborer à l'organisation de l'exposition rétrospective des Beaux-Arts, qui ne contient pas moins de 650 toiles, 350 dessins, 200 sculptures, 400 gravures

Sous peine d'altérer profondément le caractère de leur programme, les organisateurs de *la Centennale* ne pouvaient admettre les œuvres signées avant 1789. D'un autre côté, il était difficile de ne pas faire figurer sur le catalogue les noms de ces maîtres si français : Fragonard, Greuze, Moreau le jeune, qui ont encore signé quelques œuvres intéressantes après la grande date révolutionnaire. Aussi a-t-on décidé que ces artistes ne seraient représentés que par un nombre relativement restreint de toiles et dessins exécutés, la plupart du temps, par une main déjà affaiblie par l'âge.

***

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, toute la partie du palais des Beaux-Arts, située entre le dôme et le large vestibule qui fait face à la Seine est occupée, aussi bien au rez-de-chaussée qu'au premier étage, par les sections étrangères.

Continuons notre promenade de la façon méthodique que nous l'avons commencée, en examinant d'abord les œuvres de peinture exposées au rez-de-chaussée par l'Autriche-Hongrie, l'Italie, l'Allemagne, (que les sinistres prophéties de M. Tisza n'ont décidément pas effrayées outre mesure), la Russie, l'Espagne et l'Angleterre.

Puis nous gravirons l'escalier de gauche (côté de la Seine), et nous visiterons successivement, en nous arrêtant devant les œuvres principales, les sections danoise, norvégienne, suédoise, hollandaise, serbe, et la petite section internationale. Après cet examen, nous reviendrons sur nos pas, et, après avoir parcouru la longue galerie transversale, occupée en grande partie par la section des États-Unis, nous visiterons les sections grecque, suisse et belge.

***

Malgré ses vastes dimensions, la galerie Rapp est impuissante à contenir les œuvres de sculpture contemporaine exécutées depuis dix ans. La plus grande partie de ce hall superbe a été consacrée à la sculpture française, l'autre à la sculpture étrangère. Mais néanmoins un véritable flot de

statues s'est répandu, faute d'espace, sous les divers vestibules, dans les moindres recoins du Palais, et jusque dans les jardins.

Les œuvres remarquables qui ont fixé notre attention dans notre promenade à travers ce peuple de bronze et de marbre, sont nombreuses et, disons-le avec un orgueil bien légitime, le génie artistique de la France s'y affirme d'une façon plus triomphante encore que dans la peinture.

***

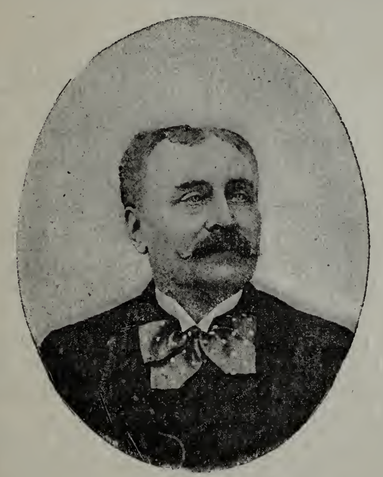
Tout à côté du Palais des Beaux-Arts, dans la partie du jardin faisant face à la Seine, se trouvent les deux pavillons des pastellistes et des aquarellistes, que nous engageons fort les amateurs d'art à visiter.

PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX

L'Exposition dite de l'*Histoire du Travail* occupe, dans le plan général de l'Exposition du Champ de Mars, le bras qui fait pendant au pavillon des Beaux-Arts, c'est-à-dire la partie qui vient en saillie sur les jardins, à droite en regardant le Pavillon central. La perspective ci-jointe, avec ses indications correspondantes à notre description, en facilitera la visite aux étrangers.

Disons d'abord le but de cette Exposition qui, au point de vue des idées générales est peut-être celle qui offrira le plus d'intérêt au visiteur, à condition qu'il y regarde de près. Il s'agit, dans un but d'instruction, de montrer les produits du travail humain depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; de les disposer de manière à montrer les progrès réalisés et les transformations subies, dans leur ordre chronologique ; et en même temps d'initier le public aux procédés du travail manuel et du travail mécanique qui. à travers les siècles, aboutirent à l'outillage industriel moderne des Arts et Métiers. On comprendra aisément qu'il est impossible de mettre sous les yeux du public les objets eux-mêmes, dont quelques-uns sont uniques. — Prenons pour exemple la première machine à vapeur de Stephenson, qu'on voudrait opposer à la dernière, celle sortie des ateliers

Cail ou du Creuzot, ou le premier télescope de Galilée, qu'on devrait pouvoir comparer à la dernière lunette de l'observatoire de Nice. L'une figure au musée du South Kensington de Londres, l'autre appartient à Venise; et on conçoit qu'ils soient tous deux considérés comme des monuments nationaux qu'on conserve avec un soin jaloux. — C'est donc, la plupart du temps, par des représentations des modèles, des *fac-similés* d'objets, des gravures anciennes, dessins et photographies, qu'on a établi la série chronologique; aussi, dans quelques-unes de ces sections, l'aspect décoratif est-il moins frappant qu'ailleurs. Cependant si on



M. Osiris
Auteur d'un don de 100,000 francs destiné à récompenser l'œuvre, la plus intéressante au point de vue de l'art, de l'industrie ou de l'utilité publique, de l'Exposition de 1889.

ne possède point la première machine à traction, on possède du moins la seconde, prêtée par les Anglais, et à côté des luxueux wagons-salons des riches et puissants du jour, on verra à la section des transports le premier wagon-salon fait pour le duc de Wellington. On constatera aussi qu'à la section de l'anthropologie, à l'histoire du théâtre, aux arts

et métiers et aux arts libéraux, le décor est saisissant et que le côté plastique s'ajoute à l'intérêt de l'enseignement qui en ressort. Ce sera une compensation à quelques-unes des autres sections où on a peut-être un peu trop compté sur l'attention d'un public qui ne peut être que distrait au milieu d'une aussi vaste exhibition.

Cette exposition de l'Histoire du Travail, dans son ensemble, comprend cinq sections :

I. — Les sciences anthropologiques et ethnographiques.

II. — Les arts libéraux.

III. — Les arts et métiers.

IV. — Les moyens de transport.

V. — Les arts militaires.

M. Jules Simon, à la fois homme politique et philosophe, a eu la présidence de la Commission supérieure. L'amiral Jurien de la Gravière, membre de l'Académie française et historien de la marine dans tous les temps, en est vice-président, avec M. de Quatrefages, un savant dont le nom est européen. M. Paul Sédille est l'architecte spécial de cette partie de l'Exposition. Nous ne pouvons point citer ici les noms de chacun des membres qui composent les commissions de ces cinq sections, mais il va sans dire que ceux qui ont conçu le programme en ont confié la réalisation aux plus illustres spécialistes et aux hommes les plus pratiques. Les quatre premières sections seules sont installées dans le Palais dit des Arts libéraux ; la cinquième, les *arts militaires*, détachée de l'ensemble, occupe un emplacement spécial sur l'Esplanade des Invalides.

Nous allons, à l'aide du plan, indiquer la place qu'occupe chaque section et en caractériser la nature et l'aspect. Nous entrerons par la porte du dôme des Arts libéraux, au centre même de la façade donnant sur les jardins. La disposition d'ensemble est très particulière; l'architecte a imaginé d'enfermer un monument dans un monument; l'exposition des quatre sections forme là un long parallélogramme avec quatre cours entourées de galeries en portiques à jour butés aux angles par des pavillons, le tout abrité à une hauteur considérable par le Palais même avec son dôme central formant le pendant de celui du Palais des Beaux-Arts. Au centre du parallélogramme, sous la voûte

même du dôme, s'élève un portique circulaire relié aux autres cloîtres par des escaliers qui permettent l'accès aux terrasses et galeries supérieures. En entrant par la porte du milieu A, le visiteur accède sous le dôme qui est le centre même de la section II, les Arts libéraux. Ce portique circulaire est réservé au *Théâtre et à son histoire ;* dans une autre exhibition annexe à celle-ci (qui est faite par l'État), le Bibliothécaire de l'Opéra complète la leçon et nous montre les décors, leur mode d'exécution, les procédés employés pour les réaliser, les *maquettes* des peintres décorateurs, leurs outils, leur atelier, les esquisses des maîtres du genre conservées dans des musées spéciaux ou empruntées aux collections privées, avec la machinerie compliquée d'aujourd'hui, celle beaucoup plus simple d'autrefois, et les affiches, les programmes, les costumes, les portraits des virtuoses, l'architecture du théâtre, en un mot toute la partie historique et surtout les transformations succcessives qui complètent l'étude de ce qui fut par la comparaison de ce qui est.

Si, sortant de ce pavillon central par la droite et nous engageant sous l'escalier, nous visitons les galeries du rez-de-chaussée qui entourent la première cour ; nous avons à notre gauche : *Le Travail de la Peinture*, représenté par tous les modes d'expression employés par le peintre dans tous les temps ; la matière d'abord, et un exemple du résultat de son travail, c'est-à-dire une ou plusieurs œuvres exécutées : *la Fresque, la Cire, l'Encaustique, la Détrempe, l'Huile, la Peinture à l'eau, le Pastel*, etc., etc.

De là, nous passons au *Travail de la Sculpture*, c'est-à-dire l'énumération de toutes les matières mises en œuvre par le sculpteur, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours ; *le Bois, le Marbre, la Pierre, le Bronze, la Cire, l'Ivoire, les Matières dures*, etc., avec les divers *états* et transitions de chacune de ces matières, et de beaux exemples de la plupart des pays et des époques dus à de grands artistes. Tout près de là on a pu consacrer un pavillon à l'histoire de la *gravure et du livre au Japon*, et cette subdivision sera très appréciée par les amateurs. Si on veut suivre la série des arts libéraux par *la gravure, la musique, les manuscrits, l'histoire des Coins, de la Monnaie et de la Médaille*, il

faut monter à la partie supérieure ; mais il vaut mieux rester au rez-de-chaussée et poursuivre. La cour autour de laquelle se déroulent les diverses expositions est consacrée à l'Histoire du Travail de la *Musique*, c'est-à-dire à la fabrication des instruments, à leur reconstitution, depuis la harpe égyptienne conservée au Louvre, et le rebec copié sur une statue du musée de Chartres, jusqu'au piano vulgaire. Nous n'oublierons pas *l'Histoire de l'Affiche*, soit typographique, soit illustrée, représentée par des spécimens disposés chronologiquement, qui nous montre la naissance de l'affiche illustrée, puis la *Réclame* coloriée, ses transformations, et les originaux de quelques-unes des dernières compositions en lithochromie qui ornent nos murs parisiens. *L'Astronomie* et la *Chimie* ressortissent aussi à cette section, ainsi que les instruments d'optique. On avait rêvé la reconstruction des modèles des observatoires chinois et la glorification de Ticho Brahé et de Copernic ; il a fallu en rabattre, mais on a réuni quelques instruments historiques du plus haut intérêt ; le *Laboratoire de Lavoisier* reconstitué est un des attraits de cette section ; le public, dans toute cette partie, devra prêter son attention aux étiquettes qui, dans leur ensemble, font un catalogue du plus haut intérêt.

Nous passons de la première cour dans la seconde, et nous trouvons la *section I*, consacrée à *l'Histoire de l'Homme*. L'anthropologie, les types, les pièces anatomiques, les reconstitutions des scènes préhistoriques, des moulages des races et personnalités physiques, des ateliers de fabrication des silex, forment là une série de pittoresques représentations figurées par des personnages grandeur nature, et il n'y a pas à douter que la foule naïve ne se porte de préférence vers cette section. Tout autour, sous les portiques, un sinologue distingué, le marquis d'Hervey de Saint-Denis, a restitué, avec personnages, les ateliers de fabrication de céramique et de cloisonnés chinois, à toutes les phases du travail. A l'appui, figurent de beaux spécimens pris dans des collections. L'extrémité du parallélogramme forme une exposition officielle, celle de l'*Enseignement technique*, qui a son prix mais qui ne passionnera que les personnes vouées à l'enseignement.

Si, après avoir parcouru ces deux parallélogrammes à

droite, nous revenons sur nos pas par les portiques extérieurs, où le *Ministère de l'Intérieur* expose sur toutes les parois les cartes de *Géographie* et la *Cosmographie*, tandis que derrière les mêmes parois ont trouvé place les *Instruments de précision* et *la Chirurgie,* nous retrouvons le pavillon central *le Théâtre*, et, en suivant droit devant nous, nous arrivons à la *Section IV*, qui comprend les *Collections des Ponts et Chaussées*, des *Arts et Métiers*, *les Phares*, *l'École centrale*, les ponts, les barrages, les modèles de véhicules, en un mot l'exposition des *Moyens de transport.* Là, on a suppléé à l'absence des types par plus de 5,000 clichés photographiques montrant les représentations de vingt siècles avant Jésus-Christ jusqu'au XVIIIe siècle, et il est certain que c'est la première fois qu'on aura rassemblé une collection de documents aussi précieux ; mais, nous le répétons, il faut suivre pas à pas le développement du progrès par la lecture attentive des étiquettes qui donnent à chaque représentation leur signification spéciale. Les *modèles* de petite dimension jouent un grand rôle dans cette partie de l'exposition de l'Histoire du Travail, tant pour la Navigation et les Ponts et Chaussées que pour les Transports.

La section III, les *Arts et Métiers*, occupe dans son ensemble tous les portiques et la dernière enceinte qu'ils enferment ; elle nous montre par des exemples ou des représentations tout ce qui peut intéresser l'ingénieur et l'artiste de l'industrie, le verrier, le photographe, le coutelier d'art, avec leurs outils et leurs produits, les progrès réalisés, et des types de tous les temps; on verra là, avec intérêt, des ateliers reconstitués avec l'outillage d'autrefois. Il va sans dire que la *Photographie*, d'où dérivent tant d'inventions si précieuses, tient une large place dans cette exhibition. Le fameux *Musée Plantin*, d'Anvers, l'orgueil des typographes et imprimeurs belges, figure dans cette partie de l'édifice, représenté par quelques rares spécimens dont la ville d'Anvers a eu beaucoup de peine à se séparer.

Nous pourrons, à notre gré, revenir au portique central et monter aux galeries supérieures, ou y accéder par les escaliers du fond. Ces galeries ouvertes, qui ont pour ciel la nef immense avec son dôme en faïence rappelant les mosquées d'Orient, qui s'élève à 56 mètres, ne sont que le complé-

ment de l'Exposition, et chaque section du rez-de-chaussée se continue à sa partie supérieure, de sorte que nous n'avons pas à y revenir dans notre description. Celle qui correspond au portique circulaire occupé au rez-de-chaussée par les théâtres, est réservée, sur la terrasse, aux progrès de l'aérostation, depuis la montgolfière timide jusqu'à l'ambitieux aérostat qui vise à l'idéal, la direction des appareils d'aérostation.

LA GALERIE CENTRALE

Du Palais des Industries diverses.

Quand un voyageur revient de Constantinople on lui demande : Que pensez-vous de Sainte-Sophie ?

De même, à qui sort de l'Exposition on peut demander : Avez-vous vu le Dôme central ?

Placée à l'entrée de la grande nef où viennent déboucher les industries diverses, cette coupole devait nécessairement symboliser la plus haute expression de l'art industriel. De droite et de gauche, voici les expositions des manufactures de Beauvais et des Gobelins. A 11 mètres au-dessus du sol, un balcon assez large, faisant le tour de cette immense circonférence de 30 mètres de diamètre, coupe en deux l'entrée de la grande travée et donne à la base de cet immense hall, par son peu d'élévation au-dessus du sol, un aspect de solidité qui fait mieux ressortir la légèreté de la coupole. Sur le pourtour se creusent des niches du plus heureux effet qui sont éclairées le soir par d'énormes lampes Edison. Puis, en montant toujours, voici dans des cartouches symboliques et surmontés de leur emblèmes, les quatre forces principales de la nature appliquées à l'industrie : la vapeur, l'électricité, l'air et l'eau ; entre elles sont inscrits les noms des quatre arts que leur nature met en contact avec l'industrie : l'architecture, la sculpture, la musique et la peinture.

Nous sommes arrivés à 35 mètres de hauteur. Jetons un regard sur la belle décoration en imitation de mosaïque,

signée Lavastre et Carpezat et représentant le rendez-vous de tous les peuples du monde au Champ de Mars. Sur cette heureuse composition, une rampe lumineuse s'allume le soir comme une énorme auréole de feu ; enfin, voici la



Dôme central du Palais des Industries diverses.
Panneaux intérieurs.

coupole : elle s'élève jusqu'à 55 mètres au-dessus du sol, gracieuse, pondérée de lignes, harmonieuse de formes, inondée d'une lumière dorée douce et féerique. Incontesta-

blement cette entrée est la merveille artistique décorative de l'Exposition et nous ne saurions trop louer l'architecte M. Bouvard, qui en est l'auteur.

Nous entrons dans la galerie centrale. Ici d'autres merveilles nous attendent.

Comme toutes les expositions industrielles du Palais boutissent à cette galerie, on a eu l'idée extrêmement ngénieuse de confier aux exposants eux-mêmes la décoation des portes qui mènent à leurs sections. Il s'agissait onc pour eux de résumer dans cette décoration, soit symboliquement, soit à l'aide des produits eux-mêmes, l'ensemble et les plus caractéristiques des objets présentés par eux. Voyons comment ils ont résolu le problème.

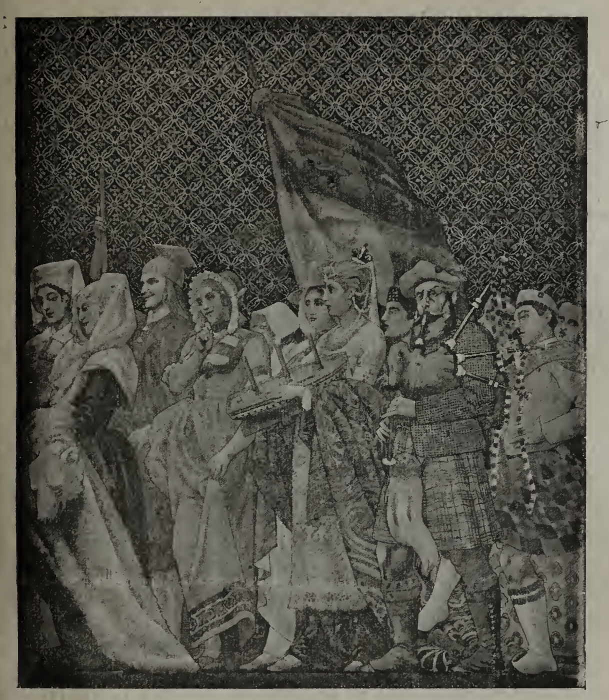
***

Voici, à droite, l'entrée de l'Exposition d'orfèvrerie : deux grands portiques enserrant une baie de moindre largeur. Le tout est d'une jolie nuance claire ; sur un fond blanc se détachent des ornements d'or, guirlandes et arabesques. Des piliers de lapis, chargés de travaux d'orfèvrerie soutiennent les arches flanquées de droite et de gauche d'écussons portant les armoiries des anciennes corporations d'orfèvres de Paris, Lyon, Tours et Limoges. Enfin, surmontant le tout, des cartouches au fond d'or mat où se détachent en or plus vif les noms des principaux orfèvres français.

A gauche, les Bijoutiers; nous voici en plein XVIIIe siècle. Plus de moulures; c'est à la peinture seule que les artistes ont confié le soin de symboliser le travail des pierres précieuses : des camaïeux rehaussés d'or, des guirlandes et des arabesques, des vases précieux enrichis de pierreries, le tout en de jolies tonalités chamois, rose, gris et or, font des deux portiques de cette travée une œuvre plaisante à l'œil et lui donnent une impression de fini, de richesse minutieuse et de délicatesse ouvragée.

La céramique! Adieu les futilités exquises du bijou : l'art se fait plus pratique et c'est par exception seulement, quand un Bernard de Palissy pétrira lui-même la terre du potier, que l'œuvre d'art pur naîtra. Ici, l'ornementation du por-

tail présentait beaucoup moins de difficulté. A droite et gauche, deux niches en faïence, d'un mètre de hauteur environ, contiennent des statuettes, motifs de fantaisie



Dôme central du Palais des Industries diverses.
Panneaux intérieurs.

ayant trait à l'histoire de la céramique. Le tout est d'une heureuse harmonie de couleurs, et l'emploi des procédés de la renaissance italienne donne à cet ensemble beaucoup d'élégance et une grande légèreté.

Maintenant, un brusque saut vers l'utilitaire; en face de la céramique, débouche la galerie du Vêtement. L'art se fait l'esclave des caprices de la mode, le beau n'est plus que le

goût. Il eût été difficile de symboliser l'habillement autrement que par des peintures décoratives.

Au-dessus de la baie principale, deux femmes cachées sont peintes vêtues d'étoffes ondoyantes aux plis gracieux. Tout cela simple, sans grande prétention, d'une suffisante sobriété.

Une masse sombre, de style sévère, tout en bois sculpté, trois portes de forme rectangulaire, dont l'une sensiblement plus haute que les deux autres, nous voici devant une des œuvres les plus curieuses à coup sûr de cette merveilleuse galerie : c'est l'entrée de la classe 17, celle des Meubles.

Rien d'imposant comme cette décoration toute d'une seule teinte, où le brun tirant sur le noir, avec ses reflets luisants de bois verni, tranche vigoureusement sur les harmonies claires des portes voisines. Au-dessus de chacune des baies, des bas-reliefs en plâtre bruni, imitant à s'y méprendre le bois sculpté, flanquées de droite et de gauche de statuettes modelées de même et représentant un sculpteur, un ébéniste, un dessinateur et un ornemaniste; sur le tout enfin les noms des grands ébénistes et sculpteurs sur bois : J. Goujon, A.-C. Boule, J. Bérain, Lepautre, Cressent, A.-J. Roubo, Riesner, M. Carlin, Delafosse, tous français à l'exception de Riesner, auquel la nature de ses créations et le fait d'avoir travaillé exclusivement pour Marie-Antoinette donne droit de cité parmi nous. Au centre, un grand rideau relevé sur le côté rappelle seul l'art de la draperie.

L'effet de cet ensemble est vraiment superbe et cette porte si caractéristique est un des chefs-d'œuvre de la curieuse galerie centrale.

M. Hermant, l'architecte sous les ordres duquel toute cette décoration a été exécutée, a fait là une véritable œuvre intelligente et artistique à la fois. Chargé des deux portes contiguës des classes 17, d'une part (meubles), 14 et 21 (tapisserie, tissus d'ameublement), de l'autre, c'est à la première qu'il semble avoir réservé tous ses soins.

Sur la seconde, rien qui puisse nous indiquer l'entrée d'une section où l'art de la décoration tient une si grande place. Nous sommes devant un grand portail, rappelant l'art de l'époque de Louis XVI tout en imitation de marbres multicolores où le rouge et le vert dominent. Seuls, deux panneaux des compositions symboliques dues au pinceau de

Toché nous font souvenir que les galeries dont il occupe l'entrée sont consacrées à l'art du tapissier. C'est la moins originale des compositions décoratives de la galerie et nous ne nous y arrêterons pas.

En face des galeries des meubles et de la tapisserie débouchent celles des matières textiles : la soierie d'abord, puis les industries de la laine, du fil et du coton. Les exposants de la soierie, pour donner plus de caractère à la grande porte qu'ils avaient à décorer, en ont exclusivement confié le travail à leurs compatriotes lyonnais. La grande ville manufacturière a voulu nous donner une preuve de sa vitalité et de son indépendance : elle y a pleinement réussi. Très intelligemment, M. Pascanot, qui en a conçu et fait exécuter le plan, a laissé la seconde place à la décoration architecturale pour bien mettre en relief les procédés mêmes de l'industrie lyonnaise.

A signaler, dans le cadre très voyant de la porte voisine, deux bijoux : deux toiles exquises signées Rochegrosse. A gauche, une femme dans un paysage printanier tond un agneau que lui tient un enfant — un chérubin qui serait vêtu; — à droite, dans un intérieur qui laisse voir une mer ensoleillée, l'ouvrière travaille à une tapisserie, tandis que des enfants, toujours aussi gracieux, la servent, déploient les étoffes et tendent les laines.

Nous voici au milieu de cette colossale galerie. Passons rapidement devant les galeries destinées à la fabrication des armes et des engins de chasse; les exposants de cette classe semblent ne s'être guère mis en frais pour garnir leur entrée : quelques fresques, des moulures en forme de trophées et, au-dessus de la porte centrale, un cavalier héraldique s'enlevant sur un fond d'or, nous rappellent seuls l'art, si éminemment décoratif pourtant, de l'armurier.

On ne saurait faire un reproche semblable à l'architecte de la porte suivante. Pour résumer en elle l'exploitation des forêts, la chasse et la pêche, il a voulu se servir de tous les produits des classes 42, 43, et 47, et de ceux-là seulement. Ici, plus de pierres et de plâtres, rien que du bois; au milieu du fronton central une proue de navire avec avirons, cordes et amarres. En contre-bas de la proue, un crocodile sur un fond de mosaïque d'or.

A droite et à gauche, les tympans sont entièrement recouverts de peaux de bêtes sur lesquelles viennent se détacher des animaux empaillés : le grand ours blanc et le lion de l'Atlas, qui, dans cet ensemble aux proportions si colossales qu'on en perd la notion de la mesure, paraissent de la grosseur d'un chat ordinaire. En contre-bas, dans les baies, des filets de pêche sont drapés pour former tentures et lambrequins ; enfin, sur le tout, d'énormes têtes de cerf, des aigles, des vautours, des chamois et des chevreuils, viennent donner une note amusante et originale. C'est d'ailleurs, de toutes les décorations, la plus « inattendue ». Si elle mécontente quelques esprits méthodiques, amoureux de la beauté architecturale, sobre et classique, elle amusera tout le monde et fera la joie des bébés qui comprendront mieux son ordonnance un peu naïve que le symbolisme des fresques de M. Rochegrosse.

Pour rester dans la gamme plaisante, retournons-nous avant d'arriver à la Métallurgie, que nous ne pourrions séparer de son pendant, les industries extractives.

Voici, pour les amateurs d'originalité quand même, un spécimen curieux de l'industrie horlogère.

C'est le souvenir de la vieille horloge de Rouen qui a évidemment guidé l'architecte de ce portail, et, sans cesser de faire une œuvre artistique, il a su tirer habilement parti des nombreux objets si divers qui servent à la mesure du temps. Sur la baie centrale, tout en haut, la cloche d'argent, puis le sablier, surmontent l'inévitable horloge monumentale. De droite et de gauche, des abat-sons de cloche, puis des cloches de bronze. Sur les bases latérales, de grands cadrans solaires portant lune et étoiles d'or ; enfin, sur les côtés, des régulateurs type. Tout cela est plaisant et neuf. Pourquoi faut-il qu'un malheureux demi-cercle colossal, s'appuyant sur les deux portes latérales, vienne rompre cette harmonie ? Pourquoi cet immense cadran des heures, prenant naissance sur les portes latérales, au milieu de l'arc, sur le vide, et écrasant tout de sa lourde banalité ?

Un coup d'œil rapide en passant sur le bronze d'art — une jolie décoration sans hardiesse inutile, avec des souvenirs de travail d'école, mais plaisante à l'œil et des plus com-

plètes : aucune des applications du bronze à l'architecture n'a été omise.

Enfin, nous voilà devant le chef-d'œuvre de cette merveilleuse galerie : la porte du groupe V exécutée par les forges de Pompey (Meurthe-et-Moselle) sous l'intelligente direction de M. Schmit. Une grande masse sombre tout en fer, égayée seulement de-ci de-là par les reflets brillants du métal ; trois grandes baies inégales, celle du milieu beaucoup plus élevée que les deux autres, et, se dégageant de cet ensemble, une impression de force colossale, d'effort extraordinaire et continu, font de ce portail une œuvre unique, attrayante malgré son austérité et puissamment originale.

Nous sommes loin des peintures décoratives rappelant d'une façon incertaine la classe qu'elles précèdent : le produit principal a fait ici à lui seul tous les frais de l'ornementation ; c'est bien le triomphe du fer, l'apothéose du métal utilitaire.

Car remarquez ceci : il n'y a pas, dans tout cet ensemble, un produit qui ne soit d'un usage courant, pas une pièce qui ait été faite spécialement en vue de l'Exposition et de la décoration du portail ; lorsqu'il sera démonté, lorsque les objets qui le composent pourront retourner aux magasins près de leurs similaires, ils seront confondus avec eux et vendus comme eux, sans qu'il soit possible de les distinguer.

C'est vraiment un tour de force que d'avoir pu avec les seuls produits de fer forgé, avec des pièces sorties toutes de la même usine, mener à bien une construction aussi élégante et intéressante à la fois. Félicitons M. Schmit, l'architecte, d'avoir su mener à bien cette tâche délicate, d'avoir conçu et exécuté ce chef-d'œuvre dont l'intérêt technique et la parfaite adaptation au but proposé ne viennent en rien détruire l'effet agréable et artistique.

La place nous manque pour parler comme il faudrait le faire de la dernière porte qui nous reste à décrire, celle de la classe 41 qui fait face au portail monumental des forges de Pompey. C'est pourtant une de celles où la décoration exclusivement exécutée avec les produits du groupe dont elle fait partie est la plus réussie. Sur un fond aux tonalités neutres tirant sur le jaune, tous les objets divers que

fournit l'art de la métallurgie décorent les piliers s'épanouissant en rosaces et trophées, s'alignant sur l'entablement. En place de colonnes, des canons ; dans les pendentifs, des trophées d'obus ; au-dessus des portes, d'immenses décorations de roues dentées, haches, faux, faucilles, bêches, marteaux ; enfin dans les créneaux couronnant la partie supérieure, des rangées de boulets : tout cet ensemble plaisant et caractéristique à la fois vaudra certainement à M. Guérinot les louanges et les remerciements des exposants de la classe 41 dont M. Ménard-Dorian est le président.

Et maintenant voilà le bout de cette étonnante travée, de ce résumé caractéristique de l'art industriel à l'Exposition. Trop occupés par la décoration des portes, nous n'avons pu mentionner au fur et à mesure les merveilleux chefs-d'œuvre des différents groupes qui en décorent la partie centrale. Les passer tous en revue serait trop long : jetons seulement un regard très rapide sur les plus caractéristiques d'entre eux.



Tout d'abord, faisant face à l'entrée de la galerie, le portail mosaïque de l'effet le plus exquis, monté sur bois imitant la pierre, signé Paul Sedille, et décoré de figures symboliques sur fond d'or dues aux manufactures nationales de mosaïque, exécutées sur les dessins de Luc-Olivier Merson. Puis, viennent le superbe autel de la maison Poussielgue tout en cuivre doré, de 11m,50 de haut sur 6 mètres de largeur, du style gothique le plus pur, commandé pour l'église Saint-Ouen de Rouen ; l'orgue monumental de Cavaillé-Cohl ; enfin et surtout la superbe exposition de M. Thiébaut.

Il y a là une statue d'Étienne Marcel qui est le chef-d'œuvre de l'art du fondeur. Cette pièce superbe est ce qu'on nomme en style de métier *brute de fonte :* pas une seule retouche n'y a été faite depuis qu'elle est sortie du moule. Telle elle est apparue — chose merveilleuse — sans une fente, sans un défaut, hors de la carapace où elle avait été fondue, telle la maison Thiébaut a voulu nous la montrer : on voit encore les coutures du moule, ses minuscules petites

imperfections. Nous sommes vraiment en présence d'une des merveilles de l'industrie française moderne, et M. Idrague qui a commencé cette statue d'une si belle envergure, M. Marquet qui l'a terminée ont eu pour l'exécution de leur œuvre des collaborateurs dignes de leur rare talent.

Et les cuivres! Trophée bizarre et colossal aux multiples reflets. Sans transition, du domaine de l'art nous passons à une série d'objets où le goût n'a apporté aucune de ses préoccupations. En revanche, ce monument de l'industrie du cuivre est une merveille au point de vue des résultats du travail du lamineur et du fondeur. Plaques de cuivre laminées d'une dimension invraisemblable, foyers de locomotives emboutis d'une seule pièce, tubes gigantesques emboutis et étirés sans soudure, cloches hémisphériques qui forment comme les coupoles de cette construction fantastique enfin, — produit tout à fait nouveau, au moins à cette échelle gigantesque — plaques et cloches de maillechort, rien ne manque à cette exposition pour faire le plus étonnant résumé des conquêtes modernes dans le domaine du travail du cuivre et de ses alliages.



Encore quelques pas et nous voilà dans la galerie des machines. Un vestibule seul nous en sépare et doit être le point de jonction des chefs-d'œuvre de l'art industriel et des merveilles de la mécanique : il symbolise les forces vives de la France, commerce, art, sciences et lettres. Par la sobriété de la décoration, l'architecte, M. Dutert, a su ménager la transition entre la décoration artistique de la grande galerie et la superbe nudité du palais des machines.

La décoration en est très sobre. Toutes les ferrures peintes en jaune brique encadrent sans les écraser des fresques également de tonalités très claires. Au fond, à droite et à gauche, prenant toute la largeur du hall, un escalier monumental se déroule, large et spacieux, pour conduire au balcon qui domine la galerie des machines. Signalons, en passant sur cet escalier, une superbe rampe en fer forgé

d'une valeur de cent mille francs, offerte gracieusement par un exposant, M. Maison, et, aux extrémités de celle-ci, deux petites statuettes portant des globes d'éclairage dues au ciseau de M. Cordenier.

Des deux côtés, les vitraux représentent les arts décoratifs. A droite, la tapisserie, la pierre, le bois; à gauche, la céramique, l'orfèvrerie, la verrerie; tous également offerts par M. Champigneulle. Dans les pendentifs sont symbolisées les forces vives de la France (commerce, art, sciences, lettres); enfin, dans la couronne, des enfants tiennent les attributs de ces forces énumérés en détail. Dans la coupole, les nouveaux vitraux laissant passer un jour doux et tamisé, représentant les principaux fruits et les principales plantes servant à l'alimentation ou au vêtement. Devant l'escalier enfin, se dresse une fontaine monumentale de la maison Gayet-Gauthier, commandée par la ville de Bordeaux et représentant le char embourbé de la Gironde, évidemment inspiré du célèbre motif de Versailles. Le poids total de cette masse tout en plomb et en fer dépasse 40,000 kilog.

Mais que sont ces chiffres, comparés à ceux qui nous attendent, dans la galerie fantastique où nous entrons — le Palais des machines?

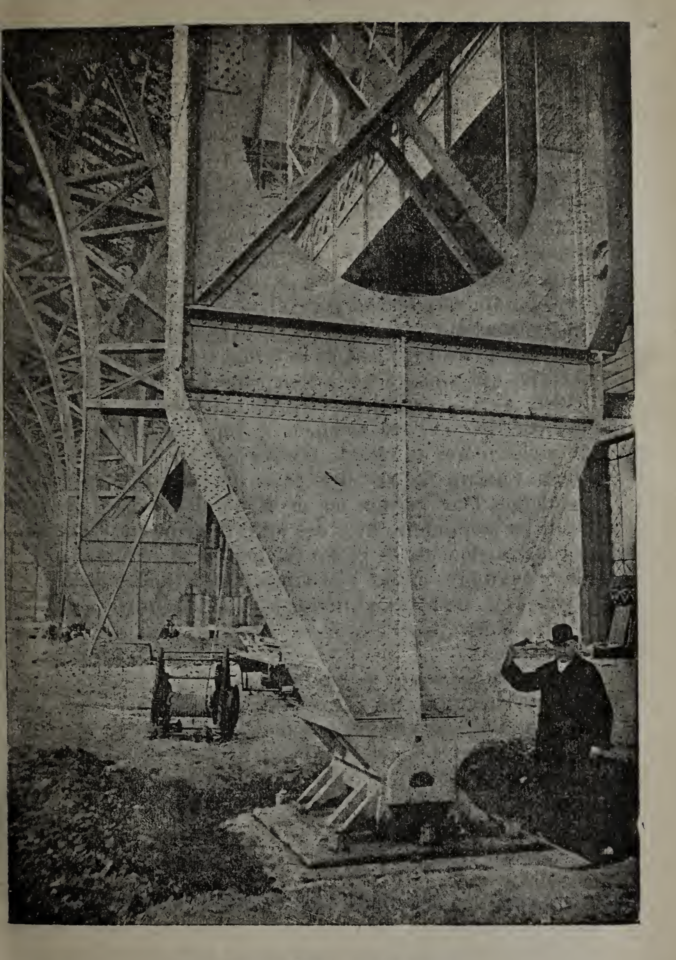
LE PALAIS DES MACHINES

Outillage et procédés des industries mécaniques. Électricité.

Le Palais des Machines figure dans le GROUPE VI de la classification. C'est un des plus importants de l'Exposition universelle et il vaut la peine qu'on s'y arrête. Nous en ferons le tour en signalant les principaux sujets qui frappent notre vue.

☞ *Le Palais des Machines.* — Toutes ces merveilles de l'activité humaine sont, à peu d'exceptions près, réunies dans le Palais des Machines qui est, lui-même, un chef-d'œuvre de l'art mécanique moderne.

Dès que nous pénétrons sous les énormes arceaux, nous sommes frappés de ses dimensions imposantes et inusitées.



Un pylône du Palais des Machines.

Ce monument est, dans son genre aussi curieux, comme

résultat obtenu, que la Tour Eiffel. Il a, en effet, 115 mètres de largeur sur 420 mètres de longueur, et sa hauteur est de 48 mètres : l'Arc de Triomphe de l'Étoile y serait à son aise et la colonne Vendôme dressée au-dessous n'atteindrait pas le sommet de ces gigantesques charpentes qui semblent un colossal et fabuleux vaisseau renversé. En totalisant les espaces offerts à l'Exposition par ce Palais et ses galeries on arrive au chiffre étonnant de 80,400 mètres carrés, soit près de 8 hectares. Une armée de 30,000 hommes pourrait y coucher à l'aise, chaque homme disposant d'un espace de deux mètres carrés et demi, et les dégagements restant libres, 12 à 15,000 chevaux pourraient y être installés, leurs cavaliers couchant sur la galerie du premier étage.

On remarquera avec intérêt la forme nouvelle des grands arcs en fer qui constituent la charpente du Palais. Ils sont articulés, à leur partie supérieure extrême et aux deux points par lesquels ils touchent le sol, autour de gigantesques charnières ou *rotules*, grosses comme le corps d'un homme. Chacun de ces arcs pèse 200,000 kilogrammes : l'articulation leur permet de se dilater librement, ce qui n'aurait pu se produire avec des toitures de forme ordinaire. Une construction de ce genre est tout à la fois une merveille d'équilibre et de résistance. Elle fait le plus grand honneur à M. Dutert, architecte, qui l'a hardiment conçue, et à MM. Contamin, Pierron et Charton, ingénieurs, qui l'ont exécutée.

Le progrès accompli. — Les dimensions formidables du Palais des Machines de l'Exposition de 1889 ne sont pas seulement un sujet d'étonnement et d'admiration pour le visiteur. Elles sont aussi la preuve matérielle des progrès accomplis par notre civilisation. L'industrie mécanique a marché à pas de géant dans ce siècle de la vapeur, des chemins de fer et de l'électricité ; aussi, à chaque Exposition nouvelle, a-t-il fallu lui consacrer une surface de plus en plus considérable.

A l'Exposition de 1889, les moteurs employés pourraient développer 5,500 chevaux-vapeur de force et la superficie occupée par les exposants de l'art mécanique est, comme nous l'avons dit, de 80,400 mètres carrés, près de 8 hectares !

Dispositions générales des installations mécaniques dans le groupe VI. — La porte franchie sous le grand escalier, porte par laquelle nous abordons l'immense Hall des machines, nous voilà dans le Palais.

Donnons un premier coup d'œil général.

Le Palais est divisé, dans le sens transversal en un certain nombre de travées que séparent des chemins parallèles à la grande direction ou *axe longitudinal.*

Au milieu, quatre galeries d'une longueur de 15 mètres sont réservées aux machines en mouvement. Les travées latérales, celles du pourtour du rez-de-chaussée et la galerie qui règne tout autour du Palais au 1er étage, sont réservées aux produits des classes du groupe VI comprenant des machines au repos, locomotives et autres, pour lesquelles on n'a pas à s'occuper de distribuer de la force motrice.

Les transmissions de mouvement. — Nous apercevons de longues files de colonnes en fonte supportant des poutres en métal ajourées : ce sont les poutres de *transmission de mouvement.* Au-dessous d'elles sont appendues ce que les mécaniciens nomment des *chaises*, c'est-à-dire de gros supports en métal au travers desquels passent les *arbres en fer* portant les *poulies* sur lesquelles, au moyen de courroies, les machines viennent prendre leur mouvement. Les colonnes sont espacées de 11m,20 ; cette grande distance relative fait comprendre pourquoi l'on a dû donner de fortes dimensions aux poutres en fer qu'elles supportent et sur lesquelles viennent continuellement agir les efforts des 3,000 chevaux-vapeur qui mettent constamment les machines en action.

Les ponts-roulants électriques. — Sur les poutres en fer que nous venons de décrire circulent deux sortes de grands véhicules à roues, dits *ponts-roulants*, mus par l'électricité qui leur est envoyée par les machines électriques établies sur le sol du Palais. Ces ponts-roulants, guidés par une puissance invisible, circulent d'un bout à l'autre de la galerie en portant des visiteurs auxquels ils permettent, à une hauteur de 7 mètres au-dessus du sol, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur toute l'installation. C'est là une véritable innovation de l'Exposition de 1889. Elle est due à M. Vigreux, le savant chef du service mécanique et élec-

trique de l'Exposition et à ses dévoués ingénieurs, MM. Collignon, Bourdon et Soubeyran, dont les noms resteront attachés au succès de la grande œuvre mécanique et électrique qui vient d'être si brillamment réalisée.

Les machines motrices. — Les machines motrices sont au nombre de trente-deux. Elles attaquent la transmission de mouvement au centre d'un beffroi, robuste et élégant, formé de quatre colonnes. Parmi les moteurs exposés nous remarquons un *moteur à gaz* de *100 chevaux* de puissance; un autre, de *50 chevaux* de puissance, l'avoisine. Rappelons ici qu'il y a peu d'années encore, les moteurs à gaz de 5 à 10 chevaux de force étaient considérés comme de curieuses innovations. L'électricité ne les a pas fait disparaître, car ces puissants moteurs à gaz, par une ingénieuse combinaison, servent précisément à fournir la force motrice au moyen de laquelle on produit l'électricité. Ces moteurs parurent pour la première fois à l'Exposition de 1867. Il y en avait cinq fournissant une puissance totale de 9 chevaux seulement.

Les phares électriques. — Au centre du Palais, dès que la nuit tombe, nous voyons briller un phare électrique de première grandeur construit par la maison Sautter-Lemonnier. Un peu plus loin est le feu électrique de l'exposition du prestigieux Edison sur le sommet de laquelle est groupée aussi une illumination électrique de 20,000 lampes à incandescence : on éclairerait largement plus d'une importante sous-préfecture avec ce puissant foyer d'éclairage réparti en ses éléments.

Répartition des classes du groupe VI. — Malgré la surface énorme du Palais des Machines, on a dû, en raison du nombre considérable de classes qu'il contient — 19 classes — et en raison d'exigences imprévues, installer la classe 49, de *l'Agriculture,* qui contiendra des appareils en mouvement, dans les galeries du quai d'Orsay, à proximité du pont de l'Alma ; la force motrice lui sera envoyée du Palais sous forme d'énergie électrique; c'est le feu sacré du progrès qui, parcourant des fils à travers le Champ de Mars, ira mettre en mouvement sur le bord de la Seine une foule de curieux appareils spéciaux à l'agriculture. Quelques exposants du même groupe ont fait aussi, dans le parc du Champ de Mars, les frais d'un pavillon spécial.

Enfin quatre autres classes du groupe VI, dont les produits n'exigent pas de force motrice, ont été reportées hors du Palais. Ce sont :

La classe 60 (carrosserie et charronnage) dans le palais des industries diverses (voir le plan général) ;

Les classes 64 (hygiène et assistance publique) ; classe 65 (matériel de navigation et de sauvetage) ; classe 66 (matériel et procédés de l'art militaire), sur l'esplanade des Invalides.

Il nous reste, dans le Palais des machines, 14 classes au travers desquelles nous allons faire faire au visiteur une promenade sommaire et méthodique, le plan à la main. Nous examinerons surtout ce qui frappe avant tout les yeux et l'attention ; le reste vient de soi-même se grouper autour des principaux spécimens des mécanismes exposés.

Entrée dans le Palais. — Venant du Champ de Mars, comme nous l'avons indiqué, par la galerie des groupes divers, nous entrons dans le Palais des machines sous le grand escalier. Nous tournons *à notre gauche* de façon à faire le tour du bâtiment.

Toujours à notre gauche, sous la galerie, voici les *stations d'électricité* où tournent à toute vapeur les multiples modèles des machines *magnéto* et *dynamo*-électriques d'où jaillissent les flots de lumière qui inondent littéralement le Palais. Tout cela tourne à 1,000, 1,200, 1,500 tours de vitesse. Le courant électrique jaillit sous le battement régulier et cadencé des courroies de transmission que les poulies entraînent ; c'est une véritable usine à lumière, propre, rapide, empressée, puissante. On songe avec étonnement qu'il y a dix ans à peine, rien de tout cela n'existait et qu'il fallut la révélation de l'Exposition d'électricité au Palais de l'Industrie, en 1881, pour que l'on commençât à y croire ; aujourd'hui l'on ne compte plus dans l'industrie électrique que par milliers de becs Carcels.

Jetons un regard à droite. Devant nous, voici

LES SECTIONS ÉTRANGÈRES

Immédiatement sous nos yeux, la Suisse, dont l'exposition a été brillamment installée par M. l'ingénieur Falkenaer.

La SUISSE possède actuellement une des belles industries mécaniques du monde. Sa topographie lui fournit avec prodigalité la puissance hydraulique des chutes d'eau. Aussi pouvons-nous admirer toutes sortes de spécimens de machines utilisant cette puissance et la transformant en énergie mécanique et électrique.

Voici les turbines hydrauliques, les métiers à tisser, à filer, les peigneuses de Winterthur, les curieuses machines à vapeur à soupapes de Sulzer, les machines-outils et les remarquables machines électriques des ateliers d'Œrlikon, les moulins de Zurich, la papeterie d'Escher-Wyss et le matériel curieux avec lequel, à 500 mètres de profondeur, a été réalisée l'élévation d'eau de la Chaux-de-Fonds; les machines électriques d'Allioth, à Bâle, du type « Helvétia » dont un spécimen colossal donne un courant de 43,000 watts.

Nous ne décrirons pas, en détail, toutes ces merveilles de l'industrie; nous regardons et nous admirons.

Passons en BELGIQUE (M. Carez, ingénieur). — Voici les belles machines soufflantes de la Société Cockerill, toutes prêtes à envoyer les torrents d'air vivifiant aux machines d'extraction de mines de la société de Couilliet, sa voisine. Voici les métiers à filer de l'active industrie de Verviers, les belles machines à vapeur de Carels, de Gand, les machines électriques de Dulait, à Charleroi. Ces gros cylindres, que nous voyons tourner et qui ressemblent à des laminoirs, sont la reproduction complète d'une papeterie de la maison de Nayer à Willebroeck; ses machines à faire les enveloppes de lettres et à fabriquer la glace sont auprès.

La Belgique a, comme ses émules, une colonie industrielle sur la galerie du 1er étage; nous y trouverons la fabrique de câbles pour la marine et les Mines de Termonde, l'exposition collective des mines de Belgique, la cartoucherie de Macar à Bruxelles, et de curieuses machines à tricoter d'Haenew Gathier, à Gand; ce sont de rudes ménagères que ces machines à tricoter, image mécanique du vieux proverbe : « *Domo mansit, lanam fecit.* »

L'exposition des ÉTATS-UNIS devait être et est très curieuse à examiner. C'est bien l'originalité que nous attendions. Actionnées par les Sweet et Brown's Engines, tournent toutes sortes de machines peu élégantes, grossières même d'aspect, mais excellentes, paraît-il. Le Yankee ne cherche pas la beauté de la forme ; il n'a pas l'air de terminer ses machines ; il ne voit que le but à atteindre. Cette conclusion ressort, une fois de plus, de son exposition en 1889. Cela n'empêche pas d'admirer les curieuses machines à faire les vis de l'Américan Screw C°, les machines-outils de Sellers, à Philadelphie, qui sont de véritables ouvriers en métal, les machines à vapeur aux lourds et informes bâtis qui semblent des ébauches et dont les modèles rustiques, brevetés d'hier, paraissent un retour vers un passé inconnu.

C'est comme on pouvait s'y attendre dans l'*électricité* que triomphent les États-Unis. Ils ont Édison avec eux, cela s'aperçoit aisément. Leur éminent ingénieur Abdauk a savamment installé cette section.

Ce monument d'aspect singulier que vous apercevez, c'est l'exposition même d'Edison qui occupe à lui seul 675 mètres carrés; comme sa renommée occupe le Monde entier, on ne saurait lui en faire un reproche. Le buste du grand électricien apparait à une fenêtre au-dessus du monument que domine le formidable feu électrique à incandescence dont nous avons parlé. On y voit les nouveaux phonographes qui ont parlé à toute la Presse et dont toute la Presse a parlé au moment même de l'ouverture de l'Exposition universelle; l'histoire illustrée des recherches télégraphiques et téléphoniques d'Edison et celle des phases de la fabrication de ses lampes à incandescence, un séparateur magnétique de minerais, et un réseau électrique souterrain de ville avec tous ses accessoires. Cette exposition, installée par M. Hammer, ingénieur, a coûté à elle seule 400,000 francs.

A côté, nous voyons les puissantes machines électriques de la Compagnie Thomson-Houston, la soudure électrique de la Tomson-Welding C°, la Compagnie des téléphones Bell, l'exposition personnelle, des plus curieuses, du professeur Elihu-Thomson qui a réalisé la fameuse légende du *tombeau de Mahomet*, en maintenant en l'air, sans aucun système de suspension, par de simples effets de répulsion

électrique, un anneau en cuivre massif de 15 centimètres de diamètre.

Passons rapidement devant les curieuses expositions de la Commercial Cable C° de Mackay et Bennet, devant le *telautographe* de Gray, devant les appareils du lieutenant Patten, de la Writing machine C°, et de Rogers, pour la télégraphie multiple et autographique : autant d'enseignements curieux et d'étonnements.

Nous continuons notre visite et nous passons en ANGLETERRE.

Davey-Paxmann et Cie de Colchester font tourner la transmission de mouvement et voici, tout autour, toutes sortes de machines-outils, de moteurs, d'appareils mécaniques de toutes sortes. Tout cela est fort curieux et mérite d'être examiné; cependant nos concurrents d'outre-Manche ne paraissent pas s'être, cette fois, particulièrement distingués. Leurs mécanismes sont, pour la plupart, insuffisamment soignés et ils auront certainement une lutte dangereuse à soutenir, au point de vue de la comparaison, avec les machines américaines si curieuses dans leur rustique originalité et avec nos excellentes machines françaises terminées, finies, élégantes de forme. Notre industrie nationale, nous sommes heureux de le constater en toute impartialité, et les visiteurs seront certainement de notre avis, conservera à la suite de la comparaison faite un juste et loyal espoir pour l'avenir.

SECTIONS FRANÇAISES

Classe 58. — Nous quittons les sections étrangères pour passer à la classe 58 : *Papeterie, teinture et impressions.*

Voici encore de gros cylindres, une papeterie complète de la maison Darblay. Toute politesse internationale mise à part, on reconnaîtra à cette belle installation une supériorité d'élégance réelle sur celle de la maison belge de Nayer que nous avons vue tout à l'heure dans les sections étrangères et qui est cependant fort belle. On y verra, d'un seul coup d'œil, comment se fabrique, d'un bout à l'autre, le papier, cette matière dont Esope eût pu dire, comme de la langue,

que c'est bien la meilleure et la plus exécrable des matières, tant il s'imprime et s'écrit dessus de bonnes et de déplorables choses.

Voici les admirables presses rotatives de Marinoni qui tournent dans le monde entier au grand honneur de la France; le matériel d'imprimerie perfectionné d'Alauzet; les curieuses machines d'Abadie pour fabriquer le papier à cigarettes, sur lequelles les fumeurs jetteront un regard de reconnaissance; les calandres à papier de Lemoine à Limoges, etc.

Nous en passons et des meilleurs, en engageant les visiteurs à admirer, comme elles le méritent, les belles machines à vapeur françaises qui mettent tout cela en mouvement.

Classe 50. — Nous voici déjà, au cours de notre rapide promenade, dans la classe 50 : *Usines agricoles et industries alimentaires.*

Le titre seul de la classification engage à la visite.

Dans la deuxième travée, les mécanismes de Jean et Perusson, et de la Société générale meulière, frappent nos regards : on voit, du premier coup d'œil, que la fameuse lutte entre les meules en grès de la Ferté-sous-Jouarre et les moulins à cylindres est loin d'être terminée : cela dépend surtout du blé et pourvu que l'on broie du blé français, que ce soit à la meule ou au cylindre, et surtout avec des cylindres français, nous nous déclarerons satisfaits.

Ces beaux appareils en cuivre, étincelants, que nous apercevons, sont les appareils à distiller de la maison Savalle : sauf les cuves où s'opère la fermentation des liquides ou *moûts*, ces appareils constituent tout l'ensemble d'une véritable usine de distillation. La Compagnie de Fives-Lille expose tout un matériel perfectionné de sucrerie, appareils à évaporer les jus de canne à sucre ou de betterave, chaudières à cuire le sucre, etc. La Société française de matériel agricole expose un beau moteur et une foule d'appareils agricoles perfectionnés.

Dans les deux autres travées de la classe 50, que nous avons devant nous, ce sont encore les moulins, les cylindres et leur outillage, dont les petits mécanismes, les mo-

dèles et les documents techniques instructifs se retrouvent sur la galerie du premier étage, que nous parcourrons tout à l'heure.

Classe 48. — *Exploitation des mines et de la métallurgie.* Voici les houillères de Saint-Étienne, de Firminy et de Morambert, avec toutes sortes de plans intéressants et de détails du matériel employé dans l'exploitation du sol. Sur une plate-forme un wagon de grandeur naturelle est prêt à verser son chargement; plus loin, voici *à grandeur moitié de la dimension réelle*, l'orifice d'un puits de mine, avec ses cages et ses bennes, ses machines, ses tuyaux, son puits maçonné; le Palais des Machines de l'Exposition de 1889 est si colossal que l'appareil, à sa grandeur d'exécution naturelle, eût pu y être construit! Il est déjà bien curieux dans sa réduction. Anzin expose de ravissants modèles de ses installations reproduites à cent ans de distance, en 1789 et 1889. Les modestes bâtiments, couverts en chaume, d'où sont sortis tant de millions, sont remplacés par des constructions en briques élégantes: tout un siècle d'efforts humains se déroule devant l'esprit du penseur entre ce chaume et cette brique.

Un intéressant modèle d'exploitation minière nous arrête. C'est celui de la Compagnie des mines de la Loire : elle nous montre ses couches de houille étagées dans le rocher et son puits, déjà célèbre, que l'on appelle *la Tour Eiffel des Mines*, profond de 530 mètres, et que l'on a creusé depuis la profondeur de 227 mètres sans arrêter le travail des ouvriers qui enlevaient la houille à la *recette* ou étage supérieur. Et il y a des gens que l'idée de monter sur la Tour de 300 mètres effraye! Ils n'ont qu'à en parler aux mineurs de la Loire pour être édifiés.

Un peu plus loin l'exposition des mines de Lens et de nos autres gisements houillers français très brillamment représentés.

Par la porte ouverte sous la galerie, nous regardons dehors, sans sortir, pour ne pas interrompre notre visite. A côté du restaurant Duval, nous voyons rougeoyer les foyers des énormes générateurs ou chaudières à vapeur qui fournissent la vapeur aux machines motrices du Palais.

Entre elles des fours de boulanger des systèmes les plus perfectionnés. Au-dessus, de hautes et élégantes cheminées en briques et en tôles, si coquettes que l'on oublie leur rôle prosaïquement industriel pour en admirer la construction.

Classe 62. — *Électricité*. — Malgré toutes les belles choses électriques que l'on a vues exposées, avec beaucoup d'art, dans la section américaine, nous nous arrêtons avec intérêt et avec un sentiment d'amour-propre national devant la classe 62. Voici la Compagnie française Edison avec tous ses appareils électriques perfectionnés, les machines et les lampes de la Compagnie Cance, la Société Popp avec ses curieuses canalisations et ses moteurs à air comprimé qui actionnent des machines-dynamos du système Thomson-Houston. Voici les machines magnéto-électriques de Meritens si perfectionnées que les Anglais se voient obligés de venir les prendre pour éclairer les phares électriques de leurs côtes; les curieuses grues électriques de M. Guyenet, l'habile ingénieur qui a combiné les grues de montage désormais célèbres de la Tour Eiffel; les machines dynamos de la Société l'Eclairage électrique, du système Hillairet; voici les appareils de MM. Sautter et Lemonnier, lesquels ont installé le beau phare électrique central qui brille, à deux pas de nous, au centre du Palais.

Examinons aussi les appareils de téléphonie, de télégraphie et de mesure de Mildé et de Carpentier, de Postel-Vinay, de Morse, de Planté, de la maison Bréguet. Tous tiennent haut le drapeau français dans la grande lutte internationale.

La maison Christophle nous montre aussi les spécimens de sa remarquable fabrication de galvanoplastie.

Au premier étage, sur la galerie, c'est l'horlogerie électrique, les compteurs d'électricité, les sonneries électriques, tous les ingénieux appareils de M. Trouvé qui permettent au plongeur d'éclairer le fond de la mer ou de la mine où l'ouvrier travaille; puis voici les fils et les câbles électriques, toute une énorme industrie, que nos compatriotes perfectionnent sans cesse.

Deux pas de plus et nous voilà dans la classe 52.

Classe 52. — *Machines et appareils de la mécanique générale.* — Cette classe est l'Etat dans l'Etat; la Mécanique dans le Palais de la Mécanique. On y voit se résumer tous les efforts accomplis par nos mécaniciens, et il s'en dégage cette impression de vitalité, de force, d'emploi raisonné du mouvement qui fait que les plus indifférents même regardent d'abord la machine, cherchent d'instinct quelqu'un pour la leur expliquer, s'instruisent et admirent : la *leçon de choses*, si justement à la mode, y est poussée à son suprême degré.

Le Syndicat des propriétaires d'appareils à vapeur du Nord de la France nous montre les tôles recueillies après l'explosion des chaudières dont on avait eu le tort de ne pas lui confier la surveillance. Ne passons pas indifférents devant ces débris de fer troués, contournés : ils proviennent des dangereux obus à vapeur dont l'explosion sème la mort dans les rangs de l'armée industrielle attachée à la poursuite du pain quotidien ; ils montrent, mieux que tout discours, combien il faut savoir allier la prudence et la science au souci du gain dans la dévorante activité de l'usine. Des modèles bien exécutés relatent avec intérêt l'histoire rétrospective de la machine à vapeur, qui dans notre siècle, a transformé le Monde.

Voici des presses hydrauliques de M. Morane, les sœurs de celles qui ont permis à M. Eiffel de soulever sa Tour et de la remettre dans la verticale exacte sans recourir au légendaire levier d'Archimède. Plus loin le moteur à vapeur de *mille chevaux-vapeur* de puissance construit par M. Farcot, à Saint-Ouen ; les belles machines de MM. Weyher et Richemond qui éclairent l'Hôtel de Ville de Paris ; les énormes grues des ports maritimes que construisent les maisons Caillard, du Havre, et Verlinde, de Lille ; les grues de montage de la Tour Eiffel de M. Guyenet ; la belle exposition de machines de la Société alsacienne de Mulhouse, Belfort et Graffenstadt. Enfin, une énorme bouée lumineuse au gaz d'huile de Saint-Chamond ; cette sorte de lampe perpétuelle de la foi mécanique brûlera constamment dans le Palais des Machines de l'Exposition de 1889, en attendant qu'elle aille éclairer quelque part des récifs inconnus et jeter aux pauvres marins, dans la nuit des tempêtes, l'éclat sauveur de son inépuisable fanal.

Classe 57. — *Objets de mobilier et d'habitation.* — Le mobilier, l'habitation, les moyens de fabriquer tout cela, moyens où notre industrie française excelle, qui ne s'y intéresse? Voyez ces intelligentes machines à travailler le bois. Avec ces curieux outils on peut à volonté faire du découpage artistique, tailler les mobiliers remarquables du faubourg Saint-Antoine, ou découper des crosses de fusil Lebel avec une précision que le canon du fusil complétera. Il y a donc là quelque chose d'intéressant pour tout le monde.

Pour compléter l'œuvre du découpeur de bois, voici des machines à cintrer, à grainer et à assembler les pièces, et aussi des machines pour les vernir ; et enfin toute une série d'appareils à fabriquer les tuiles, les briques et les carreaux céramiques.

Classe 51. — *Matériel des Arts chimiques.* — L'Industrie chimique est pour nous un rude terrain de concurrence avec l'étranger : la pharmacie en est un important corollaire. Nous voyons avec plaisir la multiplicité de nos exposants dans cette classe : tous ont quelque chose d'intéressant à présenter : c'est affaire au jury de sélectionner dans cette ample moisson. Examinons en passant le matériel des usines à gaz, la stéarinerie de l'Est et la stéarine française, dont les expositions eussent procuré de si douces satisfactions au vénérable Chevreul, mort trop tôt pour les examiner. Tout cela est bien présenté et nous montre tout ce que l'on peut attendre de notre industrie chimique, en passant par le gaz d'éclairage, la bougie stéarique et le coke pour aboutir à la pharmacie et aux méthodes multiples par lesquelles on prépare le cuir sous toutes ses formes.

Classe 55. — *Matériel et procédés du tissage.* — La classe 55 est l'une des plus importantes et des plus difficiles à visiter. Elle est remplie par le matériel et les procédés du tissage, machines à ourdir et à bobiner, lissages, métiers ordinaires et mécaniques pour la fabrication des tissus unis et de ces belles étoffes façonnées et brochées qui sont actuellement à la mode, métiers à tapis et tapisseries, à tulle,

à dentelle, à passementerie, machines à fouler, à calandrer, à gaufrer, à moirer, à métrer, à plier, etc... On fera bien de prendre avec soi quelqu'un du métier — sans jeu de mots — pour vous expliquer les multiples usages de ces machines dont quelques-unes exécutent de véritables travaux de fées qui défient l'imagination.

Classe 56 *(1er étage). — Matériel et procédés de la couture et de la confection des vêtements.* — Cette classe est tout entière au premier étage ; on y trouve tous les outils ordinaires des ateliers de couture et de confection, les machines à coudre, à piquer, à ourler, à broder, les machines à clouer et à visser les chaussures, à découper les étoffes et les cuirs pour la confection des vêtements, à approprier le caoutchouc aux usages divers auxquels il se prête.

Classe 58 *(1er étage). — Papeterie, teintures et impressions.* — Un peu plus loin, et toujours au premier étage, voici tout le matériel de la papeterie, des teintures et des impressions, les curieux procédés de fabrication des papiers à pâte de bois, les machines à filigraner, glacer, gaufrer, satiner, régler, rogner, découper et timbrer le papier. Voici le matériel d'impression des papiers peints et des tissus, les rouleaux d'impression et enfin tout le matériel de la typographie, fonderie de caractères et de clichés, autographie, lithographie, chalcographie, chromolithographie, impressions de toutes sortes, machines à composer et à trier les caractères. C'est là encore une branche d'industrie dans laquelle le progrès est incessant.

Classe 61. — *Matériel des chemins de fer. — (Rez-de-chaussée et premier étage).* — De plain pied au rez-de-chaussée avec une importante annexe au premier étage, nous trouvons (en sortant de la classe 55) l'exposition du matériel des chemins de fer. Les Compagnies de chemins de fer ont bien fait les choses : nous y voyons tous les appareils du matériel fixe, rails, coussinets, signaux, etc. Puis les types de wagons employés en France et à l'étranger

et les puissantes locomotives endormies sur leurs rails, astiquées, luisantes, aux roues énormes, prêtes à porter leur panache de fumée jusqu'à Samarkande, lorsque la civilisation le veut. On se trouve bien loin du premier modèle de locomotive Crampton que la maison Cail a exposé avec une juste fierté dans une des annexes. Que de travaux accumulés pour arriver à la construction de ces engins rapides et obéissants dont les progrès de l'électricité feront peut-être des souvenirs à la prochaine Exposition universelle, en leur substituant la locomotive électrique déjà employée avec succès aux Etats-Unis !

Classe 53. — *Machines-outils.* — C'est le fameux « *machinisme* » qui règne en maître ici. Il n'est métal ni matière qui y entre sans en sortir travaillée, pliée, percée, fraisée, limée, sciée, rivée, poinçonnée, cisaillée, à la machine. Les tours, les étaux, les machines à percer les plus perfectionnées s'y montrent de tous côtés, laissant à l'ouvrier le seul souci de les bien diriger. Donnons en passant une mention spéciale aux machines à river hydrauliques de la maison Piat : avec ces outils fonctionnant sous l'action de la pression hydraulique, on coud en quelque sorte la tôle avec de gros clous de fer et d'acier, les rivets. Pas de bruit, pas d'effort apparent : sous la main de l'ouvrier, le fer s'écrase comme de la cire à cacheter, et plus on fait de besogne, moins on entend de ces étourdissants coups de marteau qui faisaient retentir jadis les ateliers de construction mécanique. C'est un grand progrès dont nos usines et nos arsenaux ont su tirer parti.

Classe 54. — *Procédés du filage et de la corderie.* — Depuis le filage à la main jusqu'aux appareils compliqués des ateliers de corderie, la classe 54 nous montre tout ce que font le filateur et le cordier. Étirage, dévidage, retordage, moulinage, apprêts mécaniques, conditionnement et titrage des fils, nous voyons tout cela au rez-de-chaussée et au premier étage sans avoir besoin de nous déranger. Câbles ronds, câbles plats, câbles diminués, cordes et ficelles, câbles métalliques ou à âme métallique employés par les mines et la navigation, mèches à feu et étoupilles, etc.;

tout ce qui est ou sera câble ou corde, offre là des spécimens et les moyens de les fabriquer.

Classe 59. — *Instruments et procédés divers.* — *(Rez-de-chaussée et premier étage.)* — La classe 59, dans laquelle nous pénétrons en sortant de la précédente, renferme toute une série de machines constituant ce que l'on pourrait appeler la « petite mécanique », tout aussi perfectionnée dans son genre que la grande. Ce sont les machines à fabriquer les boutons, les plumes, les épingles, les enveloppes de lettres à faire les paquets, à confectionner les brosses, à plomber les marchandises, à boucher les bouteilles. Tous les menus besoins de l'homme civilisé y trouvent leur satisfaction mécanique. Nous voyons de très intéressantes machines pour la reliure, les presses monétaires de la Société Cail et de la Direction des monnaies et médailles, des machines à écrire de différents modèles, des machines à fabriquer les cigarettes qui feront le désespoir de la Société contre l'abus du tabac, une curieuse machine à fabriquer les sacs en papier, etc. N'oublions pas la machine à faire les épingles à cheveux et les agrafes: tout le monde se sert de ces menus objets : gageons que bien des visiteurs verront avec étonnement, pour la première fois comment on les fabrique.

Classe 63. — *Génie Civil. Travaux publics. Architecture.* — Nous voilà revenus près de l'escalier d'entrée d'où nous sommes partis, après avoir parcouru tout le Palais des machines. Traversons-le dans sa petite longueur afin d'examiner, avant de le quitter, avec quelques détails, la classe 63, l'une des plus considérables, car elle comprend les procédés du Génie civil, des Travaux publics et de l'Architecture. Cette classe occupe le dessous et le dessus de la galerie, en arrière des classes 52, 57 et 51 que nous avons visitées.

Nous y trouvons les spécimens de tous les matériaux de construction : roches, bois, métaux, chaux, mortiers et ciments, pierres artificielles et bétons, tuiles, briques, carreaux, ardoises, cartons et feutres pour la couverture des bâtiments, etc., ainsi que la description des moyens employés pour donner à ces matériaux des garanties de con-

servation et de durée. Une série d'intéressantes machines nous montre comment les ingénieurs procèdent à l'essai préalable de ces matériaux.

Plus loin, voici le matériel des travaux de terrassement, les terrassiers à vapeur, les excavateurs, dont tout le monde a entendu parler à l'occasion des travaux de creusement des canaux de Suez, de Corinthe et de Panama. Chacun de ces *excavateurs*, qui sont des sortes de grandes *dragues* terrestres à godets pour enlever la terre, ou à griffes pour arracher les pierres, équivaut à une petite armée de terrassiers humains armés de pelles et de pioches. On en voit les meilleurs modèles dans la classe 63.

A côté, nous trouvons l'outillage de l'appareilleur et du tailleur de pierres, du maçon, du charpentier, du couvreur, du serrurier, du menuisier, du vitrier, du peintre en bâtiments, du plombier. Puis, tous les procédés usités pour les travaux à la mer, construction des quais et des môles, sonnettes, pilotis, pieux à vis, pompes, dragues. Enfin des documents intéressants sur la construction des phares et le matériel spécial des signaux à air comprimé.

Le Génie civil est plus que jamais, à l'heure actuelle, la science matérialisée : nos ingénieurs français y occupent une large place qui leur a permis, nous pouvons le dire avec une légitime fierté, de couvrir depuis longtemps le monde des productions de leur talent, ponts, viaducs, voies ferrées, ports, canaux, aménagements de toutes sortes des difficultés de la nature. Aussi verra-t-on, avec un grand intérêt, dans l'exposition méthodique de la classe 63, le résumé de tous les procédés grâce auxquels on exécute de nos jours, sans tâtonnements ni hésitation, des travaux gigantesques auxquels les civilisations qui nous ont précédés n'auraient même pas pu songer. Les visiteurs du Champ de Mars, qui auront tout d'abord visité la Tour Eiffel, cet emblème de la puissance des moyens d'action industriels modernes, seront certainement tentés de pousser plus loin leur enquête sur le progrès de l'art de l'ingénieur : la classe 63 répondra à toutes leurs questions et satisfera pleinement leur curiosité éveillée et surexcitée encore par la vue de ce magnifique Palais des machines, autre manifestation puissante de la Science appliquée en 1889.

LE PALAIS DES INDUSTRIES DIVERSES

Classe 60. — *Carrosserie et charronnage; bourrellerie et sellerie.* — Nous aurons entièrement terminé tout ce qui concerne le groupe VI en examinant la dernière classe qu'il contient, la classe 60, consacrée à la carrosserie, au charronnage, à la bourrellerie et à la sellerie. Cette classe, qui n'exige pas de force motrice, car elle ne montre pas de machines en mouvement à l'Exposition, a été mise à sa place parmi les expositions des Industries de luxe dans le Palais des industries diverses *(voir le plan).* Nous y trouvons les spécimens les plus variés de roues, de bandages d'essieux, de ressorts et des systèmes de suspension. Puis, tous les produits de la carrosserie: voitures publiques, voitures d'apparat, vélocipèdes, tricycles, etc. Enfin tous les articles et les accessoires de harnachement et d'éperonnerie: bâts, selles, cacolets, brides et harnais pour les montures, les bêtes de somme et de trait, étriers, éperons, fouets, cravaches, etc.

Notre carrosserie parisienne, industrie de luxe et de goût, par excellence, se présente, dans cette classe, avec un éclat qui lui renouvellera, d'une façon certaine, les succès qu'elle a toujours obtenus dans les Expositions universelles en France et à l'étranger; nous croyons, sur ce point, pouvoir être bon prophète, — en dépit du proverbe, — même en notre pays.

Les Industries de l'Ameublement.

Classe 17. — *Les Meubles.* — L'industrie française est incomparable dans cette branche de la production nationale. A l'invention des belles formes, au goût délicat dans le choix de la matière, se joint une prestigieuse habileté d'exécution. Nos ébénistes sont hors de pair. L'impression caractéristique que produit cette classe est la variété inépuisable des œuvres. Depuis la chayère de chêne, aux fines dentelures gothiques, et la cacquetoire dont Henry Estienne disait si plaisamment, à propos des Parisiennes de son temps: « Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient le bec gelé, pour le moins j'en réponds pour celles de Paris, qui ne se sont pu tenir d'appeler des cacquetoires leurs sièges, »

jusqu'aux bonheurs-du-jour, faits de bois précieux et travaillés comme des pièces de joaillerie, à l'intention des belles marquises du XVIIIe siècle, on trouve tous les meubles imaginables, dans les styles les plus divers, sévères, gracieux et galants. L'imitation servile des types du passé a fait place à une recherche ingénieuse d'élégances, de fantaisies et de confort modernes. On assiste, en outre, à un gai réveil du génie provincial. Le faubourg Saint-Antoine, le Marais sont concurrencés par des ateliers de Lyon, de Marseille, etc., dont les travaux ont une haute saveur d'originalité et un grand mérite artistique.

Classes 18 et 21. — *Ouvrages du tapissier et du décorateur. — Tapis et tapisseries.* — Dans cette classe se manifeste, d'une façon éclatante, le génie décoratif des artistes parisiens. Si la petite ouvrière, d'un bout de ruban et d'une fleur chiffonnés par ses mains mignonnes, fait un chef-d'œuvre de grâce spirituelle, nos tapissiers, avec quelques lés de velours et de satin, construisent, dans le temps d'un rêve, des intérieurs qui évoquent les féeries les plus luxueuses. L'imagination la plus féconde, la plus ingénieuse, se donne libre carrière à draper et à assortir pittoresquement les étoffes d'ameublement, à les marier avec originalité aux marbres, aux bois, aux stucs et aux papiers de tentures. Nulle part, on ne pourrait trouver plus de goût, de fantaisie charmante et de science du coloris. Nos fabricants de tapisseries et de tapis, instruits par les vieux maîtres des Gobelins et de Beauvais, par les Orientaux, nous montrent là des œuvres nouvelles, d'une grande allure décorative, toutes truculentes et vibrantes.

Classes 19 et 20. — *Céramique, Verrerie, Cristaux et Mosaïques.* — La classe de la céramique, en raison du progrès de cette industrie, présente un intérêt qu'elle n'a point eu aux Expositions précédentes. Cette classe comprend quatre catégories de produits : 1° les porcelaines blanches et décorées ; 2° les faïences blanches et décorées ; 3° les grès ; 4° les terres cuites.

Dans la première catégorie, on trouvera un produit nou-

veau, dont l'invention a fait une véritable révolution technique dans la céramique : la Porcelaine nouvelle.

Depuis plusieurs années, on poursuivait à la Manufacture nationale de Sèvres la découverte de la formule de la porcelaine chinoise, qui présente au point de vue de la pâte et de la décoration, des qualités qu'on ne trouve réunies, ni dans la porcelaine dure, ni dans la porcelaine tendre,et qui donnent aux œuvres des céramistes du Céleste Empire une si grande originalité et tant de valeur. En 1873, Salvetat, chimiste de la Manufacture, obtenait une première pâte dure modifiée, pouvant recevoir sur couverte les émaux de la pâte tendre, et, deux ans après, il réussissait à faire de la porcelaine dure, conforme aux formules empiriques que contiennent les manuels des porcelaines de la Chine. Malheureusement, la maladie vint s'abattre sur ce savant, qui ne put poursuivre ses études. Lorsque M. Lauth fut nommé directeur de Sèvres, il se préoccupa de résoudre complètement le problème posé par la commission de perfectionnement de la Manufacture en 1875 : 1° créer une porcelaine propre à recevoir des couvertes colorées de grand feu et à être décorée de fonds et de peintures en émaux de demi-grand feu ; 2° trouver la composition et le mode de cuisson des céladons et des rouges flambés des Chinois. Il s'adjoignit comme collaborateur M. Vogt, chef des travaux chimiques et deux ans après, M. Lauth mettait sous les yeux des membres de la commission de perfectionnement plusieurs spécimens d'une matière à laquelle on donna le nom de Porcelaine nouvelle. Essentiellement kaolinique, elle résiste à l'acier; sa pâte, d'une grande plasticité, remplit toutes les conditions désirables pour le moulage et le modelage. La cuisson se fait régulièrement et s'opère complète, à une température qu'il faut développer pour cuire la porcelaine dure. Sa couverte, blanche, bien glacée et d'une transparence parfaite, adhère en couche plus épaisse que la couverte de la porcelaine dure, ce qui lui donne la douceur des pâtes tendres et multiplie les reflets et les jeux de lumière sous les couleurs et les émaux.

L'Exposition des Manufactures nationales de France contient les prototypes de cette porcelaine qui, sans devoir cependant faire disparaître les deux autres, la porcelaine

dure et la porcelaine tendre, est appelée à un très grand développement de production. Limoges, au contraire, continue la fabrication de la porcelaine dure: Voyez plutot dans la galerie d'honneur de 30 mètres, la superbe exposition d'Haviland, qui, par la variété de ses modèles et par ses procédés nouveaux de fabrication, établit aujourd'hui la porcelaine dure presqu'au même prix que la faïence; après 70 l'Allemagne avait pu nous enlever l'exportation en Amérique, en Angleterre, en Russie, etc. : aujourd'hui, on peut dire que grâce à la manufacture d'Haviland à Limoges, la France est dignement représentée sur les marchés étrangers. Il en résulte que nos céramistes en possession de procédés absolument sûrs, peuvent faire une concurrence sérieuse aux potiers chinois et japonais dans les grandes pièces de décoration et pour les colorations les plus vibrantes et les plus profondes. La classe de la Céramique montre le parti qui a été tiré de cette découverte par les manufactures privées.

A voir aussi une collection considérable de flambés, d'une variété inouïe de nuances dans toutes les couleurs imaginables, comparables aux meilleures productions de la Chine et du Japon.

Enfin, jusqu'en ces derniers temps, la France était tributaire de l'Italie pour la mosaïque; aujourd'hui nos artistes peuvent lutter avec succès contre ceux de Florence, du Vatican et de Pétersbourg. Et les verriers! à quelle production originale et nouvelle ne sont-ils pas arrivés aujourd'hui, grâce aux recherches et aux travaux des érudits, qui ont mis en lumière les trésors de l'art ancien?

Classe 22. — *Papiers peints.* — En entrant là, on pourrait se croire dans la classe des soieries et dans celle des tapisseries: les parois ne sont garnies que de velours de Gênes, de brocards, de lampas, de satin lyonnais, de verdures des Flandres, et l'imitation a atteint une telle perfection que le toucher seul peut faire tomber l'illusion.

L'industrie du papier peint a réalisé des progrès immenses; on imprime aujourd'hui jusqu'en vingt-six couleurs, et les étoffes les plus compliquées de dessins peuvent être reproduites. Quant à la question artistique, il est indiscutable que le goût des belles décorations s'est fort développé. La produc-

tion étrangère, à bon marché, avait, il y a quelques années, provoqué une sorte de crise dans cette industrie; mais la réaction en faveur des créations françaises n'a pas tardé à se faire ; aujourd'hui, l'importation des papiers peints d'Angleterre et d'Allemagne a décru de 50 0/0.

Classe 26. — *Horlogerie.* — On est accueilli là fort joyeusement; aux carillons des horloges, qui éclatent de toutes parts, se mêlent les trilles de nombreux rossignols mécaniques. Le spectacle n'est pas d'une moindre fantaisie. L'imagination exubérante des fabricants de caisses d'horloges et de boîtes de montres a créé des inventions extraordinaires. Mais à côté de ces excentricités plaisantes, il y a la production sérieuse de l'industrie nationale, qui témoigne de progrès incessants. Paris et Besançon nous offrent leurs chronomètres si précieux, leurs montres d'une décoration si élégante. Le pays de Montbéliard, Morez du Jura, Cluses et Saint-Nicolas-d'Aliermont, leurs pendules, leurs huitaines, leurs réveils, leurs régulateurs, des séries de vitrines emplies de matériaux, ébauches de montres, pignons, fraises, roues, barillets, d'un travail irréprochable. En 1878, les rapports des jurys avaient constaté que l'horlogerie était une de nos meilleures industries. Ce n'est pas l'Exposition de 1889 qui modifiera ce jugement.

Les tissus, vêtements et accessoires.

Classe 37. — *Joaillerie-Bijouterie.* — C'est ici le pays d'Ophir des rêves féeriques, où la calotte du ciel est un immense lapis, où les fleurs sont des rubis et des topazes, avec des corolles d'émeraudes, où les agathes forment les rochers et dont les rivières roulent des diamants. Aucune Exposition n'avait encore montré un tel amoncellement de richesses et d'œuvres d'art. Dans cette galerie, ouverte à toutes les convoitises féminines, il y a pour des millions de pierreries et de joyaux. Au centre, une vitrine spéciale contient un des plus gros diamants qui existent, une pierre pesant 180 carats. Cinq diamants historiques seuls le dépassent en dimensions : le diamant du Rajah de Matan, le Grand Mogol, le Ko hi Noor et l'Orloff. Non loin est exposée une perle phénoménale de 162 grains, Çà et là, se retrou-

vent quelques riches épaves du trésor de la Couronne, des diamants, des pierres précieuses diverses. Ils ont servi à former de nouvelles parures ou des restitutions historiques; ainsi, on peut voir dans une vitrine le collier en rubis de Marie Leczinska, entièrement reconstitué d'après le portrait de Van Loo, du Musée du Louvre. La joaillerie parisienne maintient hautement sa réputation séculaire et ne redoute aucune rivale.

L'Exposition de la bijouterie d'or et d'argent est la plus brillante qui ait été organisée depuis longtemps. Dans la fabrication artistique, à titre élevé, des œuvres importantes très nombreuses témoignent d'une efflorescence éclatante; on s'ingénie à trouver des formes nouvelles, à faire des alliages de métaux pour donner aux bijoux des coloris nouveaux. La renaissance de l'émail translucide, dit des orfèvres, dont les premiers essais avaient été vus à l'Exposition de 1878, a produit des pièces qui rivalisent avec tout ce que les anciens maîtres ont créé de plus beau dans ce genre de travail; on doit voir notamment un triptyque dont le sujet est tiré de la célèbre tapisserie des Triomphes de la cathédrale de Sens; un vase de cristal, avec un dragon émaillé; une statuette d'argent représentant une jeune fille portant à son oreille un coquillage en or émaillé; un vase, de style sassanide, en cristal de roche taillé, avec monture d'or fin, orné de cabochons, et qui porte sur la panse deux médaillons d'émail où se trouvent figurées des scènes de l'histoire du roi de Khobad et dans l'intérieur une bande circulaire d'émail, du travail le plus délicat; un ostensoir d'après un dessin de Raphaël. La bijouterie d'argent, délaissée jusqu'ici, semble devoir reprendre faveur, en raison des nouveaux procédés de travail qui permettent de tirer de ce métal un parti merveilleux, imprévu.

Quant à l'industrie d'exportation à bas titre, elle se montre armée aujourd'hui de puissantes ressources techniques et d'excellents modèles; et elle peut lutter avec succès contre la concurrence étrangère, tout en conservant intact le renom universel de loyauté de la fabrique française.

Classes 30 et 31. — *Tissus de coton, de lin et de chanvre.* — Les industries dont les produits sont exposés ici constituent

une des branche les plus importantes de la production nationale. Le coton occupe environ 500,000 ouvriers, le lin et le chanvre plus de 300,000. On évalue approximativement à 6,700,000 le nombre des broches employées pour la filature et à 350,000 le nombre des métiers de tissage, mécanique ou à la main. Les grands centres de production sont : Rouen et Lille, qui possèdent toutes les grandes filatures de coton; Rouen fabrique, en outre, des indiennes communes, de la rouennerie et des mouchoirs imprimés; Roubaix, où l'on fait des articles coton et laine pour robes, pantalons et gilets; Amiens, des velours de coton pour vêtements et meubles; Saint-Quentin, des mousselines et gazes pour ameublement, des finettes, des jaconas, des calicots, des basins, des tulles, etc.; Tarare, célèbre par ses mousselines, unies et brochées, ses gazes, ses tarlatanes, etc.; Thizy et Roanne, dont les cotonnades sont appréciées.

D'autres centres moins importants sont disséminés un peu partout en France. Le lin est filé et tissé particulièrement dans le Nord et la Normandie, le chanvre dans l'Anjou et le jute en Picardie.

Au milieu de cet amoncellement de tissus multiples et variés, dont le mérite consiste spécialement dans la solution du grand problème industriel moderne, la production à bon marché, il y a des pièces nombreuses qu'on doit voir avec intérêt, en raison de leur perfection technique et où l'art joue un rôle important, des toiles qui, par leur finesse, auraient même satisfait Anne d'Autriche, à qui Mazarin disait plaisamment un jour que, si elle allait en enfer, elle n'aurait pas d'autre supplice que de coucher dans des draps de Hollande.

Classe 32. — *Tissus de laine.* — En suivant avec méthode la galerie qui contient les produits de l'industrie de la laine, il est aisé de se rendre compte des intéressantes transformations successives que subit la matière première, venue de toutes les parties du monde dans nos manufactures pour arriver à être un drap parfait, prêt à être mis en œuvre par le tailleur et par la couturière : la laine triée, dessuintée, lavée, séchée, graissée, cardée, filée, tissée en une étoffe que des opérations nouvelles dégraissent, épincettent, foulent,

tondent, pressent et rendent définitivement propre à la consommation. Aussi est-il peu d'industries qui occupent autant d'ouvriers; on évalue en France leur nombre à plus de 500,000, qui transforment environ 200 millions de kilos de matière première, représentant 400 millions de francs. Les grands centres de production sont : Elbeuf, Louviers, Sedan, Roubaix, Mazamet, Vienne, Châteauroux, Lodève, Lisieux, Vire, La Bastide, etc. La plupart ont une origine très ancienne, quatre et cinq siècles; quelques-uns même, Vienne entre autres, remontent à l'époque gallo-romaine. L'importance des premiers est extraordinaire; Reims, par exemple, tisse annuellement près de 20 millions de mètres d'étoffe. Au XIIIe siècle, le métier de drapier, dans plusieurs documents officiels, est qualifié de « mestier hautain ». Au XVIe, il avait la préséance sur les cinq autres corps de la ville de Paris. Aujourd'hui, il n'est pas déchu de sa haute renommée. Par son chiffre d'affaires annuelles, par la population à laquelle elle donne du travail, l'industrie de la laine est la première des industries nationales.

Classe 33. — *Soies et tissus de soie.* — Cette classe comprend deux grandes divisions générales : l'exposition collective de la Chambre de Commerce de Lyon et celle de la Chambre de Commerce de Saint-Etienne. Ici, l'industrie française brille d'un éclat incomparable et affirme son génie immortel par une production qui n'existe dans aucun autre pays du monde. Les siècles, loin de l'épuiser, lui donnent une jeunesse nouvelle plus radieuse et plus féconde. Il y aura bientôt cinq cents ans que le premier métier à tisser la soie était monté à Lyon par un Italien ; un demi-siècle après, Lyon faisait concurrence à Gênes, Lucques, Sienne et Venise, par ses draps d'or et d'argent, par ses brocarts et par ses velours. En 1789 on y comptait 12,000 métiers ; aujourd'hui, au centenaire de la Révolution, la fabrication lyonnaise en occupe 125,000 et la valeur des étoffes tissées dépasse 400 millions de francs.

La rubanerie dont Saint-Etienne a conservé depuis six siècles environ le monopole, occupe une vaste galerie remplie de merveilles, auxquelles la concurrence étrangère de Bâle, de Zurich, de Crefeld et de Patterson ne peut opposer

aucune production équivalente en bon goût et en originalité. Et par une singulière fantaisie ethnographique, ces satins aux nuances si tendres, ces façonnés sur lesquels sont jetées des fleurs si fraîches et si fines, ces velours si délicats de duveté, ont été fabriqués dans le noir pays du charbon et du fer. 18,000 métiers tissent ces chefs-d'œuvre, dont la consommation annuelle se chiffre par environ 100 millions de francs. L'art et l'habileté technique jouent un grand rôle dans cette industrie qui constitue par là un des agents les plus puissants de la prospérité nationale, par le développement de son commerce d'exportation.

Le jour de la signature du traité de paix de Francfort, le général Grant recevait à la Maison-Blanche. L'indemnité de cinq milliards imposée par l'Allemagne à la France faisait l'objet de conversation. Les Français ne pourront jamais la payer, disait-on unanimement. Le Président de la République des Etats-Unis seul se taisait ; on lui demanda son opinion : « Les cinq milliards, répondit-il, mais c'est nous qui les paierons. Il suffira à la France de nous envoyer quelques bateaux chargés de rubans et de fleurs. »

Classe 34. — *Dentelles, Passementeries, Broderies.* — La dentelle, au point de vue technique, se divise en deux grandes familles : la dentelle à la main et la dentelle mécanique.

La première, qui se fabrique à l'aiguille ou au carreau, a quatre principaux centres de fabrication, d'où elle tire un nom générique : Auvergne, dentelles du Puy; Lorraine, dentelles de Mirecourt; Normandie, dentelles de Bayeux; Alençon, points d'Alençon. La production d'Auvergne consiste en dentelles de laine, coton et soie, de toutes couleurs; celle de Normandie, analogue au vieux Chantilly, en grandes pièces, châles, volants, robes confectionnées au moyen de bandes réunies par le point de raccroc... Alençon cultive exclusivement le point de France, créé sous Colbert, et Mirecourt, sans caractère technique bien déterminé, fait de la fantaisie de luxe. 200,000 ouvrières vivent en France de cette industrie, qui remonte au commencement du xve siècle.

La dentelle mécanique, importée d'Angleterre en France en 1817, est concentrée pour la plus grande partie de sa

production à Calais et à Saint-Pierre-les-Calais; elle a rayonné de là à Lille, Saint-Quentin, Roubaix, Douai, Caudry, etc. Lyon s'est créé une spécialité exclusive fabriquée sur métiers Jacquard.

L'industrie de la dentelle, comme la rubanerie, subit les fluctuations de la mode; mais la faveur en est toujours, heureusement, de plus longue durée que l'abandon, car les élégantes du XIXe siècle ne contrediront jamais la coquette d'Abraham Basse.

Quoique j'aye assez de beauté
Pour asseurer sans vanité
Qu'il n'est point de femme plus belle,
Il semble pourtant à mes yeux
Qu'avec de l'or et de la dentelle
Je m'ajuste encore bien mieux.

Des pièces importantes et d'un grand mérite artistique sont à signaler dans cette classe :

La Broderie comprend trois branches de travail : 1° la broderie blanche au plumetis et au crochet, à la main ou à la mécanique, employée pour la lingerie, la confection et l'ameublement; 2° la broderie de couleur, d'or et d'argent, faite à la main et à la mécanique, employée pour les uniformes et les ornements d'église; 3° la broderie de tapisserie faite à la main. La principale de ces industries est la première, qui n'occupe pas moins de 200,000 ouvrières et dont les centres de production sont Tarare, l'Aisne et les Vosges. L'emploi de la machine à broder, qui fait plus de 500,000 points par jour et remplace ainsi 50 brodeuses, celui de la machine à coudre, lui ont donné un grand développement.

La broderie pour ameublement se fait particulièrement à Lyon et à Paris et se distingue par des produits d'une haute valeur artistique. Dans cette industrie, une innovation fort intéressante est à signaler. Un fabricant a imaginé, pour servir de tenture d'appartement, un tissu de jersey sans fin, sur lequel il exécute des broderies mécaniques; on peut espérer voir renaître par là les travaux considérables de la Renaissance, dont les chroniques et les livres de comptes nous ont transmis les descriptions, œuvres étonnantes des

Gautier de Poulligny, des Nicolas Vacquier, des Bernard, des Castels et des Vallet.

Quant à la passementerie, sa fabrication et ses applications sont d'une variété inouïe; elle emploie tous les métiers, et elle entre comme éléments de décoration dans toutes les parures, celles de l'homme, de la femme et de la maison. C'est une des industries françaises les plus anciennes: sous le nom d'industrie des Crépiniers, Étienne Boileau lui a donné une place importante dans son livre des *Mestiers* du XIIIe siècle.

Classe 36. — *Vêtements des deux sexes.* — Dans ses *Dialogues* du Language françoys italianisé, Henry Estienne dit : « Il y a longtemps qu'on faict compte d'un peinctre, lequel ayant peint l'italien habillé à l'italienne, l'hespagnol à l'hespagnolle, l'allemand à l'allemande et ayant faict la mesure quant à ceulx des autres nations, venant aux Françoys fist autrement; car prévoyant le changement de façon d'habits que le Françoys pourroit faire le lendemain suivant sa coustume, luy fict cet honneur de le peindre aussi nud qu'il estoit sorti du ventre de sa mère, lui mettant toutesfois une pièce de drap et des ciseaux entre les bras. » Cette satire spirituelle ne serait plus d'actualité aujourd'hui. Le vêtement masculin moderne est d'une monotonie désespérante et d'une pérennité cruelle. Quant à celui de la femme, si à l'exemple des Beaux-Arts l'exposition de cette classe était décennale, on y trouverait tous les éléments d'un musée rétrospectif de l'histoire du costume aussi complet que brillant.

Classe 25. — *Bronzes et Fontes d'art.* — Cette classe est une des plus importantes et des plus utiles à visiter, en raison du nombre, de la variété et du mérite artistique des œuvres qu'elle contient. Jamais aucune exposition n'a été plus complète et plus brillante. Par des procédés de reproduction d'une fidélité absolue, elle multiplie et popularise les œuvres des maîtres anciens et modernes; elle donne aux artistes les plus délicats comme les plus audacieux une matière souple et vigoureuse qui peut réaliser tous leurs rêves de créateur. Aussi la vaste galerie qu'elle occupe res-

semble-t-elle à un véritable musée. Il y a là, à très peu d'exceptions, toutes les plus belles pièces de statuaire de l'école française contemporaine. A côté d'elles, sans souffrir du voisinage, sont les travaux de nos ornemanistes, qui comptent dans leurs rangs des hommes de génie, comme le tant regretté Constant Sévin, dont on nous montre réuni l'œuvre colossal.

Une industrie, que cette fin de siècle voit refleurir dans une renaissance éclatante, le Fer forgé, nous montre là, aussi, des pièces de maîtrise qu'auraient signé avec joie les Mathurin Jousse, les du Monceau et les Lamour. Quintin Matsys trouverait lui-même que la fontaine superbe, adossée à l'horloge de Sévin, ferait très fière figure à côté du puits du Parvis Notre-Dame d'Anvers.

Classe 24. — *Orfèvrerie.* — Cette grande et glorieuse industrie maintient fermement sa vieille renommée. La galerie qu'elle occupe est remplie d'œuvres d'une haute originalité d'invention et d'une exécution irréprochable. On y trouve des séries de services de table qui ne craignent point la comparaison avec les plus belles productions des ateliers du passé, des pièces d'ameublement du plus grand caractère décoratif, de la fort belle statuaire, prix de courses, de concours agricoles, dont les modèles ont été demandés aux premiers sculpteurs de ce temps. Les pièces de pure curiosité, aussi précieuses par le travail que par la matière, les objets de parure féminine sont fort nombreux.

L'orfèvrerie religieuse paraît actuellement sous l'influence féconde d'une véritable Renaissance du goût; elle a créé des autels qui sont des monuments d'art, des tabernacles, des reliquaires d'un très grand style. Et Paris, en ce genre, ne compte point seul des maîtres; la province peut revendiquer sa part de gloire et non la moindre dans cette exposition qui, certainement, éclipse toutes les précédentes.

Les industries extractives.

Le groupe V embrasse les produits bruts et ouvrés des industries extractives, qui puisent dans le sol les matières premières de tout ordre, et les transforment en produits manufacturés prêts à prendre leur place dans la vie indus-

trielle. A ce titre, il s'étend sur un des éléments les plus considérables de la richesse publique, et cette caractéristique s'applique surtout aux classes 41 et 42 qui comprennent : l'une, les produits minéraux, l'autre, les bois, l'un des plus importants des produits végétaux du sol.

Classe 41. — *Produits minéraux.* — A cheval sur la grande nef transversale qui va du dôme central à la galerie des machines, elle contient les minerais les plus divers et les produits métalliques qui en sont extraits, depuis le fer et les métaux communs (cuivre, plomb, zinc, etc.) jusqu'à l'or et à l'argent, avec les houilles et les combustibles qui sont les agents de cette transformation. Le fer et ses dérivés, allant des blocs de fonte brute jusqu'aux outils les plus ouvrés et les plus délicats occupe la travée qui s'ouvre à gauche de la grande nef; les autres métaux lui font face dans la travée opposée.

Les deux travées s'ouvrent d'ailleurs, l'une et l'autre, sur la nef centrale par les deux portes monumentales qui ont été décrites à propos de cette nef, et dont celle de droite groupe dans un ensemble aussi artistique que décoratif les produits industriels des forges de Pompey, tandis que celle de gauche offre, sous forme de panoplies appliquées contre des portails massifs, les spécimens les plus variés des produits du groupe industriel de la Loire. C'est ce groupe, c'est-à-dire l'ensemble des grands établissements construits sur le bassin houiller de Saint-Etienne et utilisant outre les minerais indigènes ceux qui proviennent des grandes mines de l'Algérie, de l'Espagne et de la Sardaigne que l'on rencontre en premier dans la galerie du fer.

Il faudrait tout citer dans cette première salle remplie de pièces de forges magnifiques, de canons, de plaques de blindage dont les dimensions énormes évoquent le souvenir des travaux des Titans plutôt qu'elles ne font penser à un ouvrage sorti de la main de l'homme.

Voici tout d'abord des projectiles en acier chromé et des cuirasses de navires ; cet acier chromé, invention récente de M. Brustlein, offre des qualités exceptionnelles de résistance qui en font un produit des plus utiles pour les munitions de guerre. Voyez ces deux projectiles de pièces ma-

rines : l'un sort de l'usine, l'autre a déjà été tiré, et c'est à grand'peine si vous pouvez les distinguer l'un de l'autre. Il faut les mesurer minutieusement pour se rendre compte de la petite différence de dimension qu'ils présentent, de l'imperceptible tassement produit en l'un d'eux par la colossale pression éprouvée dans l'âme de la pièce. Encore des engins de guerre ! Voici, exposés par les usines de Marrel, des arbres soudés pour la marine, d'énormes plaques de blindage, des canons de fort calibre, merveilles de la métallurgie moderne. L'aciérie de Saint-Etienne nous montre ces colossales frettes pour pièces de gros calibre et un gouvernail en acier coulé d'une seule pièce, ayant 5 mètres de haut sur 4 mètres de large, travail d'une extrême difficulté et d'une rare perfection d'exécution. Un coup d'œil à la jolie exposition de faux et faucilles du port Salomon et nous voilà devant les usines de Firminy qui ont joint à leurs machines marines en acier coulé également des spécimens de leurs fils d'acier, une industrie créée par elles, dont autrefois l'Angleterre avait le monopole.

Et voici de nouveau les produits superbes et effrayants de l'art de la destruction : les célèbres forges de Châtillon-Commentry exposent un filet pare-torpilles et des hélices de torpilleurs du plus haut intérêt; les forges de Saint-Chamond, des plaques de tourelles de cuirassés pesant 27,250 kilogrammes, des plaques de pont, et enfin, un fac-similé d'un bloc de fonte de 110 tonnes sorti de leurs hauts fourneaux. Pour nous reposer un peu, arrêtons-nous un momen devant les gracieux produits envoyés par les usines du Val-d'Osne, et devant le beau portique des Forges de Rimaucourt.

Nous entrons ici dans un domaine tout voisin de celui de l'art : les reproductions en fonte coulée des statues en marbre ou en bronze. Sur un portail d'un joli effet décoratif voici un bas-relief de Clodion de la plus délicate exécution, puis des statues moulées d'après les marbres de Versailles.

Plus loin, dans la galerie, le pavillon Lyon-Alemand montre au public ses lingots d'or et d'argent et de matières précieuses, puis la Société des laminoirs de Hautmont, les forges de Pont-à-Mousson qui nous font admirer une conduite d'eau d'une dimension extraordinaire.

Cette travée contient encore une porte monumentale de

Hemerdinger en laiton, une vitrine garnie des produits de la Société du Nickel, une jolie décoration monumentale en marbre griotte des Pyrénées; enfin, deux édifices minuscules en craie dans le style de l'Alhambra de Grenade, et qui, exposés par la Société du blanc du Bary, montrent quel parti l'on peut tirer de cette substance modeste dont les environs de Paris ont le monopole à peu près exclusif.

La Société de la Vieille-Montagne résume dans un joli pavillon tous les types pratiques d'application du zinc à un édifice. Par contre, la Société royale asturienne qui termine la classe 41 dans cette travée a voulu prouver qu'on pouvait appliquer également le zinc à des travaux d'art, et a édifié, en zinc repoussé et estampé, une porte, style Renaissance, d'une architecture superbe.

Nous avons réservé pour la dernière place, bien qu'elle soit à l'extrémité de la travée de gauche, l'exposition des minerais d'or de M. de La Bouglise qui comprend les spécimens les plus merveilleux d'agglomérations cristallines d'or natif et de pépites gigantesques. La valeur intrinsèque de ces spécimens, encore rehaussée par la rareté de leurs formes minéralogiques, fait de cet ensemble une collection unique au monde, en même temps qu'elle est une des curiosités les plus accessibles à tous de l'exposition des mines et de la métallurgie.

Classe 42. — *Industrie forestière.* — Cette exposition offre deux points saillants. Le premier, le pavillon de l'Administration des eaux et forêts, situé au Trocadéro, nous initie aux procédés scientifiques et à la technique de cette industrie dont la majeure partie est forcément entre les mains de l'État; nous l'avons signalé précédemment.

Le second est l'œuvre personnelle d'un ingénieur distingué, M. de Chambrelent qui a consacré sa vie à la réalisation de cette tâche aujourd'hui parachevée, la régénérations des Landes et la transformation de leurs marais incultes en de belles forêts de pins et de chênes qui, dans un avenir peu éloigné, affranchiront complètement la France du lourd tribut qu'elle payait à la Norvège et à l'Amérique du Nord, auxquelles elle fait déjà concurrence sur les deux continents.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'intéressante étude, faite d'après un article de la *Revue scientifique*, que *le Figaro* a publiée au mois de février dernier sur ce sujet d'une si grande importance au point de vue de l'avenir industriel de la France.

Nous y relations avec la plus grande admiration les résultats vraiment merveilleux obtenus par M. de Chambrelent dans ces pays, il y a trente ans presque aussi désolés que le Sahara, aujourd'hui prospères et productifs, grâce à l'énergie persévérante de l'homme de bien qui a consacré sa vie à cette tâche. Les produits exposés par lui sont des bois de chêne et de pin, provenant des premiers semis faits en 1850 et années suivantes dans les parties les plus incultes et les plus insalubres des landes de Gasgogne. Ils présentent la plus forte végétation forestière obtenue en France.

Les pins qui ornent la façade de la classe 42 ont été semés de 1850 à 1856. Ils ont 19 mètres de hauteur et 1^{m},20 de circonférence à la base.

Ces bois donnent aujourd'hui des poteaux de mine, dout l'Angleterre seule consomme 200,000 tonnes par an, des poteaux télégraphiques qu'on envoie par centaines de mille dans toutes les parties du monde, des traverses de chemins de fer, des pavés employés par la ville de Paris et expédiés en masse en Amérique. La ville de Buenos-Ayres seule en a fait cette année une commande de 37,000 mètres cubes.

A mentionner dans la même galerie : 16 panneaux décoratifs tout en bois des îles et de France de l'effet le plus artistique et du travail le plus fini; des meubles en pichpin pour l'usage courant; enfin tout ce qui concerne la fabrication du charbon de bois et représente l'art du vannier.

Nos élégantes parisiennes regretteront peut-être que cette classe curieuse ait pris le pas sur sa voisine (classe 43) les produits de la chasse et de la pêche (fourrures et pelleteries) qui se trouvent ainsi reléguées un peu loin de la nef centrale. Qu'elles aillent cependant jusque-là : elles y verront les plus curieux produits des industries des *apprêteurs, lustreurs* et *coupeurs de poils* les trois sous-divisions du travail de la pelleterie. Il serait trop long de noter toutes les maisons de Paris et de province qui étalent à nos yeux leurs richesses. C'est l'essence même du goût parisien que nous retrouvons

dans ce superbe défilé de l'industrie de la fourrure, une des sources vives de la richesse de la France, qui depuis quelques années s'accroît d'une façon considérable et continue, luttant victorieusement déjà avec les centres principaux de même nature de la Russie et de l'Allemagne.

Puis toute une série d'exhibitions intéressantes : de superbes crins naturels, des éponges aux dimensions colossales, des imitations extraordinaires de castor en peau de lapin, des brosses en soie de porc, des gommes importées directement du Sénégal — une industrie exclusivement française qui se développe depuis quelques années avec une fabuleuse rapidité ; — enfin des nacres qui par une heureuse disposition de couleurs multiples et chatoyantes composent une des plus jolies devantures de cette classe.

Tout autour de la salle sont des représentants des industries suivantes : perles, éponges, coraux, écailles, soies, herboristerie. Enfin des trophées de chasse et un produit qui étonne un peu dans ce milieu, la truffe, viennent légitimer l'étiquette générale de : chasse, cueillette et pêche.

Classe 45. — *Produits chimiques.* — Moins accessible à tous, exigeant plus de connaissances, mais non moins intéressante dans ses détails est la classe 45 des produits chimiques, qui fait suite à celle que nous venons de parcourir.

Elle comprend sept divisions principales, qui sont les produits chimiques proprement dits, les matières colorantes, le pétrole et ses dérivés, la pharmacie, les savons et les corps gras, les couleurs et vernis, les caoutchoucs et les encres d'imprimerie.

Les cuirs et peaux font suite aux produits chimiques. Il serait difficile d'intéresser nos lecteurs avec la description assez ingrate des matières très spéciales de ces deux classes. S'ils désirent voir cependant de belles peaux tannées... à l'électricité, et notamment des cuirs de mouton sciés en trois *dans l'épaisseur*, c'est dans ce coin de l'Exposition qu'ils les trouveront.

***

Le groupe V se complète par les expositions des classes 44 et 46, qui comprennent les Produits agricoles non alimentaires et les Teintures.

LES MANUFACTURES NATIONALES

L'Exposition des manufactures nationales occupe, au Champ de Mars, la place d'honneur dans le pavillon central, à l'entrée même du Palais des industries diverses.

Les manufactures appartenant à l'Etat administrées par ses soins et sous la direction d'hommes nommés par lui sont au nombre de quatre : Sèvres, les Gobelins, Beauvais, La Mosaïque.

Le budget annuel des manufactures de l'État s'élève actuellement à 997,320 francs ainsi répartis :

Sèvres	624.450 fr.
Les Gobelins	231.520 —
Beauvais	116.350 —
La Mosaïque	25.000 —

Les œuvres exécutées sont destinées à orner les édifices et les palais nationaux, à figurer dans les collections de l'État ou à être données, par le gouvernement, en cadeaux à des souverains étrangers.

Les manufactures sont, en outre, autorisées à vendre certaines pièces à des particuliers. En ce cas le produit de la vente est versé au Trésor.

Bien que réunies ensemble, les manufactures, pour les récompenses à accorder aux artistes et ouvriers, sont classées chacune dans le groupe de l'industrie à laquelle elle se rattache.

L'éloge de ces établissements n'est plus à faire ; leurs marques sont connues dans le monde entier et la valeur de leurs produits est inestimable.

Sèvres.

On sait quels merveilleux chefs-d'œuvre sont exécutés à la manufacture de Sèvres; ce que l'on sait moins, ce sont les origines de cet art aujourd'hui si parfait.

Les premières porcelaines européennes ont été fabriquées à Florence en 1580.

Au XVIIIe siècle on commença à imiter en France les porcelaines chinoises. En 1740 on créa la manufacture de Vin-

cennes qui prit sous Louis XV, grâce à Mme de Pompadour, une extension rapide.

Cette manufacture fut organisée définitivement en 1753, elle prit le nom de *Manufacture royale de la porcelaine de France* et marqua ses pièces au chiffre du roi.

En 1756, la manufacture fut installée à Sèvres; depuis lors elle n'a fait que prospérer.

L'exposition de Sèvres comporte 440 numéros.

La porcelaine dure, les biscuits et flamblés, la grosse porcelaine, la porcelaine tendre nouvelle y sont brillamment représentés.

De nombreux vases, des services de table et quelques cassolettes tout à fait remarquables fixeront longtemps l'attention des visiteurs.

Les Gobelins.

En haut de l'escalier qui conduit à la galerie intérieure du dôme se trouve l'exposition des manufactures de tapisserie.

Les Gobelins, originaires de Reims, vinrent s'installer en 1450 sur les bords de la Bièvre. Ils s'établirent teinturiers, et leur réputation grandit rapidement à cause d'une certaine couleur incarnat dont ils avaient le secret.

Des ouvriers flamands établis ensuite dans leur immeuble qui garda le nom des Gobelins, ajoutèrent à l'industrie de la teinture la fabrication des tapisseries de haute lisse.

En 1662 Louis XIV, sous l'inspiration de Colbert, rendit un édit par lequel la manufacture de l'hôtel des Gobelins devait s'appeler désormais *Manufacture Royale des Meubles de la Couronne.*

Les premières tapisseries pour le compte du roi ont été fabriquées à cette époque.

Après avoir été fermée plusieurs années, la manufacture des Gobelins fut ouverte de nouveau en 1699; depuis elle n'a plus chômé.

Une partie de l'exposition des Gobelins a été réservée à l'outillage et aux procédés de l'école de tapisserie qui est assez sérieuse, puisque l'apprentissage y dure deux ans.

Des laines et des soies rangées en ordre et dont les nuances vont en se dégradant insensiblement montrent la perfection où est parvenu l'art de la teinture. Parmi les tapisseries, il

faut citer les panneaux destinés à l'Élysée et à la Bibliothèque Nationale, nos 1 à 17 et 20 à 23.

La Savonnerie.

La manufacture de la Savonnerie est une dépendance des Gobelins. Fondée au Louvre en 1605, elle dut son nom à une ancienne usine de savons où elle fut transportée par Henri IV pour l'imitation des tapis d'Orient.

En 1626, elle rivalisait avec les Gobelins.

Mais à côté de la direction artistique, la Savonnerie avait une direction religieuse, de là une dualité d'autorités qui occasionna de graves désordres. Colbert fut forcé de réunir la Savonnerie aux Gobelins.

Citons cinq panneaux destinés à l'Élysée — nos 37 à 41.

Beauvais.

Un sieur Hynart obtint de Louis XIV un privilège lui concédant l'exploitation d'une manufacture qu'il fonda à Beauvais. En d'autres mains, la manufacture prit rapidement une importance considérable. Elle reçut une subvention de l'État moyennant la fourniture annuelle d'une tapisserie au roi. C'est ainsi qu'elle devint nationale.

La manufacture de Beauvais compte actuellement quatre ateliers, dont l'un est spécialement affecté aux élèves. Une commission spéciale donne son avis sur tous les travaux à exécuter et sur les œuvres terminées. Parmi les tapisseries exposées, signalons deux panneaux représentant les Quatre Saisons (nos 11 et 12), quelques feuilles de paravent, des meubles et des écrans de cheminée.

La Mosaïque.

A l'entrée de la galerie des Industries diverses se dresse la Porte monumentale exposée par la manufacture nationale de Mosaïque.

La mosaïque est un art très ancien qui fut beaucoup employé au moyen âge pour la décoration des cloîtres et des couvents.

François Ier fit venir en France des spécialistes d'Italie d'où l'art de la mosaïque paraît être originaire.

La manufacture nationale de Mosaïque a été fondée en

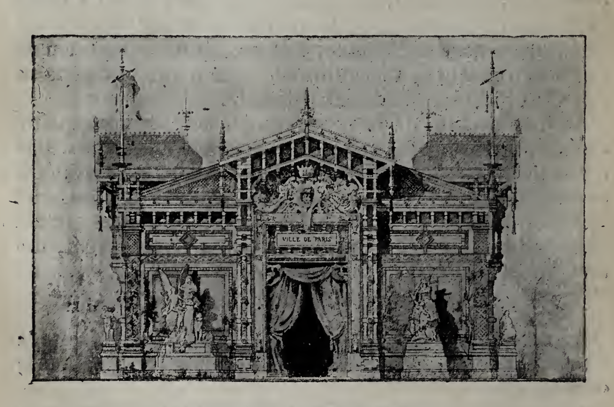
1876, en vue de la mosaïque décorative et de la restauration des mosaïques appartenant à l'État.

Il existe un atelier spécial d'apprentissage attaché à la manufacture.

Outre la PORTE MONUMENTALE, la manufacture de Mosaïque expose une colonne destinée à la Cour de l'École des Beaux-Arts.

L'EXPOSITION DE LA VILLE DE PARIS

L'Exposition de 1889 ne serait pas complète, si elle ne montrait pas aux étrangers, aux provinciaux et aux Parisiens eux-mêmes la synthèse des services publics, qui sont indispensables au bien-être et à la sécurité de deux millions d'habitants. C'est un ensemble de rouages compliqués et délicats, dont beaucoup sont peu connus et qui méritent d'exciter la curiosité.



Pavillon de la Ville de Paris.

Pénétrons donc dans l'un des deux pavillons que la Ville de Paris a fait édifier par M. Bouvard, en avant et de chaque côté du dôme des industries diverses, et où ces intéressants documents sont exposés. Les pavillons sont assez simples à

l'extérieur; sur les façades et sur les côtés, ils sont décorés des armes de la Ville de Paris. Dans leur construction, on a utilisé les fermes provenant de l'exposition du Cinquantenaire des chemins de fer.

Dans le pavillon de gauche en venant de la Seine, on a réuni des vues comparées de la Ville, prises au début de la Révolution et dans les derniers mois de l'année courante. De grands dessins représentent l'aspect des quartiers du centre et celui des faubourgs en 1789 et en 1889. Des aquarelles, sont consacrées à fixer divers aspects de la zone voisine des fortifications. La préfecture de la Seine a eu l'excellente idée de réunir tous les éléments qui constituent l'explication et l'histoire de la voirie publique.

La Ville de Paris possède des carrières très importantes, connues sous le nom de carrières des Maréchaux, à Vaux-de-Cernay : elle les exploite elle-même afin d'en extraire les pavés nécessaires à l'entretien des rues. Deux cent cinquante ouvriers y travaillent sous les ordres de M. Tartary, qui a confectionné un plan en relief très remarquable de la carrière des Maréchaux et exposé toute une série de photographies. On peut se rendre compte des procédés d'extraction, de la configuration des lieux, de la nature géologique du sol. On a disposé une panoplie d'outils, dont quelques-uns pèsent 23 kilogrammes. L'air comprimé, la vapeur, l'électricité rendent le travail plus aisé. Jadis, il fallait trois hommes travaillant trois heures pour forer un trou à un mètre de profondeur, aujourd'hui la perforation se fait en dix minutes par un seul ouvrier. La Ville de Paris extrait par an 750,000 pavés, 20,000 tonnes de pierres brutes, du sable blanc pour verrerie, etc.

Non loin de la section du pavage, vous verrez tout l'outillage du nettoiement et de l'arrosage des rues.

Sous la chaussée se dissimule à Paris tout un réseau souterrain de canalisation. La salle voisine vous initie à tous les mystères de la construction des égouts. L'histoire est représentée par des plans allant de 1660 (programme de Colbert), 1740, 1789, 1837, 1854, 1878 à 1889. Payons un respectueux hommage à la mémoire de l'homme de premier ordre, M. Durand-Claye, qui a été un pionnier du progrès et qui a formé toute une école. Un de ses élèves

les plus distingués est M. Masson, qui a contribué au succès de l'Exposition; le successeur de M. Durand-Claye, c'est M. Bechmann.

Pour l'histoire de l'assainissement de la maison, voici 11 châssis montrant la vidange et l'évacuation des eaux usées depuis 1668, de nombreux dessins expliquant l'insalubrité et la salubrité de l'immeuble, des vues ou des modèles de nos égouts; voici deux modèles en vraie grandeur : une maison salubre, conforme aux exigences de la science et une maison insalubre, foyer de maladies. Les détails d'épuration et d'utilisation des eaux d'égout, (Gennevilliers et Achères) se trouvent ici, tandis qu'au Trocadéro on a installé un type d'épuration par le sol et d'utilisation des eaux d'égout. Le terrain d'expériences, planté en arbres fruitiers, en plantes vertes, en légumes, en fleurs, mesure 225 mètres carrés. C'est fort intéressant.

Le second pavillon de la Ville de Paris renferme, à côté de salles consacrées à l'enseignement professionnel, les services qui dépendent de la Préfecture de police et qui ont pour objet la sécurité. Voici les pompes à incendie, les échelles de sauvetage, tout l'outillage dont se servent les sapeurs-pompiers.

Plus loin, vous trouverez une reproduction du laboratoire municipal, le service d'inspection de la boucherie et cette admirable application de la science à la lutte contre le crime, l'anthropométrie du docteur Bertillon, avec ses fiches, et ses appareils de mesuration. Le docteur Bertillon expose une collection de déformations professionnelles : l'ouvrier est représenté travaillant, et au-dessous sa main plus ou moins déformée par l'outil. Le frère de M. Bertillon, un jeune médecin de mérite, a préparé toute une série de diagrammes, qui sont la géographie des maladies à Paris.

LES FONTAINES LUMINEUSES

Une des curiosités du jardin du Champ de Mars.

La fontaine monumentale est l'œuvre de M. Coutan; l'installation du système est due à M. Bechmann, ingénieur en chef du service des eaux de la Ville de Paris.

Voici l'explication des effets lumineux produits par les gerbes de ces fontaines, telle qu'elle a été publiée par la Société des ingénieurs civils :

Au-dessous de chaque bassin existent des chambres souterraines circulaires, solidement construites en béton Coignet; leur plafond s'ouvre pour donner passage à une série de cheminées verticales placées chacune au-dessous des gerbes d'eau, se terminant par une glace formant en ce point le fond même du bassin.

Dans chaque chambre est installée une lampe à arc électrique à grande intensité dont toute la lumière est envoyée horizontalement par un réflecteur parabolique sous la cheminée de la chambre ; là, un miroir incliné à 45° renvoie verticalement, de bas en haut, le faisceau lumineux qui, après avoir traversé une lame colorée et la glace qui termine la cheminée, vient illuminer toute la gerbe d'eau, en rouge, vert, bleu, etc., suivant que la lame colorée que l'on a glissée est rouge, verte ou bleue, etc.

On obtient ainsi des effets tout à fait magiques et il se passe un phénomène intéressant à constater, c'est que l'eau en mouvement absorbe complètement la lumière électrique et il n'y a, par suite, que les jets et les gouttelettes d'eau qui tombent qui soient colorés.

Chaque lampe à arc destinée à l'illumination des jets d'eau sera de 500 à 1,000 becs Carcel.

Pour arriver à éclairer les jets paraboliques qui s'échappent des cornes d'abondance, il a fallu disposer plusieurs miroirs, de façon que la lumière électrique suive la trajectoire de l'eau; dans le cas, l'eau passe entre deux tuyaux concentriques, et c'est dans l'intérieur du plus petit que la lumière électrique est projetée.

De telles fontaines lumineuses ont déjà été exécutées avec succès en Angleterre, à Glascow et à Londres, et aussi en Espagne, à Barcelone; mais celles de l'Exposition de 1889, installées par la maison anglaise Gallovay, auront, par suite de nombreux perfectionnements apportés, par la masse d'eau mise en mouvement, par l'intensité de la lumière, une importance tout à fait exceptionnelle.



Entrée du Palais des Machines.
(Groupe de Barrias.)

LES PAYS ÉTRANGERS

Les pays étrangers ont installé leurs expositions soit dans le Palais des Industries diverses, soit dans des pavillons isolés, situés presque tous à droite en entrant dans le Champ de Mars.

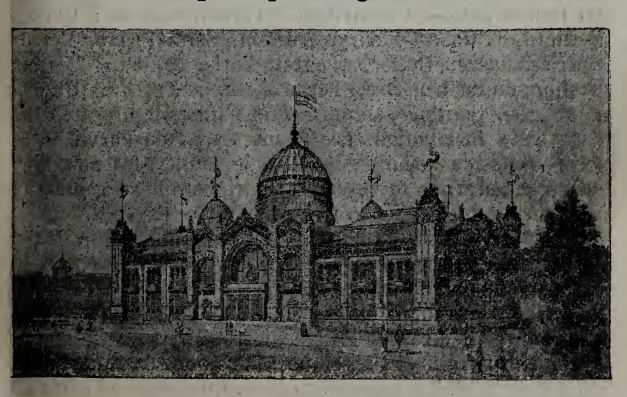
Nous les avons simplement classés par ordre alphabétique. Mais le lecteur trouvera aisément leurs emplacements en se reportant au plan du Champ de Mars, dressé avec beaucoup de soin par la maison Hachette, et que nous avons été autorisés à annexer à ce volume, en même temps que les plans de l'Esplanade des Invalides et du Trocadéro.

Remarquons simplement que l'intérieur du Palais des Industries diverses n'a reçu que les pays étrangers suivants :

Côté La Bourdonnais. — *Grande-Bretagne et colonies, Belgique, Pays-Bas et colonies, Danemark et Autriche-Hongrie.*

Côté Suffren. — *Italie, Suisse, Etats-Unis, Espagne, Roumanie, Norvège, Russie, Honduras, Saint-Marin, Grèce, Serbie, Japon, Siam, Egypte, Perse, et la suite des colonies anglaises.*

République Argentine.



Depuis quelques années, la République Argentine est à la mode. On ne parle que de Buenos-Ayres, de la prospé-

rité de Buenos-Ayres, de l'émigration à Buenos-Ayres. Dans toute l'Europe, les gouvernements ont été forcés de s'occuper sérieusement de cette émigration universelle qui devient effrayante. Buenos-Ayres, c'est-à-dire la grande République Argentine, est le pays de l'or, des affaires rapides, de la fortune vite conquise. C'est sans doute afin de prouver que cette réputation est légitime, que le pays argentin a élevé au pied de la Tour Eiffel, non loin du Brésil et du Mexique, un pavillon superbe. Vous voyez de très loin un grand soleil couronnant l'édifice. C'est là. En pays vraiment républicain, la République Argentine concourt officiellement. Elle a fait des dépenses supérieures à celles des autres nations américaines. Son pavillon lui coûte un million deux cent mille francs, et le luxe déployé y attirera en foule les Français et les étrangers. Parmi tous les pavillons américains, celui de la République Argentine est, avec celui du Mexique, le plus important. Afin de prouver son amitié pour la France, ce riche pays ne s'est pas contenté d'édifier un bâtiment fastueux, son Comité a demandé à nos meilleurs artistes de peindre les coupoles, les panneaux, les galeries. Peintres et sculpteurs français en renom ont donc contribué à l'ornementation : Gervex, Besnard, T. Robert-Fleury, Cormon, Saint-Pierre, Merson, Barrias, Favre, Duffer, Chancel, Paris, Montenard, Duez, Toché, Jules Lefebvre, Leroux, Roll, Tureau, Hugues, Pépin, Ch. Gauthier, Dupuis et cent autres figurent partout dans cette installation. Les faïences sont de Parvillée, les terres cuites de Lœbnitz, les grès de Muller, les mosaïques de Facchina. Vous le voyez; nous avons affaire à un pays républicain qui fait les choses princièrement.

C'est M. A. Ballu, l'architecte dont le nom dispense de tout éloge, qui a fait le Pavillon argentin. Au lieu de reproduire des monuments comme il l'a fait dans la section algérienne, et en l'absence d'une architecture caractéristique dans le genre de celle du Pavillon mexicain, M. Ballu s'est lancé hardiment dans toutes les innovations que son imagination lui a suggérées. Il a tellement réussi, qu'il prétend avoir été plagié dans d'autres installations qui ne sont pas loin de celle-là, et il a fait prendre acte du double plagiat par le président du Comité de la protection artistique des œuvres d'art.

Le Pavillon argentin occupe une superficie de 1,600 mètres carrés au rez-de-chaussée, et de 1,400 au premier étage. Tout en fer et fonte, il est construit de façon à pouvoir être démonté et reconstruit à Buenos-Ayres. Un grand escalier en fer et bois remplit l'axe d'entrée. Autour du monument, — car c'est un vrai monument, — court, au premier étage, une grande galerie-promenoir. Une immense coupole, flanquée de quatre plus petites, couronne l'édifice. Tous les cabochons de verre extérieurs sont éclairés à la lumière électrique. Plus de neuf cents points lumineux donneront à ce palais, tous les soirs, un aspect féerique.

M. Ballu a voulu rappeler partout la richesse de la République Argentine. Ce ne sont que pierres précieuses et faïences enchâssées dans les terres cuites, vitraux d'un système absolument nouveau, employés en mosaïques, sculptures décoratives couronnant les quatre pylônes des angles, l'entrée principale et ornant les pendentifs de la grande coupole à l'intérieur. C'est là, et dans l'intérieur aussi des quatre petites coupoles que les grands artistes français ont mis leur signature.

Tout le pavillon est revêtu de faïences, porcelaines, mosaïques vitrifiées, grès émaillés, verre en application, pierres de premier choix. En un mot, le luxe partout. Le bon goût de l'architecte a su étaler délicatement la richesse de ce pays en le logeant dans un pavillon absolument original.

La liste des produits et des choses à étudier que la République Argentine expose serait très longue. Décidé à se faire remarquer, dans le bon sens du mot, ce pays nous envoie une foule d'exposants qui sont tous en mesure de faire grandement les choses. La République Argentine produit le coton, le sucre, le thé, le maté, le tabac, le cacao, le café, etc. Ses arbres et ses plantes rares étant innombrables, on trouvera dans ce pavillon toute espèce de végétaux très dignes d'observation. La principale richesse du pays consiste dans ses immenses pâturages, et sa colossale exportation de bétail est célèbre. Ses viandes, ses extraits de viandes, tout ce qui est viande à Buenos-Ayres est absolument remarquable. Une des choses les plus curieuses de l'installation est la grande machine frigorifique permettant de conserver indéfiniment la viande fraiche sans aucune altération. Les

connaisseurs trouveront, en outre, de magnifiques échantillons de laines, cuirs, cotons, objets de sellerie, et surtout des conserves alimentaires. Tout cela explique la fièvre d'émigration, pour se rendre à Buenos-Ayres, qui s'est emparée d'un grand nombre d'habitants de notre vieille Europe, fièvre qui est devenue monomanie en France, en Italie, en Espagne. L'exposition de la République Argentine est non seulement un grand monument artistique, mais une sorte de résumé des merveilles de ce pays. Elle tournera certainement beaucoup de têtes et augmentera le nombre des émigrants qui devant toutes ces richesses n'hésiteront plus à entreprendre le long voyage.

Autriche-Hongrie.

Les bruyantes discussions qui ont eu lieu au Parlement hongrois à l'occasion de la participation de l'Autriche-Hongrie à l'Exposition nous évitent la peine de raconter longuement l'histoire de cette participation. Tout le monde sait que le gouvernement austro-hongrois a refusé énergiquement de prendre part à l'Exposition. Non-seulement toute subvention a été refusée, mais le gouvernement a interdit les souscriptions particulières qui avaient été ouvertes sur le territoire de la monarchie austro-hongroise par les Chambres de commerce qui se rendaient compte de l'intérêt qu'il y avait pour les industriels de la monarchie à être représentés au Champ de Mars.

En présence de ce mauvais vouloir, un Comité se forma à Paris, composé en grande partie d'industriels austro-hongrois habitant notre pays. Ce Comité, tout privé, parvint à réunir une somme de 175,000 francs qui a servi à organiser et à décorer l'Exposition austro-hongroise qui couvre 2,400 mètres carrés dans le Palais des Industries diverses, et 300 mètres au quai d'Orsay. De plus, l'Exposition comprend deux pavillons annexes et deux salles au Palais des Beaux-Arts.

Le nombre des exposants s'élève à 325. Il eût été beaucoup plus élevé, si la Commission avait pu disposer de plus de place et si les grands industriels de l'Autriche-Hongrie n'avaient pas compris trop tard l'intérêt qu'il y avait pour

eux à participer à cette Exposition. De nombreuses demandes ont été rejetées, et le chef du secrétariat de la section, M. Max Dubski, a même eu grand'peine à contenter les participants de la première heure.

La façade de la section austro-hongroise qui s'étend en face de la section belge, est formée d'une grille de disposition assez heureuse. L'intérieur de la section décoré par des cartouches portant les noms des principales villes de l'Autriche-Hongrie, présente un tableau assez complet des industries du pays. L'Exposition la plus complète semble être celle des cristalleries de Bohême. Le comte Harrach et le chevalier de Schauen ont envoyé des produits qui font véritablement honneur à la cristallerie de Bohême. Les grenats ne manquent pas non plus et la vitrine de M. Schlecta est remarquable. La maroquinerie de Vienne est représentée surtout par les maisons Klein et Baschinger qui ont envoyé grand nombre d'objets ayant tous ce caractère spécial que l'on connaît déjà depuis longtemps. La section contient aussi quelques vitrines de bijouterie et de joaillerie assez curieuses ; un grand nombre d'objets de cordonnerie, surtout de la cordonnerie de luxe à bon marché, branche de commerce qui paraît prendre en Autriche une très grande extension. Une exposition de tapis attire également l'attention des visiteurs. Ces tapis sont envoyés par la fabrique de Gienskey dont les produits sont à la hauteur de leur vieille réputation.

Dans les deux annexes se trouvent les expositions des mines et bois. Ce sont là deux des richesses de la monarchie austro-hongroise. M. Kiss de Nemensker et le domaine de Vegless ont envoyé tout un ensemble de leurs produits qui est du plus haut intérêt.

Dans les galeries du quai d'Orsay, on trouve partout les exposants hongrois qui ont envoyé des vins, des grains et maïs de nature à intéresser vivement nos viticulteurs et nos agronomes.

En résumé, l'exposition austro-hongroise, quelque restreinte qu'elle soit, est fort intéressante et de nature à faire vivement regretter que des considérations politiques aient empêché des envois plus nombreux, qui auraient resserré encore davantage les liens qui unissent la France et la Hongrie.

Belgique.

La Belgique n'a pas pris part officiellement à l'Exposition et cependant le gouvernement a fait voter 600,000 francs de subvention par les Chambres. La Belgique n'a pas de commissaire officiel et cependant le gouvernement belge a notifié officiellement au gouvernement français la nomination d'un commissaire pris dans une commission non officielle. Ce sont là des anomalies qui ne sont explicables que par la lutte que le gouvernement du roi Léopold a eu à soutenir entre une politique officielle hostile à l'entreprise française et un courant de sentiment populaire. L'essentiel est que la Belgique soit représentée au Champ de Mars et elle l'est d'une façon fort intéressante même, comme on va le voir.

Les différentes expositions belges occupent une superficie totale de plus de 13,000 mètres carrés, se décomposant de la façon suivante: au Champ de Mars, galeries des Industries diverses 3,750 mètres carrés; à la galerie des Machines 4,000 mètres carrés et 400 mètres carrés sur les balcons; pavillons d'expositions particulières dans les jardins, 1,500 mètres carrés. Au quai d'Orsay, les produits agricoles et alimentaires couvrent une surface de 950 mètres carrés, aux Arts libéraux 430 mètres. Le reste se répartit dans les diverses sections: Beaux-Arts, Economie sociale, Sylviculture, etc.

La section des industries diverses est située du côté de l'avenue de La Bourdonnais et borde par une de ses faces la grande galerie transversale qui conduit au dôme d'honneur.

Sa façade a 50 mètres de développement et comprend un double portique dont les montants sont formés d'objets d'exposition : elle est en vieux bois peint de façon à imiter la teinte des vieux meubles flamands. Au-dessus de chaque porte d'entrée est placée une carte en relief représentant la Belgique industrielle et l'Afrique avec l'Etat du Congo.

Il y a là tous les produits de toutes les classes : chaque industrie a voulu être représentée et dans le nombre considérable de ces expositions partielles il est difficile de faire un choix. Pourtant les dentelles méritent une mention spéciale. Plusieurs vitrines sont garnies d'ouvrages d'un travail vraiment parfait. Les dentelles de Malines sont surtout à remarquer

et soutiennent leur universelle réputation. Au milieu de la salle des dentelles, dans un pavillon élégant, des dentellières flamandes travaillent sous les yeux du public.

Puis, toujours à l'entrée de la section, les expositions de la verrerie, des bronzes, de la céramique et en général de toutes les industries artistiques. Plus loin on trouve la carrosserie qui nous montre des modèles très soignés (voitures ordinaires et carrosses de gala). C'est ensuite l'ameublement, qui prouve que les ébénistes belges sont fort adroits. Il convient de citer la maison Dammam et Washer qui expose des mosaïques de bois, des incrustations en essences de différents tons qui sont d'un effet très décoratif. L'exposition de l'industrie textile est aussi fort complète. On peut voir tous les états par lesquels passe la laine, depuis l'état brut jusqu'aux plus fins tissus, au centre d'une des salles. Un grand pavillon carré, drapé en velours bleu, abrite une exposition de pelleterie, d'une décoration originale sinon heureuse. Les colonnes semblent faites avec des peaux enroulées. Près des sections danoise et hollandaise, on trouve la maroquinerie, la bimbeloterie, l'habillement, le chauffage, etc. Plus loin, une tente s'élève : c'est la section des équipements militaires et dans le même ordre d'idées, dans la dernière galerie, faisant face à l'Angleterre, l'exposition des armes, fusils de chasse, revolvers, couteaux de chasse, poignards, etc.

Et ce n'est pas tout. Dans la grande galerie transversale, en face de l'exposition belge, on a installé un plan complet du port d'Anvers. Cette réduction permet de saisir d'un seul coup d'œil l'aménagement de ce port gigantesque et de comprendre son importance.

En sortant de la galerie, à droite et à gauche, longeant l'avenue de La Bourdonnais, des pavillons abritant des expositions particulières. A droite c'est un groupe de trois élégantes constructions. D'abord le pavillon du commissariat belge, en briques et en pierres bleues du pays, avec des applications de marbres belges. A la suite, l'exposition de M. Blaton Aubert, fabricant de ciment hydraulique (statues, carrelures, céramiques, etc.) A la suite encore, l'exposition de M. Solvay (fabrique de potasses).

A gauche, dans un grand bâtiment en sapin verni, l'expo-

sition des mines de Mariemont et de Bascoup qui exposent un plan en relief de toute l'exploitation et un autre plan à plus grande échelle, au dixième, montrant la fosse nº 1 à Trazègues. C'est l'installation complète d'un puits de mine, avec les machines d'extraction, d'épuisement, les ventilateurs, le triage mécanique, le lavoir à charbon au feldspath, la waroquère, appareil à monter et à descendre les mineurs et dont un modèle plus grand est installé à côté. On voit aussi des échantillons des produits de l'exploitation, charbons de différentes grosseurs, briquettes, etc. L'exposition de l'école minière de Morlanwelz qui ne compte pas moins de 600 élèves est aussi fort remarquable.

Au quai d'Orsay nous trouvons encore la Belgique, dans la section des produits alimentaires, les amidonneries Remy, les expositions des fabricants de tabacs, les expositions des grands distillateurs d'Anvers : Nills, Bull, Raynackers, etc. La Société des brasseurs réunis a installé un bar de dégustation des bières belges.

Il y a donc là un tableau complet de la situation industrielle de nos voisins, et en voyant la ressemblance des produits on arrive à constater la similitude des deux peuples et à souhaiter que les liens d'amitié qui les lient se resserrent encore davantage.

Bolivie.

Il y a deux ans, les journaux de Paris annoncèrent l'arrivée dans nos murs d'un richissime Américain du Sud qui lançait deux mille invitations pour une grande fête dans *son* hôtel de l'avenue des Champs-Élysées. M. Arce, ministre de la République bolivienne à Paris, avait en effet acheté le lendemain de son entrée à Paris l'hôtel des frères Berthier pour la misère de deux millions et l'écusson de la légation brilla sur la porte. Cet homme extraordinaire, dont les mines d'argent, là-bas, sont paraît-il inépuisables, devint amoureux fou de ce Paris si grand, de cette France si riche et si travailleuse, et il ne nous aurait pas quittés sans le suffrage universel de son pays qui le nomma à la présidence de la République. Une fois à la tête de son pays, un de ses premiers soucis ut de demander aux Chambres un crédit pour

la participation de la Bolivie à l'Exposition universelle. Plus heureux que son collègue de l'Équateur, M. Arce obtint trois cent mille francs. Et c'est avec ces ressources que son représentant à Paris, M. Salinas Vega, chargé d'affaires, président du comité immédiatement nommé, a pu faire construire le pavillon très original de Bolivie, qui est des plus curieux à visiter. Il a été assisté dans sa mission par un délégué technique du gouvernement bolivien, M. Andrès Bresson.

Le pavillon est d'un style spécial qui rappelle beaucoup les constructions boliviennes modernes, très original avec ses quatre tours et son architecture un peu bizarre. A l'intérieur, le visiteur trouvera les plus beaux échantillons, de remarquables minerais d'argent, de cuivre, de manganèse, de grandes collections anthropologiques et zoologiques, du caoutchouc, du coca, du café et toutes les matières premières. Il faut excuser les Boliviens s'ils sont arrivés un peu tard à l'Exposition; mais ce n'est pas leur faute. La distance est longue, et il n'y pas de chemins de fer en Bolivie... C'est M. Arce qui est en train de construire le premier et il a amené à ses frais d'ici douze ingénieurs français, il y a un an. C'est à ce bon ami de la France que l'on doit l'installation bolivienne au Champ de Mars, et elle est, comme le lecteur le verra, très réussie.

Cap de Bonne-Espérance.

La population du cap de Bonne-Espérance, qu'il ne faut pas confondre avec les autres colonies anglaises occupe deux emplacements distincts. L'un, placé à côté de la porte Rapp dans l'avenue de la Bourdonnais, l'autre au quai d'Orsay à l'entrée du pont des Invalides.

Le pavillon situé au Champ de Mars est réservé spécialement à l'exposition des mines de diamant et intéressera à un haut point les visiteurs. On y voit le modèle complet, très exact, d'une mine de diamants. On assiste aux opérations successives du travail : le lavage de la terre diamantifère qui a lieu tous les jours de trois heures et demie à cinq heures et qui est expliqué aux visiteurs. Puis le triage des diamants, la taille et le polissage. La collection de

photographies qui orne le pavillon montre comment ces travaux sont opérés au Cap. Mais le clou de cette exposition qui attirera surtout les femmes, c'est l'immense coffre-fort transparent qu'un ingénieux mécanisme permet d'éclairer le soir à la lumière électrique et qui contient pour plusieurs millions de pierres brutes. Au milieu de cette collection, brille le plus gros diamant du monde qui pèse 482 carats et qui a été trouvé, il y a quelques mois à peine, dans les mines de Beers.

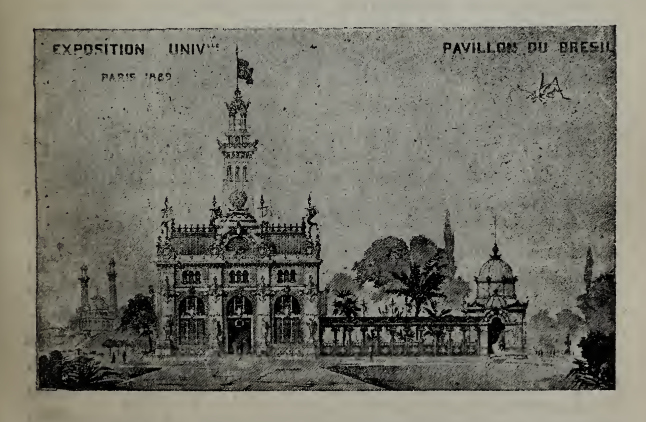
Le pavillon du quai d'Orsay contient les produits naturels du Cap : vins, laines et plumes d'autruche. On y admirera aussi les modèles des navires qui font le service entre le Cap et l'Europe. Les murs sont ornés de scènes de la vie de l'Afrique orientale et sur un des murs de la section, on voit le panorama de la ville du Cap, œuvre de M. Pickevin et qui prouve que la réputation de beauté du Cap n'est nullement usurpée.

Brésil.

Voulez-vous vous trouver en pleine végétation fantastique ? Approchez du Palais du Brésil. Au mois de mars 1887, plusieurs journaux de Paris annonçaient que M. de Santa-Anna Néry parcourait le Brésil, formait des comités et recueillait des adhésions pour l'Exposition universelle de Paris. A Parà, en effet, il avait tenu une réunion au palais du président de la Province, réunion à laquelle assistaient les principaux personnages de la ville, l'évêque en tête, Mgr de Macédo, comte de Bélem, ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice. La participation de la province fut décidée aussitôt. Le même succès vint couronner les efforts de M. de Santa-Anna Néry dans plusieurs autres villes de l'empire du Brésil. A cette époque, l'empereur Dom Pedro II se trouvait en Europe. Un comité franco-brésilien se constitua ici, au mois de mars 1888, et se trouva composé, dès son origine, de quelques personnages notables de la colonie brésilienne et de quelques Français en relations d'affaires avec le Brésil, ayant à leur tête les présidents de la Chambre syndicale des négociants-commissionnaires et de

la Chambre de commerce d'exportation, MM. de Lourdelet et Pector. M. le vicomte de Cavalcanti, sénateur et ancien ministre d'État au Brésil, se chargea d'aller à Cannes où se trouvait Dom Pedro II, et l'Empereur non seulement donna son adhésion, mais encore écrivit une lettre autographe à M. Georges Berger, recommandant les promoteurs de l'idée à sa bienveillance. C'est le seul souverain qui ait fait cela!

Le comité, après avoir formé son bureau, se mit à l'œuvre. Tout marcha à souhait. A Rio-de-Janeiro, les Chambres votèrent un crédit de près de huit cent mille francs; à Bahia, la province accorda cinquante mille francs; à Minas-Geraes, cent mille, etc. Un concours fut ouvert à Paris pour la construction du palais du Brésil et M. Louis Dauvergne, architecte-expert près le Conseil de Préfecture de la Seine, fut choisi pour l'exécution du plan primé. Avant de paraître au Champ de Mars, les produits ont subi l'épreuve d'une exposition à Rio-de-Janeiro, exposition ouverte par l'Empereur.



La section brésilienne, qui se trouve à droite, au pied de la Tour Eiffel, occupe un emplacement total de près de 1,200 mètres carrés dont 400 mètres seulement sont couverts par le pavillon. Ce pavillon comprend trois étages de

galeries entourant un atrium. Cette partie de la construction est surmontée d'une coupole vitrée ornée d'un velum.

Une tour carrée, de 40 mètres de hauteur environ, contient l'escalier qui donne accès aux galeries du premier et du deuxième étage. Un escalier plus petit permet de monter au campanile de la Tour et à la terrasse qui le supporte.

Au rez-de-chaussée, un salon pour le Comité, avec une petite galerie servant d'antichambre, est annexé à la construction. Le parquet de ce salon est composé d'une marqueterie en bois du Brésil exécutée à Rio même.

Au deuxième étage, une terrasse couverte d'une banne permet d'embrasser la vue d'ensemble du Champ de Mars et de ses palais.

La décoration se compose de six statues représentant les six principaux fleuves du Brésil, avec les plantes et arbustes qui poussent sur leurs bords comme attributs, et de divers motifs d'architecture, proues de vaisseaux, têtes, consoles, etc.

Des faïences décoratives ornent également l'entourage des grandes baies des façades. Les armes des diverses provinces sont peintes sur les cartouches surmontant les pylônes, et le motif central de la façade est couronné par la sphère qui figure sur le drapeau brésilien.

Intérieurement la construction en fer est apparente. La coupole, les pendentifs, les frises des corniches, les soffites et les plafonds sont décorés de guirlandes et de bouquets peints en camaïeu sur fonds d'or.

Une galerie en fer ajouré relie le pavillon à la serre, et est décorée de vases en faïence artistique.

La serre contient des collections de plantes du Brésil, *toujours en fleurs*. Cette serre est à l'extérieur ornée de zincs d'art peints et réchampis d'or. Intérieurement, des panneaux décoratifs par M. Lippmann. A l'entrée, deux caïmans sculptés par M. Gilbert.

La grotte et les jardins autour du Pavillon et de ses annexes sont également garnis de plantes et d'arbustes du Brésil : palmiers, orchidées, etc... Les échantillons exposés ont une valeur marchande de près de 400,000 francs, et le Comité s'est entendu avec la Société internationale d'horticulture, de Bruxelles, pour l'entretien de la serre, où, pen-

dant toute la durée de l'Exposition, les orchidées les plus rares se trouveront en fleurs, remplacées autant de fois qu'il sera nécessaire.

Un bassin dont 'eau est entretenue à une température constante de 30 degrés par un système de chauffage particulier, contient « la Victoria Régia » de l'Amazone. On sait que cette magnifique plante aquatique atteint des proportions incroyables et qu'elle peut porter facilement un petit enfant sur une seule de ses larges feuilles blanches auxquelles les indigènes donnent le nom de « bancs des Uanapés ».

Il faut citer encore un gracieux « pavillon de dégustation » pour la consommation des produits du Brésil, tels que café, maté, tafia, liqueurs de fruits, etc...; et enfin un « palais de l'Amazone » situé dans la partie du Champ de Mars affectée par M. Charles Garnier à l'histoire de l'habitation humaine, et renfermant les vases et urnes en céramique des indigènes de l'île de Marajó, île grande comme le Portugal et qui se trouve à l'embouchure du gigantesque Amazone. Ces merveilleux spécimens de l'art primitif des anciens potiers de l'Amazone ont été apportés en France par le directeur du Muséum National de Rio-de-Janeiro, M. Ladislas Netto.

La section brésilienne compte plus de 1,600 exposants et donne une idée suffisante des ressources du grand empire de l'Amérique du Sud.

Chine.

On s'étonnera peut-être que la Chine, eu égard à son importance commerciale et à sa population de 400 millions d'habitants, n'occupe pas au Champ de Mars une place plus considérable, mais on aurait tort d'accuser d'indifférence ou de rancune le gouvernement impérial.

Il ne faut pas oublier en effet que lorsque nous invitâmes, l'année dernière, la Chine à participer à notre Exposition, le Tsong-li-Yamen (ou plutôt le Foreign office, le quai d'Orsay du Tsong-li-Yamen, conseil des ministres et chancellerie de l'empire) se trouvait embarrassé, pareilles demandes lui ayant été adressées à la fois par l'Angleterre pour son

exposition coloniale, par l'Espagne pour l'exposition de Barcelone et par la Belgique pour le Concours de Bruxelles.

Le cabinet de Pékin ne voulait pas accepter l'invitation d'une seule puissance et ne pouvait, par contre, prendre part à tous ces divers tournois sans entamer des capitaux dont les désastres causés par le débordement du fleuve Bleu et la ruine de centaines de milliers de familles lui dictaient l'emploi.

Le représentant du Céleste Empire s'excusa donc à Paris, mais son gouvernement, soucieux de nous témoigner ses sentiments amicaux, donna l'ordre aux fonctionnaires (ce sont des Européens et des Américains) de ses douanes dans les ports ouverts au commerce international d'encourager les négociants et industriels désireux d'exposer à Paris. On leur accordait dans ce but franchise des droits d'exportation.

La publicité donnée à ces bienveillantes dispositions resta sans effet jusqu'en 1888 et le représentant de la Chine ne put s'engager à utiliser l'emplacement que lui concédait la direction de l'Exposition. Si bien que nous n'aurions pas eu de section chinoise, si, au commencement de cette année, de riches négociants de Canton, encouragés par leurs succès à Barcelone, ne s'étaient décidés à demander une travée.

Il était trop tard. M. Berger et ses collaborateurs n'avaient plus de place, mais ils s'empressèrent d'offrir un terrain de 300 mètres sur l'Avenue de Suffren, près du vestibule Desaix. C'est là que s'élève le pavillon chinois.

Par malheur, le temps manquait alors pour faire beau et grand avant l'ouverture : Canton, le port le plus rapproché, est à 35 jours de Marseille. Comment faire venir les matériaux et les ouvriers nécessaires? Comment être prêts pour le 5 mai? Il fallut se résigner à s'adresser à un architecte français.

Rendons du moins cette justice à notre compatriote: il a su donner à sa construction hâtive un caractère suffisamment chinois; avec son toit surmonté de trois tours, son pavillon ressemble suffisamment à l'aile de ces monastères boudhistes que le général Tcheng Ki Tong, cet érudit et ce remarquable écrivain, a si bien décrits dans notre *Figaro*. La décoration extérieure, bois sculptés et de couleurs, vient d'ailleurs de Chine.

Entrons dans le pavillon. Des émerveillements nous y attendent. Que serait-ce si les exposants, comme nous le souhaitions en notre qualité de chinophile et d'ancien voyageur dans l'Empire du Milieu, avaient été plus nombreux ?

Car ils sont quinze, dont quatre seulement en nom. Deux de ces derniers sont de ces riches marchands cantonnais dont nous avons parlé. Ils occupent les cinq septièmes de la façade; les deux autres septièmes sont concédés à des commerçants chinois établis de longue date à Paris.

Que signaler cependant entre tant de trésors? D'abord, ce sont des écorces de bambou exquisement peintes : décoration ordinaire des expositions chinoises et qu'on voit pour la première fois en Europe. Ensuite, à l'intérieur du pavillon et avant tout, des *broderies*. Admirez, par exemple, ce grand tapis de 2m,50 sur 7 mètres, œuvre de 18 mois — chef-d'œuvre de trame. Et comme elle est souple, cette broderie, et moelleuse : un secret de métier que nous pouvons trahir : on l'a battue longtemps avec de lourds marteaux avant de l'envoyer à la teinture.

Des tapis, encore des tapis. Fonds satin blanc, sujets variés, une harmonie parfaite de couleur. Puis, des panneaux brodés : la visite des oiseaux à leur roi et à leur reine.

Voici des couvertures de riz, des rideaux, des écrans, des éventails, des paravents, des cadres, mille bibelots adorables de coloris et de formes.

Plus loin, des ivoires d'un travail admirable de finesse et de goût. Voyez plutôt ces bateaux-fleurs du Tchu-Kiang. A présent, voici les boîtes, aux incrustations de bois dur et à la décoration faite de plumes vertes — une spécialité cantonnaise.

Là, nous trouvons les meubles. Ebène, santal, incrustés de nacre et d'ivoire. Vingt merveilles dont plus d'une est inédite.

Enfin, voici le royaume de la porcelaine, dont il ne faut rien dire, cette section méritant un volume; voici les tableaux, les écrans, les instruments de musique, voici...

Mais il y a beau temps que le lecteur a fermé son *Guide*, tout à ce régal des yeux qu'il s'offrira plusieurs fois au Pavillon chinois.

Danemark.

L'exposition danoise a reçu une subvention de 100,000 couronnes, soit 139,000 francs. Cette subvention a été accordée par le gouvernement, mais n'a pas été ratifiée par la Chambre danoise. Que l'on ne croie pas surtout que ce soit par antipathie pour l'œuvre de la France, mais la Chambre danoise refusant depuis plusieurs années de voter les budgets qui lui sont soumis ne pouvait pas faire d'exception pour le crédit destiné à l'Exposition de Paris.

La section danoise, qui compte 150 exposants, couvre une superficie de 550 mètres carrés, tant au Champ de Mars qu'au quai d'Orsay. La section du Champ de Mars se trouve du côté de l'avenue La Bourdonnais, en face de la section anglaise. La décoration de la section du Champ de Mars est due au pinceau de M. Lund, le plus grand peintre décorateur danois. Il a représenté tout autour de la galerie les principaux châteaux royaux du Danemark. C'est également M. Lund qui a peint les oiseaux et les fleurs qui ornent la façade de cette exposition qui a été organisée par M. de Hedemann, commissaire général, et par M. Klein, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague.

L'exposition danoise contient nombre d'objets fort intéressants : des pièces d'orfèvrerie où l'argent, le vermeil et l'or sont mélangés d'une façon assez spéciale ; de très beaux échantillons de la fabrique royale de Copenhague ; une série de travaux scolaires intéressants dans laquelle des petits établis où trois enfants peuvent travailler à la fois méritent surtout d'être regardés. Mais ce qui paraît surtout curieux dans la section, ce sont les travaux d'art industriel faits soit par des particuliers, soit par de petits industriels. Ainsi, au milieu d'une exposition de meubles incrustés, on trouve une porte d'un travail absolument remarquable. Elle est l'œuvre d'un menuisier, M. Otelberg, qui a donné au roi Christian toute une chambre de travail analogue. Il y a là un effort très sensible qui mérite d'être mentionné. Une autre exposition est intéressante : c'est celle de M. Dobereck, le serrurier qui envoie des objets en fer forgé qui ont un cachet très artistique. Il y a aussi des vases tournés à la main qui sont également intéressants. Les bro-

deries méritent une mention toute particulière. On y trouve des imitations de Gobelins qui sont reproduits avec une exactitude merveilleuse. A voir aussi le panneau contenant l'exposition de Mme Ida Hansen, femme du monde qui expose une série de fleurs brodées d'après nature et rendues d'une façon exquise.

Nous n'avons pas à parler ici de deux expositions dont les Danois sont fiers. L'une se trouve au quai d'Orsay : l'exposition du grand brasseur danois, M. Jacobsen, celui qui a donné à Copenhague un musée où se trouvent les chefs-d'œuvre de nos artistes français. L'autre exposition se trouve à la section d'archéologie. C'est là qu'on verra la copie des hommes à l'âge de bronze que l'on a trouvés dernièrement en Danemark dans un état de conservation si remarquable.

En résumé, l'exposition du Danemark est des plus intéressantes : elle tient peu de place, mais tout ce qu'elle contient est curieux.

République Dominicaine.

C'est la première fois que cette toute petite république figure à une Exposition, mais on peut dire qu'elle a su conquérir du premier coup un rang très honorable. Il est vrai qu'elle a la bonne fortune de posséder comme ministre à Paris M. le baron de Alméda qui est un homme d'esprit et de bon goût, et — ce qui ne gâte rien — fort riche.

Le pavillon de la république Dominicaine, construit par MM. Courtois et Suffit, architectes, occupe une superficie de 200 mètres environ. La dépense s'élève à une cinquantaine de mille francs fournis tant par la République que par des particuliers et des membres du Comité dont M. le baron de Alméda est le président.

Les visiteurs trouveront dans l'intérieur de ce coquet pavillon des échantillons de tous les produits du pays; bois des îles, cafés, cacao, sucres, tabacs, minerais, cires, etc., et, ce qui est plus digne de remarque, des produits fabriqués, tels que savons, rhums, alcools, etc. ;

Les différents districts de la république Dominicaine : Santo-Domingo, Puerto-Plata, Samana, Azua, Bayahouda, etc., ont tenu à honneur de prendre part à cette Exposition,

ce que n'ont pas dédaigné de faire non plus un grand nombre de négociants du Havre et de Paris qui sont en relations d'affaires avec ce pays.

Égypte.

L'Exposition égyptienne est une entreprise absolument privée dont la partie la plus importante et la plus curieuse est la rue du Caire dont nous allons donner la description. Nous nous bornerons donc à dire que l'exposition a coûté 60,000 francs, qu'elle compte 80 exposants et qu'elle couvre une superficie de 3,000 mètres.

Les produits qu'on y trouve sont assez semblables à ceux qu'on trouve dans tous les bazars orientaux que nous connaissons, tapis, tabacs et divers bibelots en filigrane qui laissent aux visiteurs tout le temps nécessaire pour admirer autant qu'elle le mérite la gracieuse et vraiment intéressante rue du Caire.

LA RUE DU CAIRE

On a déjà tellement eu occasion d'abuser du mot « merveille », à propos de l'Exposition, que je crois inutile de l'employer encore à propos de la rue du Caire.

Quand je dis *la* rue du Caire, je m'exprime mal : c'est *une* rue du Caire qu'il faudrait dire, car c'est effectivement une des voies de la vieille ville égyptienne qu'on a transportée en plein Paris.

Elle est située à droite en entrant par le pont d'Iéna, entre le palais des Industries diverses et l'avenue de Suffren.

Son histoire est assez curieuse. C'est à la fois une Exposition particulière et une Exposition nationale.

En effet, l'Égypte est soumise à la suzeraineté de l'empire ottoman et à la protection de l'Angleterre. Ces deux gouvernements n'exposant pas officiellement, l'Égypte se trouvait forcée de suivre leur exemple.

Le gouvernement français écrivit à son agent pour lui demander de provoquer la formation d'un comité privé. Ce ne fut pas long. Une liste fut dressée ; elle comprenait les trois consuls d'Alexandrie, du Caire et de Port-Saïd; quatre indigènes dont un, Ali-Pacha, a une influence considérable,

trois riches négociants, des députés, des chefs de grands services, etc... Le plus curieux, c'est que la liste fut dressée séance tenante et qu'on ne consulta même pas ceux qu'on y inscrivait, tellement on était certain de leur adhésion. On avait raison. Tous acceptèrent et se déclarèrent prêts à dépenser une somme considérable... d'activité. Malheureusement l'argent manquait.

Ce fut alors qu'après avoir discuté divers projets, on finit par adopter les idées de M. le baron Delort de Gléon, premier député de la nation française au Caire, qui proposait une rue arabe. Seulement le comité déclara formellement qu'il n'entendait s'occuper ni de faire les démarches, ni surtout de trouver les fonds nécessaires.

M. Delort de Gléon ne se rebuta pas. Grâce au concours de M. Charles de Lesseps, qui avait été nommé président, et de quelques-uns de ses amis, il réunit un petit capital et partit bravement à l'aventure. Dès le mois de décembre, la rue du Caire était arrêtée et commencée.

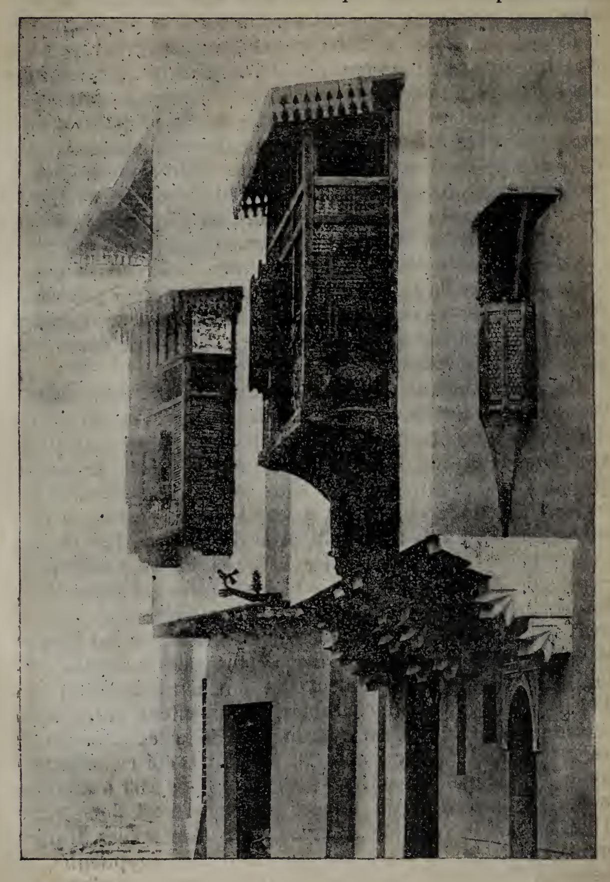
Comme il fallait agir avec la plus grande économie et supprimer autant que possible les intermédiaires, M. Delort ne recourut à l'entreprise que pour le gros travail de maçonnerie et de charpente. Tout le reste fut exécuté au jour le jour par des ouvriers sous ses ordres directs.

Son but était de donner à Paris un spécimen de l'art arabe des Khalifes, si élégant et si différent de l'art brutal de l'Algérie et de la Tunisie et aussi de l'art surchargé d'ornements et de dentelles que les Maures ont importé en Espagne. Il fallait surtout être sincère et faire vrai.

C'est le problème qui a été résolu. Les murs ont l'aspect brut des crépissages du Caire. Toutes les boiseries sont authentiques et proviennent des anciennes maisons des siècles passés. Les moucharabiés, ces ingénieux grillages en bois qui s'avancent en balcon sur la rue, permettant aux femmes de voir sans être vues, ont été collectionnés dans les quartiers démolis. Les portes ont de 200 à 300 ans.

La rue du Caire du Champ de Mars n'est donc point tout à fait une restitution exacte des rues actuelles. Il n'y a plus au Caire, ni dans aucune autre ville égyptienne, de rue qui soit ainsi vierge de toute construction moderne. La pluie, les tremblements de terre, le temps surtout ont eu

raison des anciennes maisons. Quand on parcourt un vieux quartier du Caire, on trouve la plupart des façades éboulées et raccommodées tant bien que mal. Si le quartier est



Une maison de la rue du Caire.

commerçant, elles sont rebâties à la franque, c'est-à-dire dans le plus mauvais goût.

Ici nous avons une rue ancienne absolument complète, ayant conservé tout son caractère.

La monotonie des maisons est rompue par des motifs d'architecture : deux mosquées, une école qui sert de Commissariat, un minaret, trois portes. Comme je l'ai dit plus haut, ces portes sont authentiques et datent des xv[e], xvi[e] et xvii[e] siècles. Quant au minaret, comme, malheureusement, il a été impossible d'en transporter un du Caire à Paris, on a dû se contenter de le faire aussi exact que possible. C'est le frère cadet du célèbre minaret de Kaïd-Bey.

La maison située à côté et qui sert de café est du xviii[e] siècle — le Louis XV arabe. C'est bien moins élégant que le Henri II du minaret. L'influence turque s'est fait sentir, mais l'exactitude commandait le mélange des styles tel qu'il existe réellement.

Tous les ornements plaqués sur les murailles, les crocodiles, les sphinx, les enseignes, ont été apportés d'Egypte, de même que les faïences anciennes. Ces faïences, arrachées du cylindre d'une coupole et que l'indolence orientale n'a pas eu le courage de replacer, ont été recueillies et utilisées. C'est presque un musée de céramique égyptienne.

Comme population, on a fait venir cent soixante Arabes — pas des Arabes des Batignolles — des vrais, arrivés avec les matériaux égyptiens. Ils parlent fort peu français, mais c'est leur affaire. Leur baragouin ne fait que corser la couleur locale. Il faut qu'en entrant dans la rue du Caire, on soit bien au Caire et non pas dans une Égypte d'opéra-comique.

Ces habitants sont divisés en trois catégories : les ouvriers, les marchands et les âniers. Ouvriers orfèvres, tisserands, potiers, tourneurs, incrusteurs, ciseleurs, confiseurs, etc., marchands de bibelots, de soieries, de vieilles broderies... Il y a même un fripier — on a songé aux peintres qui, probablement, seront très heureux de se procurer des costumes véritables — un café avec musique arabe, des débitants de pâtisserie, de nougats et de confitures, de

roatloukoum, — retenez bien le mot, pour avoir l'air de comprendre déjà la langue du pays.

Le seul moyen de transport qu'on connaisse au Caire, ce sont les ânes, de petits ânes blancs qui trottent comme des pur sang. M. Delort en a fait venir cent, avec leurs âniers et tout le personnel d'ouvriers qui en découle, tondeurs, maréchaux ferrants, selliers, bourreliers, etc... Ces ânes feront le bonheur des enfants, car la promenade n'occasionne aucun danger. L'ânier ne quitte jamais la bête qu'il conduit. Il court à côté d'elle, réglant son pas sur le sien et guettant sans cesse le cavalier novice. Si celui-ci perd l'équilibre, le conducteur est là pour le recevoir dans ses bras.

Pour le visiteur, donc, l'illusion est complète. Sur les portes, les marchands indigènes étalent leurs produits, les ouvriers travaillent, le forgeron bat le fer sur son enclume, le potier tourne avec le pied la roue qui fait mouvoir l'argile qu'il modèle sans autre outil que ses mains, le tisserand est attelé à son métier antique, qu'à aucun prix il n'a voulu changer depuis des siècles. Au fond du café, les guzlas, les tambourins et les tarboucks retentissent ; du haut du minaret le muezzin appelle à la prière. Avec un peu de bonne volonté, on peut se figurer que derrière les moucharabiés, des femmes du sérail vous observent.

Il ne manque que le soleil d'Egypte, mais il faut espérer que le nôtre y mettra de la complaisance. Il y a déjà de vrais moustiques. Ils sont venus avec les boiseries et ont voyagé gratis. Ce n'est peut-être pas la partie la plus attrayante de la couleur locale, mais enfin ils la complètent tout à fait. On peut donc dire que rien ne manque à la rue du Caire et, pour ceux qui veulent se payer facilement un voyage d'une heure en Egypte, elle constitue une occasion dont ils feront bien de profiter.

Équateur.

Les Parisiens n'ont pas oublié M. Antonio Florès, l'aimable ancien ministre de l'Équateur chez nous. Nommé dans son pays Président de la République, M. Florès eut l'honneur de se voir offrir un grand banquet à l'Hôtel Con-

tinental où plus de trois cents personnalités parisiennes, espagnoles et américaines voulurent lui témoigner leur amitié avant son départ. Il avait dit à tout le monde qu'il se proposait de faire représenter son pays à l'Exposition universelle et, quoique d'une façon extra-officielle, il a tenu parole. Le Sénat de l'Équateur lui refusa le crédit qu'il demandait pour la participation à notre Exposition; aussitôt M. Florès, qui a toujours eu pour la France le plus grand enthousiasme, ouvrit une souscription populaire. Il avait demandé au Sénat la minime somme de soixante mille francs, la souscription en donna tout de suite plus de cent cinquante mille. Un comité fut nommé à Paris, et comme président, M. Ballen, consul général de l'Équateur près notre gouvernement.

Le pavillon, dû à M. Chedame, occupe une surface de cent mètres carrés. C'est la reproduction d'un des temples que les Incas consacraient au Soleil, et il a été étudié par M. Chedame dans les ouvrages sur les antiquités américaines que M. Ballen a mis à sa disposition. M. Fugère, sculpteur, Français comme l'architecte, a pris au musée ethnographique du Trocadéro les moulures des pièces authentiques rapportées d'Amérique par les voyageurs que le Gouvernement français y a envoyés en mission. Le motif placé au haut de l'entrée principale est la reproduction de celui qui existait jadis dans un des temples du Soleil.

On sait que la principale richesse de l'Équateur consiste dans les industries extractives : On verra donc du cacao, du café, du coton, du quinquina, une grande variété de bois, des céréales, des plantes médicinales, des peaux, des sucres, de l'ivoire végétal ou noix de corozo, de la cire, de la cochenille, de la vanille, etc., etc.; des métaux précieux, du cristal de roche, du soufre, de l'alun et une collection lithologique.

Il y a aussi des broderies, des dentelles, des tissus de soie, de laine, de coton, de chanvre; de superbes collections incas, archéologiques et contemporaines, pour lesquelles M. Charles Garnier a cédé la maison aztèque comprise dans la série des petits édifices qu'il a construits sous le nom « d'Histoire de l'habitation. » Cette installation spéciale porte le nom « d'Annexe de la République de l'Équateur ».

Le mobilier intérieur du pavillon est en cristal et or et plus d'une mondaine pourra le prendre comme modèle de salon. Les tapisseries sont or et pourpre d'une grande richesse. Bien que le local ne soit pas des plus grands, le nombre d'exposants est relativement considérable.

L'un d'eux est M. Antonio Florès, Président de la République, qui, non content de son rôle de promoteur, a voulu figurer comme industriel.

Le soir, la colonie équatorienne se donne rendez-vous dans ce pavillon et les jolies femmes n'y manquent pas.

Espagne.

Quoique pays monarchique, ne voulant pas concourir officiellement, l'Espagne, qui est notre bonne voisine et amie, n'en a pas moins fait son exposition et les restrictions ne viennent que d'une simple question de forme. Remarquez, en effet, que les Cortès ont voté un crédit de cinq cent mille francs, que le Président du comité privé est un sénateur, le délégué général, un député ! On dit tout de même que le gouvernement n'y est pour rien, car il y a une solidarité... Va pour la solidarité ! Cela n'a pas empêché le gouvernement français de donner à l'Espagne un très vaste emplacement sur le carrefour Malar, deux salons dans le Palais des Beaux-Arts où les grands peintres espagnols exposent les chefs-d'œuvre qu'on a enlevés des murs du Sénat et des Cortès pour les apporter à Paris (malgré le non-concours officiel), un autre salon dans le Palais des Industries diverses, une grande galerie dans le Palais des Arts libéraux. En outre, un décret royal, émanant du Ministère espagnol des colonies, a accordé cent mille francs à l'île de Cuba, soixante-quinze mille aux Philippines et cinquante mille à l'île de Puerto-Rico, qui ont chacune des pavillons séparés. Ainsi donc l'Espagne prend une part très grande à l'Exposition universelle.

Elle possède en tout à l'Exposition :

1° Un pavillon de produits agricoles et alimentaires, dans lequel seront exposés les vins, boissons, fruits, etc... Ce pavillon occupe une surface de 1,050 mètres, mais, comme il a un second étage, cela fait 2,100 mètres carrés;

2° D'autres pavillons pour ses provinces et ses colonies, occupant une surface totale de 300 mètres;

3° Une douzaine de kiosques pour la dégustation et la vente des vins, liqueurs, fruits et tabacs;

4° Un pavillon pour le Comité et les membres du jury, occupant 70 mètres carrés.

Et, comme nous l'avons dit plus haut, deux salons au Palais des Beaux-Arts, une galerie de 1,291 mètres carrés dans le Palais international des Industries, et une autre galerie, aux Arts Libéraux, de 175 mètres carrés.

Le grand pavillon espagnol des produits alimentaires rappelle les monuments historiques, de style muzarabe, que l'on voit en Espagne, principalement à Tolède. L'architecte, M. Mélida, ne pouvait être mieux choisi, car, à diverses reprises, il a été désigné par le Gouvernement espagnol pour restaurer ces monuments.

Le pavillon des Colonies rappelle, dans certains détails, les constructions espagnoles, et, dans d'autres, le style des édifices que l'on voit dans les possessions d'Espagne. De grandes fenêtres s'ouvrent dans la partie supérieure et laissent entrer en abondance l'air et la lumière. C'est un architecte français, M. Pluimin, qui a été chargé de cette construction, pour laquelle il lui a été alloué un budget de 33,000 francs. Ce pavillon appartient aux Chambres de commerce de La Havane, de Puerto-Rico et de Manille, et le Comité de Madrid n'est intervenu au commencement de février que pour dire au délégué général, M. de Batanero, qu'il ne pouvait céder aux Colonies espagnoles aucun terrain de ceux qui lui avaient été concédés.

M. de Batanero, qui est député de la Havane, prit à cœur la chose, et grâce à l'appui de MM. Alphand et Berger, directeurs de l'Exposition universelle, et de M. de Bouteiller, conseiller municipal de Paris, il parvint à obtenir 700 mètres carrés pour l'installation coloniale.

Les principaux produits exposés dans l'installation espagnole sont le tabac, les vins, les métaux travaillés, les tissus de soie, de laine et de coton, les dentelles, etc...

A visiter enfin les deux splendides salons réservés à l'Espagne par le gouvernement français dans le palais des Beaux-Arts. On y admirera les magnifiques tableaux et

portraits des grands peintres espagnols Madrazo, Domingo, les deux frères Jimenez Aranda, Pradilla, Sala, Gibert, Melida, Alvarez, Martín Rico, Moreno Carbonero, Barbudo, Checa et tant d'autres qui font le plus grand honneur à l'Espagne artistique moderne.

C'est sous la direction de M. Enrique Melida que ces deux salons ont été installés.

États-Unis d'Amérique.

Le gouvernement des États-Unis a été un des premiers à vouloir prendre part à l'Exposition de 1889. Il répondit le 10 mai 1888 à l'invitation du gouvernement français, en déclarant qu'il participerait à l'Exposition. Le Congrès vota sans opposition une subvention de 1,250,000 francs et le gouvernement se chargea de plus de payer le transport des produits américains. Dans ces conditions-là, l'œuvre du comité ne fut pas difficile: le général Franklin fut nommé commissaire général par le gouvernement: chacun des 38 États de l'Union nomma un commissaire, et l'on se mit à l'œuvre. Les industriels américains ne demandant pas mieux que de prendre part à la lutte, on réunit un chiffre de 1,500 exposants qui occupent dans les différentes sections, Beaux-Arts compris, une superficie de 8,000 mètres carrés. L'aspect de la section industrielle est des plus simples: elle est décorée avec des drapeaux aux couleurs des différents Etats. On a groupé au centre de la section, autour d'un pavillon contenant des minerais aurifères, diamantifères et argentifères, les quatre expositions industrielles les plus importantes. D'abord la maison Gorham et Cie, les grands orfèvres de New-York qui exposent entre autres ce qu'ils appellent le vase centenaire en argent massif, haut de 1^m^28, pesant 60 kilos et valant 125,000 francs. Autour de ce géant fort artistiquement travaillé, se trouvent des émaux. Puis Tiffany, le bijoutier, dont toutes les boutiques sont en bois de rose massif, expose beaucoup de diamants, entre autres un collier valant 2,000,000 de francs. Ensuite Meviden, qui expose de l'argent plaqué, et Collamore avec ses cristaux et ses porcelaines, dont quelques-uns sont d'un modèle assez curieux.

Comme nous n'avons pas à parler ici des produits exposés dans la galerie des Machines, nous n'avons pas à parler des principaux produits d'Edison. Il n'expose dans la galerie des Industries diverses que le graphophone, Machine à écrire et quelques phonographes semblables à ceux qu'il a dans sa grande exposition à la galerie des Machines. Mais la section d'électricité n'en est pas moins des plus intéressantes. On y voit l'exposition des téléphones Bell qui montre entre autres un poteau téléphonique pour 80 fils. Puis l'exposition de la Western Electric Company; des spécimens de canalisation électrique de New-York, le télotographe de Graz, avec lequel on peut écrire à distance ; la collection de M. Abdank, comprenant la publication complète de ce qui a été écrit sur l'électricité, et enfin l'exposition du professeur Elie Thomson, dans laquelle on verra un anneau de cuivre massif de 15 centimètres de diamètre, maintenu en l'air sans suspension par des effets de répulsion d'aimants invisibles.

Une autre exposition très curieuse est celle de bois pétrifié, provenant du territoire de l'Avizola : toute une forêt qui a été trouvée transformée en jade, si l'on peut s'exprimer ainsi; il en est résulté un produit très beau, très curieux et unique au monde.

Le gouvernement expose un modèle de bureau de poste qui semble être la perfection du genre; le service des signaux prophétiques du temps et des armes à feu perfectionnées. Puis un peu partout et un peu pêle-mêle, des tabacs, des fourrures, une Vénus en chocolat, une machine à balayer les tapis sans faire de la poussière, un appareil pour raccommoder les arbres moteurs des bateaux à vapeur, des membres artificiels et des machines à écrire.

Dans la section d'éducation, il faut surtout remarquer les photographies des universités et des écoles.

La section d'agriculture est au contraire très intéressante et très développée. On y trouve le palais du maïs, qui est bâti tout en maïs et dans lequel on offrira au public du maïs préparé de toutes les façons connues et inconnues en Europe. Puis différentes machines agricoles mues par la vapeur ; des broyeurs, des machines à fabriquer les tire-bouchons et enfin l'exposition du gouvernement qui montre l'évolution des divers articles nous faisant passer par toutes les phases inter-

médiaires depuis l'état de nature jusqu'à l'article fini et vendable.

On voit, par ce qui précède, quel puissant intérêt présente l'exposition des États-Unis. Il n'y en a peut-être point au Champ de Mars qui soit plus curieuse et plus instructive.

Finlande.

Le grand-duché de Finlande n'a pas donné de subvention officielle pour l'Exposition universelle. Cependant il s'est produit dans la population un vif désir de prendre part à la lutte du Champ de Mars, et le gouvernement finlandais a non seulement toléré, mais encore encouragé les souscriptions dont le montant s'élevant à 130,000 francs a permis aux 150 exposants finlandais d'y envoyer leurs produits.

Toute l'exposition finlandaise se trouve réunie dans un pavillon qui s'élève dans le jardin du Champ de Mars, à gauche de la Tour Eiffel. L'architecte de la section a élevé un pavillon, bâti d'après les principes de l'architecture scandinave. Ce pavillon est en bois verni avec un dôme et des fenêtres triangulaires très étroites. Comme on n'a rien voulu enlever au caractère d'exactitude donné au bâtiment, on n'a pas fait de comble vitré, qui serait impossible en Finlande où la neige reste sur les toits pendant six mois de l'année, et l'on a à peine orné les parois de l'intérieur, Une des expositions les plus curieuses est l'exposition de granits. On a envoyé des portiques de granit à reflets d'opale que l'on ne trouve qu'en Finlande. L'industrie du bois est aussi représentée d'une façon importante: bois brut, bois ouvré, bois en poudre, naturellement aussi du papier fait avec du bois. Puis, des broderies, des fruits sauvages, des conserves de poisson et des biscuits, qui semblent former la base de l'alimentation en Finlande.

Plus loin, un groupe, qui étonne assez le visiteur, se compose des envois de cinquante écoles qui ont exposé une série de tableaux et d'objets de différents genres qui montrent à quel degré l'instruction publique est poussée en Finlande.

L'exposition de la Société des amis — touristes, association qui s'est donné pour but de faire connaître les beautés de la

Finlande, se compose d'équipements de chasse, de traîneaux et de dessins qui, joints à quelques reproductions plastiques, permettent de se faire une idée exacte de la vie que mènent les Finlandais. Il faut avouer que ce sont des gens fort curieux, qui, pour ainsi dire séparés pendant six mois du reste du monde, n'en fabriquent pas moins des téléphones et des appareils photographiques, et sont représentés par trente artistes dans la section des Beaux-Arts.

Grande-Bretagne et Colonies.

L'exposition de la Grande-Bretagne et de ses colonies est certainement la plus importante après l'exposition française. Elle couvre un espace de 227,670 pieds anglais carrés et ne compte pas moins de 1,600 exposants, chiffre qui n'est atteint par aucun autre pays. L'exposition anglaise a été faite tout entière par l'initiative privée, aidée, il est vrai, d'une façon puissante par le gouvernement de la reine. Le premier comité qui s'occupa à Londres de l'exposition fut présidé par M. Polydore de Keiser, qui était alors lord-maire de la Cité. Il a, depuis, résigné ses fonctions de lord-maire, mais il n'a pas moins continué à s'occuper d'une façon active de l'exposition anglaise, et c'est grâce à lui que le fonds de garantie s'est élevé à une somme relativement élevée.

L'exposition de la Grande-Bretagne est disséminée dans toutes les parties de l'Exposition. Il y a une section aux Beaux-Arts, une aux Arts libéraux, une troisième aux Industries diverses, et enfin une quatrième à la galerie des Machines. De plus, plusieurs pavillons séparés : celui de l'exposition rétrospective des moyens de transports, ceux des chemins de fer, d'économie sociale, du cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Zélande et de Victoria, plus un pavillon en tôle battue, situé aux pieds de la Tour Eiffel.

La section anglaise proprement dite, qui est située dans le Palais des Industries diverses, est ornée d'une façon assez primitive, mais très anglaise. Des armes de l'Angleterre au-dessus de chaque porte, des faisceaux de drapeaux, des papiers peints collés au mur, une balustrade badigeonnée de blanc en style du temps de la reine Élisabeth comme

clôture, et c'est tout, en y ajoutant des oriflammes portant les armes et les dévises des principales villes. La section anglaise se distingue donc de toutes les autres par une grande simplicité; mais elle est la seule dans tout le Champ de Mars qui donne au visiteur l'impression d'un pays complètement différent du nôtre; depuis les ouvriers au chef coiffé du chapeau haute forme jusqu'aux vitrines en bronze doré, tout est différent de ce que l'on voit ailleurs. Ce qui ressemble le plus aux autres expositions, ce sont les objets exposés. Il serait trop long de les énumérer tous et il serait très difficile d'énumérer les plus remarquables et les plus beaux. Cependant on remarque surtout des faïences et des porcelaines. Il y a même un immense vase en pâte tendre qui est curieux pour sa forme et fort remarquable par les groupes qui l'ornent. Beaucoup de cristaux et de lainages naturellement; un très curieux pavillon occupé par l'*Illustrated London News*, et tout ce qu'on trouve dans toutes les expositions anglaises : les souliers, les vêtements, les bougies (il y a même un buste de la reine en stéarine), des armes, des munitions et tout ce qui constitue l'Angleterre et la vie anglaise, depuis le meuble à application de faïence jusqu'aux grilles pour brûler le charbon sans fumée, sans oublier l'argenterie, plus massive que belle. Cependant, il y a une très remarquable collection de cuillères appartenant à la corporation des orfèvres de Londres; chaque cuillère est un chef-d'œuvre. Dans la travée de gauche se trouvent les expositions de la Nouvelle-Zélande et de Victoria. Là, les murs sont ornés d'immenses peintures murales représentant la vie dans les colonies : les vendanges et la chasse à l'or. Au milieu, une immense carte. La chose la plus curieuse de cette exposition est un portique en briques dorées dont le volume représente l'or extrait en Australie par les colons depuis le commencement de l'exploitation aurifère. Il est inutile de dire que ces échantillons de minerais d'or, d'argent et de cuivre ne manquent pas. On les trouve nombreux à côté d'oiseaux et de quadrupèdes empaillés, de fleurs et de plantes desséchées, de bois, de tout ce qui constitue une exposition coloniale ordinaire. Il faut citer tout particulièrement cependant une importante exposition de fourrures au-dessus de laquelle on a placé un kanguroo et

un emu, qui résument pour ainsi dire le poil et la plume de l'Australie. La colonie de Victoria a aussi un chalet spécial dans le parc du Trocadéro, où l'on pourra déguster tout à son aise les vins australiens dont on dit le plus grand bien.

Le Canada n'est que très faiblement représenté dans le palais des Industries diverses, ce qui étonne quand on connaît les sympathies de ce pays pour la France. Le gouvernement du Cap a un pavillon dont nous avons donné la description plus haut et Ceylan, auquel on a concédé un bar, ne nous envoie qu'un bar ordinaire anglais, avec les inévitables *barmaids*, mais où tous les produits consommés viennent de Ceylan. Par contre, ce qui est vraiment curieux et plein de couleur locale, c'est l'exposition indienne, qui se trouve du côté de l'avenue de Suffren, c'est-à-dire juste à l'opposé de la section anglaise et qui mérite absolument le nom de

Palais Indien.

Ce pavillon se compose de deux galeries rectangulaires aboutissant chacune à un dôme central. Les côtés extérieurs correspondant à ces galeries et au dôme sont flanqués de vérandas. C'est en somme un caravansérail. Le tout est peint en rouge brun avec des cordons de sculptures blanches qui ressemblent à des bandes de dentelles cousues sur une robe. Le tout est d'un style composite : on a emprunté un peu partout les détails saillants de l'architecture hindoue. Les galeries prennent jour par des fenêtres jumelées et à chaque travée correspond une coupole. La coupole centrale plus élevée que celles des galeries est de l'époque de la transition musulmane et hindoue. Elle est décagone et supportée par des colonnes dont les sculptures ont été faites d'après les modèles de Kensington à Londres. Ce pavillon est construit d'après le type de la tour Outab qui s'élève à Delhi. Au centre du pavillon, M. Joubert a disposé une fontaine en marbre. La vasque en est supportée par des lions marins appartenant à une époque de l'art indien inconnue, mais très ancienne. Cette fontaine est également construite d'après un type que l'on peut voir au musée de Kensington. Dans le

dôme central et les vérandas, on servira exclusivement du thé.

Les vingt exposants sont réellement Indiens.

Le principal exposant est le maharajah de Mysore, et les organisateurs de l'Exposition, MM. Robinson et sir Georges Berwod, sont depuis de longues années déjà en relation avec les Indes. On aura donc dans ce palais une représentation exacte de la vie aux Indes, et ce palais est un des coins les plus intéressants de l'Exposition.

***

Si l'on quitte le Champ de Mars pour se rendre à l'esplanade des Invalides, on retrouve là encore l'exposition anglaise. Outre les sections des produits agricoles et alimentaires il faut visiter la meunerie « Thomas Robinson and sons ». C'est une installation modèle où toutes les opérations se font automatiquement, depuis le broyage du grain jusqu'à la mise en sacs de la farine la plus blanche et la plus fine. Cette meunerie occupe tout un bâtiment à deux étages et les différents appareils sont mus par un moteur de vingt chevaux.

A visiter encore la Laiterie britannique, située à côté de la meunerie, et dans laquelle huit vaches d'Ecosse, d'Irlande et du Wilhshire fourniront le lait aux consommateurs. A côté de l'étable, une exposition d'appareils spéciaux pour fabriquer le beurre et séparer la crème du lait.

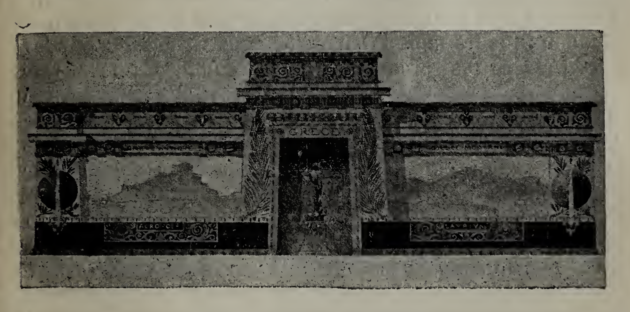
Grèce.

La Grèce est un des Etats qui ont les premiers annoncé leur intention de prendre officiellement part à l'Exposition universelle de Paris. Le gouvernement et le peuple grecs ont montré le même empressement et la même sollicitude pour que la Grèce soit dignement représentée. Les sympathies du peuple grec pour la France sont du reste connues depuis longtemps. Aussi la Chambre hellénique a voté à l'unanimité un crédit de 200,000 francs. De son côté, le gouvernement grec s'est chargé de faire transporter jusqu'à Marseille et sans frais, sur les transports de l'Etat, tous les produits que les exposants grecs enverraient à Paris.

De plus, une circonstance toute particulière a facilité la

participation de la Grèce à l'Exposition de Paris. Il y a quelques mois, la ville d'Athènes organisait une exposition nationale, dite *olympique*. Cette exposition eut beaucoup de succès et montra les progrès étonnants faits depuis quelques années par l'industrie nationale grecque. Le Comité de cette exposition qui comptait parmi ses membres les sommités commerciales de la Grèce eut l'idée de faire un choix minutieux parmi les objets exposés à Athènes et de les envoyer à Paris. De plus, le Comité voulant donner une preuve de sympathie à l'Exposition de Paris accorda une subvention de 100,000 francs pour les frais d'installation de la section grecque qui a eu, par conséquent, à sa disposition une somme de 300,000 francs.

La section grecque, qui couvre une superficie de 600 mètres carrés se trouve du côté de l'avenue Suffren. La façade de la section a une longueur de 35 mètres sur 12 mètres



Façade de la Section Hellénique.

de hauteur. L'architecte, M. Sauffroy, s'est heureusement inspiré pour cette façade des traditions de l'art grec ancien; mais sur les deux murs qui s'étendent à droite et à gauche de l'entrée principale, il a su artistiquement représenter la Grèce ancienne et la Grèce moderne. D'un côté, il a fait peindre l'Acropole, de l'autre les usines du Laurium. La même idée se retrouve dans la décoration intérieure de la section. Sur un fond neutre, on a inscrit d'un côté les noms des quatre villes les plus importantes de la Grèce

antique : Athènes, Corinthe, Sparte et Thèbes; de l'autre, les noms des quatre villes les plus importantes de la Grèce moderne : le Pirée, Syracuse, Corfou et Patras. De superbes tapis ornent les murs de la salle.

Les produits grecs exposés au Champ de Mars sont assez nombreux: il y a à peu près 1050 exposants dont 60 dans la section des Beaux-Arts ; nous disons à peu près, car il y a plusieurs expositions collectives, et il est impossible de savoir le nombre des exposants qui y ont pris part. Une des révélations de l'exposition grecque est des tissus de soie d'un travail très fin et très original. Ce sont les femmes d'Athènes et de Corinthe qui confectionnent ces étoffes, et tout le travail est presque exclusivement fait à la main. Il y a surtout quelques broderies, soie sur soie, qui présentent un assemblage de couleurs et d'ornementation qui pourront servir de modèles à nos couturières les plus en renom. Un peu plus loin, nous trouvons des tapis tissés également à la main : ils sont d'un ton peut-être un peu plus passé et plus doux que les tapis d'Orient que nous voyons d'habitude. Parmi les autres produits, de très beaux échantillons de marbres et de minerais qui pourront peut-être contribuer à faire mieux connaître les richesses de la péninsule hellénique. Dans les échantillons de marbre se trouvent des marbres verts de toute beauté ; c'est dans des marbres pareils que sont faites les colonnes de Sainte-Sophie de Constantinople. Un détail assez curieux : tous les marbres grecs exposés au Champ de Mars ont été achetés avant l'ouverture de l'Exposition par un Anglais.

Un peu plus loin on voit un curieux morceau d'un marbre rouge veiné de bleu et de noir, qui était inconnu jusqu'à ce jour. Il a été trouvé dans l'île de Chios.

Puis viennent les échantillons des produits des mines du Laurium et un immense bloc de sulfure de plomb et d'argent. Beaucoup de fruits séchés, naturellement, et de ces vins dont les Grecs tirent vanité.

Mais les objets dont les commissaires grecs sont le plus fiers, et avec raison, ce sont d'abord des tableaux graphiques représentant d'une façon claire les immenses progrès faits par le royaume depuis dix ans, progrès qui s'étendent sur toutes les branches de l'industrie et du commerce.

Puis des photographies qui intéresseront au plus haut point tous ceux qui ont le sens du beau : ce sont les photographies des statues que l'on a trouvées, il y a quelques mois, sous l'Acropole et qui sont pour la première fois reproduites ici. Elles sont de beaucoup antérieures à Périclès et présentent d'incontestables signes d'ornementation polychrome. Elles serviront donc à mettre fin à une discussion qui dure depuis si longtemps entre les archéologues. Une autre particularité de ces statues, c'est qu'elles montrent que le corset n'était pas inconnu au temps où elles ont été faites : la taille est cambrée, les seins relevés, et on remarque même une certaine déformation qui fait le désespoir des sculpteurs dans leurs modèles d'à présent.

En résumé, on trouve, dans la section greque, un effort remarquable pour un aussi petit pays qui, visiblement, est en train de transformer son outillage et son industrie.

Étant données les richesses naturelles dont elle dispose, la Grèce peut avoir foi dans l'avenir.

Guatémala.

Dans cette charmante rue des installations américaines, vous trouverez un chalet en bois qui est la reproduction d'une maison de campagne de Guatémala. C'est en effet le pavillon de cette république si prospère dont le général Barillas est le président. Celui-ci est non seulement un chef d'État, mais un des principaux exposants. A l'entrée du pavillon, on sert aux visiteurs, aux dames, le plus délicieux chocolat du monde. C'est à la fois flatteur et galant. A l'intérieur, on peut admirer l'admirable et unique collection d'oiseaux et d'insectes de M. Boucard, un Français qui a dû faire maintes fois le voyage de Paris à Guatémala (une misère !) pour former ce merveilleux musée scientifique. Au premier étage, au fond, on voit un panorama représentant les animaux du pays : tigres, serpents, chacals et toute une famille de tapirs si rare qu'elle n'a pas sa pareille, même au Bristish Muséum de Londres. C'est M. Mangouat qui a préparé et installé tous ces animaux.

Au premier étage il y a deux grandes terrasses, avec des hamacs, où l'on pourra passer les soirées d'été à causer

avec les jolies femmes de la colonie de Guatémala à Paris.

Dans un petit salon, une salle de lecture, la seule et la première dans son genre à Paris, où le visiteur trouvera tous les journaux de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

Au milieu de chaque étage et dans de jolies vitrines, se trouvent les principaux produits du pays: cacaos, cafés, sucre, cire, caoutchouc, cochenille, et surtout les bois de la contrée qui sont d'une rareté extraordinaire. On a fait construire avec eux des meubles qui sont exposés dans le salon central du deuxième étage.

Les chaussures en cuir du pays sont aussi à remarquer. A voir sur le palier de l'escalier central le portrait du président de cette république.

Les provinces qui ont spécialement envoyé des produits sont celles de Quesaltenango, Coban et Totonicapan.

La surface que couvre ce ravissant pavillon est de 500 mètres carrés ; mais comme il a deux étages, cela fait 1,000. La subvention votée par les Chambres guatémaliennes est de 250,000 francs. L'architecte est un Français, M. Gridaine. C'est M. Crisanto Medina, ministre de Guatémala, qui préside le comité.

Hawaï.

Le royaume de Hawaï ou des îles Sandwich est représenté officiellement à l'Exposition de Paris. Le gouvernement a voté à cet effet une subvention de 20,000 francs.

L'exposition hawaïenne est située du côté de l'avenue de Suffren, à côté du palais indien. Elle occupe un fort élégant pavillon, construit d'après les dessins de M. Bon, architecte, et couvre une superficie d'environ 250 mètres carrés. Ce pavillon, entouré d'une véranda gaiement peinte de rouge et de bleu, renferme les produits envoyés par 50 exposants. Comme pour tous les pays où l'industrie est presque nulle ou en tout cas rudimentaire, ce sont les produits du sol, miniers ou agricoles, qui composent en grande partie l'exposition de ce petit royaume.

Les Hawaïens ont donc envoyé du café, du sucre, de la

canne à sucre, du tabac, du riz, de la farine de taro *(arum esculentum)* et en général tous les produits de la culture des pays chauds.

Il y a aussi une belle collection d'échantillons minéralogiques. Ce sont surtout des laves et des roches volcaniques dont ces contrées, couvertes de volcans actifs ou éteints, offrent des spécimens nombreux. Ce sont encore des fibres textiles (ramies), des nattes de fabrication moderne, des étoffes anciennes, des vêtements faits par battage avec des écorces de bois et naïvement décorés; mais il faut surtout remarquer des manteaux composés exclusivement de plumes d'oiseaux. Nous citerons particulièrement une sorte de pèlerine où sur un fond de plumes d'un jaune vif se détachent des croissants en plumes rouges et noires d'un effet vraiment curieux. Ces plumes aux riches couleurs sont fournies par des oiseaux, des coqs, qui n'en ont que très peu, et l'on s'étonne de la quantité d'oiseaux qu'il a fallu pour faire ainsi des manteaux entiers.

La section des îles Sandwich nous montre aussi des meubles faits avec différents bois du pays (opiko, haw, kou, olapa, ohia, etc.), entre autres des tables mosaïquées et une immense armoire appartenant au roi.

Sur les murs sont des tableaux représentant des paysages hawaïens et les portraits du roi Kalakaua et de la reine Kapiolani.

Cette exposition est en résumé des plus intéressantes : elle montre l'activité et l'intelligence de cette petite monarchie, où d'ailleurs l'instruction est extrêmement développée car il n'y a pas un habitant, dans le royaume, qui ne sache au moins lire.

Italie.

L'historique de la participation de l'Italie à l'Exposition universelle serait trop long à faire si on voulait le faire dans tous ses détails. Il contiendrait du reste des passages politiques douloureux qu'il est inutile d'évoquer aujourd'hui. Il suffira de rappeler que le gouvernement italien refusa de la façon la plus énergique de prendre part à l'Expo-

sition de Paris. M. Crispi, dans une déclaration faite à la Chambre des députés, ne laissa planer aucun doute sur les raisons qui le faisaient agir. Mais une grande partie de la population italienne réprouva les idées du ministre, et bientôt il y eut dans toute la péninsule une agitation en faveur de la participation à l'Exposition de Paris. Un Comité se forma pour recueillir les souscriptions. M. de Gentilli remua ciel et terre, et pendant qu'un Comité s'organisait à Paris sous la présidence de M. de Camondo, M. Sonzogno, le grand éditeur de Milan, envoyait 50,000 francs au Comité de Rome. La Chambre de Commerce de Rome donnait 20,000 francs, celle de Naples 10,000, et bientôt le Comité disposait de 350,000 francs qui servirent à organiser la section italienne du Champ de Mars.

Cette section dont l'installation a été dirigée avec autant de goût que de dévouement par M. Verardini couvre une superficie de 5,000 mètres carrés, et compte dans les différents groupes plus de 700 exposants.

La section d'anthropologie constitue une exposition indépendante sous la direction de M. G. Achim.

La section des Beaux-Arts a été dirigée par M. Boldini, le peintre bien connu. Cette section a coûté 75,000 francs à organiser, car les tableaux ont été pris dans les ateliers des peintres, emballés, transportés aux frais du Comité qui renverra tous les produits artistiques qui n'auront pas été vendus.

La partie la plus importante de la section italienne se trouve dans le palais des Industries diverses. Elle est pittoresquement décorée. La couleur rouge domine et contribue à la rendre très gaie. La façade qui est en mosaïque et en marbre n'a pas coûté moins de 45,000 francs. Elle a été dessinée par M. Manfredi, de Rome, qui s'est mis gratuitement à la disposition du Comité.

Comme dans toutes les expositions italiennes, ce sont les verreries et les cristaux qui occupent la place la plus importante. L'exposition de Salviati de Venise se montre à la hauteur de la grande renommée que les produits du grand verrier ont dans toute l'Italie et dans toute l'Europe. L'exposition de Murano est également très curieuse et prouve que les verres de Venise sont dignes de leur renom. L'in-

dustrie des glaces semble s'être développée considérablement en Italie. A remarquer l'exposition de l'usine Zenka de Milan, qui tend à devenir le Saint-Gobain de l'Italie.

Les dentelles de Burano sont également très curieuses, ainsi que les meubles en bois sculpté. Quinze exposants dans cette section auxquels on ne peut reprocher qu'un peu de surcharge dans les détails.

Un peu plus loin, Florence envoie des produits céramiques remarquables et de bon goût. On ne peut pas en dire autant des coraux et des camées napolitains qui ne sont pas supérieurs à ceux des expositions précédentes.

Aucune grande exposition ne représente l'industrie textile. Les grands manufacturiers se sont abstenus, mais en revanche, les Chambres syndicales de Milan et de Côme ont envoyé des collections d'échantillons très complètes. Il y aura là un sujet d'études très intéressant pour les industriels français.

Dans la section d'économie sociale située à l'Esplanade des Invalides, il faut remarquer l'exposition de M. Luzzatti qui montre le chemin parcouru par l'Italie dans la voie du progrès. On verra aussi avec intérêt le grand plan en relief envoyé par la municipalité de Naples pour montrer ce qu'elle a l'intention de faire pour assainir la ville. Enfin l'exposition si curieuse de M. Sonzogno.

Dans la section de la mécanique, l'Italie n'est pas sérieusement représentée ; mais dans la section des chemins de fer, avec la France et la Belgique, c'est certainement elle qui a une des plus belles expositions. La maison Miani Silvestri expose une locomotive avec son tender et onze wagons.

Quand nous aurons parlé des vins et des machines agricoles, que l'on retrouvera au quai d'Orsay, il ne nous restera plus qu'à parler des quatre maisons que M. Garnier a mises à la disposition de la section italienne dans son histoire de l'habitation. Ce sont :

Une maison étrusque et une maison pélasge qui seront occupées par un bar.

Une maison pompéienne où l'on vendra des objets imitation de Pompéi, des lampes, des vases, etc. C'est M. Morabito qui a la spécialité de cette imitation et c'est lui qui les vendra.

Enfin une maison Renaissance, dans laquelle M. Candiani a établi un four où l'on cuira des verres de Venise. Pour cinquante centimes, le visiteur pourra emporter un objet qu'il aura vu fabriquer devant lui.

On voit que, pour ne pas avoir été officielle, la participation de l'Italie n'en est pas moins complète. Il faut espérer qu'elleresserrera les liens quiexistent entre les deux nations et que l'Exposition contribuera à dissiper certains nuages qui n'auraient jamais dû s'élever.

Empire Japonais.

Le Japon n'a pas consacré moins de 650,000 francs à son Exposition qui, disons-le vite, est absolument magnifique et particulièrement réussie.

Il faut en féliciter M. le vicomte Tanaka, son représentant officiel à Paris, M. Yanagya, le commissaire général, et leurs aimables et habiles auxiliaires : MM. Narushima Oshikawa, etc. Mais il faut féliciter aussi M. Ch. Gauthier, l'architecte de la section japonaise, qui a merveilleusement tiré parti des spécimens d'art japonais qu'il avait à encadrer et à faire ressortir.

Voyez, plutôt, la façade donnant sur l'*avenue de Suffren*, puis, à droite de l'entrée, les deux portes d'une habitation seigneuriale et le fragment de l'architecture des temples japonais, puis encore, à gauche, l'entrée d'un château de Daïmio,

Couvertures, bois, pierres, tout ici est japonais — et du XVIe siècle. La porte en bois de Klyaki sculpté est un chef-d'œuvre. Porte, tableau, cadre laqué, caractères de bronze ont été envoyés du Japon et mis en place par des ouvriers japonais.

Entrons cependant. Dès le vestibule, l'enchantement commence avec deux peintures de Henri Matto, un artiste français qui a su très bien utiliser les documents du Nippon, A côté des écussons de Daïmio (XVIe siècle). Portes et murs sont recouverts de *maku,* portières de crêpe, violet et blanc, tandis qu'à l'intérieur des galeries un exquis papier japonais, avec frises en bois de *sugi*, couvre toutes les parois.

Signalons seulement, faute de place, la forme des vitrines et leurs bois sculptés, puis le salon central aux bois non moins beaux, aux tapis de cocons sauvages. Là, des soieries, des porcelaines, des cloisonnés, des laques, des sculptures, mille richesses arrêtent et retiennent.

Au sortir de cet éblouissement, si nous passons au contenu des vitrines, si nous étudions de près ces 1,500 mètres carrés (non compris le vestibule), nous connaîtrons le Japon tout entier et nous aurons épuisé notre enthousiasme en arrivant, *au bout des galeries*, devant les *torii*, portes d'entrée de temple exquisement décoratives. Aussi reviendrons-nous le lendemain et les jours suivants pour voir, *dans les galeries*, les stores, les étoffes, tout ce qui nous échappe dans le papillotement de notre première visite.

Il y a en effet 596 exposants japonais, 8 groupes et 58 classes. Dans le nombre, on remarquera celle où le Japon étale ses immenses progrès au point de vue de l'instruction publique.

Grand-duché du Luxembourg.

Le grand-duché de Luxembourg a accordé une subvention à ceux des Luxembourgeois qui ont désiré prendre part à l'Exposition du Champ de Mars. Cette subvention, qui se monte à 20,000 francs, a permis à ce petit pays, de se faire une installation très originale. La section, qui occupe une seule travée entre la Roumanie et la Norvège, couvre, à peu près, 150 mètres carrés de superficie et compte une vingtaine d'exposants.

Un pavillon octogone, surmonté d'une coupole découpée, s'élève au milieu de la section dont il fait la principale décoration. Ce pavillon, de style Berain, abrite l'exposition de M. Lamort, fabricant de papiers. Ces papiers sont disposés sur une étagère octogone également et formant une pyramide. Sous le même pavillon se trouvent, se faisant vis-à-vis, les expositions des bains de Mondorf, et la ganterie de M. Mager. La première montre des pyramides de bouteilles d'eau de Mondorf et de pastilles faites avec les sels contenus dans ces eaux.

A droite de ce pavillon, en allant vers la section norwégienne, on trouve l'exposition officielle du grand-duché de

Luxembourg. On voit là l'exposition des travaux publics avec des cartes et des plans nombreux: les Postes et Télégraphes nous montrent un plan du duché avec tous les poteaux, toutes les stations télégraphiques et téléphoniques, reliés par des fils. Plus loin, il faut remarquer une exposition de numismatique et de chartes luxembourgeoises donnant par ses médailles et ses parchemins l'histoire du pays. Puis, c'est la section agricole avec des cartes, des plans, des dessins montrant l'état comparé du grand-duché actuel et de ce qu'il était il y a cent ans. C'est ensuite la section pénitentiaire qui nous fait voir des objets fabriqués par les prisonniers et, enfin, la section d'enseignement est représentée par la réduction d'une salle d'école très curieuse.

A gauche du pavillon central se trouve la section de l'industrie privée dans laquelle il convient de citer la fabrique de draperies de M. Godchaux, les tabacs et cigares de M. Heintz von Landewych et les meubles de MM. Champagne frères, qui exposent une jolie chambre à coucher.

Lorsque nous aurons dit que c'est M. Vaudoyer, architecte du pavillon de la Presse, qui a fait l'installation de la section luxembourgeoise et que c'est M. Godon, décorateur du même pavillon qui a décoré la même section, nous aurons tout dit sur le duché de Luxembourg au Champ de Mars.

Mais ce vaillant petit pays s'est encore fait représenter un peu partout, au quai d'Orsay, dans les sections agricoles; dans la section minière, au pont des Invalides, où il occupe un petit pavillon en bois verni, garni d'échantillons de minerais et de fonte; tout à côté, la Société d'apiculture occupe un pavillon semblable contenant un rucher modèle.

Et c'est à propos du grand-duché de Luxembourg que l'on peut faire cette remarque, que les petites expositions, pour contenir peu de choses, peuvent ne contenir que des choses très intéressantes et d'une intelligente sélection.

Maroc.

Le sultan du Maroc, voulant donner un témoignage de sympathie à la France, a tenu à ce que son pays fût représenté officiellement à l'Exposition de Paris.

La section marocaine qui compte une soixantaine d'exposants occupe au Champ de Mars, le long de l'avenue de Suffren, une surface de 2,000 mètres carrés. Cette section se compose du pavillon impérial, situé dans l'axe de la galerie transversale conduisant au grand dôme d'honneur. A côté on a dressé une tente marocaine. En remontant vers la galerie des machines, se trouve un grand bazar et à la suite, entourant sur deux faces le café-restaurant marocain, on rencontre la galerie du travail. Ces divers bâtiments sont construits dans le style de l'architecture marocaine ou plutôt des Maures d'Espagne ; ce n'est pas toutefois ce style pur dont l'Alcazar et la Merquitta de Cordoue sont les types inimitables. C'est un style décadent, pour ainsi dire, mais toujours avec la profusion de colonnes, les portes à ogives, les nefs surbaissées, le cintre rétréci à la base en forme de croissant.

Dans le pavillon impérial, aucun des objets qui l'ornent n'est mis en vente. Ce sont des tapis que les Maures nomment alcafihah, des armes damasquinées et tous les produits de l'art oriental.

Dans le grand bazar, des commerçants marocains vendent les étoffes de laine pure ou tissées de laine et de soie, des tapis encore, de la sparterie en écorce, en paille, en joncs, en feuilles, et surtout des maroquins, des babouches et des coussins en cuir et en velours brodés d'or, d'argent et de soie. Puis des plats de cuivre ciselé, des poignards damasquinés, enfin tout ce que comporte le commerce et l'industrie des pays orientaux. Devant ce bazar, deux petits pavillons, le pavillon Soliman et le pavillon Timsit, sont également occupés par des commerçants du Maroc.

Dans la galerie du travail, des ouvriers façonnent devant les visiteurs de menus objets et dans le restaurant marocain on mangera des plats marocains, en entendant sinon en écoutant de la musique marocaine, *la nouba*.

Cette Exposition est d'une très grande couleur et complète l'aspect pittoresque de la rue du Caire.

Mexique.

Le Mexique a fait grandement les choses et il faut classer son exposition parmi les plus remarquables. Dès le début,

M. Ramon Fernandez, le sympathique ministre du Mexique à Paris, a fait l'impossible pour amener son gouvernement à prendre part à cette grande manifestation du progrès et à prouver une fois pour toutes la force de l'amitié qui l'unit à la France. La République mexicaine ne s'est pas fait prier et son concours est absolument officiel. On a voté au Parlement mexicain une somme d'un million de francs pour couvrir les frais du magnifique palais qui a été construit, et on a nommé un Comité dont le président honoraire est M. Ramon Fernandez et le président effectif M. Diaz Mimiaga, sous-secrétaire d'État, avec le caractère et les fonctions de commissaire général délégué. Le reste du Comité se compose des consuls généraux du Mexique en France et en Espagne, d'ingénieurs civils et militaires, d'avocats, d'écrivains, en un mot d'une vingtaine des plus remarquables personnalités de la colonie mexicaine à Paris.

L'architecte de cette construction absolument originale est aussi un Mexicain, M. Antonio Anza, qui a été secondé par M. Luïs Salazar, également architecte mexicain.

Ce palais rappelle le style architectural des races qui peuplaient cette partie du nouveau monde avant sa découverte par les Européens. L'architecte a puisé ses inspirations dans les matériaux de l'œuvre que publiera très prochainement l'archéologue mexicain, M. le docteur Peñafiel, sous le titre de *Monuments de l'Art mexicain ancien* ; il s'est également servi des travaux faits sur cette architecture par Batinier, Humboldt, Lenoir, Huvou, et des documents contenus dans les ouvrages de lord Kingsborough, Dufaix, etc. Le palais construit par M. Anza rappelle dans les grandes lignes de sa façade l'histoire des races primitives de la partie centrale du Mexique. Il symbolise leurs croyances par le temple élevé au Soleil, temple qui occupe la partie centrale; il représente le commencement et la fin de leur existence politique dans les six bas-reliefs; il allégorise leurs arts et leur industrie par les figures de divinités placées dans les pavillons latéraux.

Cette construction occupe une surface de 2,159 mètres carrés. Elle comprend deux pavillons latéraux et un grand salon au milieu qui mesure 40 mètres de long sur 24 de

large. On remarque au centre un élégant escalier à double rampe qui conduit aux galeries supérieures.

Deux figures allégoriques représentent les deux civilisations, celle du Sud et celle du Nord, des anciens habitants de la contrée qui est aujourd'hui le Mexique; elles se trouvent à chacune des deux entrées de l'escalier.

Les éléments principaux de cette construction sont le fer, la fonte et l'acier. Ce dernier forme le recouvrement et donne aux murs le caractère de la pierre. La décoration extérieure se compose de douze bas-reliefs de bronze qui représentent les rois et les divinités mexicaines, de deux cariatides, de vases et de feux. Le motif principal de la façade et le couronnement des portes d'entrée sont en zinc fondu et galvanisé; tout le reste de la décoration est en zinc repoussé. Les bronzes et les zincs sont du sculpteur mexicain M. Jésus Contreras. Les principaux produits exposés sont: Photographies. — Cartes et atlas géographiques et géologiques. — Objets de décoration et d'ameublement. — Imprimerie et librairie. — Collections et échantillons de roches et minerais. — Bois d'ébénisterie et de construction. — Matières textiles. — Produits agricoles. — Tabac sur pied et travaillé. — Cuirs et peaux. — Matériaux de construction. — Condiments et stimulants. — Sucres. — Vins et eaux-de-vie. — Plantes, fleurs et fruits, etc...

Bref, l'ensemble de cette installation, comme monument artistique, comme organisation et comme produits, est entièrement beau, et si l'initiative de M. Fernandez, ministre de la République mexicaine, a été pour beaucoup dans ce grand résultat, la direction de M. Diaz Mimiaga prouve autant de talent que de bon goût. Au milieu de cette rue des Nations Américaines, le Mexique se détache d'une façon très glorieuse pour ce grand pays.

Principauté de Monaco.

La petite principauté de Monaco, qu'on a si justement surnommée le paradis de l'Europe, a voulu, elle aussi, prendre part à la grande lutte commerciale du Champ de Mars. Elle y occupe naturellement une petite place, mais elle l'occupe très honorablement.

Il n'y a pas eu de crédits officiellement accordés à Monaco; mais la Société des Bains, d'une part, plusieurs Sociétés particulières d'autre part, ont fourni des crédits assez élevés pour permettre l'édification du très élégant Pavillon de la



Pavillon de la principauté de Monaco.

principauté de Monaco. Ce pavillon qui couvre une superficie de 300 mètres carrés, s'élève à gauche de la Tour Eiffel, non loin du théâtre des Folies-Parisiennes. C'est une élégante construction de style italien, gaiement bariolée de

rouge et de blanc, et qui fait le plus grand honneur à l'architecte, M. Janty. Les quatre tourelles, qui surmontent la toiture, la terrasse sur laquelle s'élève le soubassement, tout rappelle aux visiteurs le pays du soleil. Cette impression est encore augmentée par les palmiers, les plantes grasses, en un mot par toute l'exposition florale de la Principauté qui s'étale à l'entour du bâtiment. Les médaillons et les terres cuites qui ornent l'intérieur et les façades sont également des produits de l'industrie monégasque. Il en est de même des vasques placées devant la serre qui sont exposées par la Société industrielle et artistique de Monaco.

A l'intérieur du pavillon, nous trouvons 36 exposants dont les produits se répartissent dans 27 classes. Les principaux d'entre eux sont les produits de parfumerie (eaux de Cologne et eaux d'Iris) les produits pharmaceutiques (sirops d'eucalyptus et de caroube) de nombreux échantillons d'horticulture et d'arboriculture. Puis après les poteries et les faïences décoratives qui ont véritablement un caractère très spécial, nous arrivons à l'exposition du prince Albert de Monaco, qui est non seulement le clou de l'exposition monégasque, mais certainement une des choses les plus curieuses de l'Exposition. Le prince héréditaire de Monaco est, on le sait, un explorateur des plus distingués. Le récit de ses explorations a été publié par lui dans la *Revue des Deux Mondes*, et la façon dont le prince a su fixer la route parcourue par le Gulf-Stream est une des belles œuvres scientifiques de notre temps.

L'exposition du prince Albert, dans le pavillon de Monaco, comprend une collection de plantes sous-marines, résultat des recherches qu'il a faites au fond de la mer aux environs des Açores; il y a aussi des poissons fabuleux, des crevettes d'un mètre de long, que l'on voit à côté des engins et des instruments qui ont servi à les apporter à la lumière. Nous sommes convaincus que cette collection intéressera tout autant le grand public qu'elle a intéressé le public savant. Et on quittera le pavillon de Monaco, convaincu que la Principauté ne fera qu'augmenter, dans l'avenir, ses ressources industrielles et commerciales qui sont en pleine voie de développement.

Nicaragua.

Aimez-vous les oiseaux rares, les plantes exotiques, le parfum excitant du cacao et de la vanille ? Allez donc voir le charmant pavillon de Nicaragua, dont l'architecte, M. Stéphen Sauvestre, architecte de la Tour Eiffel, est l'aimable créateur. Ce charmant pavillon en bois, de 20 mètres sur 10, style Renaissance, couvert de tuiles écaille couleur terre cuite, avec semis de tuiles émaillées, couronné d'épis de terre cuite d'un dessin gracieux et original, se compose d'un grand salon principal et de deux salons annexes.

Un escalier extérieur conduit à une terrasse d'où le coup d'œil sur la Tour Eiffel et le Champ de Mars est magnifique. Cette terrasse donne accès à un petit bureau duquel on a vue sur toute l'installation intérieure de l'exposition de Nicaragua. Au centre du grand salon figure le plan en relief du canal de Nicaragua. Ce plan a neuf mètres de long sur $1^{m},50$ de large. Il a été fait à Washington par un Français sur l'initiative de M. Médina, ministre de Nicaragua, commissaire général, qui a pensé, avec raison, que le plan d'une œuvre colossale destinée à être une source de richesses pour son pays, avait non seulement sa place tout indiquée au Champ de Mars, mais formerait un des clous de l'Exposition. Ce plan, en effet, est très artistement conçu et d'une exécution parfaite.

Il faut remarquer aussi la collection de cacaos d'une des grandes maisons de Paris qui possède une très vaste plantation au Nicaragua, et la collection d'essences diverses d'un autre grand industriel français qui a monté dans ce pays une grande usine pour cette importante industrie.

Parmi les produits du pays dont on trouvera les échantillons, il faut citer le café, le caoutchouc, le bois. A ce propos, disons que la collection d'essences que présente le Nicaragua est très curieuse. Citons encore le cacao, produit important du Nicaragua ; une très riche variété de minerais qui sans doute appellera l'attention sur l'abondance de métaux précieux que renferme ce pays privilégié.

A remarquer également une collection complète et des plus curieuses de poteries anciennes. Cette collection forme un sujet d'études précolombiennes des plus intéressantes.

Les oiseaux des tropiques avec leur admirable plumage aux couleurs brillantes sont une des grandes attractions de cette exposition. Il y a là des oiseaux de toutes variétés, depuis le colibri jusqu'au quetzal si renommé de l'Amérique centrale, dont le magnifique plumage surpasse de beaucoup en beauté celui de l'oiseau de paradis.

Sur de grands panneaux de bois du pays sont peints les portraits des Présidents du Nicaragua, qui ont exercé le pouvoir à tour de rôle ; car il faut noter que ces hautes fonctions se sont transmises toujours régulièrement et sans secousses par le libre jeu des institutions de ce petit pays situé dans une région où nous sommes habitués à voir de fréquents bouleversements politiques.

Le coût total de cette oasis au milieu de Paris a été de cinq cent mille francs à peu près, et M. Francisco Médina méritera sans doute bien de sa patrie par la direction qu'il a donnée aux travaux et son concours au grand œuvre de la France.

Norwège.

La Norwège est un des pays qui sont représentés officiellement au Champ de Mars et dont les exposants ont eu une subvention officielle. Le gouvernement a été obligé de céder devant le désir de la population et, le 19 mai 1888, la Chambre votait un crédit de 125,000 francs, qui permit à la Norwège d'être représentée d'une façon intéressante au Champ de Mars.

L'exposition norwégienne, composée de 250 exposants, couvre une superficie de 1,300 mètres carrés.

L'industrie du bois y tient la place la plus importante. On assiste pour ainsi dire à toutes les phases et à toutes les applications de cette industrie depuis le bois à l'état brut pris en forêt jusqu'à la sculpture la plus légère et la plus savante. Parmi les applications principales du bois, il convient de citer la construction des maisons d'habitation et de chalets très considérables parfois, que l'on exporte de Norwège en parties exactement numérotées. A l'arrivée à destination, on n'a plus qu'à les monter. M. Jacob Digre de Trondhjem nous offre notamment un échantillon de cette curieuse architecture. C'est un chalet très verni, très décoré,

très sculpté, d'un aspect tout à fait élégant. En face, c'est une maison d'habitation plus rustique, à escalier extérieur peint en rouge brun avec les poutres, les rampes et les arbalétriers peints en blanc, ce qui constitue un ensemble original.

Les vitrines consacrées à l'orfèvrerie contiennent quelques pièces d'un travail particulier et d'ornementation très spéciale. Du reste, à en juger par une certaine pyramide en gâteaux secs d'une polychromie originale, les Norwégiens doivent être doués d'un goût très particulier.

Une des principales branches de l'industrie norwégienne est la clouterie. Au milieu de la section s'élève un groupe en bronze représentant un maréchal en train de ferrer un cheval. Tout autour des soleils, des lettres, des tableaux même, entièrement composés de clous de différentes grandeurs. Après avoir signalé la pelleterie, où les peaux de rennes, d'ours blancs et d'élans jouent le rôle principal, nous arrivons à une autre section fort importante : la section maritime. On sait en effet, que les Norwégiens cultivent plus la mer que les champs. Leur marine marchande vient en troisième ligne, après celles de la France et de l'Allemagne. L'Angleterre est naturellement exceptée. Il y a de curieuses réductions de navires de commerce, de tout gréement et de tout tonnage. Il faut remarquer surtout les modèles de baleinières dont la Norwège nous montre une complète collection ; car une de ses industries les plus importantes est la pêche de la baleine. On trouve aussi dans cette section des huiles de baleine, des laines et des bières qui, paraît-il, ne contiennent aucun principe nuisible.

La section norwégienne, qui se trouve du côté de l'avenue de Suffren, entre les sections des Etats-Unis et du Japon, a une façade en bois des plus curieuses. Cette façade représente le type des constructions du pays. Elle est arrivée de Norwège prête à être montée. Elle fait honneur au goût et à l'industrie de ce vaillant petit pays, dont l'exposition est certainement une des plus curieuses qui se puisse voir au Champ de Mars.

Pays-Bas.

La Hollande n'a pas reçu de subvention du gouvernement pour être représentée à l'Exposition de Paris, mais on comprend que ce pays, si industriel et si commerçant, ait voulu avoir sa place au concours international de 1889. Plusieurs notabilités industrielles se sont donc mises à la tête d'une commission qui a aidé de son argent les exposants moins riches, désireux d'envoyer leurs produits au Champ de Mars.

C'est ainsi que la Hollande est une des nations qui occupent le plus de sections. Au Champ de Mars, aux Invalides, Industries diverses, Produits alimentaires, Arts libéraux, Beaux-Arts, Architecture, elle tient son rang partout, sans compter les colonies néerlandaises et le village indien. Elle couvre une superficie totale de 8,500 mètres carrés, et c'est M. Édouard Niermans, architecte, qui a organisé et installé les différentes parties de cette importante exposition avec un goût et une science au-dessus de tout éloge.

La section des Industries diverses, située du côté de l'avenue La Bourdonnais, a sa façade à côté de celle de la Belgique, sur une des grandes galeries transversales. Cette façade, construite dans le style de la Renaissance néerlandaise, se compose d'une large porte et de quatre baies symétriques en plein cintre, ornées de draperies. De chaque côté de la porte, sont ménagées des niches, en plein cintre également, dans lesquelles on a placé des vases de Delft magnifiques. Enfin, à la partie supérieure, le peintre, M. Willy Martens, a peint de grands panneaux allégoriques.

La Hollande a envoyé là les produits de ses grandes industries. Il faut citer la manufacture royale de tapis d'Eventer, qui nous montre des imitations de tapis anciens vraiment merveilleuses. Ces tapis, d'un travail achevé et de dessin très riche, ont jusqu'à dix centimètres d'épaisseur. C'est ensuite la manufacture de Delft, qui est d'ailleurs connue dans le monde entier, et qui a au Champ de Mars une exposition digne de sa renommée. La carrosserie est aussi représentée d'une façon remarquable. Dans l'allée centrale de la section, la Fleschenfabrik de Delft a élevé une haute colonne avec des bouteilles de diverses couleurs d'un effet

assez original. Tous ces produits sont exposés dans un petit salon des plus élégants.

Mais il y a surtout une exposition fort intéressante de dessins techniques, ponts, canaux, travaux d'aménagements des ports, etc., qui prouve que les Hollandais ne sont pas seulement un peuple de commerçants, mais aussi un peuple d'ingénieurs distingués et l'exposition de librairie où l'on trouve des ouvrages très bien imprimés et d'une exécution très soignée prouve en même temps que c'est un pays de gens qui aiment à s'instruire.

Taillerie de diamants.

Comme nous l'avons dit plus haut, la Hollande n'est pas localisée au Champ de Mars dans un seul endroit. M. Edouard Niermans a construit pour la taillerie de diamants, à gauche de la Tour Eiffel, et près du théâtre des Folies-Parisiennes, une petite maison très réussie. C'est encore une construction dans le style de la Renaissance néerlandaise, briques et pierre naturelle. Au-dessus des fenêtres l'on peut voir des imitations de vieilles faïences de Delft, et les ornements en fer forgé sont d'un travail très fini.

Le premier étage est occupé par les bureaux du commissariat, et le rez-de-chaussée par la taillerie de diamants. Dans la vitrine du milieu et qui est aussi du style Renaissance, sont renfermés pour plus de 2 millions de diamants. A côté se trouvent des tables, où les pierres sont d'abord coupées, puis taillées grossièrement ; la taille est finie par les meules disposées autour de la table. Ces meules sont mues par un moteur à gaz. Une meule ancienne, mue au pied, permet de faire des comparaisons et de voir les progrès faits dans le travail du diamant. Les bureaux de la taillerie sont reliés par des sonnettes électriques aux postes de police, pour avoir les secours les plus prompts en cas d'incendie. C'est en un mot une installation modèle.

Au quai d'Orsay se trouve la section des produits agricoles et alimentaires, une écurie et une boulangerie modèles.

Colonies.

L'exposition des colonies se trouve à côté de l'exposition de la métropole, dans un des pavillons d'angle. L'intérieur

du pavillon est tout entier tendu avec des étoffes indiennes. Au milieu se trouve un trophée composé d'instruments de musique et d'armes. Dans un coin, arrangée d'une façon très curieuse, une tente remplie de vases en matières précieuses. Et partout sur les murs, dans des étagères, des objets aux formes bizarres, des armes richement incrustées qui montrent au visiteur le moins au courant des choses coloniales, l'étendue immense de l'empire batave. Et l'on ne sait vraiment pas ce que l'on doit le plus admirer des produits exposés, œuvres des indigènes, ou du talent colonisateur de ce petit peuple qui a su former et garder un empire colonial aussi étendu.

(Voir à l'Esplanade des Invalides ce qui concerne le Village indien.)

Perse.

Le gouvernement persan participe officiellement à l'Exposition de Paris. Le shah a chargé M. Dorsy de s'occuper de l'organisation et de l'installation de la section au Champ de Mars.

Cette section, située du côté de l'avenue de Suffren, après l'Exposition égyptienne, occupe une superficie de 375 mètres carrés. La façade, qui représente une façade de mosquée, a été construite sous la direction de M. Dolley, architecte.

Au milieu des produits de toutes les industries persanes (châles, tapis, porcelaines, sabres, couteaux, etc.) et des produits du sol (graines, drogues, opium, gommes, etc.), il faut surtout remarquer deux magnifiques collections d'antiquités, les collections de M. Lemaire et de M. Richaud, qui nous montrent des objets très anciens, des vieilles étoffes d'une richesse extraordinaire, des vieilles faïences et des vieux cuivres, reconstituant ainsi à côté de la vie moderne, la vie passée de ce pays curieux.

Et, si l'on songe aux milliers de lieues qui nous séparent de ces contrées lointaines, on ne peut s'empêcher d'admirer et d'aimer ce peuple dont le bon vouloir n'a pas reculé devant les distances pour nous apporter, lui aussi, son lot d'enseignements et de merveilles.

Portugal.

(Voir au quai d'Orsay, où cette exposition a été transférée.)

Roumanie.

La Roumanie ne participe pas d'une façon officielle à l'Exposition de Paris; mais les Chambres roumaines n'en ont pas moins voté, comme encouragement aux exposants, une somme de 200,000 francs, auxquels sont venus se joindre 80,000 francs, obtenus par des souscriptions publiques, et 220,000 francs, produit d'une loterie dite : Loterie de l'Exposition de Paris.

L'historique de la participation de la Roumanie à l'Exposition de Paris est des plus curieux. Il montre toutes les sympathies nourries par le peuple roumain pour la France. Quand, en 1884, M. de Coutouly, ministre de France à Bucharest, demanda à M. Bratiano, qui était alors premier ministre, de prendre part à l'Exposition, on lui répondit : « Nous ne pouvons pas prendre part à l'Exposition, non pour des raisons politiques, mais pour des raisons économiques. » Au printemps de 1888, M. Bratiano fut remplacé par M. Carp. M. de Coutouly alla trouver le nouveau premier ministre qui lui répondit : « Nous ne pouvons pas prendre part à l'Exposition de Paris, non pour des raisons économiques, mais pour des raisons politiques. » Il était donc bien évident qu'on se heurtait à un mauvais vouloir de la part du gouvernement roumain. C'est à ce moment que les sympathies de la population furent réveillées par un Roumain habitant Paris, M. Ciurcou, qui a montré dans l'organisation de la section roumaine une énergie, un courage au-dessus de tout éloge. Il rédigea un appel à la population roumaine qui fut publié dans tous les journaux de la Roumanie, forma un courant d'opinion irrésistible, et quelques jours plus tard, un comité était fondé à Bucharest, comité composé de tous les ministres actuels (car M. Carp a été, lui aussi, renversé), et présidé par le prince Georges Bibesco, cet ami chevaleresque de la France qui, après avoir combattu sur le champ de bataille, a voulu aussi être au bon combat de la paix et de l'industrie. Ce sont ces messieurs qui ont obtenu

des Chambres et des particuliers les souscriptions dont nous avons donné le montant plus haut, souscriptions qui ont permis au prince Bibesco et à M. Ciurcou d'organiser la section roumaine, décorée par les soins de M. Charles Lecœur, architecte du gouvernement.

La Roumanie occupe 1,126 mètres carrés. La commission aurait eu besoin d'un espace beaucoup plus grand, mais il a été impossible de le lui accorder. On ne croyait pas que la Roumanie, qui est avant tout un pays agricole, réussirait à faire un aussi grand nombre d'envois. Il est vrai qu'on ne savait pas que la commission essaierait surtout de faire une exposition ethnographique et pittoresque.

La façade de la section rappelle en tout l'architecture et les arts décoratifs du pays. On a tenu à donner le même caractère à l'intérieur de la section : la façade, les portes, les pavillons latéraux, les vitrines même sont copiées sur des motifs empruntés aux églises de la Roumanie. La plus grande de ces vitrines, celle du centre, est une reproduction du dôme de la fameuse cathédrale d'Ardgesch.

La dominante, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'exposition roumaine, c'est la broderie, du reste comme dans toutes les sections des pays demi-orientaux. Il y a dans les vitrines du Champ de Mars des broderies roumaines qui sont véritablement de toute beauté, d'une finesse et surtout d'une originalité de dessin qui frappent d'étonnement, quand on sait que les broderies, tout aussi bien que les tapis, sont tissés sans aucun modèle par des paysannes qui n'ont à leur disposition que des métiers très primitifs. Les tapis sont, paraît-il, d'une solidité extraordinaire. Il n'est pas rare de voir un tapis durer pendant plusieurs générations. Parmi les broderies, l'exposition de Mme de Lucesco mérite une mention particulière. Les objets qui la composent ont coûté sept ans de travail. Il est vrai de dire que Mme de Lucesco a tissé elle-même l'étoffe sur laquelle elle a brodé.

Dans un autre coin de la section, de bien curieux costumes nationaux, exposés par la société Furnica, placée sous le patronage de la Reine qui tient beaucoup à conserver le costume national si pittoresque de la Roumanie. Elle aura beaucoup de peine à y parvenir, à en juger par les nombreuses expositions de confections et de chapeaux, tout

« à l'instar de Paris », ce dont les Roumains sont fort fiers, et ce qui désole les amateurs de pittoresque. Un peu plus loin, de très belles fourrures, exposées par M. Prager, de Bucharest. Beaucoup de cuirs et encore plus de bottines, de botteset de souliers, avant d'arriver à l'arsenal royal dont les ateliers sont dirigés par un Français, M. Angeli. On y trouve naturellement toutes les armes perfectionnées dont on fait usage dans les armées modernes. Une assez curieuse exposition de produits céramiques se trouve à côté d'un obélisque en sel qui nous rappelle la richesse du sol en Roumanie. Le royaume est représenté dans toutes les sections de l'exposition agricole, au quai d'Orsay; des vins, des bois, (entre autres une rondelle de noyer de deux mètres de diamètre, provenant des forêts de M. le général Floresco, président du Sénat roumain) et enfin, pour ne pas allonger l'énumération, l'exposition de confiserie de M. Capsa, qui s'intitule élève de Boissier. Après cela, il n'est pas permis de douter des sympathies que l'on a en Roumanie pour la France.

Le Chalet roumain. — Le comité roumain a eu aussi l'idée de faire construire, dans le prolongement de la rue du Caire, un chalet-restaurant qui est simplement une des merveilles de l'Exposition.



Le Chalet roumain.

C'est la reproduction exacte de la maison de campagne

roumaine avec son pignon, sa tour et son toit saillant. Le tout a été bâti par M. Oscar André, d'après les données fournies par M. Alexandre Ciurcou. L'intérieur du chalet répond à l'extérieur; on y entend des tziganes roumains qu'il est bon de ne pas confondre avec leurs confrères hongrois, car ils sont encore naturels, tandis que les voyages ont quelque peu gâté les tziganes hongrois. On y est servi par de vraies Roumaines, fort jolies sous leurs costumes pittoresques. Elles ne disent pas un mot de français, ce qui permet de certifier qu'elles ne sont pas des Batignolles. La nourriture servie dans ce chalet est naturellement roumaine. Aussi y mange-t-on beaucoup de mets roumains, entre autres le potage aigrelet au *borsch*, qui est aussi le plat favori des Russes, puis la *fleica* ou beafteak roumain, *les frigarui* ou filets de bœuf en brochette grillés, etc. Comme boissons il y a la *tzuica*, qui est de l'eau-de-vie de prunes, et un vin qui rappelle fort le muscat et qui se nomme du *tamaïosa*. Les amateurs d'exotisme culinaire doivent donc aller au chalet roumain ; ils y trouveront amplement de quoi satisfaire leur curiosité, et ils y passeront des moments fort agréables.

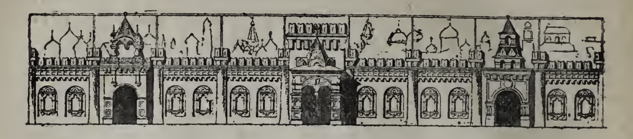
Russie.

Le Gouvernement russe n'a pas subventionné l'Exposition que nous voyons au Champ de Mars, qui est entièrement due à l'initiative privée ; et si l'on pouvait raconter les négociations auxquelles a donné lieu l'organisation de cette exposition, les luttes qui ont éclaté entre les différents comités, on intéresserait peut-être vivement le lecteur et on raviverait des luttes qu'il vaut mieux oublier. Il importe peu, du reste, que ce soit tel ou tel comité qui ait fait l'Exposition : il suffit de constater que la Russie prend part à l'Exposition, qu'elle y a 500 exposants, et qu'elle couvre une superficie totale de 3,200 mètres carrés.

La façade de la section russe reproduit les plus beaux monuments de l'architecture byzantine de Moscou. L'architecte a eu l'heureuse idée de reproduire le mur du Kremlin : les fenêtres du palais de Tehrem, les tours de la cathédrale de Wassili-Lajenij, le clocher d'Ivan le Ter-

rible, la tour Soukareff. L'une des entrées est copiée sur la porte du Kremlin, l'autre représente la porte principale de Wassili.

L'intérieur de la section est gaiement décoré. Le rouge et le bleu dominent. Au fond de la salle, un écusson représentant saint Georges terrassant le dragon. La Russie n'ex-



Façade de la Section Russe.

posant pas officiellement, on n'a pas pu arborer les armes nationales : on en a détaché seulement le motif central.

Les 500 exposants de la section russe sont partagés dans 73 classes : il est donc clair que l'on ne peut pas énumérer tous les produits envoyés. Cependant, il faut citer tout d'abord l'orfèvrerie russe, les objets niellés et des imitation des bijoux byzantins très remarquables.

Puis, viennent les industries textiles, les châles imprimés, les cotonnades, provenant tous de Moscou ; les soieries montrent quels progrès énormes la Russie a faits en cette branche.

Des fourrures, des cuirs, des huiles minérales, huiles de naphte et surtout des pétroles dont l'exploitation a pris, depuis quelques années, un si formidable développement dans la Russie méridionale. C'est de cette partie de l'empire des tsars que viennent aussi les nombreux échantillons de tabacs que l'on peut voir dans la section.

Puis, pour l'alimentation : des grains, des farines, des blés, de l'amidon, des huiles, fromages, beurre, fruits conservés, etc.

Enfin, des boissons de toutes sortes : les vins de Crimée où la vigne est très bien cultivée ; les vins de Hakhéti ; il y a aussi de nombreux flacons d'eau-de-vie, l'eau-de-vie de grains, la *vodka* du paysan russe.

Dans le parc, près de la Tour Eiffel, se trouve une pre-

mière annexe de la section russe : c'est une isba, maison de paysan, dans laquelle M. Houtin a eu l'excellente idée d'installer douze artistes qui peignent sous les yeux du public des icones, ces images de sainteté si originales que l'on trouve dans toutes les maisons slaves.

Puis, dans l'histoire de l'habitation, la maison russe édifiée par M. Garnier est occupée par des paysans se livrant à ce que l'on appelle là-bas l'industrie buissonnière ; c'est la petite industrie rurale. On a donc sous les yeux, au Champ de Mars, un tableau complet, quoique restreint, de l'état industriel de la Russie moderne.

Salvador.

La république de Salvador, qui est une des moins étendues mais des plus riches et des plus industrieuses de l'Amérique Centrale, a tenu à figurer officiellement à l'Exposition Universelle.

Le pavillon de Salvador, installé avec beaucoup de soin et de goût par M. Pector, est situé sur la terrasse du palais des Arts libéraux. Il est d'une architecture originale dont le double caractère arabe et espagnol donne une idée assez précise des constructions du pays. On s'est entouré des meilleurs documents; et après de longues recherches, M. Pector, président de la Société américaine de France, ayant pu retrouver les signes de la langue sacrée (nohualt) que parlaient, dit la tradition, d'anciens conquérants du Mexique et de l'Amérique Centrale, a eu l'idée ingénieuse de les faire reproduire, et de les utiliser comme sujets décoratifs pour le pavillon.

A l'intérieur, plusieurs tableaux reproduisent quelques beaux sites du Salvador.

Les principaux produits de cette exposition sont le café, l'indigo, de superbes minerais de cuivre, d'argent et d'or, enfin des essences de bois.

Dans une annexe voisine on a exposé une belle collection de plantes rares, arrivées depuis longtemps et bien reprises, notamment un plant de café qui n'a pas moins d'un mètre cinquante de hauteur.

Disons, en terminant, que la république du Salvador est

très florissante; il n'y a pas de pays où l'instruction publique soit plus développée, où les finances soient en meilleur état (le gouvernement n'a pas de dettes!). La population est d'environ 71 habitants par kilomètre carré.

République de San-Marin.

Un des signes particuliers de l'Exposition est la part qui y est prise par les petits États. Il y en a dont l'effort visible est véritablement touchant. La république de San-Marin se trouve dans cette catégorie. Cette petite république aristocratique, (elle tient beaucoup à ce titre), est absolument indépendante; elle se trouve située au centre de l'Italie, sur le versant des Apennins, entre Bologne et Ancône. La capitale, San-Marino, est certainement la capitale la plus élevée de l'Europe : elle est à 738 mètres d'altitude. Cette toute petite république est du reste très heureuse; elle n'a pas de dette publique, et il ne se trouve pas un seul illettré dans toute l'étendue de son territoire. Ce sont là des résultats qu'il est bon de constater.

Voilà enfin quinze siècles que la petite république n'a annexé aucun territoire, et, chose plus curieuse encore, qu'elle a su éviter qu'on l'annexât elle-même.

Et c'est grâce à la sagesse des San-Marinois que l'on peut admirer à l'Exposition universelle la façade monumentale de la section de la république de San-Marin qui fait face à l'avenue de Suffren. Cette façade se compose d'une porte Renaissance, encadrée de faïences et portant les armes de la république de San-Marin, que nous donnons ici à titre de curiosité, car elles sont probablement peu connues : *d'azur aux trois monts de sinople supportant trois tours d'argent couronnées de panaches de même.* A droite et à gauche de la porte, sont deux remarquables verrières du maître verrier Ch. Champigneulle. Ces verrières seront, après l'Exposition, transportées à San-Marin, où elles serviront à orner le nouveau palais que le gouvernement y fait construire. L'intérieur de la section est fort original, car les organisateurs ont su lui donner l'aspect d'un salon. Ils ont eu l'excellente idée de tendre les murs de tapisseries anciennes dont l'une, représentant le *triomphe de Bélisaire*, est d'une conservation véritable-

ment remarquable. Quelques trophées d'armes anciennes sont également intéressants ainsi que des mosaïques du troisième siècle. Une des curiosités de la section est une reproduction en relief de la ville de San-Marin et de ses environs. Cette reproduction peut véritablement être mise en parallèle avec les plans du même genre qui font au Louvre l'ornement du Musée de la marine. Au fond de la salle, une très belle cheminée sculptée. La sculpture est, du reste, l'industrie nationale des San-Marinois. Il y a des familles entières où l'on est sculpteur de père en fils depuis quinze cents ans. Puis viennent les produits du sol : beaucoup de racines d'iris, car c'est sur le mont Titan qu'on recueille la plupart de ces racines qui servent à parfumer la lingerie de nos élégantes.

En résumé la république de San-Marin, qui, en 1878, prenait pour la première fois part à une Exposition et obtenait, pour ses débuts, un nombre respectable de récompenses, a, depuis cette époque, considérablement augmenté ses relations commerciales ; nous sommes heureux de le constater, car il est bon de ne pas oublier que le gouvernement de la république de San-Marin a été l'un des premiers qui ait promis au gouvernement français de prendre une part officielle à l'Exposition universelle.

Serbie.

La Serbie a été la première nation qui ait accepté de prendre part officiellement à l'Exposition universelle de Paris. Aussitôt que le gouvernement français eut fait connaître son intention de faire une exposition universelle, le gouvernement du roi Milan demanda aux Chambres un crédit de 100,000 francs qui fut immédiatement voté.

Ce crédit ne suffit du reste pas, car le comité central de Belgrade, présidé par M. Goudovitch, a dépensé en Serbie 160,000 francs et l'installation au Champ de Mars en a coûté 60,000.

La section serbe, qui couvre une étendue de 560 mètres carrés et qui se trouve entre les expositions de la Grèce et du Japon a, sur l'avenue de Suffren, une façade monumentale qui est une des plus réussies de l'Exposition. Elle a été

faite sur les plans de M. Lafanège, architecte, et est du style serbo-byzantin le plus pur. Elle se compose de mosaïques émaillées, encadrées de plaques de marbre blanc et donne absolument l'impression de l'architecture nationale serbe dont on ne trouve plus, en Serbie même, que des traces très rares, l'occupation turque ayant détruit presque tous les monuments. Cette façade est donc plus qu'une ornementation ordinaire, c'est une reconstruction de nature à intéresser les archéologues aussi bien que les promeneurs.

L'intérieur de la section serbe est tendue en son entier de tapis dus aux fabriques du pays. Ils ont été choisis, comme tous les objets qui se trouvent dans la section serbe, par le comité central de Belgrade qui a recueilli dans toutes les parties du royaume ce qui lui paraissait le plus propre à faire connaître à l'étranger les industries si diverses de la Serbie.

A côté de ces tapis qui sont d'une couleur très riche, ce qui ne les empêche pas d'être très bon marché, on remarque tout d'abord des expositions très nombreuses de prunes sèches : c'est là une des branches les plus importantes de l'industrie serbe. On en expédie de très grandes quantités jusqu'en Amérique. Un peu plus loin, l'exposition de M. George Weifert, le grand brasseur de Belgrade, dont les produits sont fort connus dans toute la région du bas Danube. On voit aussi les premiers échantillons des draps que la Serbie fabrique depuis quelques années. Toutes ces marchandises bon marché sont fabriquées sur le modèle des marchandises analogues anglaises. De nombreux échantillons de minerais prouvent la richesse minérale de la Serbie et expliquent, avec les grains qu'on retrouve dans la section alimentaire, les nombreuses créations financières faites en Serbie depuis dix ans avec des capitaux venus de l'Europe centrale.

Un peu plus loin, l'exposition officielle de l'arsenal de Kragougevatz montre les efforts faits par le gouvernement serbe pour maintenir l'armement de l'armée à la hauteur des progrès de la science moderne.

Mais ce qui intéresse le plus vivement les visiteurs, ce sont les produits nationaux de la Serbie. D'abord les étoffes

brodées rappelant beaucoup les broderies turques. Puis les vestes de paysans dont quelques-unes sont brodées avec un art et un goût auquel on ne s'attend pas. Les ornements sont d'une sobriété rare chez les Orientaux; il y a des vestes de paysans en drap noir et soutachées de noir qui ne seraient certainement pas déplacées chez un des couturiers élégants de Paris. Dans la même collection il y a des ceintures d'un dessin très intéressant et des tissus légers à raies voyantes qui servent à la toilette des femmes et qui sont d'un effet gracieux.

L'exposition des objets en filigrane est, elle aussi, fort intéressante. Les objets exposés, quoique ressemblant aux objets du même genre qui arrivent de Russie, ont cependant un caractère particulier ; on voit à certains détails que les artisans serbes ont été plus ou moins directement soumis à l'influence orientale. Ce caractère ou plutôt ce cachet spécial donne de l'intérêt aux objets du culte, ostensoirs, ciboires, dans lesquels on est tout étonné de trouver des motifs empruntés à l'ornementation des mosquées. Les boucles de ceintures, les agrafes de vestes, des crosses de pistolets montrent aussi que l'industrie du filigrane serbe produit des objets moins importants et tout aussi intéressants.

C'est là du reste le jugement que l'on peut porter sur toute l'exposition serbe; elle est intéressante : car il est toujours curieux de voir un peuple essayer de se débarrasser des formules surannées qui le gênent pour essayer d'entrer en plein courant de civilisation moderne.

Siam.

L'Exposition du royaume de Siam a été faite sur les ordres de Sa Majesté le Roi qui a voulu que son pays fût représenté à l'Exposition de 1889, comme il l'avait déjà été aux deux Expositions de 1867 et de 1878. Tous les frais d'organisation et d'installation de la section siamoise ont été supportés par le Roi, qui est d'ailleurs le seul exposant.

La section occupe dans la galerie extrême, du côté de la rue du Caire, entre le Japon et l'Egypte, une superficie de 250 mètres carrés. Elle occupe aussi dans le prolongement de la rue du Caire, près du poste de pompiers, un pavillon

qui couvre une superficie de 100 mètres. Il n'y a pas à proprement parler d'exposition dans ce pavillon qui est là plutôt comme un type de l'architecture siamoise. C'est une petite construction avec quatre perrons disposés à angles droits et à double toit dont les pentes sont très inclinées. Il est en bois merveilleusement découpé.

La façade de la galerie des industries diverses est un spécimen d'ordre composite où l'on a réuni divers détails d'ornementation empruntés aux palais et aux temples de Bangkok.

Le Roi a réuni là, un peu au hasard, toutes les industries de son royaume ; des vêtements royaux, des habits d'hommes et de femmes, des panungs de soie aux couleurs éclatantes, brodés de fleurs, d'or et d'argent, des ustensiles de cuivre, des palanquins, des instruments de musique profane et sacrée, des défenses d'éléphant, des harnais, des fleurs conservées, du kaw-mak, riz fermenté, etc.

Tous ces produits nous initient à des mœurs inconnues et à un art merveilleux ; mais ils nous rappellent surtout quel souci le roi de Siam a toujours eu d'être représenté aux grandes solennités où la France convie toutes les sympathies et toutes les intelligences.

République Sud-Africaine.

(Voir à l'*Esplanade des Invalides*, où cette exposition a été installée.)

Suède.

Le gouvernement suédois n'a accordé aucune subvention pour l'Expositiõn de Paris : aussi la participation est-elle des plus restreintes. Il est inutile de s'y arrêter longtemps.

Toute l'exposition suédoise est contenue dans un fort joli chalet en sapin verni, construit naturellement d'après le type de l'architecture du pays. Ce chalet, situé à gauche de la Tour Eiffel, en entrant dans le Champ de Mars, est d'ailleurs arrivé de Stockholm par pièces prêtes à monter. Il sort des chantiers de M. Ligua, un des grands menuisiers de la capitale. C'est en somme une habitation à un étage, dans

les chambres de laquelle une douzaine d'exposants ont envoyé leurs produits.

C'est ainsi que l'on trouve au rez-de-chaussée, à droite de l'entrée, l'exposition de fourrures de M. Albert. L. Bergström de Stockholm qui a de jolies vitrines très bien garnies. Au milieu, l'on peut voir une colossale tête d'élan. Dans la pièce à côté, se trouvent des échantillons de la coutellerie suédoise. Les aciers de Suède sont renommés dans le monde entier et servent à fabriquer des rasoirs d'une qualité exceptionnelle.

A gauche de l'entrée, l'on a installé une exposition de vieille orfèvrerie. On peut voir là des pièces très curieusement ouvragées et d'une ornementation vraiment originale. Dans la chambre voisine, qui est la copie exacte d'une chambre d'artisan du pays, avec le toit à pentes très raides (ryggas-stuga), est une table où quatre ouvriers orfèvres travaillent et façonnent des objets devant les visiteurs. Toute cette partie de l'habitation est meublée de chaises et de bancs d'un très vieux style, ornés de peintures naïves.

Au premier étage où l'on accède par un escalier dont la rampe est curieuse, se trouvent les bureaux de M. Ligua, qui est l'organisateur de cette minuscule section.

Et c'est tout; mais en sortant de visiter cette exposition réellement intéressante, on s'étonne que la Suède ne se soit pas fait représenter d'une façon plus complète, et ce que l'on voit fait regretter qu'on n'en puisse voir davantage...

Suisse.

La participation de la Suisse à l'Exposition universelle n'a pas d'histoire. Tout s'est passé sans aucune difficulté; dès 1887, la participation de la Suisse était assurée. Le gouvernement helvétique envoyait son adhésion officielle, et les Chambres fédérales votaient une subvention de 450,000 francs. A cette somme venaient encore s'ajouter les crédits votés par différents cantons et différentes villes pour subventionner des expositions collectives. Ainsi le canton de Zurich a voté des fonds pour l'exposition des soieries. Genève et Neufchâtel pour l'horlogerie, Saint-Gall pour les broderies, le canton de Vaux pour les vins, etc. On a

13.

donc à constater que l'entrain a été général dans la Suisse entière et qu'à l'exception de l'industrie des rubans qui a refusé, l'on ne sait trop pourquoi, de prendre part à l'Exposition, la section suisse présente un ensemble à peu près complet de la situation commerciale et industrielle actuelle de la République Helvétique.

Cette section compte 1,100 exposants, et occupe une surface de plus de 6,500 mètres carrés. La section suisse en 1878 n'occupait que 5,000 mètres. Ces chiffres prouvent mieux que tous les raisonnements du monde la part prise par la Suisse à l'Exposition. Nous avons parlé déjà de son exposition des Machines, où la Suisse compte 128 exposants et montre au public les progrès énormes faits par son industrie mécanique. Tous les produits exposés dans les autres groupes sont remarquables. Nous attirons surtout l'attention sur la collection de cartes exposées par le Bureau topographique fédéral. Il semble absolument impossible d'aller plus loin dans la cartographie. M. Simon, de Bâle, expose aussi un très curieux relief de la Jung Frau. L'exposition scolaire est, elle aussi, très intéressante. On y voit quelle importance est donnée en Suisse à toutes les questions d'éducation et d'hygiène. L'exposition d'horlogerie couvre à elle seule 250 mètres avec 160 exposants. On y trouve toutes les espèces de montres connues et inconnues jusqu'à ce jour, car les exposants de Genève et de Neufchâtel surtout ont envoyé des modèles que l'on n'avait jamais vus et sont arrivés à vaincre les plus grandes difficultés de la mécanique. Une exposition très complète est aussi celle des ornements d'église et des objets du culte. On y trouve aussi des vitraux. L'industrie verrière, qui semblait oubliée en Suisse depuis des siècles, reprend depuis quelques années. Puis, nous arrivons à une des plus importantes sections : l'exposition collective des soieries de Zurich qui est contenue dans une superbe vitrine et dans laquelle on trouve surtout des soies bon marché. Une autre exposition importante est celle des dentelles et broderies d'Appenzell et de Saint-Gall qui occupe le pavillon à côté de la façade de la section. On y remarquera surtout des rideaux de vitrages avec des dispositions très originales et neuves.

D'autres industries suisses importantes sont encore représentées au Champ de Mars. On y verra, par exemple, des laits condensés et des farines lactées de Vevay. Ces manufactures énormes absorbent la plus grande partie du lait du canton de Vaux et envoient leurs produits jusqu'en Amérique où ils sont très appréciés. A côté des chocolats Suchard, une grande exposition de fromages de gruyère où l'on verra les produits les plus perfectionnés de cette importante industrie.

Dans un restaurant suisse situé sur le pourtour intérieur du jardin du Champ de Mars, on pourra goûter les vins du Valais qui sont trop peu connus en dehors de la Suisse, et quand, au mois de juillet, on verra la part prise par la Suisse à l'exposition de bestiaux, on pourra se faire une idée exacte de la richesse agricole et industrielle de ce vaillant petit pays qui a toujours été l'ami de la France et qui a prouvé ce sentiment aux jours de malheur. On ne l'oubliera jamais.

Autres expositions du Champ de Mars.

Il faut se borner. Et cependant, que de choses nous resteraient encore à voir dans cet énorme Champ de Mars !

Nous avons cité et décrit, au hasard d'une rapide excursion, la plupart des expositions hispano-américaines ; mais nous n'avons rien dit du Chili, du Paraguay, de l'Uruguay, de Venezuéla qui ont groupé, à droite du Champ de Mars, à l'entrée du Palais des Arts libéraux, non des « pavillons » mais de délicieux petits palais, dont la visite arrêtera le promeneur une journée entière...

Du même côté, la curieuse exposition du *Globe terrestre*, et le *Palais des enfants* solliciteront sa curiosité. S'il se transporte de l'autre côté du Champ de Mars, il y trouvera les pavillons des pastellistes et des aquarellistes, et à côté du Pavillon du Cap, dont nous donnons plus haut la description, l'admirable exposition des broderies anciennes de Dillemont, qui vaudrait à elle seule toute une étude.

Plus bas, en descendant vers la Seine, de curieuses expositions industrielles encore.

Dans le groupement des constructions situées vers l'avenue de La Bourdonnais, un type curieux de *maison en fer*, adossé au théâtre des Folies-Parisiennes plus à gauche les expositions des Téléphones, de la Compagnie du Gaz, de la Société Eiffel, de la Manufacture nationale des tabacs. En face, le pavillon de Suez et Panama.

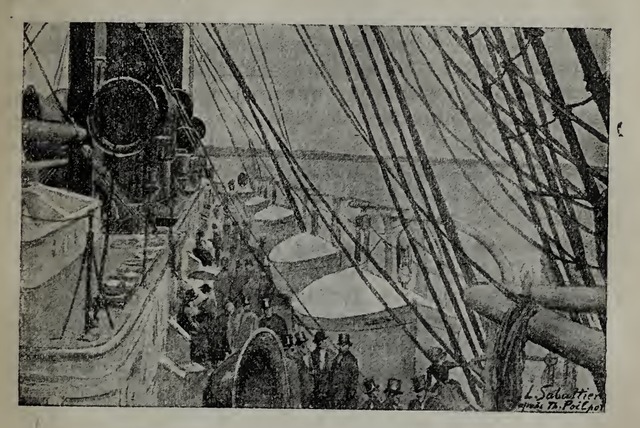
Il faudrait décrire en détail les merveilles du jardin central (cinq hectares de pelouses et de plates-bandes !) et la monumentale fontaine élevée sous la Tour Eiffel par un des plus consciencieux artistes de ce temps, M. de Saint-Vidal...

Signalons seulement ces beautés et ces curiosités au promeneur, en souhaitant que cette simple mention lui inspire le désir de les connaître et de s'y arrêter. C'est au quai d'Orsay que nous devons maintenant le conduire.

LE QUAI D'ORSAY

La visite du quai d'Orsay commence dès le pont d'Iéna.

Sur la berge, l'exposition panoramique du pétrole ; puis l'Exposition maritime et fluviale, et enfin, à hauteur de l'avenue La Bourdonnais, le Panorama déjà célèbre de la



Compagnie Transatlantique, exécuté par M. Poilpot et que nous avons signalé dès la première page de ce volume.

C'est seulement après avoir accompli cette première promenade que le visiteur, traversant les premières galeries de l'Agriculture dont nous parlons plus loin gagnera

LE PALAIS DES PRODUITS ALIMENTAIRES

On pourrait dire que c'est ici le ventre de l'Exposition si, d'une part, la place relativement mesurée qu'il occupe dans l'ensemble (8,000 mètres de superficie, en deux étages) et, d'autre part, la nature et la qualité des produits exposés, ne souhaitaient une comparaison plus délicate.

Donc, le ventre, non... mais la bouche et mieux encore que la bouche, le *palais*, car il est bien nommé, ce groupe,

en ce sens que les 3,000 exposants qu'il renferme ont, d'un effort collectif intelligemment dirigé par M. Prevet, député, réuni toutes les délectations du goût le plus raffiné.

Chaque produit est représenté par le fabricant qui en a popularisé la marque; toutes les gloires de l'alimentation sont ici, surveillant l'effet de leurs tentations sur les gourmandises réveillées.

Lorsque vous suivez *le bord de la Seine*, du *pont de l'Alma* au *pont d'Iéna*, le Palais s'annonce à votre attention par l'*Exposition de viticulture* qui en est, en quelque sorte, comme la préface. Il est impossible, en effet, devant les deux foudres monstrueux que vous apercevez alors, l'un, rond, d'une contenance de 600 hectolitres, l'autre, ovale, d'une contenance de 275 hectolitres, il est impossible que vous ne songiez pas immédiatement aux bonnes choses dont s'emplissent de pareils tonneaux.

Vous n'avez que dix pas à faire pour trouver la réalisation de votre rêve et vous êtes, dès l'abord, conquis par l'harmonie parfaite que l'architecte et le décorateur ont établie entre leur œuvre, très étudiée dans sa discrétion d'aspect voulue, et l'exposition qu'ils encadrent, laquelle, nous le répétons, vaut plus par la qualité que par la quantité des produits et n'aspire qu'à titiller des palais sinon blasés, du moins distingués.

Il faut louer aussi une ingéniosité d'aménagement qui permet à l'œil d'embrasser synoptiquement l'alimentation répartie entre deux étages spacieux : de merveilleux chais pour les vins, cidres, bières, etc., et, au-dessus, un rez-de-chaussée qu'une surélévation de deux marches subdivise lui-même transversalement en *Galerie du travail* et salles d'exposition, avec vitrines, restaurant, buffet de dégustation, etc.

Car, il faut bien le dire, la grande originalité du Palais des Produits alimentaires réside moins dans un étalage stérile et sans intérêt que dans un *tableau animé* de la manutention, de la manipulation et du pressurage des produits. *Utile dulci*.

On aurait donc tort de croire que cette exposition s'adresse exclusivement aux grandes personnes qui joignent aux privilèges de l'âge les curiosités du goût. Les enfants qu'ins-

truit et amuse l'histoire d'une bouchée de pain, ne sauraient rester indifférents à la fabrication du biscuit, du chocolat, des eaux parfumées, aux si complets détails du commerce des vins de Champagne, aux différents aspects d'un laboratoire, d'un cellier, d'une usine, d'un fournil, etc... C'est une leçon de choses, un enseignement vivant, non plus l'industrie en statistiques, mais l'industrie en action...

S'il importe de savoir ce qu'on mange et ce qu'on boit, il n'est pas inutile de savoir par quelle filière a passé, avant d'arriver à notre bouche, le produit de la terre, de la ferme, etc. C'est ce que va nous apprendre la *Galerie du travail.*

Aussi est-ce vers elle que nous nous dirigerons d'abord, après avoir payé notre tribut d'étonnement au colosse de 20,000 kilos qui en garde l'entrée : ce fût, d'une contenance de 1,500 hectolitres, qu'amena si malaisément d'Epernay à Paris un chariot traîné par douze paires de bœufs, lequel fût, avant d'être plein de vin de Champagne, put servir de salle à manger à 15 convives !

L'escalier central franchi, si nous tirons *à gauche*, c'est dans la boulange que nous nous trouvons, mais, entendons-nous, une boulange d'élite, celle qui procède à la fabrication des biscuits genre anglais, spécialement. Arrêtez-vous là : les différentes phases de la malaxation mécanique sollicitent votre examen.

Du pétrin pouvant pétrir 2,000 kilos de pâte par jour, celle-ci passe dans une seconde machine qui la lamine jusqu'à l'épaisseur désirable pour le découpage auquel s'emploie une troisième machine, également chargée d'imprimer les pâtes. Elles ne sortent de là que pour être recueillies par un énorme four de 14 mètres de longueur, qui les cuit en moins de dix minutes et les dépose délicatement dans de fraîches bannettes destinées à les transporter, sous le parquet, dans les comptoirs de vente... où la foule se les dispute.

Que si vous ne voulez pas manger votre biscuit sec... c'est bien simple Il y a, à l'opposite, de quoi satisfaire vos convoitises.

A travers un laboratoire de distillateur, pourvu d'alambics de dix hectolitres, de bassines, d'appareils à filtrer,

de réfrigérants; à travers les moulins qui vous initient au traitement ou à la manipulation du café torréfié; vous arrivez enfin aux ateliers de confiseurs qui fabriquent devant vous leurs bonbons et leurs sirops, et aux deux travées qui terminent la *Galerie du travail* et n'en constituent pas la moindre attraction.

Elles sont, en effet, occupées par une des puissantes machines employées à Noisiel pour le broyage du chocolat. Ce qui fuit dans une perspective dioramique achevant l'illusion, c'est une des salles mêmes de l'usine avec sa vie, son mouvement, curieux décor, ingénieuse toile du fond d'un théâtre où l'acteur de premier plan, toujours en scène et toujours en branle, atteste, une fois de plus, la supériorité de notre outillage industriel.

Après avoir circulé dans les ateliers, il est intéressant d'en emporter une vision d'ensemble qu'on se procure aisément de la terrasse qui domine la galerie. D'autant que, après s'être penché pendant quelques minutes sur le bruit et l'activité de ce coin grouillant, on n'a qu'à se retourner pour visiter paisiblement les produits exposés dans les vitrines: les sucres, vinaigres, condiments, chicorées, cafés, de la classe 72; — les viandes, poissons, légumes, conserves de toute sorte des classes 70 et 71, intéressante exhibition en ce sens qu'elle est la plus complète qu'on ait organisée jusqu'ici en fait de poissons conservés; — les biscuits, pains d'épices, farineux de la classe 67; — les corps gras, laitage et œufs de la classe 69 enfin.

C'est par là que nous terminerons notre promenade au *premier étage*, car nous trouvons, à cette extrémité du bâtiment, l'escalier qui va nous conduire à l'*Exposition des vins*.

Toutefois, n'y descendons pas avant d'avoir mentionné la série de concours pour les produits de la ferme, qu'a institués cette classe 69.

Ces concours sont de deux sortes: permanents et temporaires.

Les premiers, cela est tout indiqué, n'intéressent que la dégustation des produits conservés: beurre, huile et fromages secs.

Les concours temporaires, au contraire, au nombre de deux, auront lieu en mai et en septembre, au Trocadéro,

sous une tente *ad hoc*, et s'adressent aux beurres frais de toute provenance, au laitage, aux œufs, etc.

Descendons-nous, maintenant?... Pas avant, je crois bien, de nous être arrêtés devant le vaste buffet de dégustation occupant le centre de la salle. C'est la bibliothèque des liquides, une bibliothèque savamment composée, où ne sont admis que de très vieux auteurs, tous grands crus authentiques, éditions rares, justement renommées qu'on peut *feuilletter* (avec deux *t)*, s'ils sont à la fois à la portée de la bouche et de la bourse. Incomparables ouvrages qui sont comme les dictionnaires du goût et que je vous conseille de compulser pour guider vos recherches gastronomiques et redresser les barbarismes de la langue... sensuelle.

C'est donc en parfaite disposition d'esprit, le cœur et les yeux réjouis par la dégustation des vins et la préparation allégorique des seize panneaux décoratifs et des quatre grandes compositions célébrant le Vin — le Pain — la Pêche — la Volaille ; que vous pouvez honorer de votre visite la classe 73, la dernière des sept que groupe le palais de l'Industrie alimentaire.

Je l'ai dit : elle occupe tout le sous-sol et se partage en régions productrices clairement désignées par des paysages indépendants. Les amateurs de cidres, de bières, de boissons fermentées, trouveront là amples récoltes ; les amateurs peut-être plus nombreux de vins de Champagne et de Bourgogne puiseront dans l'exposition particulièrement réussie de ces produits, la consolation des ravages phylloxériens dont une autre section offre l'attristant spectacle.

Mais le *clou* de cette classe, il n'est pas, sans doute, téméraire d'affirmer que c'est l'histoire d'une bouteille de champagne, racontée par une carte en relief où toute la culture de la vigne est relatée, depuis la plantation jusqu'à la cueillette; — et encore par une coupe de bâtiment nous introduisant dans les arcanes de cette industrie, nous montrant la basse-cave, la haute-cave, le cellier, le galetas, constructions, appareils, accessoires et bonshommes de cire, rigoureusement réduits au 1/10.

Le plan figuratif d'un vendangeoir, avec ses paniers, ses bascules, ses différentes espèces de pressoirs ; le chantier de travail, grandeur naturelle, établi sur le bord de la Seine ;

la collection curieuse de bouteilles (il en est qui datent de Louis XV) ; une liste très complète des verreries où se fournissent les fabricants, rien n'est oublié pour que nous gardions de notre visite un souvenir instructif et durable, j'ajouterai même : patriotique, si l'on considère que tout, absolument tout, sauf le liège des bouchons, est produit par la Champagne.

Au résumé, de même que l'exposant de cette région dit de son vin, quand la récolte est généreuse : « Pas besoin de le faire mousser ; il mousse tout seul » ; de même on peut dire des produits catalogués : inutile de les vanter, ils se recommandent d'eux-mêmes pour peu qu'on en interroge la saveur. Et lors même que les facultés gustatives se refuseraient à ces expériences loyales, il y a, dans les ateliers en mouvement, dans les mystères dévoilés de la fabrication et, le soir, dans la féerie de l'électricité enveloppant des pyramides de flacons ; il y a encore amplement de quoi justifier l'empressement des visiteurs.

Enfin, si une image pouvait, d'un symbole caractéristique, donner la clef de cette exposition, je dirais volontiers qu'elle se présente au public comme une bouche énorme dont l'hiatus laisse apercevoir les deux étages de ses mâchoires, la solide denture de ses machines à broyer et, derrière la fine langue d'un couloir central où toutes les variétés de la gourmandise aboutissent, la luette incessamment humectée d'un intarissable buffet de dégustation.

L'AGRICULTURE

Quand vous quittez le Champ de Mars, en passant devant le panorama de la Compagnie transatlantique, vous abordez, en pénétrant, sur le quai d'Orsay, les galeries réservées à l'Agricuture. Ces galeries s'étendent, sur une double rangée, jusqu'à l'Esplanade des Invalides. D'allures plus modestes que les grandes industries et surtout que les industries de luxe, l'agriculture a voulu néanmoins se parer pour faire bonne figure au milieu des splendeurs qui l'entourent. Elle a réussi à prouver que, même dans les choses qui paraisssent devoir y prêter le moins, le goût français ne perd jamais ses droits. La parure est sobre,

mais elle encadre bien la somme énorme de travail et d'efforts que ces galeries renferment. Sans doute, le simple badaud n'a rien à faire ici ; mais quiconque se soucie, tant soit peu des affaires de son pays, quand il aura jeté un premier coup d'œil sur l'immense variété d'objets exposés, sera saisi par l'intérêt qu'il y trouvera.

Voici d'abord l'exposition du *Ministère de l'Agriculture.* Le rôle de ce ministère est complexe : il contribue, par les concours qu'il organise et par les subventions qu'il distribue, à susciter et à propager le progrès, et, surtout, il dirige l'enseignement agricole. L'utilité de ce ministère, niée par quelques esprits chagrins, est manifeste; elle ressort de ce fait que l'institution est imitée partout, même dans les pays qui, comme l'Angleterre, ont passé pendant longtemps pour nous devancer dans la voie du progrès agricole. A côté des bronzes et des objets d'art qu'il distribue dans les concours régionaux, le Ministère de l'Agriculture expose des publications qui lui font le plus grand honneur; au premier rang, se place la *Statistique agricole* de 1882, œuvre magistrale de M. Eug. Tisserand, et qui, de l'avis unanime des hommes les plus compétents de tous les pays, est la meilleure qui ait été jamais faite, par quelque nation que ce soit.

Le Ministère de l'Agriculture présente une autre exposition spéciale : elle est installée dans le *Pavillon des forêts,* sur le Trocadéro. Nous en avons parlé précédemment.

Les établissements d'enseignement agricole montrent de grands progrès depuis dix ans ; ces progrès ont été réalisés sous l'impulsion de M. Tisserand qui s'efforce de doter toutes les régions du pays d'écoles d'agriculture appropriées à leurs besoins spéciaux.

L'*Institut national agronomique* se place au premier rang. Les travaux de ses professeurs, comme ceux des professeurs des *Écoles nationales d'agriculture* de *Grignon,* de *Grand-jouan,* de *Montpellier,* montrent la marche de la science agronomique française qui compte, chaque année, des succès nombreux. Consultez les tableaux, les photographies qui couvrent les murs, parcourez les notices qui les accompagnent; à chaque pas, vous trouvez des découvertes dont les conséquences pratiques sont le plus souvent immédiates,

et prennent parfois des proportions rapidement gigantesques pour le développement de la fortune publique. Feuilletez les annuaires de ces écoles, et vous y trouverez les noms des cultivateurs qui font l'honneur du pays.

Les *Écoles nationales vétérinaires* d'Alfort, de Lyon, de Toulouse, remplissent un autre rôle ; elles forment les vétérinaires civils et militaires. Les uns sont, dans les campagnes, chargés de la mission de sauvegarder les troupeaux contre les maladies qui tendent à les décimer ; les autres rendent, dans l'armée, des services du même genre. Les progrès de la science vétérinaire ont été rapides depuis quelques années ; elle a largement profité des nouvelles voies ouvertes par les travaux de M. Pasteur.

Le rôle des *Écoles pratiques d'agriculture* est plus modeste. Ce sont des créations récentes. La première remonte à 1876 ; aujourd'hui on en compte environ vingt-cinq, dans autant de départements. Elles sont d'importance variable, mais toutes forment des cultivateurs instruits et aimant leur future profession. Quelques-unes ont des buts spéciaux qui s'ajoutent à l'enseignement fondamental des choses agricoles : ici, la laiterie ; ailleurs, les irrigations, la viticulture, ou l'arboriculture. Les modèles de matériel d'enseignement, les travaux de leurs professeurs et de leurs élèves, les produits de leurs cultures, donnent la preuve de leur grande vitalité.

Voici maintenant les *Stations agronomiques*. On n'en compte pas moins d'une cinquantaine. Ces établissements travaillent pour l'agriculture sous trois formes principales : par des recherches de physiologie générale, par des essais culturaux sur les diverses variétés de plantes et sur l'emploi des engrais ; et enfin par des analyses chimiques sur la composition des engrais, des terres arables, etc. Toutes ne figurent pas dans les galeries de l'Exposition, mais celles que vous y rencontrerez présentent, les unes ou les autres, de nombreux sujets d'études.

Les *Chaires départementales d'agriculture* appartiennent aussi à ce qu'on pourrait appeler l'exposition scientifique de l'Agriculture. C'est l'enseignement porté de canton en canton par des professeurs nomades ; c'est, en outre, l'enseignement vivant par les *champs de démonstration* destinés à frapper l'esprit des petits cultivateurs et à leur montrer

quelles faibles avances suffisent souvent pour accroître les rendements dans de grandes proportions. Le cultivateur, qui a passé à côté des champs de cette sorte, s'y instruit par la vue beaucoup plus vite que par les plus savantes démonstrations.

Voici, d'autre part, les publications relatives à l'enseignement agricole, les méthodes et procédés d'enseignement imaginés pour les écoles primaires rurales, les résultats des recherches poursuivies par des cultivateurs ou par des agronomes qui travaillent avec leurs propres forces.

Les cultivateurs isolés, surtout les petits cultivateurs, qui sont les plus intéressants, reculent souvent devant les frais qu'entraîne la participation à une exposition comme celle de Paris. Heureusement, les associations agricoles de toute nature, sociétés d'agriculture, comices, syndicats, s'entendent parfaitement à grouper leurs efforts. Les collectivités qui figurent dans les galeries du quai d'Orsay sont très nombreuses, et elles ont admirablement réussi à montrer les résultats des efforts persévérants par lesquels l'agriculture lutte contre la mauvaise fortune.

Ce caractère est tout à fait spécial à l'Exposition de 1889.

Les expositions collectives des associations agricoles montrent, par les gerbes de céréales qu'elles offrent aux yeux, par les types de plantes de toute nature : textiles, fourragères, etc., dont elles ont garni les gradins, des exemples variés des résultats soit généralement acquis, soit obtenus par les cultivateurs les plus habiles et les plus instruits, dans les diverses régions entre lesquelles la France agricole se partage. Une rivalité heureuse s'est établie entre ces associations; un agencement élégant des galeries en est la conséquence.

Parmi les principales expositions des associations agricoles figurent celle de la *Société des agriculteurs du Nord*, qui compte dans ses rangs plusieurs des agriculteurs les plus réputés de France; de la *Société du Pas-de-Calais*, qui rivalise avec le Nord dans toutes les cultures industrielles; de la *Société d'agriculture de Meurthe-et-Moselle*, où figurent surtout les produits spéciaux de l'agriculture lorraine; de la *Société horticole, vigneronne et forestière de Troyes*, où l'on voit un magnifique spécimen des reboisements de Champagne; du

Comice départemental de l'Aube; du *Comice de l'arrondissement de Reims*, où figurent les riches produits actuels de la Champagne pouilleuse transformée; de la *Société d'agriculture de Meaux*, de celle de *Melun*, du *Comice de Coulommiers et Provins*, qui se partagent la direction des affaires agricoles dans le grand département de Seine-et-Marne; du *Syndicat agricole de Seine-et-Oise*, où la culture maraîchère fait la plus heureuse alliance avec la culture ordinaire; du *Comice de l'arrondissement de Chartres* et du *Syndicat d'Eure-et-Loir*, qui représentent la célèbre agriculture beauceronne; du *Comité du département du Cher* et du *Comité départemental de l'Indre*, deux départements voisins, mais qui ont un aspect assez différent; des *Comités de la Mayenne* et d'*Ille-et-Vilaine*, représentant l'agriculture de l'Ouest, qui a défriché de si grandes étendues de landes; du *Syndicat des cidres de l'Ouest* et du *Syndicat de la Guerche-de-Bretagne* qui s'occupent surtout de la culture du pommier et de la production du cidre, comme de l'expansion du commerce de cette excellente boisson; de la *Société d'agriculture des Deux-Sèvres*, département dans lequel la production du bétail est une des principales richesses; du Comité agricole de la *Haute-Saône*, pays d'élevage et de culture des céréales; de la *Société d'agriculture du Doubs*, qui se préoccupe surtout des progrès à réaliser dans la fabrication du fromage de Gruyère par les associations pastorales dites fruitières; de la *Société agricole de la Haute-Loire*, autre pays célèbre d'élevage; du comité du *Lot*, de celui de *Lot-et-Garonne*, du *Comice de Bazas*, qui réunissent ici les produits variés de la région du Sud-Ouest.

Chacune des associations représente des centaines d'exposants, dont les efforts peuvent se juger et seraient passés inaperçus sans la force donnée par la collectivité. Deux grands progrès ressortent surtout de l'ensemble de ces expositions : un accroissement sensible dans le rendement des céréales, et une révolution complète dans la culture de la betterrave à sucre.

Cette révolution s'est opérée dans le cours des dernières années sous l'aiguillon de la nécessité. La sucrerie française a dû transformer ses anciennes méthodes pour lutter contre la concurrence redoutable des sucres allemands; elle a dû demander aux cultivateurs une matière première plus appro-

priée à ses besoins. Les cultivateurs ont résolu le problème avec une rapidité réellement surprenante; ils ont augmenté plus que de moitié la richesse en sucre des betteraves qu'ils récoltent. D'autre part, les graines de betteraves riches qu'on était habitué naguère à demander surtout en Allemagne, sont produites aujourd'hui en France dans d'aussi bonnes conditions sous le rapport de la richesse et dans des conditions bien supérieures, si l'on tient compte des nécessités de sol et de culture. Voilà ce que doit retenir celui qui veut se faire une idée juste des transformations que montrent les produits exposés dans les galeries du quai d'Orsay.

Voici, d'autre part, des fermes qui font l'honneur des régions où elles sont situées.

Des expositions de grainiers, de vétérinaires, d'instruments et de produits vétérinaires, de maréchalerie, sont aussi à leur place comme auxiliaires de l'agriculture.

Voici une branche de la production agricole dont l'outillage et les procédés se sont absolument transformés : c'est la laiterie et la production du beurre. L'exemple nous est venu des pays scandinaves, et il a été fécond. On fait aujourd'hui le beurre avec des machines qui suppriment absolument toute manipulation. L'écrémage instantané, le barattage, le malaxage, demandent moins d'une heure, et vous pouvez obtenir un excellent beurre dans la matinée où les vaches ont été traites. Deux laiteries aménagées avec ces appareils sont établies dans des chalets élégants sur l'esplanade des Invalides : une *laiterie anglaise* et une *laiterie danoise* installée par Pilter; ce ne sont pas les moindres attractions de ce vaste ensemble d'édifices si variés. Quant à la vaisselle de la laiterie, elle a été aussi notablement améliorée depuis quelques années.

La basse-cour est, comme la laiterie, du domaine de la fermière. Ici aussi le progrès est manifeste, au point qu'un mot nouveau, celui d'*aviculture*, a été créé et est entré dans la pratique courante. L'aviculture se retrouve encore de l'autre côté du pont d'Iéna, au bas du Trocadéro.

OUTILLAGE AGRICOLE.

Les galeries de l'agriculture que nous avons parcourues

rapidement sont celles qui longent le parapet du quai. Une autre rangée de galeries court parallèlement ; elle est consacrée à l'*outillage* et à la *machinerie agricole*. La plupart des constructeurs français s'y sont donné rendez-vous. Ici encore d'immenses progrès ont été réalisés : aux anciens appareils lourds et incommodes ont succédé des appareils et instruments légers, d'une solidité à toute épreuve, qui font le plus grand honnneur au génie de nos constructeurs.

La qualité générale de la construction des machines agricoles françaises est au moins égale à celle des machines d'origine étrangère. En ce qui concerne les machines à vapeur et les batteuses, la preuve en a été faite ; aux concours internationaux les plus récents, les constructeurs français l'ont emporté sur leurs rivaux. S'agit-il des instruments aratoires ou des instruments d'intérieur de ferme, les ateliers français donnent au moins d'aussi bons produits que les autres ; pour les charrues spécialement, on ne trouve nulle part d'aussi bons instruments qu'en France. L'acier est devenu d'un emploi presque général dans la fabrication ; quelques constructeurs emploient même exclusivement cette matière pour toutes les parties de leurs instruments.

Deux galeries sont consacrées aux machines agricoles. Dans la première, elles sont en mouvement ; un grand arbre de couche, qui parcourt toute la galerie, leur transmet la force donnée par un moteur électrique. Mais c'est surtout dans les concours spéciaux qui se succéderont pendant l'Exposition qu'on pourra le mieux apprécier les machines agricoles; ces concours auront lieu sur la ferme de M. Menier, à Noisiel (Seine-et-Marne).

C'est surtout par l'outillage que l'agriculture étrangère est représentée à l'Exposition, notamment dans les sections anglaise et américaine.

VITICULTURE.

La *viticulture* est une des principales branches de la production agricole française. Depuis vingt ans, elle est aux prises avec un ennemi terrible, le *phylloxera*, qui lui a causé des pertes cruelles ; dans quelques départements, la superficie des vignobles a été réduite au quart ou au cinquième

de son ancienne étendue. Le fléau s'est étendu à presque tout le territoire viticole. Mais le vigneron français, d'abord déconcerté, n'a pas consenti à se laisser abattre par le désastre. C'est surtout ce travail de reconstitution que montrent les galeries consacrées à la viticulture : c'est une des gloires de l'agriculture d'aujourd'hui, car toutes les nations viticoles, éprouvées au même titre, viennent chercher des exemples et des modèles chez nous.

Si la reconstitution n'est pas achevée, elle s'étend actuellement sur un cinquième des vignes détruites, et surtout elle est établie sur des bases solides qui en garantissent absolument l'avenir. La culture des cépages américains, greffés avec nos vieux cépages français de qualité bien supérieure, est désormais l'antidote de la production des vins français contre les attaques du phylloxera.

Ici, comme dans la classe voisine, l'influence des collectivités est manifeste ; elle permet de réunir et de faire ressortir un grand nombre d'efforts qui, sans elles, resteraient ignorés et sans profit pour les vignerons.

La *Société centrale d'agriculture de l'Hérault* apporte un témoignage frappant de reconstitution des vignes de ce département ; c'est une carte statistique qui frappe l'œil par son ingénieuse combinaison de teintes. A côté figurent les produits des vignes nouvelles.

La viticulture méridionale est encore représentée par les expositions collectives de la *Société d'agriculture du Gard*, de la *Société centrale d'agriculture de l'Aude*, de la *Société agricole des Pyrénées-Orientales*, etc.

Dans la Gironde, par les expositions collectives de la *Société d'agriculture de la Gironde*, du *Comice agricole de Libourne*, du *Comice de Cadillac*.

Dans le Beaujolais et le Mâconnais, par les expositions de la *Société régionale de viticulture de Lyon*, de la *Société d'agriculture de Chalon-sur-Saône*.

Pour préparer de bon vin dans des conditions favorables, il faut que les chais soient convenablement aménagés et outillés ; le matériel viticole présente donc une grande importance. L'exposition donne, sous ce rapport, complète satisfaction.

Voici, d'abord, un *chai modèle*, comme on en voit désor-

mais assez communément dans le midi de la France ; il renferme des foudres de plusieurs centaines d'hectolitres, un moteur mécanique, des pompes à vin pouvant débiter jusqu'à 25,000 litres à l'heure, des filtres, un « Pastaurisateur » pour le chauffage automatique des vins, une tuyauterie complexe et ingénieuse, qui relie les appareils entre eux, et enfin tout le matériel accessoire de brocs, de siphons, etc. Dans les grandes exploitations viticoles du Midi, où la vendange donne chaque année une quantité qui se chiffre par dizaine de mille d'hectolitres de vin, la vapeur joue désormais un rôle important pour faciliter le traitement rapide de ces énormes quantités de liquide.

Le chai modèle est encadré par les expositions spéciales des constructeurs d'instruments de viticulture. Dans aucun autre pays, l'outillage viticole et vinicole n'a acquis une aussi grande perfection qu'en France. Ce matériel permet de cultiver la vigne dans les conditions les plus économiques, de préparer et de conserver le vin de telle sorte qu'il développe toutes ses qualités et qu'il se bonifie comme doit le faire tout vin digne de ce nom.

INSECTES UTILES ET INSECTES NUISIBLES.

Une classe spéciale est consacrée aux *insectes utiles* et aux *insectes nuisibles*. Pour ces derniers, il est difficile d'indiquer, dans une exposition, les procédés à adopter pour les détruire. Quant aux insectes utiles, on n'en connaît guère que deux espèces : l'abeille et le ver à soie.

L'apiculture ou culture des abeilles est peu en honneur en France; c'est dommage, car elle peut être la source de beaux profits sans grande peine. L'apiculture mobiliste, c'est-à dire avec des *ruches à cadres mobiles*, est aujourd'hui le dernier mot du progrès; il s'en trouve, à l'Exposition, plusieurs modèles excellents.

Pour l'élevage des vers à soie, il en va différemment. Ces malheureux insectes ont été décimés pendant longtemps par de terribles maladies contagieuses; on doit à M. Pasteur la découverte des moyens de prévenir ces maladies. Ce fut même, soit dit en passant, son premier titre à la reconnaissance des agriculteurs; depuis, il en a ajouté bien d'autres. Par l'application des méthodes qu'il a indiquées, le

rendement des éducations de vers à soie a plus que doublé. La France n'a plus eu à importer de graines étrangères, et son commerce d'exportation des graines a pris des proportions inespérées. La sériciculture française tend à reprendre le rang honorable qu'elle avait perdu.

PISCICULTURE.

A l'agriculture, on rattache enfin ce qui se rapporte à la culture des eaux : *pisciculture d'eau douce* et *pisciculture marine*. C'est sur la berge de la Seine, dans deux pavillons d'assez modeste apparence, qu'est installée l'exposition de pisciculture.

La pisciculture d'eau douce a principalement pour but le repeuplement des cours d'eau. Dans un certain nombre d'écoles d'agriculture, dans plusieurs établissements du Ministère des Travaux publics, dans l'aquarium du Trocadéro (que l'on ne doit pas oublier de visiter), les procédés de fécondation artificielle des œufs, d'incubation et d'élevage des alevins sont pratiqués dans des proportions croissantes chaque année. Cet élevage porte surtout sur les poissons délicats, truites, saumons, etc., et sur des espèces étrangères dont l'acclimatation dans les eaux françaises paraît devoir être utile. Les jeunes alevins sont lâchés ensuite à l'eau pour repeupler les rivières, à la grande joie des pêcheurs. C'est là l'œuvre d'utilité générale dont on peut constater les résultats dans le pavillon.

Un autre but de la pisciculture est d'élever les poissons délicats en eaux fermées, jusqu'au moment où on les livre au marché. On en trouve aussi des modèles à l'Exposition.

L'élevage des huîtres est le principal objet de la pisciculture marine. Sous ce rapport, nos côtes marines sont riches en parcs dont la production a été, pour les marins, une grande source de richesse. Le fait principal des dernières années est l'amélioration notable des huîtres portugaises par l'application des méthodes usitées pour l'huître ordinaire; on en trouvera d'intéressantes démonstrations à l'Exposition du quai d'Orsay.

Il faut signaler enfin deux grandes manifestations qui compléteront la part de l'agriculture à l'Exposition universelle : un Congrès international et des expositions temporaires d'animaux domestiques.

Le *Congrès international d'Agriculture* se tiendra dans les salles du palais du Trocadéro, du 4 au 11 juillet, sous la présidence de M. Méline. Il aura pour objet principal d'étudier les causes et les effets de la crise agricole, ainsi que les remèdes à y apporter.

Les *Concours temporaires* d'animaux domestiques comprendront deux séries : Concours internationaux des races bovines, ovines, porcines, et d'animaux de basse-cour, *du 11 au 22 juillet*, et Concours international des races chevalines et asines, *du 1er au 10 septembre*. D'après les déclarations des éleveurs réunis à la fin du mois d'avril, le premier de ces concours aura une importance exceptionnelle; plus de 2,500 bêtes bovines sont inscrites, ce qui ne s'est jamais vu nulle part. Il donnera, comme l'exposition chevaline, une manifestation éclatante des progrès que l'élevage français ne cesse de réaliser.

LES PAYS ÉTRANGERS

Portugal.

C'est un aristocrate, doublé d'un journaliste, qui a obtenu du gouvernement portugais la construction du pavillon du Portugal à l'Exposition Universelle. M. le vicomte de Mélicio, pair du royaume, directeur d'un des plus grands journaux de Lisbonne, a réussi à faire renoncer le Portugal à son abstention. Le Gouvernement a accordé au Comité une subvention de 500,000 francs, (autant que l'Espagne), et la dépense totale s'élève seulement à 200,000 francs.

Le pavillon portugais occupe une surface de 500 mètres sur la berge de la Seine, à côté du Palais des produits alimentaires français, non loin du pavillon espagnol.

C'est M. Achille Hermant, architecte des travaux du département de la Seine, qui a fait avec son bon goût artistique habituel cette œuvre digne de tous les éloges.

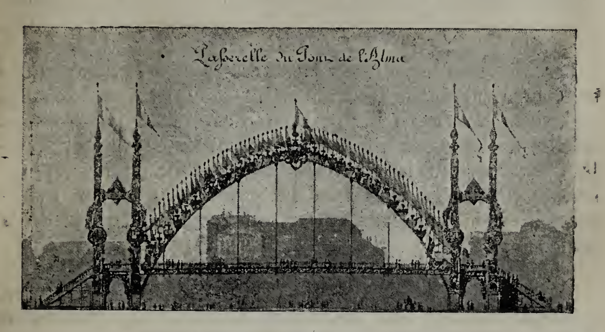
Le pavillon comprend un rez-de-chaussée situé sur la berge et deux étages au-dessus du quai. Il est dominé par une tour qui a environ 35 mètres de hauteur.

Le style général de ce pavillon est le Louis XV portugais, avec quelques détails empruntés aux monuments de Bélem, notamment au cloître.

On y voit des produits alimentaires et agricoles des colonies portugaises et un certain nombre de produits qui n'ont pas pu trouver leur place dans le Palais des sections industrielles.

Il y aura surtout à remarquer dans le pavillon du Portugal les faïences et terres cuites émaillées avec animaux en relief imitant le genre de Bernard de Palissy.

C'est au commencement d'avril seulement que, sous les


La Passerelle du Pont de l'Alma

auspices de la Commission portugaise de Paris, on a décidé la construction d'une annexe destinée à établir la dégustation des vins portugais. Cette annexe est un grand hall qui relie le Palais Portugais au Palais des Produits Alimentaires et permet de passer à couvert de l'un à l'autre.

On ne saurait trop féliciter la Commission portugaise de son initiative et de l'activité dont elle a fait preuve, mais il ne faut pas oublier que c'est grâce à M. le vicomte de Mélicio que le Portugal s'est décidé à prendre part à notre Exposition.

Autres pays.

D'autres pays étrangers possèdent des annexes dans la partie du quai d'Orsay qui avoisine l'Esplanade des Invalides. Nous n'en reparlerons pas, ces expositions ayant été signalées dans les chapitres consacrés aux pays correspondants, dans le cours de ce volume.

ESPLANADE DES INVALIDES

ENTRÉE PRINCIPALE :

Quai d'Orsay par la *porte dite des Invalides.* — Le visiteur doit tourner à gauche après avoir dépassé la gare du chemin de fer Decauville qui dessert les différentes parties de l'Exposition (Champ de Mars, quai d'Orsay, Invalides), et suivre l'avenue centrale conduisant à l'Hôtel des Invalides.

Les diverses *expositions coloniales* réunies aux *Invalides* sont bien, après la Tour Eiffel et la Galerie des Machines, le « *clou* » de l'Exposition universelle de 1889. La fidélité de leurs architectures, leur pittoresque, leur tonalité, et, surtout, la vie véritable que leur donne la présence d'hôtes bigarrés venus de toutes les colonies représentées sur l'Esplanade, y ont, du premier jour, attiré la foule.

Qu'on nous permette donc un conseil

Pour visiter les sections coloniales, choisissez un jour de beau soleil et de chaleur.

Arabes ou indo-chinois, les bâtiments coloniaux synthétisant en plein Paris les architectures polychromes de l'Afrique et de l'Asie veulent, en effet, comme les villages sénégalais et canaques, être vus en pleine lumière. Par un ciel embrumé leurs rutilantes couleurs vous sembleraient heurtées, peut-être, et vos regards occidentaux s'accommoderaient mal, ici, de la sévérité des lignes, là, de leurs bizarres contorsions. Au grand soleil, au contraire, formes et colorations s'harmonisent, comme rendues aux terres natales. Vivement éclairés, et le ciel bleu pour toile de fond, ces décors s'animent et leurs hôtes oublient leur dépaysement : cipayes de l'Inde, tirailleurs et spahis sénégalais, figurants annamites, canaques, madécasses, soudaniens, soldats et marchands exotiques, tout un monde étrange et bariolé dont les costumes illusionnent le passant, lui font parcourir le tour du monde, en moins d'une heure.

I

ALGÉRIE ET TUNISIE

PALAIS DE L'ALGÉRIE

L'**Algérie** embrasse une étendue d'environ 478,000 kilomètres carrés, soit 47,800,000 hectares, avec 1,100 kilomètres de côtes sur la Méditerranée. Elle a pour limites, à l'ouest, le Maroc, à l'est, la Tunisie, au sud, le Désert. Divisée en trois départements, (Oran, Alger, Constantine) elle a 3,350,000 habitants, dont, (en dehors de nos 42,000 soldats et marins), 270,000 Français ou naturalisés, 2,851,000 musulmans, sujets français, et 190,000 étrangers (dont 112,000 Espagnols, 31,500 Italiens, 15,150 Anglo Maltais, 3,800 Allemands).

M. Ballu, l'architecte du beau pavillon de l'Algérie, était désigné pour ce travail par les études qu'il a faites à Alger, où, pour le compte de la Commission des Monuments Historiques, il a relevé et dessiné maints édifices arabes. Ses souvenirs l'ont bien servi.

Voyez plutôt son œuvre :

Son *Palais de l'Algérie* présente sa façade principale à la



Palais de l'Algérie.

Seine, avec, sur la droite, un grand jardin; mais le vestibule donne à la fois sur le quai d'Orsay (le long de la ligne du chemin de fer) et sur l'avenue centrale des Invalides. Il rappelle étonnamment, ce vestibule, la Kouba de Sidi-Abd-er-Rhaman par son porche à trois arcades. Quant à la grande porte ornée de faïences, elle reproduit le mihrab de la mosquée de la Pêcherie. Il y a là un joli coin que nous recommandons aux visiteurs curieux d'observer la foule bigarrée remplissant l'Esplanade : ce sont deux loges en encorbellement où il fait bon se reposer au sortir des trois salles d'exposition.

Dans l'axe du vestibule donne une grande galerie ornée de vitraux. C'est par elle que nous gagnons les trois salles — une par département — d'Alger, d'Oran et de Constantine, ou que nous nous rendons au salon officiel, une jolie pièce décorée de faïences et de sculptures relevées par M. Marquette, un architecte algérien du plus grand talent.

A gauche du vestibule, un escalier nous invite à monter au minaret. Les touristes croiront retrouver là l'escalier du Musée d'Alger. Celui-ci donne accès aux deux loges que nous avons signalées et à la galerie du premier étage de la Kouba. Quelle fraîcheur donnent ses faïences ! et quelle jolie décoration ! La faïence d'ailleurs joue un grand rôle dans tout le Palais, et l'on peut s'étonner que l'art occidental n'ait pas de ce côté emprunté davantage à l'art oriental.

Le minaret auquel nous arrivons vaudrait, à lui seul, un long chapitre. Mais de combien de détails n'en peut-on dire autant ? Voici, par exemple, le jardin séparant le Palais proprement dit des bazars de l'industrie indigène. Les plus belles plantes d'Algérie y sont réunies, charmante préface à la promenade obligée que nous allons faire parmi les échoppes arabes.

Sous les yeux du public, ils sont là, les ouvriers *arbicos*, comme les appellent nos gamins, qui travaillent de vingt façons. Fabricants d'étoffes, de broderies, de maroquineries, de ceintures, d'armes, de tapis, de bibelots tournés etc., ils mettent une note pittoresque à cette entrée de l'Exposition coloniale. Non moins amusante est la partie du Palais d'Algérie situé vis-à-vis de la *Section Tunisienne*, dont elle est séparée par une rue de 5 mètres de largeur — ce qui

serait beaucoup pour une rue d'Afrique si l'amour de l'exactitude ne devait céder le pas à celui du confort et à la nécessité de la circulation.

Car il y a foule ici. Le café-concert maure, avec ses femmes mauresques et kabyles, avec ses danseuses : les célèbres Ouled-Naïls, la maison kabyle avec ses *méharis* pur sang, des chameaux coureurs du plus beau type, attirent surtout les curieux.

Et combien oublions-nous d'attractions diverses, sans parler de cette rue d'Alger, si exacte, qui longe le café maure, et, plus loin, des envois de la *Jumenterie de Tiaret*, œuvre de nos soldats ! Le directeur de cette Jumenterie, l'habile capitaine Grimblot, expose des juments et des poulains que n'admireront pas les seuls *sportsmen*.

Il est malaisé de parler maintenant de l'exposition algérienne proprement dite. Il faut la voir, — et la bien voir, pour revenir sur le préjugé représentant les Français comme un peuple non colonisateur. En Algérie, le temps aidant, et la proximité de la mère patrie ayant eu raison peu à peu des timidités de nos compatriotes, la France a repris et perfectionné l'œuvre romaine. Les progrès s'y font à pas de géants, les trois provinces se transforment agricolement et industriellement, chaque jour.

Rappelez-vous plutôt les Expositions de 1867 et 1878, relisez leurs anciens catalogues, leurs statistiques, et comparez.

D'abord, ce sont les vins, la jeune et déjà grande richesse de l'Algérie. Des crus y ont leur réputation que quelques années de cave vont décupler. Les plantations ne s'arrêtant point, on peut prédire qu'avant vingt-cinq ans, notre colonie africaine sera la principale pourvoyeuse des tables du monde entier.

Et l'exposition vinicole ne montre qu'une face de la production de ce sol béni. Voyez plutôt les vitrines, les trophées encombrant les salles trop petites pour les envois des trois provinces. Des étoffes indigènes passons aux alfas, aux plantes textiles, aux laines, aux bois, au liège, aux grains, etc. N'oublions pas les marbres, les onyx, les albâtres, et, si nous craignons d'être victimes de trompe-l'œil administratifs, d'exhibitions fantaisistes destinées à caresser notre

orgueil de conquérants de l'Afrique-Nord, consultons, avant que de sortir, les cartes en relief et les statistiques. Puis, pour nous reposer de ces chiffres, nous nous arrêterons devant les envois des artistes domiciliés en Algérie : tableaux, statues, vitraux, faïences, etc.

Enfin, si une Algérie trop européanisée gêne nos nostalgies d'exotisme, ne partons pas sans avoir vu le Désert.

Nous le trouverons à la place d'honneur de la galerie de Constantine, dont tout le panneau central est occupé par la magnifique exposition de la *Société de Batna et du Sud algérien*, entreprise française de création agricole au Sahara.

Le *Figaro* a signalé maintes fois l'œuvre de transformation et de fertilisation dans l'Oued-Rir, au sud de Biskra, œuvre qu'on peut s'imaginer ici.

Cette partie de l'exposition est en effet dominée par un arceau monumental en boîtes de dattes, d'un bleu charmant, et encadré par des faïences avec des arabesques du plus bel effet ; au frontispice, se détachent ces deux élégantes devises : *Conquête du désert, Colonisation du Sahara.* Dans l'arceau, une grande toile représente le désert brûlant, au milieu duquel jaillit un puits bouillonnant, avec une oasis, un bordg européen et, au fond, le nom de ce nouveau pays d'avenir : *l'Oued-Rir.*

Au-dessous, l'exposition proprement dite de la Société : des cartes, des photographies, auxquelles est empruntée la vue ci-jointe, les plans des grandes oasis créées par M. Rolland et ses amis, qui ont planté le chiffre énorme de 50,000 palmiers, etc. Vis-à-vis, un plan en relief représentant dans ses détails une oasis européenne à puits jaillissant. Un petit modèle d'appareil de sondage, portatif à dos de dromadaire, accompagne une collection innombrable de toutes sortes d'échantillons : terrains, eaux, poissons des puits artésiens ; diverses parties du palmier, depuis la racine jusqu'aux feuilles, et dérivés ; de dattes de diverses variétés et des caissettes, paniers, boîtes de dattes, présentés avec beaucoup de cachet (articles qu'on pourra goûter et non pas admirer seulement, en s'adressant au Café Maure de l'exposition) ; enfin des céréales, des légumes et des plantes diverses cultivés dans les oasis ; des instruments agricoles du pays, etc.

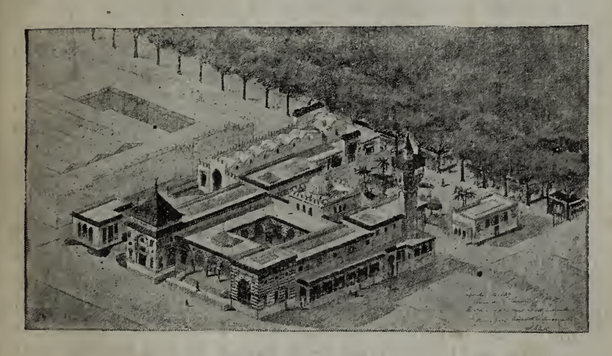
Bref, une monographie complète de l'Oued-Rir, qui en

apprendra plus au visiteur qu'un voyage dans le Sud algérien.

PALAIS DE LA TUNISIE

Aussitôt après l'Algérie, et du même côté de l'avenue centrale de l'Esplanade, s'élèvent les constructions pittoresques de la **Section tunisienne**.

Le comité de Tunis, délégué par le Gouvernement Beylical pour organiser la participation de la Régence à l'Exposition universelle de 1889, mettait au concours en 1887 le projet du Pavillon Tunisien. Le projet classé premier, et qui a été exécuté textuellement, est dû à un de nos jeunes architectes, M. Henri Saladin. Plusieurs voyages en Tunisie et deux missions du Ministère de l'Instruction publique



Palais de la Tunisie.

lui ont permis de réunir de nombreux documents sur l'art arabe en Tunisie ; aussi la section tunisienne nous présente-t-elle, sous ses différents aspects, des spécimens nombreux de cet art très particulier.

La façade principale et les façades latérales sont composées d'éléments tirés du Bardo, du Souk-el-Bey, du Dar-el-Bey et de la Zaouïra de Sidi-ben-Arouz à Tunis, tandis que la façade postérieure d'un caractère plus mouvementé et d'un style plus archaïque ne présente que des emprunts faits à Kérouan : au centre, la porte de la Salla-Réjour de

la mosquée d'Okba, surmontée du dôme côtelé si particulièrement tunisien; à droite, la loggia de la porte Bab-Djelladine de la même ville; à gauche, une façade tout entière de maison de Kérouan avec sa véranda en encorbellement, avec sa porte à clous grossiers et à marteaux en fer forgé.

Cette façade postérieure forme le motif principal d'une cour plantée que borne, à gauche, le souk, ou bazar voûté, aux colonnes bariolées et aux boutiques multicolores; à droite, un pavillon isolé, copie exacte des pittoresques maisons des oasis du Djerid tunisien, qui bordent d'une série de petites villes verdoyantes les rivages accidentés des chotts du sud. Le fond de cette cour est occupé par une suite de boutiques diverses, et un restaurant tunisien qui s'ouvre sur un café concert d'un caractère tout particulier, et dans lequel des danseuses de Tunis dans leur costume élégamment étrange donnent le spectacle de leurs danses bizarres exécutées au son de cette musique arabe d'une régularité si pénétrante.

Entre le Palais Algérien et la Section tunisienne un pavillon tout recouvert de troncs de palmiers est destiné à recevoir les produits des forêts de la Régence. Il s'élève au-dessus d'une substruction massive qui n'est autre qu'une cave destinée à recevoir les vins que les colons français de Tunisie exposent *pour la première fois* en France. L'avenir de la colonisation de la Régence réside en grande partie dans l'extension que pourra y prendre la culture de la vigne; aussi le comité de la Section Tunisienne compte-t-il beaucoup sur l'intérêt de cette partie de son Exposition.

Le palais lui-même se compose essentiellement de trois grandes divisions qui s'étendent autour d'une cour découverte à laquelle on accède par un grand vestibule au plafond richement décoré d'entrelacs et d'arabesques.

La première de ces divisions, galerie de droite, comprend l'exposition des produits de l'agriculture et de la viticulture.

La seconde, galerie de gauche, comprend les travaux publics, l'industrie privée, le mobilier et le service des ports.

La troisième enfin dans la salle du fond, les Beaux-

Arts, et l'Archéologie et les services de la direction de l'Instruction publique.

Le pavillon du Djerid est destiné, lui aussi, à une partie de l'Exposition : l'industrie arabe appliquée au mobilier et au vêtement, synthétisée en quelque sorte par la reproduction d'un intérieur arabe animé par des mannequins revêtus des riches costumes des Tunisiens des deux sexes.

Le souk, ou bazar, contient dans ses vingt-six boutiques des spécimens de toutes les branches d'industrie de Tunis. Ici, le fabricant de chéchias. Plus loin les brodeurs, en or ou en argent, le bijoutier, le parfumeur, le barbier, le peintre sur poteries, le damasquineur, le menuisier, le cafetier, le confiseur, le tourneur, le peintre, l'orfèvre, le tisserand, le sculpteur d'arabesques, l'écrivain, etc... Ils se trouvent tous ici dans leur cadre naturel, sous ces voûtes d'une blancheur éclatante, soutenues par des colonnes bariolées de rouge et vert, couleurs chères à tout bon musulman.

L'aspect de ce bazar est vraiment merveilleux lorsque le soleil ardent qui brille au dehors n'y pénètre que par les rares ouvertures du sommet des voûtes, que tous les marchands et artisans, accroupis dans leurs boutiques, revêtus de leurs costumes aux tons si tendres, entourés de leurs marchandises pittoresques, attirent les chalands à l'aide de quelques mots de français qu'ils ont pu apprendre à Tunis, et quand enfin, à l'extrémité de cette rue pittoresque, les bazars de Barbouchi et de Bouan, que connaissent tous ceux qui ont visité Tunis, présentent à l'acheteur émerveillé les tapis de Kérouan, des hauswéma et des fraichiches, les soies de Tunis, les haïcks et les burnous du Djerid, les frechias de Gafsa, les couvertures de Djerba, les mille riens brodés d'or et d'argent que les artisans arabes excellent à ouvrer si délicatement.

L'attraction exercée par ce spectacle pittoresque n'est que la moindre partie de l'exposition de la Régence. Les ressources présentées par cet admirable pays et dont témoignent toutes les classes de l'Exposition doivent frapper vivement toutes les intelligences soucieuses de la prospérité du pays et de la mise en action de ses forces vives. Les travaux publics nous montrent les progrès effectués depuis

l'établissement du protectorat français, les routes rétablies, des ponts construits, l'alimentation en eau rétablie ou augmentée par de grands travaux à Tunis, à La Goulette, à Kérouan, à Sfax, la création du port de Tunis, l'établissement des phares sur ces côtes aux surprises si fréquentes, l'assainissement et l'agrandissement des villes, le développement donné aux industries maritimes, etc.

Les forêts ne sont pas une des moindres richesses de la Régence. Celles du nord sont en pleine prospérité et seront en plein rapport dans cinq ou six ans. Les chênes-lièges, les pins de toute sorte, les chênes, les eucalyptus, etc... donneront d'excellents produits. La diversité des essences apparaît clairement dans ce pavillon si bien rempli, grâce au zèle éclairé du directeur des forêts de la Régence.

A l'autre extrémité du pays, le dattier, avec ses deux cent cinquante variétés, nous apparaît comme un produit d'une utilité inestimable. Les travaux de routes forestières, de postes de gardes, de reboisement sont déjà nombreux et activement poussés; avec le reboisement des massifs montagneux se rétablira une régularité plus grande dans le régime des eaux et par là une richesse plus grande du pays.

Dans tous les pays chauds, il suffit d'arroser le sable pour le rendre fertile; que sera-ce, lorsqu'on s'adressera, comme dans la Régence, à un sol excessivement riche et qui se repose depuis le temps où les hordes musulmanes, sous la conduite d'Okba-ben-Hafi, ont balayé de tout le pays les habitants Berbères et Romains et n'ont laissé derrière eux que des villes ruinées et des solitudes que, seuls, les nomades parcourent aujourd'hui?

L'agriculture et la viticulture nous promettent de rendre bientôt au centuple les capitaux qui y ont été consacrés. Maints exposants montrent à l'envi les résultats intéressants qu'ils ont déjà obtenus au bout de quelques années de culture. Que serait-ce si la colonisation se décidait à se porter dans nos colonies d'Afrique, de préférence à l'Amérique du Sud pourtant si loin de nous?

L'archéologie est là pour nous prouver de quel développement de prospérité ce pays est susceptible, et ce n'est pas seulement par les vestiges de la splendeur de Carthage,

d'Utique et d'Hadrumète, que ce développement est prouvé, par les merveilleuses ruines de Dougga, de Sbeïtla, d'Haïdra d'El Djem, dont les photographies ou les reproductions ornent cette galerie, mais surtout par les traces encore nombreuses des travaux si ingénieux exécutés par les Romains et leurs prédécesseurs pour capter partout les eaux et les utiliser dans des irrigations couvrant presque la totalité du pays.

Les traces de ces ouvrages hydrauliques relevées dans une grande partie de la Régence par MM. Henri Saladin et R. Cagnat, l'étude détaillée du système hydraulique de l'Enfida par M. de la Blanchère, directeur du Service des Antiquités et des Arts de la Régence, le prouvent surabondamment. Quant au développement dont est capable l'intelligence des jeunes Tunisiens de toute race et de toute religion, il n'y a qu'à examiner attentivement l'exposition de la Direction de l'Enseignement, que le chef de ce service a organisée en détail, pour se rendre compte, par ce qui a été fait en quatre ou cinq ans, de tout ce qui sera fait lorsque la génération qui se forme actuellement sera aux prises avec la vie active.

Cette exposition, qui fait certainement le plus grand honneur à la Régence, est en grande partie due à l'initiative de notre résident général, M. Massicault, qui en a fait son œuvre préférée. Le comité de Tunis présidé par S. E. Mohammed Djellouli, ministre de la Plume, et M. Regnault, consul de France à Tunis, n'a cessé d'en organiser jusqu'aux moindres détails, et il faudrait nommer individuellement chaque membre du comité si l'on voulait rendre justice à tous ceux qui ont coopéré à l'éclat de la Section Tunisienne. Ils ont été puissamment secondés par l'activité et la grande pratique des affaires du Commissaire général du Gouvernement tunisien, M. Ch. Sanson, qui a donné tout son temps à l'organisation et à l'administration de la Section Tunisienne. Ajoutons que cet ensemble est fort bien encadré, que l'architecte M. H. Saladin a su tirer un excellent parti des éléments dont il s'est inspiré, et qu'il a su présenter d'une façon peu banale la première exposition de notre récent protectorat.

II

COLONIES FRANÇAISES ET PAYS DE PROTECTORAT

Les *Colonies françaises* dont les produits figurent à l'Exposition de 1889 sont les suivantes :

En AFRIQUE : (sans compter l'*Algérie* dont il a été parlé plus haut), le *Sénégal* — le *Gabon* — le *Congo*, et leurs dépendances, l'*île de la Réunion* — *Diego-Suarez* (Madagascar) — les dépendances de Madagascar : *Sainte-Marie de Madagascar*, *Nossi-bé*, *Mayotte* et les *Comores* — *Obock*, etc.

En ASIE : la *Cochinchine française* (ou Basse-Cochinchine), — les établissements français de l'*Inde*, etc.

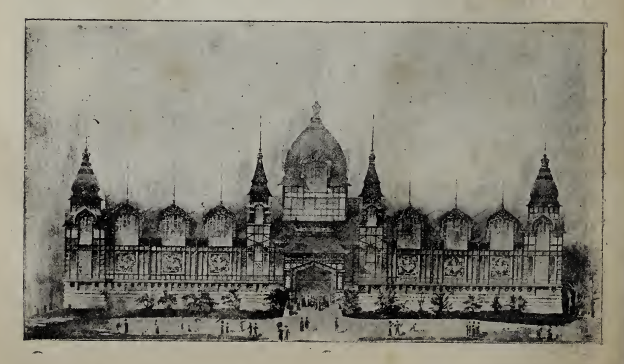
En OCÉANIE : La *Nouvelle-Calédonie* — *Taïti* — îles du *Pacifique* : Marquises, etc.

En AMÉRIQUE : La *Guyane française* — les *Antilles* (Martinique, Guadeloupe, etc.) — *Saint-Pierre* et *Miquelon*.

Les pays soumis au *protectorat français* et exposants sont, en dehors de la Tunisie dont il a été parlé plus haut : le *Cambodge* — l'*Annam* et le *Tonkin*, *Madagascar*.

Commissaire général : M. L. HENRIQUE.
Commissaires adjoints : MM. P. REVOIL et DESTOURNELLES.

PALAIS CENTRAL



(Entrée sur la grande allée, à gauche en venant de la Seine.)

Construit sur les plans de M. Sauvestre, architecte de la Tour Eiffel, le *Palais central* a 73 mètres de longueur. Il renferme, au rez-de-chaussée, trois grandes salles d'exposition. Au premier étage, d'élégantes galeries, qui font le tour du Palais, surplombent ces trois salles. On peut, de là-haut, embrasser une surface d'exposition de près de deux mille mètres carrés et voyager en s'accoudant aux balustrades. Le coup d'œil est ravissant.

En lui-même, le bâtiment vaut d'ailleurs qu'on l'admire. M. Sauvestre a voulu y réaliser ses rêves de création et non y copier tel ou tel style colonial. Destiné à abriter les produits des colonies sans art indigène marqué, aussi bien que ceux des colonies riches possédant une esthétique spéciale, son *Palais central* devait être avant tout original.

Cette originalité, l'édifice la possède, tout en se tenant également à l'écart de l'asiatisme si purement résumé dans ses deux voisins de droite et de gauche : les *palais cochinchinois et tonkinois*, et de la banalité des bazars occidentaux construits en vue d'éphémères exhibitions.

On remarquera son dôme qui atteint la raisonnable hauteur de 50 mètres et le profil élégant de son toit, aux tuiles émaillées de deux tons. Le rouge de la décoration extérieure nous a rappelé le Japon, les bois laqués des temples de Kioto et Nickho; seulement, il est assez affaibli, assez européanisé pour ne point choquer sous notre pâle soleil, tout en évoquant l'Orient lumineux.

A l'intérieur du Palais sont rassemblés les envois de toutes les colonies qui n'ont point de pavillon spécial; ce sont, naturellement, les plus nombreuses. D'aucunes cependant, encore que dotées d'un bâtiment réservé à leurs seuls envois, ont concouru à l'ornementation tout au moins du *Palais central*. Ainsi, sous la voûte, dans la pièce centrale, il faut admirer, en entrant, une pyramide de Bouddhas d'un étonnant effet sous un bouquet de gigantesques bambous et palmes. Ils sont là, tous, tels que, depuis tant de siècles, les modèlent et les peignent les artistes d'extrême Asie. Leur groupe monstrueux symbolise la foi de vingt peuples, la religion qui compte sur la terre le plus grand nombre de croyants. Aussi, sans parler de la singulière beauté d'une telle décoration, faut-il savoir gré aux

organisateurs d'avoir fait précéder de ce groupe hiératique, de cette philosophique préface, les merveilles qu'ils montrent à nos visiteurs.

Autour de la pyramide, l'exotisme s'étale, régal des yeux et supplice du collectionneur. Ce sont, sous des vitrines circulaires, en d'ingénieux trophées, et toujours disposés avec un goût exquis, des armes, des laques, des bois inscrustés de nacre, des vêtements, des meubles. Les décrire ? Il y faudrait vingt guides, et la plume d'un Théophile Gautier.

Au fond de cette salle centrale, derrière les Bouddahs, signalons du moins le fronton annamite de la porte menant aux bureaux des commissaires de l'Exposition coloniale. Avec ses dorures en relief, ses tentures indo-chinoises, ce simple encadrement n'est pas le morceau le moins suggestif de la symphonie : *Invitation au voyage* que tout chante ici, du sol au plafond.

Les travées divisant les trois *hall* du rez-de-chaussée du Palais correspondent à chacune des colonies exposantes ; les galeries du premier étage, dont nous avons parlé, comportent, symétriquement et parallèlement, la même division, leur pourtour augmentant d'un tiers la surface d'exposition générale.

En entrant, et après avoir admiré les Bouddhas, tournons-nous A DROITE ? C'est l'**Inde française**, ce qui nous reste de notre domaine colonial au commencement du siècle dernier, l'envoi touchant à la Métropole des quelque 49,622 hectares restant à la France : Pondichéry, Chandernagor, Mahé, Karikal, etc. Le *Guide* ici n'a que faire. Les vitrines parlent.

Ensuite, — et toujours dans la même direction, — c'est Taïti, les îles françaises du Pacifique, la **Nouvelle-Calédonie**, puis les dépendances de **Madagascar** : Mayotte, Nossi-Bé, etc., et enfin les opulents envois de l'île de la **Réunion**, le joyau de la couronne perdue. Une porte monumentale — un pur bijou — avant que nous regagnions la salle centrale, nous rappelle l'Inde encore. Elle constitue l'envoi non d'une colonie mais d'exposants particuliers.

La galerie surplombant le *hall* de droite, d'où nous sortons, renferme, avons-nous dit, les expéditions des mêmes

colonies dont les produits décorent cette partie du rez-de-chaussée.

Revenus devant la pyramide, entrons dans la salle DE GAUCHE *(en venant de la porte donnant sur l'allée centrale).* Voici, à droite, les expositions de Saint-Pierre et de Miquelon, de la **Guyane française**, des **Antilles** (Martinique, — car la Guadeloupe, elle, possède un pavillon spécial que nous trouverons plus loin), — du **Sénégal**, du **Gabon**, etc.

Ici encore, le visiteur fermera son *Guide* pour regarder. Flore et faune, industrie et agriculture, les vitrines, les riches trophées, les panoplies lui résument la production totale de ces colonies.

A la galerie du premier étage, et du même côté, il trouvera les échantillons que sa curiosité n'aura point découverts au rez-de-chaussée.

Mais, en plus, à ce premier étage, au centre du Palais, il visitera une salle d'ethnographie qui lui résumera les enseignements de sa promenade hâtive. Là, rangées en vertu d'une classification plus rigoureuse, vraiment scientifique, il verra les armes, les étoffes, les manifestations d'art, c'est-à-dire la significative physionomie des races et des régions dont il aura déjà pu sommairement étudier le caractère commercial.

Dans la même pièce, un grand panneau mérite une halte: c'est la carte du Tonkin, envoi du général Bégin (de l'infanterie de marine).

La galerie circulaire ne manque pas, d'ailleurs, de cartes et de tableaux. Elle diffère du rez-de-chaussée, dont elle suit les divisions, surtout par ce côté spécial, et telle de ses peintures en dit plus que de gros livres sur les paysages coloniaux et la vie d'outre-mer.

Sortons du *Palais central*, mais, au lieu de regagner la grande allée que recouvre le *velum* imaginé par M. Alphand, tournons-lui le dos, longeons le Palais central (non sans avoir regardé, devant sa façade, sur la pièce d'eau, le pont cintré tonkinois, les *sampans* ou barques annamites, etc.), et gagnons la face postérieure du bâtiment.

Nous sommes dans le parc à l'aide duquel M. Sauvestre

a réuni et harmonisé les différents édifices de l'exposition coloniale. Sous les quinconces, voici

LES VILLAGES INDIGÈNES

Orientons-nous tout d'abord :

Nous tournons le dos au *Palais central* que nous venons de visiter et nous avons :

Devant nous : le **Restaurant créole.**

A gauche : le **Restaurant annamite** (où nous entrerons tout à l'heure en sortant du *Palais du Tonkin*).

Puis, toujours à gauche, la **Tour de Saldé**, qu'entourent les *Villages sénégalais* créés par M. Noirot.

Pour l'instant, ne nous occupons que de ceux-ci.

M. E. Noirot est un dessinateur de talent et un explorateur de valeur qui, de 1881 à 1883, a parcouru le Fouta-Djallon et le Haut-Sénégal. Il est aujourdhui commandant de cercle au Sénégal et a réussi à intéresser à l'Exposition les principaux chefs des diverses parties de notre colonie africaine.

SÉNÉGAL ET DÉPENDANCES

Dans le *Palais central* d'où nous sortons, nous avons vu l'exposition du Sénégal. Nous allons maintenant voir les Sénégalais et leurs cases, que protège un fortin :

Tour de Saldé.

La tour de Saldé, blockhauss construit en 1859 au village de Tebekont, sur le fleuve Sénégal, pour maintenir les populations toucouleurs en respect est un des plus remarquables modèles de ce genre de poste que le général Faidherbe sema un peu partout dans la colonie pour en amener la pacification. C'est la reproduction de cette tour — aux deux tiers de la grandeur réelle — que nous avons devant nous. Pour des noirs non munis de canon, ce genre

de forteresse est imprenable. C'est ainsi que la tour de Médine, défendue par Paul Holl et 25 hommes, soutint quatre mois le siège de 20,000 noirs.



Tour de Saldé.

A côté de la tour, voici le **TATA de Kedougou** (Soudan français) : la fortification des noirs après celle des Européens. Par des meurtrières pareilles, combien là-bas nous a-t-on tué de soldats ?

Ici, c'est une **grande case Ouolof** de Saint-Louis garnie de meubles à l'européenne fabriqués par des noirs et type des habitations d'indigènes aisés mais ne pouvant pas se construire de maison en maçonnerie. Elle coûte à Saint-Louis dans les 5 à 600 francs et est généralement brûlée en moins de deux ans.

Rapidement, il faut voir aussi le **Carré,** case ordinaire des Ouolofs, semblable à celles qui se pressent par milliers sur la longue côte de Barbarie pour former Guet-N'Dar, village des pêcheurs de Saint-Louis. Celle-ci ne coûte que 200 francs, mais flambe tous les ans. Ensuite, la **case Toucouleur,** aux murailles et au mobilier *(sic)* de terre sèche, identique à celles qui composent Dagana ; la **petite mosquée,** ou

plutôt le grossier petit oratoire que les fervents musulmans de là-bas élèvent dans leurs cours; le **bar** des Ouolofs-Diambrouddjiou, ou des Pouls, qui est la maison commune, le siège de la pàrlotte des anciens du village, où se traitent les affaires politiques et religieuses, où se concentrent aussi les petits potins.

En passant, regardons l'**atelier de bijouterie**, kiosque fabriqué par un noir de Saint-Louis. Cela ne vaut pas la vitrine de la rue de la Paix, mais ça ne manque pas d'originalité; la **case du Toro**, reproduction, réduite d'un tiers, d'un logis de chef à Guedée, capitale du Toro; une **case bambara** copiée aux environs de Bakel, chez Dama, ancien roi de Roarta; une **case du Fouta-Djallon**; une **case du Cayor**, maison de chef; un **gourbi de Pouls pasteurs**, habitation rudimentaire de nomades; une **tente de Maure Trarza**, tente d'homme de qualité; enfin, une **tente de captif**, fabriquée d'ordinaire avec de vieilles cotonnades bleues dite Guinée et où vivent les esclaves des Maures.

Enfin, avant de quitter ce petit pays noir, arrêtons-nous devant le **Bembal-Soulourou**, haut fourneau primitif des forgerons du Fouta-Djallon, pays riche en minerais de fer, le **Sak** ou grenier à mil, et le **poste du gardien du Lougan**, espèce de mirador d'où le garde agite l'épouvantail pour chasser les oiseaux qu'attirent les semailles.

A gauche de la *Tour de Saldé*, on devra voir aussi le pavillon de **Madagascar** et l'habitation malgache. Notre *Guide* n'a pas à les décrire ; de récents événements, en rappelant l'attention sur la grande île de Madagascar, ont en effet vulgarisé par les journaux ce qu'il en faut savoir. Disons simplement que ce coin de l'Esplanade n'est pas le moins curieux.

Revenons à l'allée centrale, c'est-à-dire sur nos pas. Derrière le *Palais de l'Annam et du Tonkin*, nous trouvons un **restaurant annamite.**

Annamite? Soit. Nous voulons bien, mais disons vite que, seuls, le décor et le nom de cette maison seront, avec quelques détails, asiatiques et que la cuisine n'y comportera pas le poisson pourri ou *nuoc nam*, les œufs moisis et les filets de chien domestique!

A gauche du *Palais de l'Annam et du Tonkin*, signalons, en passant, la **Pagode des Dieux.** Ici, nul besoin de cicérone. Puis, entrons au **Théâtre annamite.**

Celui-ci, malgré son architecture trop européanisée, nous a paru mieux mériter son titre que le restaurant. La scène y est disposée comme elle l'est là-bas et les quelque 500 spectateurs qui peuvent prendre place aux fauteuils et dans le pourtour-promenoir y contempleront les gesticulations de trente artistes indigènes, vêtus de leurs plus beaux costumes. Ils ne comprendront pas le dialogue, mais suivront l'action grâce à leur jeu très expressif. Enfin, pour les reposer, on donnera des ballets intermèdes. On attend, en effet, des danseuses que nous souhaitons être cambodgiennes, les danseuses tonkinoises ne valant guère qu'on se dérange pour les aller voir. Aussi bien les trente acteurs étant pour la plupart accompagnés de leurs épouses, les habitués des coulisses (?) pourront s'imaginer ce qu'est le beau sexe de l'est d'Indo-Chine.

Si l'homme est assez généralement laid de par le monde, la nature, elle, sous toutes les latitudes, prodigue des monts aux plaines les splendeurs de sa flore. Reposons-nous donc derrière le *Restaurant annamite* en visitant les **Serres coloniales.** Palmiers, orchidées, fougères, mille merveilles compléteront là l'illusion de notre voyage aux pays du soleil.

Ensuite, à droite, si nous louvoyons entre les *bars* de dégustation, les kiosques, les boutiques, nous irons visiter le **Pavillon de la Guadeloupe**, jolie maisonnette démontable où nous remarquerons, à côté des produits de cette colonie, un joli modèle d'usine à sucre et à rhum.

Ce n'est pas tout d'ailleurs. Des palais que nous avons vus, c'est-à dire de l'allée centrale aux **Montagnes russes** bordant la rue de Constantine, parallèlement à ladite allée, mille choses nous attirent encore.

Voici la réduction d'une **factorerie française du Gabon** absolument exacte. Plus loin, des habitations encore, reproductions non moins fidèles ; villages cochinchinois, etc. Un **village canaque**, entre autres, rappellera aux visiteurs l'histoire de la Nouvelle-Calédonie et les habitudes anthropophagiques dont nous avons tant bien que mal guéri les indigènes : — le pittoresque s'en va !

En nous en retournant, nous admirerons la **case d'un colon concessionnaire,** à la Guyane française. En l'espèce le colon est un forçat. Mais ce que nous admirerons ici c'est la beauté de l'administration pénitentiaire française capable de jeter cette poudre aux yeux du bon public. Nous connaissons en effet, pour l'avoir habitée — sans être au bagne — notre belle et riche Guyane et nous avons pu constater que l'administration pénitentiaire jointe à l'administration coloniale n'en avaient tiré aucun parti, y avaient entretenu au contraire misère et routine. Là-dessus, lecteurs, lisez les prospectus.

Moins brillant et plus utile est le **Pavillon des Renseignements commerciaux.** On y trouve : 1° les échantillons des produits *étrangers* importés dans les colonies françaises, avec leur prix, leur mode d'envoi, etc.; 2° les matières premières coloniales utilisées et transformées en France; 3° des renseignements sur les exportations de la France aux colonies, ou plutôt sur les échantillons des produits que des particuliers s'offrent à y expédier; 4° des renseignements sur les importations coloniales en France.

Revenons à la grande allée et devant le PALAIS CENTRAL. A droite nous trouvons :

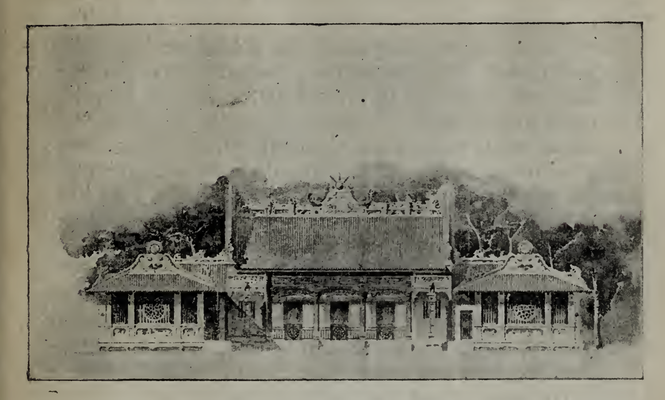
Le *Palais de la Cochinchine*, bâti sur les plans de M. Foulhoux, architecte des bâtiments civils de la colonie de Cochinchine, appartient au plus pur style annamite, — lequel ne peut être étudié que sur les bâtiments officiels ou sur les pagodes.

(Il occupe une superficie de 1,300 mètres environ, a 40 mètres de façade et 30 mètres de profondeur. Sa cour centrale occupe le quart de sa surface.)

L'architecture annamite est essentiellement chinoise d'inspiration, comme tout l'art de l'Indo-Chine, le Cambodge excepté. Le bois y est seulement plus employé, les forêts qui couvrent tout l'est de la Cochinchine fournissant aux constructeurs indigènes un élément commode et peu coûteux. Certaines essences résistent parfaitement à l'humidité et aux insectes, permettant de faire œuvre durable. Les pagodes, ainsi que les habitations des riches annamites, sont construites en bois de *Gô*, de *Trac*, de *Mit*, etc. Ces bois ont donc été utilisés dans une large

mesure pour la construction du *Palais de la Cochinchine,* dont toutes les charpentes et menuiseries ont été exécutées à Saïgon par 300 Annamites et Chinois, de façon à mettre sous les yeux des visiteurs une œuvre absolument authentique et d'une valeur artistique réelle.

PALAIS DE LA COCHINCHINE



Cependant le *Palais de la Cochinchine* n'est point une reproduction servile d'un monument existant, mais bien la quintessence de ce que notre riche colonie peut donner au point de vue architectural. En un mot, il est le résumé des plus beaux motifs de l'art religieux et domestique de cette partie de l'Indo-Chine.

Une porte d'entrée, supportée par quatre colonnes en bois de Dau et remarquable par la finesse, le bon goût et la variété de ses sculptures, donne accès à une cour intérieure.

Cette cour, complément obligé de toutes les habitations des Annamites, ces pisciculteurs émérites, correspond à l'atrium des maisons romaines et contient un bassin avec rocailles, garni de plantes aquatiques.

A signaler tout autour des vases en porcelaine de Cochinchine garnis d'arbustes indigènes et de dragons en faïence.

Cette porte est flanquée à droite et à gauche de portiques en gradins amenant les visiteurs dans les ailes latérales du Palais et permettant la circulation à couvert. Au fond de la cour, dans l'axe de la porte, un perron de cinq marches, orné de deux lions en faïence, donne accès au péristyle d'entrée de la grande salle. Les édicules qui flanquent ce perron sont la reproduction exacte de ceux qui figuraient devant la pagode des Hommes illustres, placée sur les bords de la route qui relie Saïgon à Cholon.

Non moins que les artistes, les visiteurs s'arrêteront devant les sculptures qui décorent les fermes du péristyle et de la grande salle.

Les supports en bois qui viennent porter les entraits représentent les principales scènes de la vie annamite ou les légendes dont fourmille l'histoire de ce peuple, des animaux dont l'assemblage bizarre, les formes et les attitudes étranges ne manqueront pas d'exciter l'étonnement des personnes peu initiées à l'art extrême oriental.

Les trois portes d'entrée de cette salle sont également remarquables par la pureté de leurs lignes et la finesse de leurs sculptures.

L'architecture des galeries latérales est de l'annamite le plus pur et le mode d'assemblage des fermes de la charpente présente une simplicité remarquable, malgré les formes tourmentées des arbalétriers.

Signalons également comme une véritable merveille la crête en faïence qui surmonte la partie centrale de ce palais et qui a été exécutée à Cholon, près Saïgon. Cette crête de 20 mètres de longueur sur 3 mètres de hauteur est intéressante, non seulement au point de vue de la fabrication, qui est un véritable tour de force, mais encore par sa forme heureuse, la diversité des détails qu'elle contient et l'harmonie des couleurs.

Dans un autre genre, les motifs en briques grises qui décorent les abouts des avant-corps sont fort intéressants à étudier.

La décoration picturale a été exécutée par vingt artistes annamites envoyés par la Cochinchine et le Tonkin, choisis parmi les plus habiles, et qu'avant l'ouverture de l'Exposition tout Paris a pris plaisir à voir travailler.

Le *Palais de la Cochinchine* est divisé en trois parties :

Au centre de la pagode sont les objets du culte, de très beaux meubles, la partie décorative de l'art indigène. A droite et à gauche sont exposés les produits du sol, entremêlés d'objets curieux pour éviter la monotonie et relever de pittoresque la sécheresse inévitable d'une telle exhibition.

Le visiteur peut indifféremment commencer par un côté ou par l'autre. L'essentiel est qu'il n'omette rien de ce qu'il doit voir, c'est-à-dire les armes, les instruments de musique, les gongs, tambours et tambourins, les lits — des merveilles, — les bronzes, les terres cuites, les costumes, les soies. Celles-ci, représentées par de beaux spécimens et accompagnées d'une histoire de la fabrication allant du dévidage des cocons au tissage, arrêteront les visiteurs autant que les visiteuses. Maints objets requièrent d'ailleurs les dames, ne serait-ce que la collection des cahiers d'école et des travaux manuels de garçons et fillettes indigènes, exposés par les instituteurs français de la colonie. Et puis, ce sont les costumes de théâtre, le bambou et ses mille et une applications industrielles ou domestiques, les bois laqués, les incrustations de nacre, les sièges de rotin, les écailles, les modèles d'habitation, de barques, de charrettes, etc.

Pour ne pas intéresser le gros public, les produits du sol n'en ont pas moins leur éloquence. Citons les riz, — la Cochinchine est un des pays les plus grands producteurs de riz, la nourriture principale des trois cinquièmes des Asiatiques, — les fruits, les fécules, le tabac, les arachides, le café, l'indigo, le miel, etc.

Au sujet de ces produits, les curieux, comme les spécialistes, pourront se renseigner au pavillon du service des *Renseignements commerciaux.*

A gauche du *Palais central* — le visiteur tournant toujours le dos à la grande allée et au *Palais du Ministère de la Guerre* — se trouve le

PALAIS DE L'ANNAM ET DU TONKIN

M. Vildieu, architecte.

Plus violemment bariolé que celui de la Cochinchine, moins fin, pour ainsi parler, et d'un art qui semble à

première vue plus primitif, il n'est pas moins exact. Sa forme et ses détails empruntent peut-être davantage à la Chine, mais non à la Chine du sud, à Canton, comme le palais voisin. L'influence du Céleste Empire doit être venue au Tonkin et en Annam du Quang-Si, voire du Yun-Nam et a mâtiné une architecture dans laquelle on retrouverait peut-être aussi quelque chose du Siam, le voisinage du Laos aidant.

Le bois y joue encore le rôle principal, la majeure partie de ces régions manquant de pierre à bâtir et les marbres de certains points du littoral ou des montagnes restant difficilement transportables et n'étant guère employés que pour quelques édifices religieux ou royaux. Charpentes de bois dur, briques, plâtre et stuc, pisé, nattes, bambous, tuiles vernissées, terre glaise qui, fraîche, est écaillée de tessons de porcelaine de mille couleurs : tels sont les matériaux employés par les architectes tonkinois.

Nous disons : tonkinois pour annamites, et réciproquement. Le visiteur doit en effet se rappeler qu'à l'exception du Cambodge et du Laos, l'Indo-Chine française est habitée (nous ne parlons pas de ses colonies malaises et chinoises, ni de ses sauvages Muongs, Moïs, Chams, etc...) par une race une : la race annamite, laquelle a ses variétés, d'après les climats et les divisions politiques, mais qui est dotée d'une langue unique. Un Tonkinois et un Cochinchinois sont annamites, tout comme un habitant de l'Annam proprement dit, ainsi qu'un Marseillais et un Normand sont Français.

Le palais que nous visitons a la forme d'une des innombrables pagodes que nous avons vues en Annam et au Tonkin. Sa décoration de même que ses charpentes est l'œuvre d'artistes indigènes que Paris y a vu travailler plusieurs mois.

Petits comme tous leurs compatriotes (et comme la plupart des Indo-Chinois et des peuples à filiation chinoise, malaise, indienne), ces industrieux ouvriers, pareils à des singes, féminins d'allures avec leurs pantalons larges, leurs chignons épais, leur face glabre — franchement laids d'ailleurs, les dents noircies et rongées par le bétel — étaient, bien avant l'ouverture de l'Exposition, la grande attraction de l'Esplanade des Invalides. Leur façon de travailler n'étonnait

pas moins les Européens, ouvriers de profession : anglais, américains, français, suisses, espagnols, belges, etc. que les badauds de Paris. Le pied utilisé parfois à l'égal de la main, la ténuité des outils, la simplicité des procédés, la patience des opérateurs, leur courage au travail par un froid auquel ils n'étaient point préparés, toutes ces choses qui mériteraient l'étude, attiraient l'attention.

Plus que tout, cependant, on remarquera leur bizarre manière un peu *shocking* de s'accroupir. Cent fois, dans nos promenades aux chantiers, nous avons dû expliquer aux curieux cette attitude essentiellement annamite, cette posture d'homme au repos qu'on dirait vaquant à de misérables besoins naturels, le bas du dos reposant presque sur les talons, parfois la seule pointe des pieds appuyée sur le sol et portant tout le poids du corps. Au premier que nous vîmes ainsi devant la copie de la *pagode d'Angkor-wat,* nous nous sommes crus transportés dans cet Extrême Orient si étrange et si captivant que, correspondant du *Figaro* et du *New York Herald,* nous avons parcouru deux années, du Japon à Singapore, et où nous avons fait les campagnes du Tonkin.

On excusera cette personnalité dont l'unique but est de souligner notre admiration pour l'*Exposition coloniale.* Elle enchante les artistes, et c'est parfait; mais il était bon de dire que, pour les *globe-trotters* comme pour les colons, elle est très suffisamment **exacte.**

Ici, en effet, comme au *Palais de la Cochinchine,* rien n'a été abandonné au caprice des architectes et des décorateurs occidentaux. Tout est extrême oriental, copié sur nature ou moulé, et ce sont des indigènes aussi qui, après avoir décoré les intérieurs, les toitures et les façades, ont mis en place les envois de leur patrie.

Le *Palais de l'Annam et du Tonkin* est construit sur une place carrée, avec une cour centrale, en partie occupée par un riche baldaquin abritant un magnifique génie Cette statue est le moulage du grand Bouddah de Hanoï (Tonkin) une des œuvres les plus colossales qu'aient jamais livrées les fondeurs indo-chinois. Ce grand Bouddah, but de nos promenades à Hanoï, en 1884 et 1885, enfermé là-bas dans une sorte de cave obscure, au fond d'une pagode, et

que nous n'avons pu admirer qu'à la lueur de nos allumettes, est bien indo-chinois. Il daterait, dit-on, du XVIIIe siècle et représenterait, non un génie, mais un général chinois qui commandait alors au Tonkin. D'aucuns en ont conclu qu'il était l'œuvre d'artistes célestes et non annamites, ceux-ci n'ayant jamais su, comme ceux-là et comme les Siamois et les Japonais, fondre de grandes pièces, et ce jusqu'au jour où le déchiffrage des inscriptions a permis d'en faire honneur aux fondeurs tonkinois. De même, il est bien certain que le « Grand Bouddah » ne représente point Bouddah, ni un des millions de dieux que compte le panthéon bouddhique, mais que cette statue est un chef-d'œuvre par la perfection de sa fonte et la saisissante expression qui relève la lourdeur de son art conventionnel.

Cette reproduction, avons-nous dit, occupe la cour centrale. Viennent ensuite deux salles d'exposition de 21 mètres 50 sur 8 mètres de largeur, disposées sur les deux façades et reliées entre elles par deux galeries longeant la cour centrale où sont exposés les bustes des hauts fonctionnaires annamites, membres du *Comat* de Hué, c'est-à-dire — autant que l'on peut assimiler les choses d'Asie à celles d'Europe — des membres du conseil des ministres.

L'entrée principale de la pagode de Quan-Yen (Tonkin) a servi de modèle à la porte de cet édifice sur l'avenue centrale conduisant à l'Hôtel des Invalides.

Quant aux portes latérales et postérieures, elles sont imitées des plus beaux spécimens de l'architecture tonkinoise.

Les fermes de charpente sont supportées par des colonnes en bois reliées entre elles par des entraits et traverses richement sculptés, et les plafonds faits de nattes peintes par des artistes indigènes. Les façades extérieures sont décorées de peintures, de morceaux de faïence blanche et bleue, et de motifs de sculpture moulés à Hué sur les palais de Tien-tri, Tu-duc, Gia-long et sur les tombeaux de Minh-Mauh par les soins de M. Vildieu, architecte des bâtiments civils de Cochinchine.

Sur les façades latérales, deux magnifiques terrasses dans l'axe des portes, sont décorées d'écrans à jour, de vases de

porcelaine contenant des arbustes rares. Ces terrasses, fort en usage dans les pagodes et dans les maisons des Tonkinois, produisent avec leurs balustrades à jour un effet très harmonieux.

Les charpentes, menuiseries, etc., ont été exécutées à Saïgon par des ouvriers indigènes et les peintures, comme nous l'avons dit, au moyen de vingt artistes annamites envoyés à Paris.

Maintenant entrons, et ne jugeons ni le Tonkin, ni l'Annam d'après la pauvreté — très relative — de leur exposition. Il n'en faut accuser que la bureaucratie française et notre singulier système de placer à la tête des services coloniaux des fonctionnaires n'ayant jamais vu de colonies, avec, pour sous-ordres, des gens de couleur inféodés à des petites querelles de clocher,et partiaux dans les discussions entre colons à peau différemment teinte.

Voici, comme dans le *Palais de la Cochinchine*, des modèles de maisons, de jonques, de bateaux divers, d'instruments aratoires, des armes — armes de parade et armes religieuses : les hallebardes des suisses de nos églises —, des panneaux sculptés et laqués, des nécessaires de table annamite, de bureau; de l'argenterie, de l'orfévrerie, des éventails, des instruments de musique, des soieries, des broderies, des nattes, des porcelaines, des bronzes, des incrustations surtout, du bambou dans toutes ses applications industrielles et domestiques, des boîtes à chiques de bétel, des fumeries d'opium, de merveilleux meubles, des bois, des lits, des marbres, des coffrets, des cercueils — ce meuble essentiel du bouddhiste indo-chinois, que le fils offre à ses parents, — des statues, etc.

Parmi les produits du sol, à signaler, la ramie, cette extraordinaire plante textile, l'essence de citronnelle, le bé-moc, et généralement toutes les productions citées plus haut à propos du *Palais de la Cochinchine*.

A droite du *Palais de la Cochinchine*, nous trouvons l'exposition du *Cambodge* rassemblée dans la

PAGODE D'ANGKOR-WAT

Entrée sur l'allée centrale.

Disons-le tout de suite, ce nom de *pagode d'Angkor-Wât*

n'est pas absolument juste. La construction à laquelle nous arrivons ne reproduit, en effet, qu'une des portes d'angle du



Pagode d'Angkor-Wât.

temple d'Angkor-Wât, un des monuments les mieux conservés parmi ceux qu'ont laissés les Khmers, ce grand peuple disparu dont les Cambodgiens actuels prétendent être les petits-fils, — des petits-fils singulièrement dégénérés.

La région d'Angkor — prise par les Siamois aux Cam-

bodgiens — renferme des constructions absolument merveilleuses, aux ruines respectées des siècles. Découvertes par des missionnaires français au XVIe siècle, elles ont été surtout étudiées de 1861 à nos jours par Doudart de Lagrée, Delaporte, etc. (*Voir le musée Delaporte, au Trocadéro.*)

Qui étaient les Khmers, ces incomparables architectes, ces créateurs d'une forme et d'un style, ces vrais artistes ? On ne sait trop. De récents travaux tendraient à démontrer que le mot *Khmer* est moderne, et veut dire : cambodgien. En même temps le déchiffrage de certaines inscriptions d'Angkor a révélé, il a deux ans, la date du IIe siècle, ce qui donnerait aux plus vieilles de ces ruines, — car il en est de toutes dates dans cette Rome morte, — l'âge des plus anciens monuments de l'Inde. Dix civilisations et vingt races ont dû d'ailleurs lutter et disparaître tour à tour entre le Mékong et le Grand-Lac. A côté d'œuvres ravissant les artistes, les fouilles ont mis à jour des objets de l'âge de pierre. Tout ce qu'on sait tient en ceci : qu'entre le IIe ou le IIIe siècle avant Jésus-Christ et le dixième de notre ère, un grand peuple, d'une haute culture intellectuelle, couvrit une partie de l'Indo-Chine de villes et de monuments dont les ruines d'Angkor demeurent comme un superbe échantillon. Khmer ou non, ce peuple avait avec l'Inde d'étroites parentés, au moins religieuses et artistiques : inscriptions et pierres en font foi. L'asséchement de la contrée, la transformation du golfe en lac, d'autres causes encore inconnues ont appauvri, disséminé, abâtardi la race, l'ont enfin fait disparaître. Angkor seul subsiste qui témoigne, pèlerinage des historiens comme des artistes ; et des habitations lacustres, des sampans de pêcheurs disent sur l'emplacement des anciennes cités la perpétuité de la vie indifférente aux révolutions.

Mais le visiteur n'aura pas le temps de philosopher aux Invalides. Disons-lui simplement que ce morceau de pagode tend à représenter un fragment du monument dont seuls les chiffres suivants peuvent lui donner une idée :

Le temple d'Angkor-Wât — le véritable sanctuaire que l'on a voulu rappeler et symboliser ici — occupait près de six mille mètres. Le fossé qui l'entourait avait 200 mètres de largeur et le rectangle qu'il englobait ne mesurerait pas

moins de 827 mètres de largeur. La tour centrale avait 80 mètres. L'ensemble ne se décrit pas. La photographie de cette merveille architecturale édifiera les curieux.

Notre pavillon cambodgien, dit pagode d'Angkor-Wât, la représente donc à peu près aussi bien qu'une guérite poméranienne représente le système militaire allemand. Tel qu'il est cependant, il synthétise suffisamment l'art dit : Khmer. Deux galeries et contre-galeries se coupant à angle droit et à l'intersection desquelles s'élève la tour — motif principal de sa façade ; — voilà les éléments constitutifs de l'édifice. La tour est partagée en étages simulant une accumulation de parasols abritant l'image de la divinité en l'honneur de laquelle cette partie d'Angkor-Wât a été bâtie. Sur chaque face, des frontons, formés d'un encadrement représentant un serpent à cent têtes, décorent les étages. Les quarante mètres de la tour sont ornés de la sorte et n'ont rien de lourd, ni d'inexact, tout en rappelant un monument, qui, reconstitué tel quel, aurait couvert, à lui seul, le Champ de Mars tout entier, sans trop souffrir de l'écrasant voisinage de la Tour Eiffel !

Peut-être cependant aurait-on pu représenter les trésors d'Angkor par un plus grandiose échantillon, mais on sait les paresses françaises à l'endroit des richesses d'outre-mer, et puis, le temps manquait, sans compter qu'à faire plus grand, les organisateurs auraient dépensé des sommes énormes pour satisfaire uniquement de rares sinologues et de plus rares artistes. Regrettons seulement que cette reproduction d'un fragment d'un art disparu ne soit pas plus fidèle, que les toitures du monument, par exemple, ne soient pas plus *vraies*.

Tel qu'il est, ce pavillon, s'il ne suggère pas l'intense admiration que mérite l'art Khmer, frappera les visiteurs par ses détails. Pour nous, il nous suffira de leur avoir inspiré la curiosité de se renseigner dans nos musées sur ses merveilles.

En tous cas, le promeneur ne devra point le quitter sans avoir parcouru l'exposition intérieure : armes, bijoux, orfèvrerie, instruments de musique, coiffures, meubles, vêtements, bâts d'éléphants, palanquins, modèles d'instruments domestiques et aratoires, etc., sont pour le retenir. Et nous ne parlons pas des produits du sol, des bois et de toutes

les richesses que les spécialistes — les prenions-nous au sortir des expositions de la Birmanie et du Siam — pourront admirer là. A ces clients à part, il n'est pas besoin de rappeler que les produits de l'Indo-Chine française (pays annexés ou de protectorat), ne doivent point être estimés d'après leur débit possible en Europe. Quelque opinion que l'on ait au sujet de notre politique coloniale, il est bien certain que les exportateurs indo-chinois ne peuvent et ne doivent vivre que par le négoce avec la Chine — le seul pays où leur commerce trouve des acheteurs pour des produits qu'inutiliserait Liverpool aussi bien que Marseille.

PAYS ÉTRANGERS

Village javanais.

Une des curiosités, non seulement de l'exposition hollandaise, mais de toute l'Exposition est le village (Kampong) javanais qui se trouve au bout de l'Esplanade des Invalides. Cette exposition toute privée a été organisée par M. Bernard, qui habite depuis dix-huit ans Java et qui a fait là une œuvre des plus intéressantes. Il a construit un village javanais : il y a ajouté quelques habitations indiennes qui lui ont semblé caractéristiques et l'a peuplé de 60 personnes qui sont presque toutes de la peuplade des Pranger de la montagne. On a là sous les yeux la vie menée par 21,000,000 d'êtres humains. On voit d'abord la maison du chef, construite comme toutes les autres en bambou, élevée sur pilotis pour protéger les habitants contre les attaques des fauves. On y a installé un restaurant où l'on peut déguster les produits du pays qui sont servis par des Malais vêtus de blanc. Un peu plus loin, une maison ordinaire où l'on voit des chapeliers tresser d'immenses chapeaux également en bambou; puis la cuisine où une vieille Javanaise fait cuire le riz. Et dans tout cela grouille une population, mélange de Chinois et de Malais où les femmes à moitié nues ont les cheveux huilés et la peau fardée par des moyens que plus d'une Européenne voudrait connaître. Mais la merveille est le théâtre, où un orchestre composé de xylophones et de jeux de cloches de gongs de différents calibres et d'un violoncelle primitif fait danser des bayadères, des vraies, qu'on

a eu toutes les peines du monde à obtenir du prince de Pranger, qui ne voulait pas les laisser sortir de son harem. Couvertes de bijoux, de pierreries, à peine vêtues d'étoffes précieuses aux couleurs étincelantes, un carquois sur le dos, une auréole de plumes autour de la tête, elles ont l'air, avec leurs 14 ans précoces, de brunes statuettes animées, échantillon d'une civilisation inconnue. Elles ont un charme particulier, et en les voyant lentement tourner, on se trouve très loin de l'Esplanade des Invalides et on est tout étonné d'entendre la corne du tramway. Le *Kampong* est certainement un des amusements de l'Exposition.

République Sud-Africaine.

La république Sud-Africaine a voulu être représentée officiellement à l'Exposition de Paris. Le gouvernement a accordé une subvention de 80,000 francs qui a permis à cinquante-quatre exposants d'envoyer leurs produits à l'esplanade des Invalides.

C'est en effet le long du quai, dans l'axe de l'allée principale des Colonies françaises, que la section Sud-Africaine occupe un pavillon rectangulaire qui couvre une superficie de 200 mètres carrés. Ce pavillon en bois, peint en blanc avec des filets bleus et entouré d'une véranda est construit sur le modèle des habitations européennes du pays. La forme est la même ; mais, là-bas, on emploie la pierre dans la construction des maisons. Quoi qu'il en soit, c'est dans ce pavillon d'un aspect très gracieux que l'on peut voir les produits exposés par la République.

Ce sont surtout des céréales, des tabacs, de la laine provenant des moutons dont on fait un grand élevage, des cuirs de bœufs, des peaux d'antilopes et de léopards, des oiseaux, et des plumes d'autruche, etc. Les murs sont décorés de cornes, les unes gracieuses, les autres énormes et terribles, fournies par les antilopes et les buffles qui sont, là-bas, très nombreux.

Puis des spécimens de l'industrie indigène : des panoplies composées d'instruments de musique ou d'objets de ménage, grossièrement façonnés ; des colliers et des ornements en verroterie.

Mais ce que l'on constate en visitant la section Sud-Africaine, c'est la richesse minière de ce pays qui possède des minerais d'or et d'argent, de cuivre, de fer et de charbon. Il y a notamment un bloc de minerai d'or, qui ne pèse pas moins de 3,000 livres. Il provient des mines de Witwatersrand appartenant à MM. Charlton et Meyer, mines profondes de 90 pieds et qui contiennent de grandes quantités de ce minerai que l'on appelle « banquette ». La banquette donne cinq onces d'or par tonne.

Quoique cette exposition soit très restreinte, on ne saurait trop admirer l'énergie des descendants des colons hollandais qui ont su, au péril de leur vie et au prix des plus grands sacrifices, faire de ce pays, qui n'était qu'un désert, un pays qui un jour étonnera le vieux monde par sa richesse et son industrie.

MINISTÈRES ET SERVICES PUBLICS

Postes et Télégraphes.

Le pavillon du Ministère des Postes et Télégraphes se trouve sur l'esplanade des Invalides, au coin de l'allée centrale de l'esplanade et du quai, à gauche, en se dirigeant vers la Seine (*voir le plan*).

Construit sur les plans de M. Boussard, architecte des Postes et Télégraphes, ce pavillon forme un grand quadrilatère, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, divisé en deux salles. Dans la salle principale, se trouvent tous les appareils télégraphiques et le matériel si perfectionné à l'heure actuelle des Postes et Telégraphes : dans la salle annexe, nous voyons les wagons-poste, les voitures de courrier, les omnibus de facteurs, etc.

Nous examinons avec intérêt le *télégraphe multiple Hughes* du système Munier, plus simple et plus pratique que le merveilleux télégraphe Baudot qui fut déjà un grand progrès. C'est encore une innovation dans l'ordre de ces étonnants appareils multiples qui atteignent dans la transmission des dépêches des vitesses invraisemblables. M. Parment agent de l'administration, expose un télégraphe Hughes-

multiple des plus curieux. Signalons aussi l'intéressante exposition de la *Revue internationale de l'électricité.*

Le matériel postal nous présente de curieux documents sur l'échange automatique des dépêches sans arrêt du train et autres innovations à l'ordre du jour.

Le pavillon des Postes et Télégraphes est d'un modeste aspect, mais il contient, en foule, les documents les plus utiles et les plus instructifs à examiner. Nous engageons les visiteurs à ne pas négliger cette réunion méthodique des rouages les plus importants peut-être de la civilisation actuelle.

Expositions diverses.

Nous avons encore deux classes à visiter, pour avoir terminé le groupe VI dont la plus grande partie se trouve réunie dans le *Palais des Machines* du Champ de Mars. Ces deux classes sont groupées à l'Esplanade des Invalides. Passons-les rapidement en revue.

Classe 64. — *Hygiène et assistance publique.* — Si nous avons eu parfois beaucoup à apprendre de l'étranger dans les autres classes du groupe VI, nous croyons, par contre, avec une satisfaction humanitaire, qu'il apprendra pas mal de choses de nous dans la visite de la classe 64; on s'y trouve bien dans le pays de l'illustre Pasteur et tous les moyens de pourchasser le microbe, de tuer le fâcheux germe, d'annihiler l'infiniment petit mortel pour l'humanité, y sont savamment groupés. Nous passons en revue les procédés d'assainissement des habitations, d'aération, de ventilation, d'éclairage; le transport, la réception et le traitement des immondices, cette plaie des grandes agglomérations humaines qui complète l'infection des cimetières; la *crémation* elle-même y occupe une place d'honneur. On examinera avec intérêt les plans, modèles et documents des services d'hygiène dépendant de l'Etat; les aménagements d'hôpitaux, d'hospices, d'asiles, de refuges, de crèches, etc.; les plans d'ambulances civiles et militaires. Le visiteur, en sortant de la classe 64, emportera cette conviction que l'hygiène est bien, non seulement une

Science, mais encore la véritable Science de tous les jours et de tous les pays, ce qu'il est toujours utile de démontrer, comme diraient les géomètres.

CLASSE 66. — *Matériel et procédés de l'art militaire.* — Le matériel et les procédés de l'art militaire devaient nécessairement occuper une large place dans une Exposition ouverte à l'heure actuelle, alors que, pour vouloir la paix, les plus raisonnables et les plus sensés sont obligés de se ruiner à préparer constamment la guerre. C'est une redoutable industrie que l'industrie militaire et elle nous impose de dures nécessités.

Voyez plutôt, dans la classe 66, qui est — et pour cause — loin de contenir tous les moyens les plus perfectionnés de détruire ou de se défendre, tout ce que l'on a pu amasser de terriblement ingénieux : fortifications blindées, fusils et projectiles de toutes sortes, canons aux formes bizarres, équipement, habillement, campement. On croit rêver lorsqu'en sortant de ce curieux arsenal en réduction on voit les glorieux et débonnaires canons de l'Hôtel des Invalides allonger leurs cous de bronze au-dessus du fossé décoratif que blindent la mousse et l'herbe des champs ; les moyens de conquérir la gloire militaire ont, en vérité, bien changé depuis nos pères !

Quoi qu'il en soit, l'exposition de la classe 66 due, naturellement, à notre Ministère de la Guerre lui fait un réel honneur. Sa partie rétrospective est des plus attachantes et les travaux exposés de topographie et de géographie militaires montrent que la science est en honneur dans notre état-major : les visiteurs y feront une visite éminemment attachante et instructive.

Rappelons que cette exposition rétrospective installée au *Palais de la Guerre*, forme la section V de l'*Histoire du Travail* dont nous avons trouvé les quatre premières parties groupées au Palais des arts libéraux.

L'Exposition aéronautique.

A côté du monument destiné à l'exposition du Ministère de la Guerre, s'élève, près de la Seine, une grande construc-

tion rectangulaire : elle abrite le matériel construit par l'établissement d'aérostation militaire de Chalais à Meudon, sous la haute direction de M. le commandant Renard. La salle est élégamment ornée de peintures murales qui figurent l'histoire de la navigation aérienne et de la fabrication du gaz hydrogène. Depuis la guerre de 1870, et l'histoire glorieuse de la poste aérienne, les ballons n'ont pas été oubliés dans notre réorganisation militaire; chaque corps d'armée possède aujourd'hui une équipe complète d'aérostats captifs destinés aux reconnaissances aériennes et aux photographies en ballon. Le visiteur qui pénétrera dans le monument de l'Aéronautique pourra se rendre compte de l'utilité de ce matériel qui comprend : 1° un ballon en soie de Chine (ponghée) rendu imperméable au moyen d'un vernis siccatif à l'huile de lin cuite ; 2° un appareil pour la fabrication du gaz hydrogène ; 3° une voiture treuil comprenant le câble du ballon captif, le treuil où il s'enroule et le moteur à vapeur qui le fait fonctionner. Tout l'ensemble de ce système a été étudié depuis plusieurs années par M. le commandant Renard qui a introduit dans la construction un grand nombre de perfectionnements importants.

La pièce capitale de l'exposition aéronautique est l'aérostat dirigeable *la France*, dont la nacelle de 33 mètres de longueur est suspendue à la partie inférieure du ballon représenté en saillie, au plafond très élevé de la salle. Le ventre du ballon a été modelé en bois avec une exactitude parfaite. La nacelle comprend l'hélice qui n'a pas moins de 7 mètres de diamètre, la machine dynamo d'une puissance de six chevaux, et la batterie de piles au bichromate de potasse, qui forme le générateur d'électricité. — On sait que l'aérostat dirigeable *la France*, construit par MM. Renard et Krebs a été expérimenté le 9 août 1884, et qu'après un voyage aérien de quelques kilomètres, il a pu revenir à son point de départ à vent contraire. Une deuxième expérience a été exécutée avec non moins de succès le 28 octobre 1884. Ces expériences mémorables doivent être assurément considérées comme ayant ouvert une voie nouvelle à la navigation aérienne. M. le commandant Renard continue à étudier le problème avec persévérance : il s'agit aujourd'hui de dépasser la vitesse propre de l'aérostat *la France*, c'est-à-

dire de munir les ballons dirigeables de moteurs plus puissants et aussi légers. La question des moteurs légers offre un intérêt considérable; l'avenir de la navigation aérienne y est relié tout entier.

Derrière l'exposition de Chalais-Meudon, le visiteur pourra voir un pavillon qui abrite le matériel d'aérostats militaires d'un ingénieur civil, M. Gabriel Yon. Ce matériel est formé d'un ballon captif, dout on verra une nacelle tout arrimée, un treuil à vapeur et un appareil à gaz. L'Exposition de 1889 comprend encore d'autres exhibitions aéronautiques intéressantes, notamment, dans le Palais des Machines (classe 52), et dans le palais des Arts libéraux où M. Lachambre a exposé un aérostat tout gonflé, de sa construction, et où M. G. Tissandier a installé une collection d'estampes et d'objets divers qui résument l'histoire complète de la navigation aérienne.

Économie sociale.

Cette exposition, faite par les soins du Ministère de l'Intérieur, est située à l'extrémité droi de l'Esplanade, en venant du quai d'Orsay, en face de la pagode d'Angkor et du panorama du *Tout-Paris*.

Nous la signalons à tous ceux qu'intéressent les questions sociales. Ils y trouveront notamment une collection de documents bibliographiques du plus haut intérêt.

LES ENFANTS A L'EXPOSITION

Les Expositions de 1867 et de 1878 ont présenté une lacune : la partie spéciale pour les enfants. Les personnes qui se rendaient au Champ de Mars devaient, ou laisser leurs bébés à la maison, ou les promener toute la journée à travers une série d'exhibitions qui n'intéressaient que fort médiocrement les pauvres petits. C'était un ennui, plutôt qu'un plaisir. Je connais un jeune homme à qui son père a fait visiter huit jours de suite, en 1867, l'Exposition de Billancourt. A partir de ce moment, il avait pris en horreur l'agriculture et les agriculteurs. La vue d'une charrue lui portait sur les nerfs, il prenait la fuite devant une machine à battre. A peine majeur, il a vendu jusqu'à son dernier lopin de terre.

Cette année, on a songé aux enfants — et aux enfants de tout âge. — On a multiplié pour eux les distractions instructives et amusantes.

Que dis-je? ils ont même un palais spécial, avec grand et petit théâtre où on leur donnera des spectacles de toutes sortes, guignols, pantomimes, acrobates, animaux savants, escamoteurs, ballets dansés par une troupe enfantine, bals, etc., etc. La mère de famille, avant d'aller visiter la galerie qui l'intéresse spécialement, pourra laisser sans crainte son bébé, soit dans les salles du *Palais des Enfants,* soit dans le petit parc qui y est annexé et où il y a des jeux à la portée de tous les âges, une laiterie, des marchands de gâteaux, des tourniquets, tout une kermesse enfantine.

Pour les plus grands et les plus hardis, une autre annexe intéressante du *Palais des Enfants* est le *pavillon de la mer,* où, par un mécanisme ingénieux, des bateaux circulent sur une onde factice, s'agitant comme sur un océan véritable. Ils pourront même s'imaginer avoir fait un réel voyage au long cours, car, en débarquant, ils tomberont en plein pays japonais, le pavillon comprenant à l'une de ses extrémités, un musée des costumes et des mœurs de cette contrée si intéressante.

Au point de vue géographique, d'ailleurs, les enfants n'auront qu'à choisir entre les distractions instructives,

l'Exposition de 1889 renfermant pour cela de nombreux panoramas. Sur la berge de la Seine, d'abord, le Panorama de la Compagnie transatlantique. Il représente l'un des grands paquebots : *la Touraine*. Le visiteur se trouve placé sur la passerelle, tandis que l'avant et l'arrière sont figurés en trompe-l'œil. La vue panoramique représente la rade du Havre. C'est absolument saisissant.

Autres panoramas intéressants : celui du *Mont-Blanc*, avenue de La Bourdonnais; celui de *la baie de Naples et du Vésuve*; celui de la *rade et de la ville de Rio-Janeiro*, avenue de Suffren. Ils constituent une véritable promenade à travers les contrées lointaines et curieuses à visiter.

Comme ensemble, la *Mappemonde au millionième*, située entre la Tour Eiffel et le Palais des Arts libéraux, donne une idée très complète du globe terrestre. Un système ingénieux de galeries, montant en spirales autour de l'énorme sphère, permet d'en examiner successivement toutes les parties en même temps qu'un mouvement de rotation lui fait exécuter l'évolution réelle de la Terre.

Pour en finir avec les distractions géographiques, on pourra se transporter d'abord dans un coin de l'Égypte avec la *rue du Caire*, que nous décrivons à part. Puis, en Algérie et en Tunisie, en allant à l'Esplanade des Invalides où se trouve autour du Palais de l'Algérie une véritable ville arabe avec ses koubas, ses minarets, ses terrasses et ses dômes. Sans quitter l'Esplanade, on pourra visiter successivement l'Indo-Chine, l'Annam, Madagascar, la Guyane, la Guadeloupe, le Gabon, voir l'industrie et les produits du pays, causer avec les indigènes; car, de même que la rue du Caire est peuplée d'Égyptiens, les villes et les villages algériens, tunisiens, sénégalais, cochinchinois, canaques, etc., sont habités par des gens venus du pays même gardés par des détachements de troupes coloniales, absolument comme si un enchanteur eût pris le village tout entier et l'eût apporté tel quel en France.

Après la Géographie, l'Histoire sa sœur jumelle. Nous pouvons commencer une intéressante *leçon de choses* par *l'Histoire de l'Habitation*, de Garnier, qui prend l'homme aux temps préhistoriques et nous montre sa vie à toutes les époques et dans tous les pays. Puis nous irons voir :

La Tour de Nesles, avenue de Suffren.

Jeanne d'Arc, avenue Bosquet.

Le Petit Châtelet et la Cité sous Henri IV, avenue de Suffren.

La Nouvelle Bastille, avenue de Suffren.

Le Panorama du Centenaire, avenue de Suffren.

Le vieux Temple (Louis XVI), au Trocadéro.

Autant de leçons amusantes et frappantes d'histoire de France.

L'Exposition d'horticulture servira aux amateurs de botanique; le soir, les *fontaines lumineuses* intéresseront les jeunes lycéens épris de physique.

Restent les bébés que tout cela n'amusera pas. Pour eux, les fleurs seront des fleurs comme celles de leur jardin, avec cette différence qu'on ne pourra pas les couper; les fontaines joueront trop tard, les *Bastilles* et les *Tour de Nesles*, ne seront que des « vilains murs noirs » et les Africains « des nègres » qui leur feront peur.

Ils auront bien les galeries de joujoux. Mais quel plaisir de regarder des jouets qu'on n'achète pas!... C'est comme les petits affamés qui contemplent les vitrines des confiseurs!...

Eh ! bien, bébé, on vous conduira au *Pays des Fées*, avenue Rapp. Là, plus de leçons; nous voyagerons en pleine illusion. Nous verrons Barbe-Bleue, la Belle au bois dormant, Ali-Baba et sa caverne, le Petit Chaperon-Rouge, le Chat-Botté, Cendrillon, les héros de tous les jolis contes que votre bonne vous narre pour vous endormir... Avec le *Pays des Fées* au dehors et le *Palais des Enfants* au dedans, vous aurez votre large part d'amusements, pendant que papa et maman iront visiter « les choses sérieuses ». Tout le monde sera content.

Et c'est juste, car je vous jure que cela causait aux pauvres petits un réel chagrin d'être ainsi sacrifiés et, comme l'a dit un poète de nos amis :

On ne devrait faire aux enfants
Nulle peine, même légère.

PAVILLON DU FIGARO

Sur la seconde plate-forme de la Tour Eiffel, à 115^{m},73 de hauteur, le *Figaro* a organisé de toutes pièces un journal quotidien. Un kiosque, situé sur la façade qui regarde la place de la Concorde, construit en sapin du Nord et en pitchpin, abrite ce diminutif du *Figaro.*

Marinoni y a monté une de ses rotatives qu'actionne un moteur à gaz ; douze compositeurs composent la copie, rédigée par un petit groupe de rédacteurs d'élite ; trois ouvriers clicheurs montent chaque jour à la Tour pour faire le cliché du journal. Ajoutez un correcteur, un metteur en pages, des garçons de bureau qui complètent l'équipe.

Le pavillon est divisé en deux parties dont les parois sont vitrées.

Tout autour, le visiteur peut circuler librement.

C'est donc une véritable exposition que le *Figaro* a faite; — il a exposé un journal en pleine activité.

L'intérêt de cette innovation est de vulgariser les détails intimes d'une industrie dont tout le monde connaît les produits, mais à la confection desquels presque personne n'a pu assister.

Toutes les personnes qui circulent dans la galerie peuvent demander un exemplaire du numéro du jour, sur lequel sont imprimées les lignes suivantes :

Ce numéro a été remis à M..., en souvenir de sa visite au pavillon du FIGARO, *sur la seconde plate-forme de la Tour Eiffel, à 115 mètres 73 centimètres au-dessus du sol.*

Tour Eiffel, ce 1889.

L'agent écrit le nom du visiteur et timbre.

Ce numéro est, à la fois, un souvenir et un certificat de l'ascension à la Tour. Chacun sera heureux de le conserver.



Le Pavillon du *Figaro* sur la seconde plate-forme de la Tour Eiffel, à 115 mètres 73 centimètres de hauteur.

TABLE

Plans.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13294-6-9.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS

SUR LES

COTES DE NORMANDIE, EN BRETAGNE ET A L'ILE DE JERSEY

Billets circulaires valables pendant un mois (1).

	1re CLASSE	2e CLASSE
1er ITINÉRAIRE.	60fr »	45fr »

Paris. — Rouen. — Le Havre. — Fécamp. — Saint-Valery. — Dieppe. — Le Tréport. — Arques. — Forges-les-Eaux. — Gisors. — Paris.

2e ITINÉRAIRE. 60fr » 45fr »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville-Deauville. — Caen. — Paris.

3e ITINÉRAIRE. 80fr » 65fr »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville. — Cherbourg. — Caen. — Paris.

4e ITINÉRAIRE. 90fr » 70fr »

Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-Saint-Michel. — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. — Dinan. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

5e ITINÉRAIRE. 100fr » 80fr »

Paris. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-Saint-Michel. — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. Dinan — Rennes. — Le Mans. Paris.

6e ITINÉRAIRE. 100fr » 80fr »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur. Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Dreux. — Paris.

	1re CLASSE	2e CLASSE
7e ITINÉRAIRE.	120fr »	100fr »

Paris. — Rouen. — Dieppe. — Saint-Valery. — Fécamp. — Le Havre. — Rouen. — Honfleur ou Trouville. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-Saint-Michel. — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. — Dinan. Rennes. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

8e ITINÉRAIRE. 120fr » 100fr »

Paris. — Granville. — Avranches. — Mont-Saint-Michel. — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. Dinan. — Saint-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest. — Rennes. — Le Mans. — Paris.

9e ITINÉRAIRE. 130fr » 110fr »

Paris. — Caen. — Cherbourg. — Coutances. — Granville. — Avranches. — Mont-Saint-Michel. — Dol. — Saint-Malo. — Dinard. — Dinan. — Saint-Brieuc. — Lannion. — Morlaix. — Roscoff. — Brest — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les 10e, 11e, 12e itinéraires sont délivrés au départ du Mans, de Rouen et d'Angers.

13e ITINÉRAIRE. 105fr » 80fr »

Paris. — Granville. — Jersey (Saint-Hélier). — Saint-Malo. — Saint-Servan. — Pontorson. — Le Mont-Saint-Michel. — Saint-Malo-Saint-Servan. — Dinard. — Dinan. — Saint-Brieuc. — Rennes. — Vitré. — Laval. — Le Mans. — Chartres. — Paris.

Les billets sont délivrés à Paris, aux gares Saint-Lazare et Montparnasse et aux bureaux de ville de la Compagnie.

(1) La durée de ces billets peut être prolongée d'un mois, moyennant la perception d'un supplément de 10 0/0, si la prolongation est demandée, aux principales gares dénommées aux itinéraires, pour un billet non périmé.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Billets d'aller et retour de Bains de mer

INDIVIDUELS ET COLLECTIFS

Il est délivré, du 1er juin jusqu'au 15 septembre, dans toutes les gares P.-L.-M., des billets d'aller et retour de Bains de mer, INDIVIDUELS et COLLECTIFS de première, deuxième et troisième classe, pour les stations balnéaires suivantes :

AIGUES-MORTES, ANTIBES, BEAULIEU, CANNES, HYÈRES, LA CIOTAT, MENTON, MONTE-CARLO, MONTPELLIER, NICE, SAINT-RAPHAEL, TOULON et VILLEFRANCHE-SUR-MER, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres, aller et retour. — Validité : 33 jours. — Arrêts facultatifs.

RÉDUCTIONS DE PRIX : Pour les BILLETS INDIVIDUELS, de **20** à **37** 0/0.
Pour les BILLETS COLLECTIFS, la réduction peut atteindre **50** 0/0.

Billets directs de Paris en Suisse

(viâ DIJON, PONTARLIER, NEUCHATEL ou LAUSANNE)

De PARIS AUX GARES CI-DESSOUS ou *vice-versa*	PRIX DES BILLETS		
	1re classe	2e classe	3e classe
	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Berne	68 75	51 45	37 80
Berthoud	69 75	52 10	38 30
Bienne	65 25	49 »	36 05
Fribourg	71 50	53 15	38 95
Interlaken	75 15	56 80	41 »
Lausanne	64 05	47 80	35 »
Neuchâtel	61 95	46 55	34 25
Sion	74 35	54 90	40 15
Soleure	67 85	50 80	37 35
Thoune	72 10	53 80	39 50
Vevey	65 90	49 10	35 95

Billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken

(viâ DIJON, PONTARLIER, LES VERRIÈRES ou réciproquement).

Valables 60 jours. — Arrêts facultatifs.

PRIX DES BILLETS :

		1re classe	2e classe
Paris à	**Berne**	**113 50**	**85 50**
	Interlaken	**127 25**	**97 15**

Franchise de 30 kilogr. de bagages sur tout le parcours.

Trajet rapide entre Paris et Berne en 11 heures 1/2.

DÉPARTS DE PARIS	ARRIVÉES A BERNE
8 h. 55 matin.	9 h. 50 soir.
7 h. » soir.	7 h. 05 matin.

Billets délivrés du 15 Avril au 15 Octobre.

De Paris à Evian

(viâ MACON-CULOZ.) Sans réciprocité. — **Valables 40 jours.**

1re classe : **135** francs. — 2e classe : **100** francs.

(Délivrés du 1er Juin au 30 Septembre).

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

1° Par Calais et Douvres

TROIS DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trains rapides à 8 h. 22, 11 h. 15 du matin et à 8 h. 40 du soir (1re et 2e cl.)
Train de luxe à 4 h. du soir (les samedis exceptés)
Traversée maritime en 1 heure 1/2

2° Par Boulogne et Folkestone

Train rapide à 10 heures du matin (1re et 2e classe)
Traversée maritime en 1 h. 40

Billets d'aller et retour valables pour un mois, soit par Boulogne, soit par Calais

Première classe : **118** fr. **75** — Deuxième classe : **93** fr. **75**

Service de nuit accéléré, par train express et à *prix réduits*, en 2e et 3e cl.
Départ de Paris, à 6 h. 10 du soir.

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET BRUXELLES

Quatre services d'express dans chaque sens

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, 3 h. 45, 6 h. 20 et 11 h. du soir

WAGON-SALON ET WAGON-RESTAURANT
aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin
WAGON-RESTAURANT au train partant de Paris
à 8 h. 15 du matin et au train partant de Bruxelles à 6 h. 40 du soir

SAISON DES BAINS DE MER

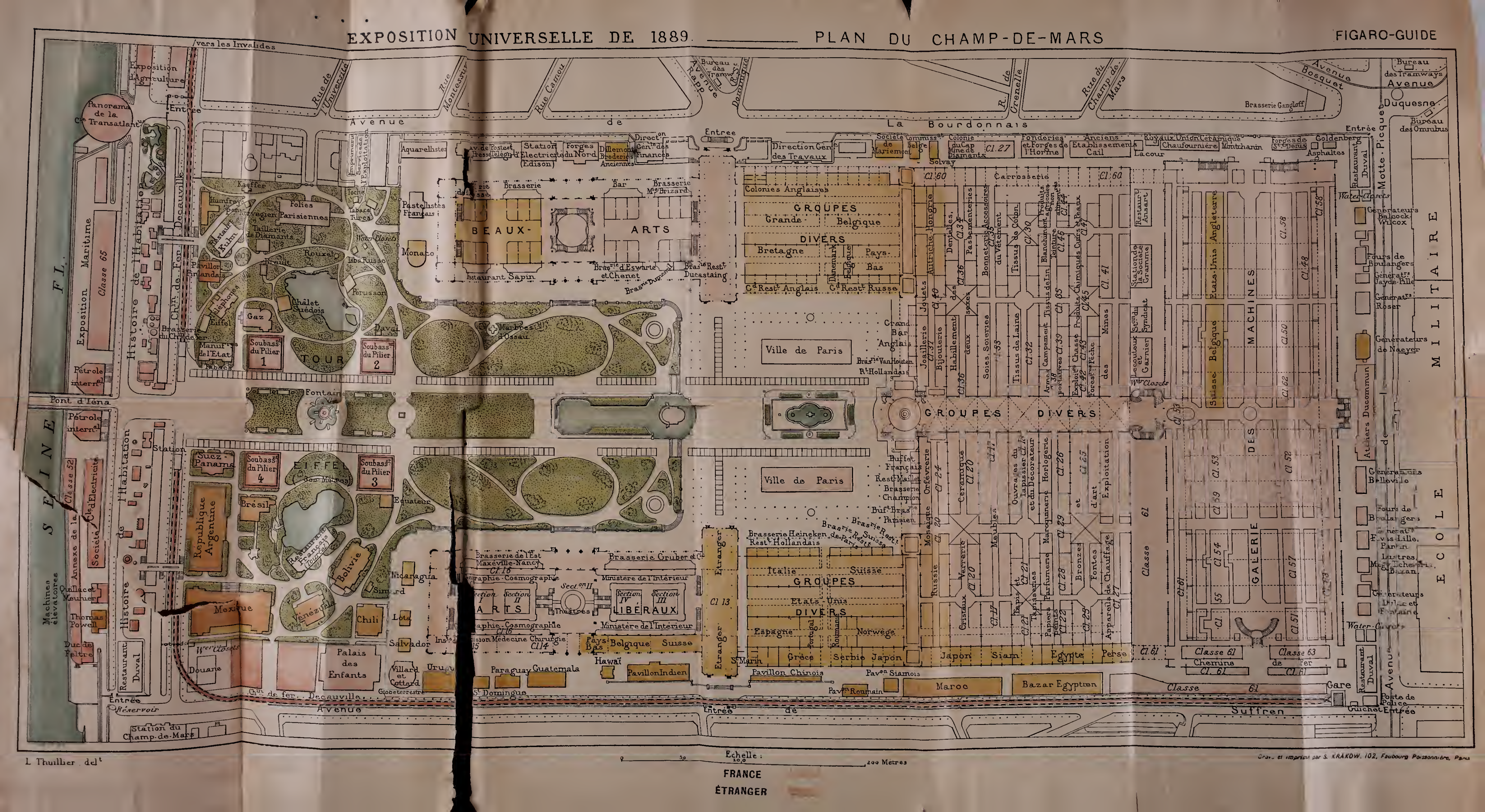
Du 1er juin au 30 septembre.

Billets d'aller et retour valables du vendredi au mardi

Ces billets pourront être délivrés et utilisés
dès le vendredi matin, du 11 au 17 juillet et du 14 au 20 août.

Prix au départ de Paris, pour :

	1re cl.	2e cl.		1re cl.	2e cl.
Le Tréport	33 20	23 60	Wimille - Wimereux	38 60	33 65
Saint-Valery	28 60	25 20	Ambleteuse, Andresselles, Wissant (Marquise)	40 »	35 »
Cayeux	31 90	27 70	Calais	44 »	38 35
Le Crotoy	30 10	26 05	Gravelines	45 10	39 40
Berck (Verton)	33 »	30 45	Dunkerque	45 10	39 40
Etaples (Le Touquet-Paris-Plage)	33 50	29 35			
Boulogne	37 40	32 85			

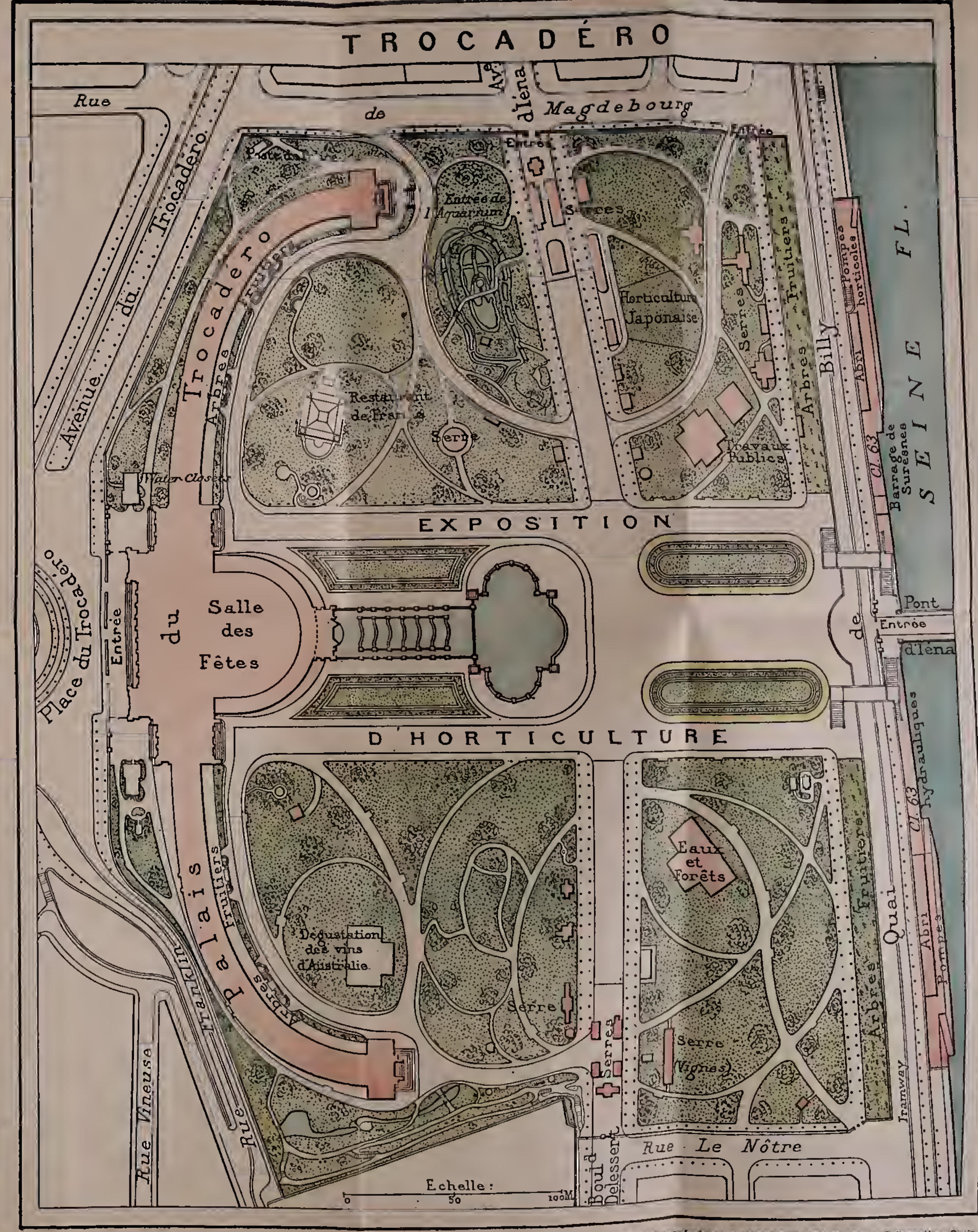

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889 — PLAN DU CHAMP-DE-MARS
FIGARO-GUIDE
vers les Invalides
Exposition d'Agriculture
Panorama de la Cie Transatlantique
Entrée
Rue de l'Université
Rue Montessuy
Rue Camou
Avenue Rapp
Rue Dominique
Bureau des Tramways
Rue de Grenelle
Rue du Champ de Mars
Avenue Bosquet
Avenue Duquesne
Bureau des Omnibus
Brasserie Gangloff
Avenue de La Bourdonnais
Aquarellistes
Station Electricité (Edison)
Forges du Nord
Direction Génle des Travaux
Colonie du Cap Mine de Diamants
Fonderies et Forges de l'Horme
Anciens Etablissements Cail
Union Céramique Chaufournière
Montchanin
Forges de St Denis
Goldenberg
Asphaltes
Restaurant Duval
Avenue de La Motte-Picquet
Solvay
Lacour
Kaeffer
Folies Parisiennes
Taillerie de Diamants
Pastellistes Français
Monaco
BEAUX-ARTS
Brasserie
Bar
Brasserie Mme Brizard
Restaurant Sapin
Brasserie d'Eswarte et Chenet
Brasserie Rest. Ducastaing
Colonies Anglaises
GROUPES DIVERS
Grande Bretagne
Belgique
Pays Bas
Danemark
Cd Restt Anglais
Cd Restt Russe
Carrosserie
Cl. 60
Autriche Hongrie
Dentelles
Passementeries
Bonneterie
Tissus de Coton
Blanchiment
Produits Chimiques
Cuirs et Peaux
Restaurt Ansart
Station de la Société Gramme
Etats Unis Angleterre
Cl. 58
Cl. 48
MACHINES
Générateurs Babcock Wilcox
Fours de Boulangers
Générateurs Jayde-Lille
Générateurs Roser
Générateurs de Naeyer
Ateliers Ducommun
ÉCOLE MILITAIRE
Rouxel
Isba Russe
Pérusson
Chalet Suédois
Gaz
Téléphones
Eiffel
Manufre de l'Etat
Soubasst du Pilier 1
Soubasst du Pilier 2
TOUR EIFFEL
Soubasst du Pilier 3
Soubasst du Pilier 4
Marbres d'Ossau
Daval
Ville de Paris
Grand Bar Anglais
Brasrie Van Houten
Rt Hollandais
Joaillerie
Bijouterie
Habillement
Soies, Soieries
Tissus de Laine
Armes portatives
Campement
Chasse
Pêche
Mines
Lecouteux et Garnier
Suisse
Belgique
Water Closets
Histoire de l'Habitation
Chin de Fer Decauville
Exposition Maritime
Classe 65
Pétrole internl
Pont d'Iéna
SEINE
Fontaine
GROUPES DIVERS
Buffet Français
Rest. Maillet
Brasserie Champion
Buffet Parisien
Orfèvrerie
Mosaïque
Céramique
Verrerie
Cristaux
Meubles
Tapis et Tapisseries
Papiers peints
Parfumerie
Horlogerie
Maroquinerie
Bronzes
Fontes d'art
Exploitation
Appareils de Chauffage
Classe 61
GALERIE DES MACHINES
Générateurs Belleville
Fours de Boulangers
Lustres
Générateurs
Water-Closets
Station
Suez Panama
Brésil
Equateur
République Argentine
Restaurant Français
Bolivie
Vénézuéla
Mexique
Chili
Nicaragua
Simard
Lots
Salvador
Brasserie de l'Est Maxéville-Nancy
Brasserie Gruber
Ministère de l'Intérieur
ARTS LIBÉRAUX
Théâtres
Médecine Chirurgie
Pays-Bas
Belgique
Suisse
Etranger
Cl. 13
Brasserie Heineken Rest. Hollandais
Brasrie de Paris
Brasrie Suisse
Italie
Suisse
GROUPES DIVERS
Etats-Unis
Espagne
Portugal
Roumanie
Norwège
Grèce
Serbie
Japon
Siam
Egypte
Perse
Russie
Classe 63
Chemins de fer
Hawaï
Pavillon Indien
Pavillon Chinois
Pavon Siamois
Pavon Roumain
Maroc
Bazar Egyptien
Gare
Restaurant Duval
Poste de Police
Guichet Entrée
Avenue de Suffren
Entrée
Société d'Electricité
Annexe de la Classe 52
Machines élévatoires
Quillacq et Meunier
Thomas Powell
Duc de Feltre
Restaurant Duval
Douane
Palais des Enfants
Villard et Cottard
Globe terrestre
Uruguay
Paraguay
Guatemala
St Domingue
Chin de fer Decauville
Réservoir
Station du Champ-de-Mars
L. Thuillier, delt
Echelle
200 Mètres
FRANCE
ÉTRANGER
Grav. et imprimé par S. KRAKOW, 102, Faubourg Poissonnière, Paris


CHOCOLATS THÉS

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ESPLANADE DES INVALIDES

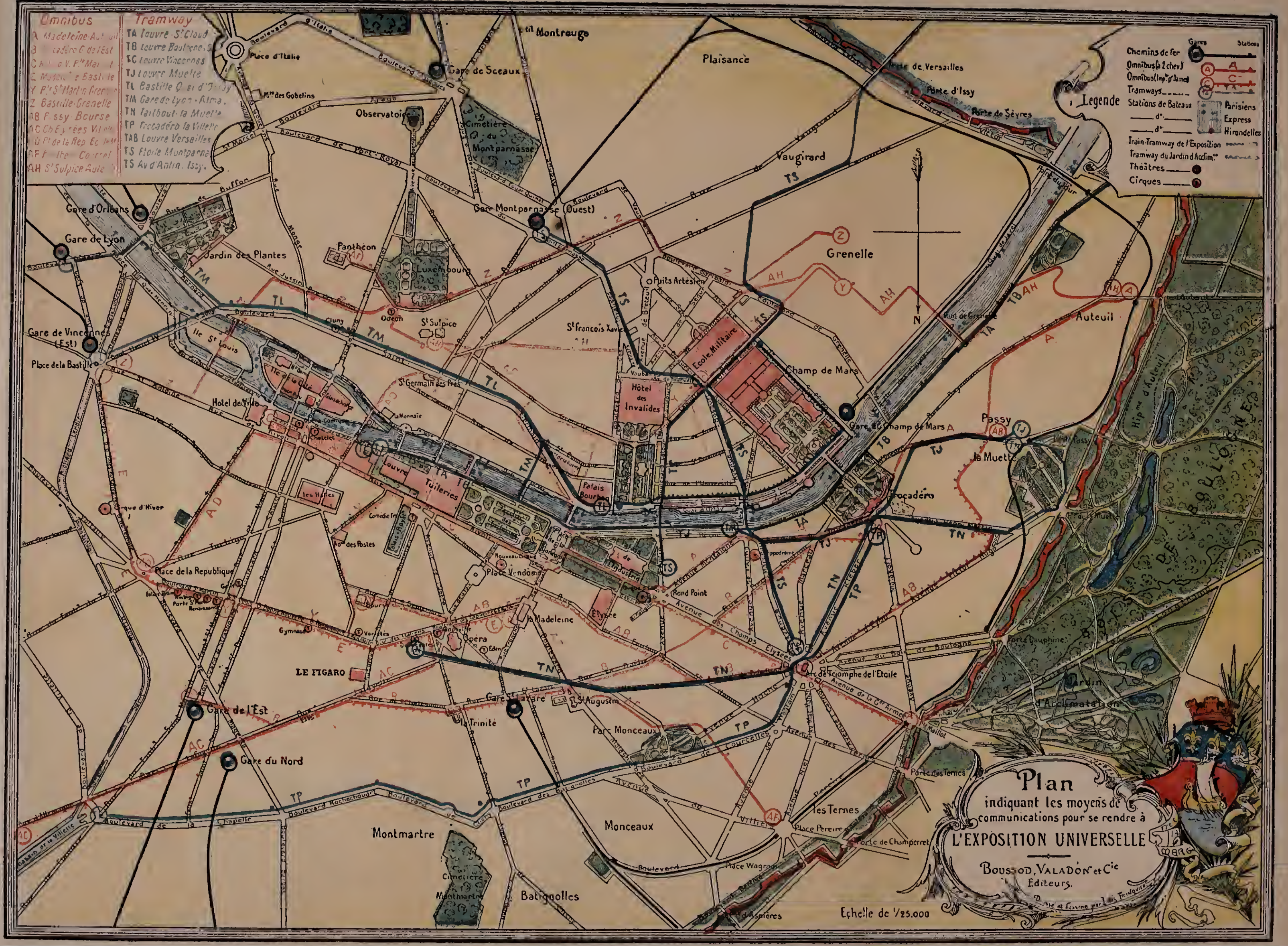
Ministère des Affaires Etrangères
Quai d'Orsay
Rue de l'Université
Rue St Dominique
Rue de Constantine
Entrée
Gare
Water-Closets
Boutique
Café et Restaurant Arabe
Boutiques arabes
ALGÉRIE
Souk ou Bazar
TUNISIE
Palais Central
Exposition forestière
MADAGASCAR
Case
Serre
Village Aïssaouas
Bazar Agricole
Case de Chef Canaque
Dégustation
Sénégambie
Village Pahouin
Colon. Concessions
GUYANE
Factorerie du Gabon
Village Cochinchinois
Fruits Coloniaux
Restaurant Créole
Théâtre Annamite
GUADELOUPE ET MARTINIQUE
Panorama du Tout-Paris (Castellani)
Palais Central
COLONIES FRANÇAISES
ANNAM ET TONKIN
Pagode de Villenour
INDO-CHINE
Pagode d'Angkor
Village des Indes Néerlandaises
Produits de Cochinchine
Allée de Sphinx
Maison d'École
Maisons Mobiles
Decauville
République
Sud Africaine
Beurrerie Suédoise
Laiterie Anglaise
Boulangerie Hollandaise
Moulin Anglais
Ch. de Fer
Station des Bateaux-Parisiens
Galeries de l'Agriculture
Postes et Télégraphes
Hangar pour l'Aérostation
Kiosque de la Musique
Poudres et Salpêtres
Restaurant (Pavillon gastronomique)
Tentes Guilbert
Tente Tollet
Tente Cauvin
Tente Mignot-Mahon
Colombier Militaire
Tentes Tollet
Tente Walker
MINISTÈRE DE LA GUERRE
Bâtiment Principal
Tentes
Hangar. Exposition Militaire
Tente pour la Boulangerie
Train Sanitaire
Service de Santé
Pavillon Geneste et Herscher
Assistance publique
Hygiène de l'Habitation
Exposition des Eaux minérales
Galerie d'Exposition
Dispensaire
Urbaine
Cercle Ouvrier
Société de Participation
Société Leclaire
Maisons Ouvrières
Secours aux Blessés
Entrée
Rue de Grenelle
Rue de l'Hôtel des Invalides
Rue Fabert
Echelle: 0 100 200 M.



L. Thuillier, Del.t

Gravé et imprimé par S. Krakow, 102, Faubourg Poissonnière, Paris

FRANCE
ÉTRANGER

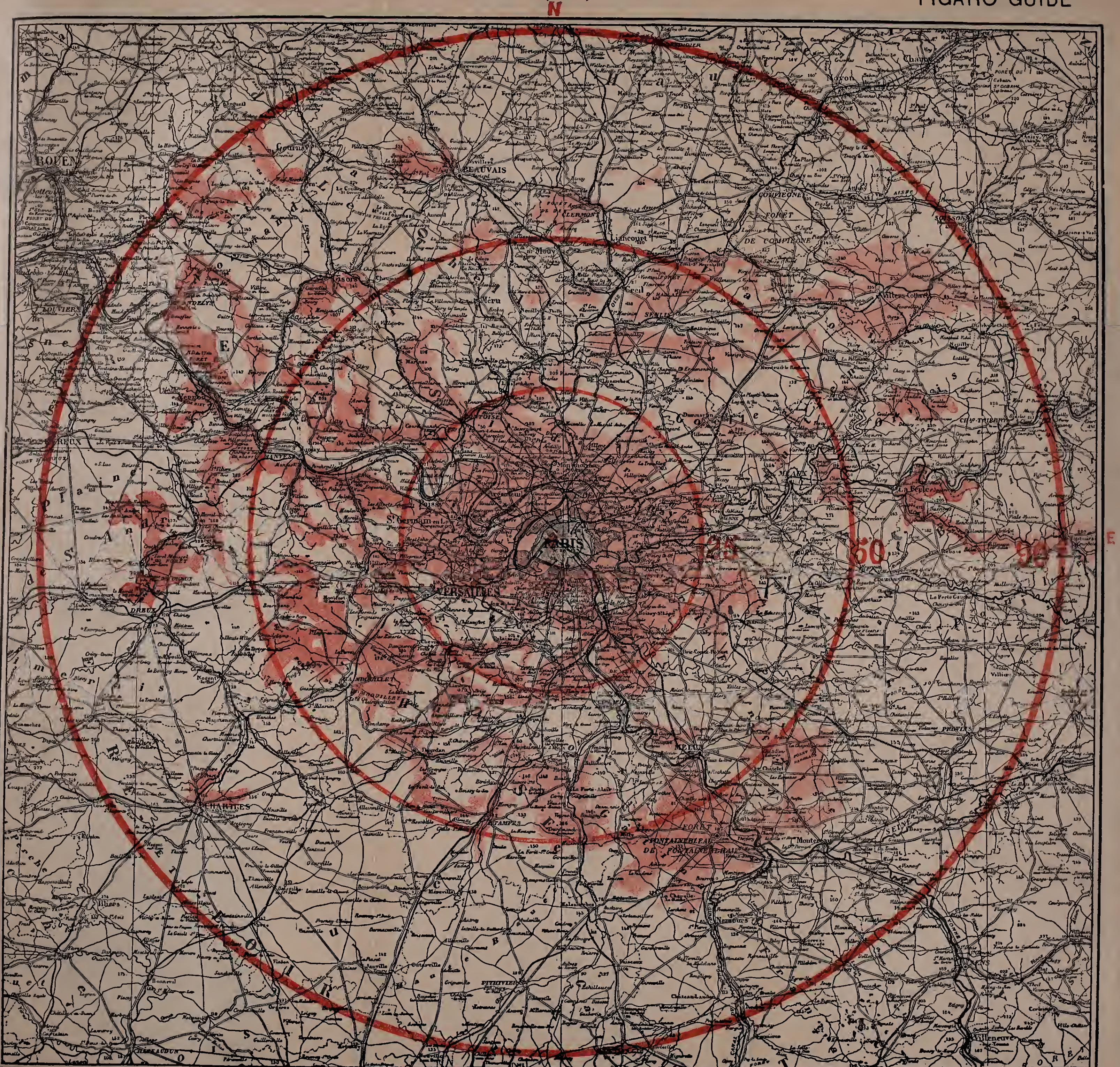


Gravé et imprimé par S. KRAKOW, 102, Faubourg Poissonnière, Paris

CE QU'ON VOIT

DU HAUT DE LA TOUR EIFFEL

dans un rayon de 90 kilomètres.



Gravé et imprimé par S. KRAKOW, 102, Faubourg Poissonnière, Paris

PAPIER DEMEURE

POUR

BRULURES, COUPURES, DÉCHIRURES,
PLAIES PAR CONTUSION

ET AUTRES ATTEINTES

PORTÉES A L'INTÉGRITÉ DE LA PEAU

Calme à l'instant et pour toujours la douleur,
arrête l'hémorrhagie
prévient ou enlève l'inflammation

et ne laisse pas de cicatrices

PRIX : 1 FRANC

MARQUE DE FABRIQUE

DÉPOT DANS LES BONNES

Paris : Kirn, rue du Helder, 17; Delpech, ru
macies Catellan. — **Lyon** : Monvenoux, ru
de l'Hôtel-de-Ville, 86; Boussenot, rue de la
béry : Bébert, 9, Portiques. — **Pont-de-B**
— **Evian-les-Bains** (Haute-Savoie) : Char
beaud, place Paget; Rostagni, place Saint-Je
rue de la Darse, 1. — **Toulouse** : Signoret,
Caza^, rue Fermat; Chastan, place Perche
Castres : Fosse. — **Le Tréport** : Guérin

EXPÉDITIONS